Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LES EXPLOITS DE ROCAMBOLE

Tome II

LA MORT DU SAUVAGE

La Patrie – 29 octobre 1858 au 10 avril 1859
109 épisodes
E. Dentu *Les Drames de Paris* (3 volumes) 1866
(cf mémento bibliographique)

Table des matières

I

Le lendemain de l'entrevue de Rocambole avec Conception, et par conséquent de l'arrivée de M. de Sallandrera à Paris, M. le duc de Château-Mailly vit, en s'éveillant, Zampa assis à son chevet.

Zampa avait un air mystérieux et plein d'humilité qui intrigua le jeune duc.

– Que fais-tu là ? demanda ce dernier.

– J'attends le réveil de monsieur le duc.

– Pourquoi ? n'ai-je point l'habitude de sonner ?

– Monsieur le duc a raison.

– Eh bien ?

– Eh bien ! mais, dit Zampa, si monsieur le duc voulait m'autoriser à parler…

– Parle !

– Et me permettre quelques libertés…

– Lesquelles ?

– Celle d’oublier un moment que je suis au service de Sa Seigneurie et par conséquent son valet ; peut-être m’exprimerais-je plus clairement.

– Voyons ? dit le duc.

– Monsieur le duc me pardonnera de savoir certains détails…

– Que sais-tu ?

– J’ai été dix ans au service de feu don José.

– Je le sais.

– Et mon pauvre maître, dit Zampa, qui parut ému à ce souvenir, daignait m’accorder quelque confiance.

– Je t’en crois parfaitement digne.

– Il allait même jusqu’à…

– Te faire son confident, n’est-ce pas ?

– Quelquefois.

– Et… alors ?…

– Alors j’ai su précisément bien des choses touchant don José, mademoiselle de Sallandrera sa cousine, et…

– Et qui ?

– Et vous, monsieur le duc.

– Moi ! fit M. de Château-Mailly en tressaillant.

– Don José, poursuivit le Portugais, n’aimait pas beaucoup mademoiselle Conception.

– Ah ! tu crois ?

– Mais il voulait l’épouser, à cause du titre et de la fortune.

– Je comprends.

– Mais, en revanche, mademoiselle Conception haïssait profondément don José.

Ce mot fit tressaillir de joie le jeune duc.

– Pourquoi ? demanda-t-il.

Zampa crut devoir jouer l’embarras.

– Dame ! dit-il après un moment d’hésitation, parce que d’abord, elle aimait le frère de don José.

– Don Pedro ?

– Oui.

– Et… après ?…

– Après, parce que, ayant cessé d’aimer don Pedro, elle aimait peut-être quelqu’un.

Ces derniers mots firent frissonner le duc d’une émotion étrange, inconnue.

– Et… ce quelqu’un ? demanda-t-il en tremblant.

– Je ne sais pas… mais… peut-être…

– Achève ! fit le duc avec impatience.

– Je ne puis pas prononcer de nom, mais je puis raconter à monsieur le duc certaines circonstances…

– Raconte…

Le duc était curieux, et il paraissait suspendre son âme tout entière aux lèvres de Zampa.

– Un soir, il y a environ six mois, don José m'envoya à l'hôtel Sallandrera, reprit le laquais. J'étais porteur d'une lettre pour le duc. Sa Seigneurie était seule avec mademoiselle Conception. De l'antichambre qui précédait son cabinet, dont la porte était entrouverte, et dans laquelle je demeurai cinq minutes, je pus entendre ces quelques mots :

« – Ma chère enfant, disait le duc, votre beauté me met dans un bien cruel embarras. Voici la comtesse Artoff qui sort d'ici et est venue me demander votre main pour le jeune duc de Château-Mailly.

« Ce nom et ces mots piquèrent ma curiosité.

– Et… ? demanda le duc.

– Je regardai au travers de la porte et je vis que mademoiselle Conception était toute rouge.

– Ah ! murmura le duc, dont le cœur se prit à battre avec violence. Et que répondit-elle ?

– Rien ; le duc poursuivit :

« – Les Château-Mailly ont un grand nom, une grande fortune, et rien ne m'a été plus cruel que de refuser ; mais vous savez bien que je ne pouvais agir autrement.

– Et, demanda le duc avec émotion, mademoiselle de Sallandrera… ?

– Ne répondit rien encore ; mais il semble qu'elle étouffait un soupir, et, de rouge qu'elle était, je la vis devenir toute pâle.

Le duc frissonna et regarda le valet.

– Prends garde ! lui dit-il, si tu me faisais un conte, si tu me mentais…

– Je dis vrai. Il y a un mois, quand j'ai demandé à mademoiselle Conception une lettre de recommandation pour monsieur le duc…

– Ah ! c'est toi qui l'as demandée ?

Un fin sourire glissa sur les lèvres du Portugais.

– J'avais deviné ou cru deviner, dit-il, et alors j'ai été bien sûr que mademoiselle Conception ne refuserait pas la lettre, et que monsieur le duc, peut-être, la prendrait en considération.

– C'était assez bien calculé, en effet, dit le duc. Et ensuite ?

– Lorsque j'eus prononcé le nom de monsieur le duc, lorsque j'eus dis que je désirais entrer chez lui, mademoiselle Conception devint fort rouge de nouveau ; mais elle ne prononça point un seul mot et me donna la lettre que je lui demandais.

– Eh bien ? fit M. de Château-Mailly.

– Eh bien ! répondit Zampa d'un air fin, j'en ai conclu que monsieur le duc pourrait bien être celui…

– Tais-toi ! dit brusquement M. de Château-Mailly.

– Pardon ! dit Zampa. Monsieur le duc me permettra peut-être un dernier mot.

– Voyons ?

– Don José est mort.

– Je le sais.

– Mademoiselle Conception est toujours à marier.

– Je le sais encore.

– Et comme elle vient d'arriver…

Le duc fit un soubresaut sur son lit.

– Arrivée ! dit-il, elle est arrivée ?

– Hier matin.

– Avec son père ?

– Avec M. le duc et madame la duchesse.

Cette nouvelle jeta, un moment, une sorte de perturbation dans les idées de M. de Château-Mailly. Il se leva précipitamment et s'habilla, comme s'il eût voulu sortir sur-le-champ. Mais cette fiévreuse impatience fut de courte durée, la raison revint avec ses froides considérations, et il se contenta de dire avec calme à Zampa :

– Comment sais-tu que M. le duc de Sallendrera est de retour ?…

– Je l'ai appris hier soir par son valet de chambre.

– Ah !…

– Et j'ai pensé que monsieur le duc ne serait pas fâché de l'apprendre.

– C'est bien, dit le duc brusquement. Laisse-moi.

Zampa sortit sans mot dire. Alors M. de Château-Mailly s'assit devant son bureau, appuya sa tête dans ses deux mains, et se prit à rêver.

– Mon Dieu ! murmura-t-il enfin, après un moment de silence, si ce valet avait dit vrai ! si… elle m'aimait… mon Dieu !…

Et le duc prit une plume, et d'une main fiévreuse il traça la lettre suivante adressée à M. de Sallandrera :

« Monsieur le duc,

« À l'heure où je vous écris, un mot de la comtesse Artoff vous a peut-être appris quel intérêt, quelle haute importance j'attacherais à un entretien avec vous. Les liens d'étroite parenté qui, paraît-il, nous unissent, me sont un garant de votre bienveillance, et je serais heureux si vous vouliez bien me recevoir.

Votre obéissant et respectueux,

« Duc DE CHÂTEAU-MAILLY. »

Cette lettre écrite et cachetée, le duc sonna.

– Zampa, dit-il à son valet de chambre, tu vas porter cette lettre à l'hôtel Sallandrera et tu me rapporteras la réponse.

– Oui, monsieur le duc.

Zampa prit la lettre et fit un pas vers la porte.

– Prends mon cabriolet ou un de mes chevaux de selle pour aller plus vite.

Zampa s'inclina et sortit.

Comme le duc de Château-Mailly montait ordinairement à cheval le matin, il y avait toujours, dix-neuf heures en hiver et dix-sept heures en été, un cheval tout sellé dans la cour.

– Par ordre de monsieur, dit Zampa, qui prit le cheval aux mains du palefrenier et sauta dessus lestement.

L'hôtel du duc, on s'en souvient, était situé place Beauvau.

Zampa s'élança au galop dans le faubourg Saint-Honoré, faisant mine d'aller à la rue Royale, pour gagner ensuite la place Louis-XV et la rive gauche de la Seine. Mais, arrivé à la rue de la Madeleine, il tourna brusquement à gauche et courut rue de Surène.

Rocambole, affublé de sa perruque blonde et de sa polonaise, l'attendait. Zampa lui tendit la lettre. Rocambole la décacheta avec son habileté ordinaire et en prit connaissance. Puis il se fit raconter la conversation du valet avec le duc.

– Que faut-il faire ? dit Zampa.

– Suivre de point en point mes instructions d'hier.

– Cette lettre n'y change rien ?

– Rien absolument. Seulement…

Rocambole parut réfléchir.

– Tu sais, dit-il, où le duc a placé ce joli cahier que tu m'as apporté un soir, qui est écrit de la main de son parent russe, le colonel de Château-Mailly ?

– Et, interrompit Zampa, qui lui annonce qu'il est un Sallandrera ?

– Précisément.

– Quand vous me l'avez rendu, je l'ai replacé dans le secrétaire.

– Et il y est encore ?

– Non.

– Où donc est-il ?

– M. le duc l'a serré dans un petit coffret de bois de sandal qui renferme divers papiers et des valeurs, billets de banque ou actions industrielles.

– Et ce coffret est dans le secrétaire ?

– Non.

– Où l'a-t-il donc placé ?

– Sur une table qui lui sert pour écrire et qui est à côté de la cheminée de son cabinet de travail.

– Très bien, dit Rocambole.

Il demeura pensif un moment.

– Est-ce que son coffret demeure là habituellement ? demanda-t-il.

– Quelquefois. Quelquefois aussi, le duc le remet dans le secrétaire. Mais il est ce matin sur la table et le duc est trop agité pour s'en occuper.

– As-tu une double clef du coffret ?

– Parbleu !

– À merveille !

– Que faut-il faire ?

– Aller porter cette lettre d'abord, et te jeter aux genoux de mademoiselle Conception, tu sais pourquoi ?

– Bien, ensuite ?

– Ensuite tu me rapporteras la lettre de M. de Sallandrera à M. de Château-Mailly ; va…

Zampa quitta Rocambole, remonta à cheval et fila comme une flèche jusqu'à l'hôtel Sallandrera, laissant Rocambole plongé en une laborieuse méditation. Zampa demanda si le duc était levé, puis, comme on lui dit que M. de Sallandrera s'était couché fort tard et dormait probablement encore, il pria un valet de

pied de monter chez mademoiselle Conception et lui demander si elle voulait le recevoir.

Conception s'était couchée beaucoup plus tard que son père, mais elle avait mal dormi et s'était levée dès le point du jour.

Elle fut si étonnée de s'entendre annoncer la visite de Zampa, qui insistait pour être introduit auprès d'elle, qu'elle ordonna à sa femme de chambre de l'introduire. Conception avait toujours eu, cependant, une sorte d'aversion pour Zampa. Elle le considérait comme l'âme damnée de don José, du vivant de ce dernier, et ce n'avait jamais été sans répugnance qu'elle l'avait vu s'approcher d'elle. Mais un sentiment de curiosité domina chez elle, en ce moment, cette répulsion qu'il lui inspirait, et elle le reçut.

Zampa entra humble et rampant, comme toujours, et salua profondément mademoiselle de Sallandrera. Puis il jeta un regard à la femme de chambre, et Conception comprit qu'il désirait être seul avec elle.

D'un signe, elle renvoya sa camériste.

– Mademoiselle, dit Zampa, lorsqu'il se trouva seul en présence de la jeune fille, c'est un grand coupable que le remords poursuit, et qui vient implorer votre miséricorde et son pardon.

Et Zampa se mit à genoux.

– Quel crime avez-vous donc commis, maître Zampa ? demanda la jeune fille stupéfaite.

– J'ai trahi mademoiselle.

– Vous m'avez… trahie ?

– Oui, fit-il humblement.

– Comment l'auriez-vous pu ? demanda-t-elle avec hauteur… avez-vous jamais été à mon service, par hasard ?

– Je servais don José.

– Eh bien ?

– Et don José m'avait fait l'espion de mademoiselle.

– Ah ! fit-elle avec dédain.

– J'étais dévoué à mon maître, poursuivit Zampa, je me serais fait hacher pour lui ; ce qu'il m'ordonnait, je l'accomplissais aveuglément.

– Et vous m'avez… espionnée ?

– Si mademoiselle veut me le permettre, je vais lui expliquer comment.

– Dites, fit Conception.

– Don José savait que mademoiselle ne l'aimait pas, et que ce ne serait que pour obéir à son père…

– Après ? dit la jeune fille.

– Il savait, ou il avait cru deviner que mademoiselle en aimait… un autre…

Conception tressaillit, se redressa et toisa dédaigneusement Zampa.

– Don José, poursuivit le valet, m’avait chargé de rôder, le soir, aux environs de l’hôtel…

La jeune fille pâlit.

– Il était persuadé que si mademoiselle ne l’aimait pas, c’est qu’elle aimait peut-être M. de Château-Mailly.

– C’est faux ! dit vivement Conception.

– Or, continua le Portugais, un soir que j’étais sur le boulevard des Invalides…

Il s’arrêta, Conception se prit à trembler.

Zampa poursuivit :

– Un homme descendit de voiture, vers le quai, remonta le boulevard à pied, et s’arrêta à la petite porte des jardins de l’hôtel. Le nègre de mademoiselle l’attendait…

– Misérable ! exclama Conception, tais-toi !…

– Que mademoiselle daigne m’écouter jusqu’au bout, et peut-être me pardonnera-t-elle…

– Après ? dit Conception toute tremblante.

– Je vis cet homme entrer, je le vis ressortir une heure après, et…

– Et… vous le reconnûtes ?

– Non. Ce n’était pas le duc de Château-Mailly, et je ne le connaissais pas.

Conception respira.

– Le lendemain, poursuivit Zampa, je reportai le fait à don José.

– Et don José ?…

– Don José me dit : « Eh bien ! tant mieux, puisque ce n'est pas le duc… le duc que je hais de toute mon âme. Je subirais la rivalité de la terre entière plutôt que la sienne. »

– Et, demanda Conception, tu n'as pas cherché à savoir…

– Quel était cet homme ?

– Oui, balbutia Conception.

– Non, mademoiselle ; car don José a été assassiné le jour même. Mais…

Ici Zampa sembla hésiter encore.

– Parle, ordonna Conception, qui se prit à respirer.

– Mais, dit Zampa, qui parut faire un effort sur lui-même, je sais qui a assassiné mon pauvre maître…

Conception devint livide.

– Et j'ai juré de le venger !…

Mademoiselle de Sallandrera crut que le sol allait s'entrouvrir sous elle, et elle faillit tomber à la renverse. Ce laquais avait-il donc son secret ?

– Celui qui a fait assassiner don José, poursuivit Zampa, c’est M. de Château-Mailly.

– Lui ! exclama Conception.

Et sans doute elle allait s’écrier : « C’est faux ! ce n’est pas lui !... »

Mais parler ainsi, n’était-ce point se perdre elle-même ? n’était-ce point avouer à Zampa qu’elle connaissait le véritable assassin de don José ? Elle courba la tête et se tut.

– Du jour où j’ai eu la preuve de ce que j’avance, acheva Zampa, je n’ai plus eu qu’un but, qu’une pensée ardente : venger mon maître !... Et c’est pour cela, mademoiselle, que vous me voyez à vos pieds, à vos genoux, suppliant...

D’un geste, Conception ordonna à Zampa de se relever.

– Je ne sais, dit-elle, si vous êtes fou, maître Zampa, mais je ne comprends pas quel pardon je puis avoir à vous accorder... Vous ne m’avez point trahie, puisque vous serviez don José.

– Non, dit Zampa, mais j’ai osé contrefaire l’écriture de mademoiselle.

– Mon écriture !...

– Et je me suis présenté chez M. de Château-Mailly avec une prétendue lettre de vous.

– Comment ! pourquoi ? dans quel but ? demanda vivement Conception.

– Dans le but d’entrer à son service.

– Et… il vous a pris ?

– Je suis son valet de chambre.

Un éclair d'indignation passa dans le regard de la fière Espagnole. Un instant elle fut sur le point de montrer la porte à cet homme et de lui dire : « Sortez ! je vous ferai chasser de chez le duc… »

Mais elle se contint. Zampa n'avait-il point une partie de son secret, puisqu'il avait vu entrer un homme le soir, par la porte des jardins de l'hôtel ?

Un homme que son nègre avait pris par la main, et qui, on n'en pouvait douter, était attendu par elle.

Et Conception ne répondit pas d'abord, et puis elle regarda Zampa et lui dit :

– C'est bien, je ne détromperai point le duc, mais que prétendez-vous faire chez lui ?

– Venger don José.

– Comment ?

– En empêchant le duc d'obtenir la main de mademoiselle.

– Il y songe donc encore ? fit Conception, qui se reprit à trembler.

– Plus que jamais ! dit Zampa.

Conception frissonna jusqu'à la moelle des os.

II

Zampa poursuivit :

– Le duc de Château-Mailly songe toujours et plus que jamais à obtenir la main de mademoiselle ; et si j'osais raconter…

– Osez ! dit Conception avec une énergie subite.

– Je pourrais démontrer aisément quelle est l'infamie de cet homme.

Conception regarda Zampa avec une sorte de stupeur. Comment le duc de Château-Mailly pouvait-il être un infâme ?

Mais le bandit avait su imprimer à sa physionomie un tel cachet de franchise et de bonne foi que la jeune fille en fut frappée.

Il reprit :

– Au nom du ciel, mademoiselle, veuillez m'écouter jusqu'au bout.

– Parlez, dit Conception.

– La comtesse Artoff et le duc de Château-Mailly se sont concertés, il y a huit jours, pour trouver un moyen d'arriver de nouveau jusqu'à vous.

– La comtesse Artoff ?

– Ah ! dit Zampa, c’était avant la catastrophe.

– Quelle catastrophe ?

– C’est juste, poursuivit Zampa, mademoiselle est à Paris depuis hier et ne sait rien de ce qui est arrivé.

– Eh bien ! qu’est-il donc arrivé ? demanda Conception.

– Le comte a tout su.

– Quoi ! tout ?

– La conduite de sa femme, ses intrigues avec M. Roland de Clayet…

Ces mots plongèrent Conception dans la stupeur.

– Un duel s’en est suivi.

– Un duel !…

– C’est-à-dire que le comte est devenu fou sur le terrain, tant il aimait sa femme, qui, elle, ne l’aimait pas comme vous voyez, et le duel n’a pas eu lieu.

– Mais tout cela est affreux, inouï ! exclama la jeune fille, qui, jusque-là, avait eu la meilleure opinion de Baccarat.

– Oh ! attendez donc, dit Zampa, vous allez voir… Il paraît que la comtesse et le duc ont été… très liés… C’était tout simple, le duc et le comte sont amis intimes. La comtesse, en bonne amie qu’elle était, avait voulu vous marier avec le duc… Mais vous allez voir…

Et Zampa fit une pause.

– Après ? dit Conception avec impatience.

– Le comte était un soir chez lui, il y a huit ou dix jours de cela, quand arriva la comtesse, toute seule, bien voilée, pliée dans un grand châle. J'étais dans un cabinet de toilette voisin du fumoir de M. le duc, et je pus entendre leur conversation.

– Ah ! que dirent-ils ?

– D'abord la comtesse se jeta sans façon dans un fauteuil, se laissa prendre les deux mains, et dit au duc :

« – Mon petit, ce matin il m'est venu une assez belle idée…

« – Laquelle ? demanda le duc.

« – Celle de te faire Grand d'Espagne.

« – Bon, tu l'as eue déjà, et tu vois que nous n'avons pas réussi.

« – Mais don José vivait.

« – C'est juste.

« – À présent qu'il est mort, grâce à mon idée, cela ira tout seul.

« – Voyons l'idée ?

« – Tu as des parents en Russie ; l'un est le voisin du comte. Nous allons supposer une bonne petite lettre venant de lui, te révélant un prétendu mystère de famille et te prouvant

clair comme le jour que tu aurais le droit de t'appeler Sallandrera comme le père de Conception.

« – Mais c'est absurde cela ! s'écria le duc.

« – Nullement. J'ai inventé une belle histoire.

« Elle se pencha alors à l'oreille du duc et lui parla longuement, mais si bas, qu'il me fut impossible d'entendre. Seulement, quand cette confidence fut faite, j'entendis le duc qui disait :

« – Ta petite histoire est jolie, mais la difficulté sera de trouver une lettre qui n'existe pas.

« – Bah !... nous trouverons un paléographe qui s'en chargera.

« En ce moment le duc sonna, et je n'entendis plus rien, acheva Zampa.

Conception était anéantie et ne répondit pas.

– Maintenant, mademoiselle, ajouta le Portugais, si vous voulez avoir confiance en moi, je vous jure que je démasquerai le duc de Château-Mailly.

Conception n'eut pas le temps de répondre. Sa femme de chambre entra et dit à Zampa :

– Son Excellence M. le duc attend Zampa.

– C'est une lettre de mon nouveau maître pour M. de Sallandrera, dit Zampa tout bas à la jeune fille, et dont je dois rapporter la réponse.

Zampa s'en alla ; mais avant de sortir il eut encore le temps de glisser à Conception ces derniers mots :

– Mademoiselle me reverra.

– Eh bien ! mon pauvre Zampa, dit le duc, qui venait de lire la lettre apportée par le valet, tu es donc au service de M. de Château-Mailly ?

– Provisoirement, monsieur le duc, car Votre Excellence sait bien que… je lui appartiens corps et âme.

– Je ferai quelque chose pour toi, répliqua le duc, en souvenir de mon pauvre don José, qui t'aimait beaucoup.

Zampa mit la main sur ses yeux et essuya une larme imaginaire.

– Mais, reprit le duc, le diable m'emporte si je sais ce que ton nouveau maître veut me dire… Je ne comprends rien à sa lettre. Au reste, voici ma réponse, porte-la-lui.

Zampa prit le billet du duc et courut rue de Surène.

Rocambole l'y attendait.

Le billet du duc fut décacheté par le même procédé avec les mêmes précautions que nous avons déjà fait connaître. Rocambole lut :

« Monsieur le duc,

« Je n'ai reçu aucune lettre de la comtesse Artoff. Il est probable que si elle m'a écrit, sa lettre est parvenue à Sallandrera après mon départ, et qu'elle me reviendra à Paris. Je ne sais

de quels liens de parenté vous voulez parler, et je serais heureux que vous voulussiez bien me donner quelques explications.

« Je vous attends et ne bougerai de chez moi.

« À vous,

« Duc DE SALLANDRERA. »

Rocambole recacheta le billet, réfléchit un moment, et dit :

– Ton maître est-il habillé ?

– Je l'ai laissé en robe de chambre.

– Où met-il ses clefs de secrétaire et de coffret ?

– Elles sont habituellement dans la poche de son pantalon quand il sort, et sur la cheminée du fumoir avant qu'il s'habille.

– Très bien ; je vais te donner tes instructions.

– Je les attends.

– De deux choses l'une : ou le duc s'empressera de courir à l'hôtel Sallandrera et ne songera point à emporter le fameux mémoire du colonel, son parent, ou il voudra s'en munir comme d'une pièce à conviction.

– C'est possible…

– Alors tu vas escamoter les clefs. Il les cherchera, ne les trouvera pas et se dira : « Je les retrouverai en rentrant ou je ferai forcer la serrure du coffret. » Et il partira sans le mémoire.

– Bien. Et alors ?…

– Alors, quand il sera parti, tu détruiras le mémoire.

– Comment ?

– Par le feu.

– Je le brûlerai ?

– C'est-à-dire que tu brûleras la table, le coffret, les papiers…

– Et les billets de banque ?

– Ô vertueux imbécile !… s'écria l'homme à la polonaise. Tu les mettras dans ta poche. Est-ce que la cendre de tous les papiers du monde n'est pas de même couleur ?…

– C'est ce que je me disais.

– Tu allumeras un commencement d'incendie et tu jetteras le coffret dans le feu.

– Parfait, j'ai compris.

Le duc de Château-Mailly, enveloppé dans sa robe de chambre, se promenait à grands pas dans son fumoir, attendant avec une impatience inexprimable le retour de Zampa.

Le duc brisa vivement le cachet de la lettre qu'il lui apportait et lut. Tandis qu'il lisait, le Portugais feignit de ranger divers objets sur la cheminée et fit disparaître dans sa manche le petit trousseau de clefs. Mais le duc ne songea ni à ses clefs, ni au coffret.

– Vite ! dit-il, habille-moi, Zampa, et commande mes chevaux.

– Monsieur le duc sort ?

– Sur-le-champ.

Zampa ouvrit la croisée du fumoir qui donnait sur la cour et s'écria :

– Le carrosse de monsieur le duc !

Puis il habilla son maître, qui piétinait avec l'impatience fiévreuse d'un enfant. En moins d'un quart d'heure le duc fut habillé, descendit, se jeta dans sa voiture de gala et dit au valet de pied :

– Rue de Babylone, hôtel Sallandrera.

– Ma parole d'honneur ! murmura Zampa lorsqu'il se retrouva seul dans le fumoir de son maître, l'homme à la polonaise est superbe ! Il m'ordonne de jeter le coffret au feu, et il oublie que nous sommes en été et que la cheminée est pleine de mousse… Bah !… la mousse est sèche, elle brûle bien… M. le duc fumait des cigares ce matin ; il a ensuite cacheté une lettre, une allumette est tombée encore enflammée dans la cheminée, la mousse a pris, puis le feu s'est communiqué au tapis, du tapis à la table, de la table aux papiers. Et voilà !…

Alors Zampa ouvrit le coffret et le fouilla consciencieusement. Il prit le fameux mémoire, le jeta dans la cheminée, mit dans sa poche une dizaine de billets de banque, laissa les actions de chemin de fer qu'il n'aurait pu négocier sans danger, puis il referma le coffret et le jeta également dans la cheminée. Après quoi, il prit une allumette et mit à la fois le feu à la mousse et

aux divers papiers posés sur la table ou jetés dessous dans un panier.

Cela fait, il sortit du boudoir et ferma la porte en se disant :

– Dans un quart d'heure, je crierai : « Au feu ! » et j'enverrai chercher les pompiers, car il ne faut pas laisser brûler l'hôtel tout entier. Il est assuré, et je ne veux pas ruiner les compagnies contre l'incendie.

Quand M. de Château-Mailly arriva à l'hôtel Sallandrera, le duc l'attendait dans une vaste pièce d'ameublement sévère et garnie de quelques portraits de famille, distraits de la galerie du vieux manoir espagnol.

Lorsque le jeune duc entra, le gentilhomme castillan se leva avec la dignité majestueuse d'un véritable hidalgo, alla à lui et le salua. Puis il lui indiqua un siège.

– Veuillez vous asseoir, monsieur le duc, lui dit-il.

M. de Château-Mailly était fort ému.

Cette émotion n'échappa point au duc de Sallandrera, qui se hâta de prendre la parole.

– Je vous demande mille pardons, monsieur le duc, dit-il, de ne pas m'être rendu chez vous au lieu d'attendre votre visite ; mais le deuil que je porte plus encore au fond de mon cœur que sur mes vêtements m'interdit, pour le moment du moins, de me montrer nulle part.

– Monsieur le duc, répondit M. de Château-Mailly, c'était à moi de venir vous voir.

Après ces deux phrases banales, les deux gentilshommes se saluèrent une seconde fois. Puis M. de Sallandrera continua :

– Vous me parlez d'une lettre de la comtesse Artoff ?

– Oui, monsieur.

– Cette lettre m'est parvenue sans doute à Sallandrera.

– C'est là qu'elle vous était adressée.

– Et elle sera arrivée après mon départ.

– C'est probable.

– Elle me reviendra donc à Paris ; mais il est probable que vous pourrez me dire…

– Ce qu'elle contenait, n'est-ce pas ?

– Précisément.

– Sans doute, monsieur le duc.

Et M. de Château-Mailly raconta cette histoire que nous savons déjà, et qui établissait, au dire du colonel de Château-Mailly, qu'ils étaient Sallandrera en ligne directe.

Le duc écouta avec une sorte de stupeur.

– Mais tout cela est étrange ! s'écria-t-il enfin.

– Étrange, en effet, monsieur.

– Et je crois rêver…

– Je l’ai cru pareillement.

– Monsieur, dit le duc, à Dieu ne plaise que je mette votre parole un seul instant en doute, mais vous comprenez très bien une chose…

– Je vous écoute, monsieur.

– Êtes-vous bien sûr de n’être point mystifié ?

– Par exemple !…

– Et qui sait si votre parent, dont je serais curieux, du reste, de lire la lettre, n’a pas voulu se moquer de vous ?

– Monsieur, répondit le jeune homme, ce soir, demain au plus tard, l’estafette envoyée à Odessa pour en rapporter les deux pièces dont je vous parle sera de retour à Paris. Quant à la lettre de mon parent, je vous demande dix minutes…

Le duc se leva et fut reconduit jusqu’à la porte par M. de Sallandrera.

Le jeune homme gagna rapidement sa voiture et dit à son cocher :

– À l’hôtel, et ventre à terre ! (Puis il murmura à part lui :) C’est bizarre… le duc n’a pas l’air de me croire.

En effet, don Paëz, duc de Sallandrera, en proie à une sorte d’émotion subite, s’était laissé tomber dans son fauteuil, après le départ de M. de Château-Mailly.

– Tout cela est inouï, bizarre, inexplicable, murmurait-il. Comment ce que le duc avance peut-il être vrai, alors que dans

nos papiers de famille, dans nos traditions, rien ne fait mention d'un pareil événement ?... Et cependant, si cela était... si ces deux pièces existent réellement...

À cette pensée, le vieil hidalgo se redressa de toute sa hauteur.

– Oh ! mais alors, dit-il, Sallandrera n'est pas mort, Sallandrera ne mourra point, et ce noble nom conservera son pur éclat à travers les siècles. Alors, Conception épousera le duc, il le faut, il le faut absolument !

Et comme le duc prononçait ces paroles à mi-voix, la porte s'ouvrit. Conception se montra sur le seuil.

– Entrez, ma fille, dit le duc d'un ton solennel.

La jeune Espagnole tressaillit d'effroi en voyant le visage radieux de son père.

– Venez, poursuivit le duc, venez vous asseoir là, près de moi. Je veux vous donner une grande nouvelle, ou du moins un grand espoir.

Conception le regarda, étonnée. Le duc la prit par la main et la fit asseoir auprès de lui sur un sofa.

– Conception, dit-il, tel que vous me voyez, je viens de rajeunir de vingt années.

– Vous, mon père...

– Si l'événement prédit se réalise, si on ne m'abuse point...

– Eh bien ! mon père ?...

– Eh bien ! au lieu de descendre dans la tombe le front pâle et l'âme en deuil, comme un homme qui meurt sans postérité et voit s'éteindre sa race, Dieu m'accordera peut-être une longue vie et me permettra de voir de jeunes héritiers de mon nom, issus de vous et…

– Mon père, interrompit Conception, qui, sans deviner toutefois la vérité, comprit cependant que le duc lui avait choisi un époux, vous oubliez que vous êtes le dernier des Sallandrera et que… les femmes…

– Vous vous trompez, mon enfant.

– Je… me… trompe ?…

Et Conception se prit à trembler et regarda son père avec effroi.

– Oui, dit le duc, il y a, paraît-il, de par le monde, à Paris même, un homme qui est Sallandrera par le nom et par la race comme vous et moi… Cet homme, s'il peut me prouver notre commune origine, il faudra qu'il soit votre époux, Conception, il le faudra !

– Mon père !

– L'honneur et la continuation de notre race avant tout, ajouta le vieil hidalgo avec l'égoïsme despotique de l'homme esclave de ses traditions.

Conception se sentit défaillir et sa voix tremblante expira dans sa gorge. En ce moment on entendit le bruit d'une voiture entrant au grand trot dans la cour. Une minute s'écoula, des pas se firent entendre dans l'escalier, puis dans les antichambres et un valet ouvrit la porte à deux battants.

Un homme se montra sur le seuil.

À sa vue, Conception recula, prise de vertige. C'était le duc de Château-Mailly.

– Le voilà !... murmura l'hidalgo avec un accent de triomphe.

Mais le jeune duc était pâle et défait, et tout en lui trahissait une violente agitation.

III

M. de Château-Mailly était si pâle, si bouleversé, que le duc de Sallandrera pressentit quelque catastrophe.

– Mon Dieu ! monsieur le duc, lui dit-il, vous serait-il arrivé quelque chose ?

Le duc salua Conception et sentit à sa vue tout son sang affluer à son cœur.

M. de Sallandrera fit un signe amical à sa fille.

Conception rendit au jeune duc son salut et alla s'asseoir à quelques pas.

M. de Château-Mailly, debout et muet au milieu du salon, semblait attendre que M. de Sallandrera voulût bien l'interroger.

– Qu'est-ce donc, monsieur le duc ? demanda de nouveau ce dernier.

– La lettre est brûlée… balbutia enfin M. de Château-Mailly.

– Brûlée !…

– Avec tout ce que renfermait un coffret dans lequel je l'avais placée.

– Monsieur le duc, dit M. de Sallandrera, veuillez vous expliquer.

M. de Château-Mailly fit un effort, retrouva sa présence d'esprit et dit rapidement :

– La lettre du colonel de Château-Mailly, mon parent, avait été placée dans un coffret où je serrais d'ordinaire diverses valeurs. Ce coffret était sur une table, auprès de la cheminée, dans un cabinet de travail que j'ai quitté pour accourir ici. À mon retour, j'ai trouvé mon hôtel envahi par des soldats et des pompiers. Le feu s'était déclaré dans ce même cabinet de travail et tous les objets qu'il renfermait étaient déjà la proie des flammes…

– Mais enfin, demanda le duc, le feu est-il éteint ?

– Oui. Mais que m'importe ! j'aurais préféré que mon hôtel brûlât tout entier plutôt que de voir anéantir…

Le duc s'arrêta et essuya son front inondé de sueur.

– Achevez, dit M. de Sallandrera.

– Plutôt que de voir anéantir ce mémoire, écrit par mon parent, le colonel de Château-Mailly.

– Comment ! s'écria le duc, le mémoire…

– Brûlé !… avec un coffret dans lequel il se trouvait parmi quelques valeurs industrielles et des billets de banque…

Le duc s'exprimait avec un accent de vérité, avec une douleur réelle qui convainquirent M. de Sallandrera.

– Eh bien ! mais, dit l'hidalgo, consolez-vous, mon cher duc, le mémoire de votre parent n'est point la lettre de mon aïeul, mort depuis un siècle, encore moins la déclaration de l'évêque de Burgos, trépassé comme lui ; votre parent est encore de ce monde, il peut écrire de nouveau ce qu'il a écrit.

– Oh ! certes, dit le duc, dont la poitrine se gonfla de joie et d'orgueil. D'ailleurs, ajouta-t-il, le messager envoyé à Odessa par la comtesse Artoff ne peut tarder d'arriver. Il y a quinze jours qu'il est parti.

M. de Sallandrera regarda sa fille.

Conception, assise à l'autre extrémité du salon, était pâle, agitée et baissait les yeux. Le noble hidalgo crut à une émotion toute naturelle et bien légitime, en présence de l'homme qui, elle avait dû le comprendre, serait probablement son mari avant peu.

Puis il tendit la main à M. de Château-Mailly.

– Monsieur le duc, lui dit-il, est-il besoin de vous dire qu'entre gens comme nous une parole échangée...

– Mieux vaut, interrompit M. de Château-Mailly, que tous les parchemins du monde.

– C'est vrai. Eh bien ! apportez-moi ces deux lettres, ajouta-t-il tout bas, et comme s'il n'eût pas voulu que Conception l'entendît, et...

Il s'arrêta et regarda de nouveau sa fille.

Mademoiselle de Sallandrera avait toujours les yeux baissés, et paraissait étrangère à la conversation de son père avec M. de Château-Mailly.

– Et… ? demanda ce dernier, frémissant d'impatience et d'espoir.

– Vous serez mon fils, murmura le duc, qui appuya un doigt sur ses lèvres et se leva en même temps, comme s'il eût voulu indiquer à M. de Château-Mailly qu'il ne devait pas prolonger sa visite.

Le jeune duc comprit, salua, s'inclina devant Conception, qui, levant les yeux sur lui, l'enveloppa d'un regard froid et presque dédaigneux, et sortit sur-le-champ.

Sans doute le duc de Sallandrera allait s'approcher de sa fille et lui faire ce que, en termes matrimoniaux, on appelle une *ouverture ;* mais en ce moment la duchesse entra, et avec elle une vieille dame connue dans le monde parisien sous le nom de la baronne de Saint-Maxence.

La baronne était très bavarde, très riche, très prude, dame patronesse de toutes sortes de fondations pieuses, et elle venait voir fort souvent la duchesse de Sallandrera.

La subite arrivée de ce personnage ferma donc la bouche au duc à propos de M. de Château-Mailly et permit à Conception de respirer, car la pauvre jeune fille était au supplice depuis quelques minutes.

La baronne accabla le duc de ses compliments de condoléance sur la perte de don José ; elle parut s'intéresser beaucoup à Conception ; puis, comme cette dernière demeurait froide et réservée, la conversation prit une direction opposée. En un quart d'heure la loquace baronne eut mis la famille espagnole au courant des médisances de salon les plus récentes, des cancans distingués les plus nouveaux ; elle parla du mariage du prince K…, des funérailles du maréchal…, du duel du marquis

napolitain F… puis, en chroniqueur qui sait son métier et la valeur d'une anecdote scandaleuse, elle termina sa petite revue des salons par l'histoire du comte Artoff.

– À propos, dit-elle avec beaucoup de tristesse et une mélancolie hypocrite, vous savez que ce pauvre comte Artoff est tout à fait fou.

– Que dites-vous ? exclama le duc.

– Comment ! dit la duchesse, le comte est devenu fou ?

– À lier, madame.

– Mais comment ? quand ?

– Il y a huit jours, à sept heures du matin, dans le bois de Vincennes, au moment où il allait se battre.

– Avec qui donc, mon Dieu ?

– Avec M. Roland de Clayet.

– Qu'est-ce que ce monsieur ? demanda le duc.

– C'était son rival.

– Le rival du comte ! quelle plaisanterie nous faites-vous donc là, madame ? s'exclama la duchesse, interdite.

– Mais, grand Dieu ! répondit la baronne, on voit bien que vous revenez d'Espagne et ne savez absolument rien.

– Mais, rien, en effet, dit le duc.

– Eh bien ! la comtesse Artoff, cette femme qui nous a tous étonnés, était une abominable coquine.

Le duc et la duchesse laissèrent échapper une exclamation d'étonnement, presque d'incrédulité ; mais la baronne, oubliant peut-être un peu trop la présence de Conception, leur raconta l'histoire dans ses moindres détails et les plongea dans la stupeur.

M. de Sallandrera surtout paraissait consterné.

– Madame, dit-il tout à coup, et au moment où la baronne s'apprêtait à prendre congé, pourriez-vous me dire quel jour le comte Artoff est devenu fou ?

– Jeudi dernier.

– C'est aujourd'hui jeudi, pensa le duc, il y a donc huit jours. C'est bizarre…

Quand la baronne fut partie, Conception, qui était demeurée silencieuse, dit au duc :

– Mon père, est-ce que M. de Château-Mailly ne vous a pas dit que la comtesse Artoff vous avait écrit à Sallandrera ?

– En effet, dit le duc, qui ne songea point à se demander comment sa fille pouvait être au courant de ce détail. Pourquoi cette question, mon enfant ?

– Mais, répondit mademoiselle de Sallandrera, parce qu'il y a quelque chose de fort étonnant dans tout cela.

– Quoi donc ?

– Il est probable que si la comtesse Artoff vous a écrit pour vous parler de M. de Château-Mailly, elle l'a fait avant jeudi dernier. Il y a donc au moins neuf jours qu'elle vous aurait écrit, et il n'y a que cinq jours que nous avons quitté Sallandrera. Comment n'avez-vous pas reçu cette lettre ?

Le duc tressaillit et oublia, tant cette observation concordait avec sa propre pensée, de demander à Conception comment elle savait tant de choses.

– En effet, dit-il, c'est bizarre.

– Il y a quelque chose de plus bizarre encore, poursuivit Conception avec fermeté, c'est cette coïncidence d'un incendie chez le duc, précisément au moment où il retourne y chercher un papier que le feu s'empresse de dévorer.

Cette fois, M. de Sallandrera sentit un doute poignant pénétrer en lui.

– Et puis, acheva Conception qui se leva pour se retirer, convenez, mon père, que si la comtesse Artoff est réellement cette femme perdue dont vient de parler madame de Saint-Maxence, ses petites histoires généalogiques qu'elle rapporte de la Russie méridionale pourraient bien être de pures fictions, comme sa haute vertu.

Et Conception sortit, laissant le duc de Sallandrera anéanti par ces dernières paroles.

Une heure après, le nègre de mademoiselle Conception de Sallandrera jetait à la petite poste le billet suivant, adressé au jeune marquis Albert-Frédéric Honoré de Chamery.

Ce billet, que Rocambole reçut à cinq heures et demie, au moment où il revenait du Bois, était ainsi conçu :

« Mon ami,

« Surtout venez ce soir. Un grand danger nous menace de nouveau : un imposteur essaie de capter la confiance de mon père et de lui persuader qu'il a dans ses veines du sang des Sallandrera.

« Si vous ne venez à moi, si vous ne me conseillez et ne me soutenez, mon père est homme à obéir à ses préjugés de race et à me sacrifier sans remords.

« Venez, venez, venez !

« CONCEPTION. »

– Tiens ! dit Rocambole à sir Williams, à qui il venait de lire ce billet, il paraît que Zampa s'est acquitté de sa commission en maître. Conception est déjà persuadée que Château-Mailly est un misérable, et ce n'est certes pas moi qui la détromperai.

L'aveugle hocha négativement la tête, puis il écrivit :

– *Vous êtes un niais, mon neveu.*

– Bah ! que faut-il donc faire ?

– *Voici vos instructions.*

L'aveugle écrivit dix lignes sur son ardoise, et les passa à Rocambole.

Celui-ci les lut, les relut, parut les méditer, et finit par dire :

– Je ne comprends pas ; mais enfin, puisque je suis habitué à exécuter les ordres sans les discuter, j'obéirai.

Un sourire de satisfaction effleura les lèvres de sir Williams, et le marquis de Chamery le quitta pour aller demander à dîner à sa prétendue sœur la vicomtesse Fabien d'Asmolles.

À minuit, le marquis était au boulevard des Invalides, trouvait le négrillon sur le seuil de la petite porte des jardins, et le suivait, comme la veille, jusqu'à l'atelier de Conception. Cette fois, la jeune fille ne demeura point immobile et clouée par l'émotion sur son siège ; non, le sang espagnol s'était rallumé chez elle à l'imminence du péril, en perspective d'une lutte probable.

Rocambole lui trouva l'œil brillant d'une énergie un peu fiévreuse, bien qu'elle affectât un grand calme. Elle courut à lui, prit sa main et lui sourit.

– Ah ! venez, lui dit-elle, et vous allez voir si réellement il n'y a pas de vrais misérables en ce monde.

– Des misérables ! fit Rocambole surpris.

– Oui, des misérables !

– Mais… leurs noms ?

– Oh ! il n'y en a qu'un… ou plutôt il y a une femme et un homme.

– Quelle est cette femme ?

– La comtesse Artoff.

Conception s'attendait, sans doute, à entendre le marquis lui dire : « Ah ! ne prononcez pas le nom de cette créature. »

Mais Rocambole murmura au contraire :

– Vous aussi vous l'accusez et croyez à son crime. Pauvre femme !

– Comment ! s'écria Conception, vous ne croyez pas, vous ! Vous doutez !

– Oui, dit-il avec tristesse, je crois que le monde est souvent injuste et que parfois il condamne un innocent. Mais, ajouta-t-il, comme je ne puis vous fournir aucune preuve de ce que j'avance, dites-moi maintenant le nom de l'homme qui mérite selon vous l'épithète de misérable.

– Cet homme, dit Conception, c'est le duc de Château-Mailly.

– Lui ! le duc ? exclama le marquis jouant merveilleusement l'étonnement.

– Lui ! le duc de Château-Mailly, répéta froidement Conception.

– Mais vous n'y pensez pas, s'écria Rocambole, mais vous perdez la tête, Conception !… Le duc est le type le plus pur du parfait gentilhomme. Il a le noble et grand cœur de sa race.

Conception interrompit, d'un geste impérieux, cet éloge du duc de Château-Mailly auquel Rocambole allait s'abandonner complaisamment, sans doute par ordre de sir Williams. Puis elle lui dit :

– Écoutez-moi, écoutez-moi, sans m'interrompre, jusqu'au bout. Me le promettez-vous ?

– Soit. Parlez…

Alors Conception raconta naïvement à Rocambole ce que Rocambole savait mieux qu'elle-même, c'est-à-dire l'histoire de la généalogie du duc de Château-Mailly, histoire inventée, selon elle, par la comtesse Artoff, et la lettre de cette dernière, que le duc de Sallandrera n'avait point reçue, et le mémoire du colonel de Château-Mailly, qu'on prétendait avoir été, le matin même, la proie des flammes.

Elle s'arrêta un moment à cet endroit de son récit, sans avoir dit encore un seul mot de Zampa, et elle regarda son interlocuteur.

Rocambole avait paru écouter avec beaucoup d'attention, et sa physionomie avait tour à tour exprimé l'étonnement, la surprise et une vive douleur.

– Mon Dieu ! lui dit-il alors, mais je ne vois dans tout cela qu'une chose, c'est que M. de Château-Mailly, déjà si digne d'obtenir votre main, a maintenant un titre indiscutable et sacré…

– Mais, s'écria Conception, l'interrompant vivement, vous croyez donc à cette fable ?

– Une… fable… c'est une fable ?

– Oui, dit la jeune fille. Écoutez encore, écoutez et vous verrez…

Et Conception raconta à Rocambole son entrevue du matin avec Zampa, et Rocambole lui prêta la même attention.

Elle s'attendait à voir celui-ci exprimer son indignation en termes énergiques, mais, cette fois encore, elle fut trompée dans son espérance. Rocambole lui dit avec tristesse, mais avec calme :

– Qu'est-ce que Zampa ? un valet. Qu'est-ce que le duc ? un gentilhomme. Il se peut que le valet dise la vérité ; mais moi aussi je suis gentilhomme, mademoiselle, et avant de croire qu'un gentilhomme est un imposteur, j'ai besoin d'un témoignage plus honorable que celui d'un laquais.

Conception tressaillit, et jeta un regard épouvanté à Rocambole.

– Mais tout cela pourrait donc être vrai ? s'écria-t-elle.

– Hélas !...

– Et si c'était faux ?... si, en effet, le duc est un imposteur ?

– Je le démasquerais !...

– Mais, murmura-t-elle en baissant les yeux et d'une voix qui tremblait d'émotion, si le valet avait menti ?...

Rocambole passa la main sur son front, sembla faire un effort suprême, et puis il répondit :

– Tenez, écoutez-moi, Conception, si le duc a dit vrai, s'il est digne de votre main, il faut obéir à votre père...

La jeune fille jeta un cri étouffé, cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

Alors, le faux marquis se pencha sur elle, lui mit un baiser au front, et murmura :

– Adieu… à demain… je reviendrai demain encore… et je vous apporterai peut-être le moyen de savoir la vérité… cette vérité dût-elle être mon arrêt de mort…

Il étouffa un soupir et sortit, laissant Conception abîmée dans sa douleur et pleurant à chaudes larmes.

IV

Nous avons laissé maître Venture s'esquivant avec précaution de la maison de Murillo la Jambe-de-Bois, qu'il venait de pendre après l'avoir étranglé, dans l'intention bien évidente de faire croire à un suicide.

Maître Venture gagna la frontière à pied, marchant d'un pas alerte et sifflotant une ariette, comme un bon bourgeois qui revient du spectacle. Les premiers rayons du soleil l'atteignirent à cette limite extrême des Pyrénées qui séparent la France de l'Espagne.

Il franchit le fossé, s'assit sur une pierre française et murmura :

– À présent, comme j'ai un passeport bien en règle, au nom de M. Jonathas, je puis me donner du bon temps, et n'ai nul besoin de courir.

Venture était vêtu d'un gros paletot marron bien chaud, d'un manteau, d'un pantalon noir, coiffé d'une casquette de voyage et chaussé de grandes bottes fourrées.

– Ce costume est beaucoup trop chaud pour voyager à pied, se dit-il, je vais chercher un gîte et attendre le passage de la malle-poste.

Venture se souvenait que, la nuit précédente, il avait vu au bord de la route qui descendait en rampes brusques jusqu'à Bayonne une petite maison blanche ayant au-dessus de sa porte

la traditionnelle branche de houx qui indique une auberge. Cette maison était à une lieue environ de la frontière.

Venture en prit le chemin et y arriva en moins d'une demi-heure.

L'auberge était tenue par deux honnêtes montagnards, l'homme et la femme. La femme s'occupait de la maison, donnait à boire et à manger aux voyageurs. L'homme cultivait le jour quelques perches de terre et de vignoble. La nuit il se livrait à la contrebande.

Sur les deux versants des Pyrénées, la contrebande est si bien une profession qu'elle est tenue à honneur dans les classes populaires. On aime le contrebandier, autant et plus qu'à l'Opéra-Comique. L'homme lui prête sa carabine même, la femme le cache sous son lit, les enfants lui servent de guide, s'il vient à s'égarer.

On hait le douanier. S'il poursuit le contrebandier, on cherche à lui en faire perdre la trace. S'il vient blessé, sanglant, à demi mort frapper à une porte la nuit, on feint de dormir, et on ne lui répond pas.

Maître Venture, qui, nous l'avons dit, parlait le français et l'espagnol avec la même facilité, connaissait à fond ces mœurs-là.

Il frappa donc hardiment à la porte de la petite auberge.

La femme vint ouvrir et fut quelque peu étonnée de voir arriver chez elle, à cette heure matinale, un homme aussi bien et aussi chaudement vêtu. D'autant plus que Venture était à pied et paraissait venir d'assez loin. Mais le bandit posa un doigt sur ses lèvres d'une certaine façon significative, et la femme de

l'auberge demeura persuadée qu'elle avait affaire à un contrebandier.

Venture entra dans l'auberge.

– La petite mère, dit-il à la femme, en espagnol, et jetant son manteau dans un coin, on ne bavarde pas chez vous ?

– Jamais, camarade.

Et la femme posa à son tour deux doigts sur sa bouche, ce qui était, pour le faux contrebandier, un signe maçonnique.

– *Amigo !* ajouta-t-elle.

Venture ôta son paletot, comme il s'était débarrassé de son manteau. Puis il demanda un rasoir, que la femme se hâta de lui apporter, et il coupa ses favoris et sa barbe. Cela fait, il avisa, suspendues à une poutre, une veste, une culotte et des guêtres en drap brun, telles qu'en portent les paysans basques un peu aisés, et il demanda :

– Combien voulez-vous de tout cela, petite mère ?

Sans doute la cabaretière était habituée à vendre des vêtements aux contrebandiers qui avaient accroché les leurs aux broussailles, ou éprouvaient le besoin de se transformer complètement pour échapper à la vigilance des douaniers, car elle répondit sans aucune hésitation :

– Dix écus de France.

– Soit.

– Et les vôtres par-dessus le marché.

– Soit encore.

La cabaretière décrocha les habits et fit signe à Venture de la suivre. Elle le conduisit à l'étage supérieur, où l'on arrivait au moyen d'une échelle, et l'y laissa.

Dix minutes après, Venture redescendit vêtu en paysan basque, coiffé d'un béret rouge, et ayant mis dans sa ceinture son argent et la fameuse lettre qui avait coûté la vie à Murillo.

– Maintenant, dit-il en langue basque, car le drôle était né sur la frontière espagnole et se trouvait presque dans son pays, mettez la poêle au feu, ma petite mère, faites rissoler votre lard et sautez-moi une omelette dans le premier numéro.

La cabaretière alluma ses fourneaux, et bientôt Venture fut à table entre l'omelette au lard, le fromage de chèvre et une vieille bouteille de vin muscat.

Le bandit mangea comme un honnête homme qui n'a pas autre chose à faire. Le souvenir de l'infortuné Murillo ne lui arracha ni un soupir ni une larme, la pensée que sir Williams était encore de ce monde ne lui fit pas perdre un coup de dent. Il se fit servir du café, de l'eau-de-vie, fuma d'excellent tabac de contrebande et prolongea son repas pendant plusieurs heures, si bien qu'il était encore à table lorsque des claquements de fouet et le bruit lointain d'une voiture se firent entendre.

C'était la malle-poste.

Lorsqu'elle s'arrêta devant l'auberge, où postillons et conducteurs avaient coutume de faire une courte halte et de vider une bouteille, maître Venture était sur le seuil, avec l'air honnête et candide d'un brave montagnard qui a des affaires à Bayonne. Il avait un bâton sur l'épaule, et, au bout de ce bâton,

un mouchoir noué en quatre, qui paraissait renfermer le léger bagage du voyageur.

– Avez-vous de la place ? cria-t-il, toujours en langue basque.

– Une, à côté de moi, dans le cabriolet, répondit le conducteur.

Malgré sa majestueuse corpulence, Venture saisit assez lestement la courroie qui sert de rampe à ces sortes de voitures, et il se hissa sur le cabriolet, où il y avait déjà un vieil Espagnol, qui portait une barbe grise et le costume de velours noir des artisans de Saragosse.

Le conducteur avala un verre de vin, remonta à son tour dans le cabriolet, et la malle-poste repartit.

– Eh bien ! dit alors Venture d'un ton jovial, quoi de nouveau, conducteur ? Il n'y a pas de bruit, en Espagne, pas de révolutions, pas d'émeutes ?

– Non, dit le conducteur ; mais, en revanche, nous venons de voir un homme pendu.

– Hein ? dit Venture.

– Un homme pendu, répéta le conducteur.

– Sur la route ?

– Non ; dans sa maison.

– Et où est-elle, sa maison ?

– À Corta.

– Oh ! je connais bien Corta, allez, fit Venture d'un air naïf, et la preuve, c'est que j'ai soupé, l'année dernière, chez le curé.

– Un bon vivant ! dit le conducteur.

– Ça ne serait pas lui, au moins…

– Oh ! non.

– Je connais des gens à Corta, poursuivit Venture. Est-ce que vous connaissez le nom du pendu ?

– C'était le directeur de la poste.

– Jésus Dieu ! s'écria Venture en se signant d'un air consterné, la Jambe-de-Bois ?

– Précisément.

– Et… il s'est pendu ?

– Cette nuit.

– Un si brave homme ! murmura Venture ; mais est-ce que vous êtes bien sûr de ça ?

– Très sûr, je l'ai vu.

– Mais pourquoi s'est-il pendu ?

– Ça doit être de chagrin.

– Qui sait ?… dit le bandit avec hardiesse, peut-être qu'on l'a pendu.

– Oh ! pour ça non, répondit le conducteur. Si on l'avait pendu, c'est qu'on aurait voulu le voler, et son tiroir était plein d'argent…

– Sont-ils bêtes ! pensa Venture. Allons ! décidément, je serai à Bayonne avant qu'on ait rien découvert.

Et il continua à s'apitoyer sur le sort de la Jambe-de-Bois, qu'il prétendait avoir beaucoup connu.

Quelques heures après, la malle-poste arriva à Bayonne. Venture y prit un potage et continua sa route pour Paris, où il arriva trois jours après, à la tombée de la nuit. Seulement, ce ne fut point en malle-poste qu'il fit son entrée dans la capitale.

À Étampes, Venture avait quitté ce véhicule pour un tilbury qu'il loua et qui le conduisit jusqu'à la barrière d'Ivry.

Pendant ce dernier trajet, notre homme s'était dit :

– Je n'ai pas promis à Rocambole d'arriver un jour plus tard ou plus tôt, et comme j'ai accompli lestement mon voyage, je vais me donner le temps de réfléchir jusqu'à demain. D'ailleurs, ajouta-t-il mentalement, sir Williams serait bien homme à faire surveiller les abords de mon garni, place Belhomme, et rien ne m'assure que je n'y serais point poignardé cette nuit même, à présent que j'ai la fameuse lettre. Sir Williams est homme à faire des économies.

Ce raisonnement n'était point dépourvu de justesse. Venture le corrobora par cette deuxième réflexion :

– Il est évident que j'ai bien fait, il y a sept jours, d'accepter la mission qu'on me donnait. Je n'avais pas le sou, et une affaire de cinq mille francs n'est pas à dédaigner. Mais ni sir Williams ni Rocambole n'avaient prévu que je trouverais vingt mille

francs dans le sac qui renfermait la lettre. Or, vingt mille francs, c'est rond, et je pourrais bien avec cela me mettre à mon compte… Je vais garder la lettre jusqu'à demain.

Et Venture était descendu dans une auberge de la barrière, où il s'était fait servir à souper. Mais le bandit n'était pas homme à ne point s'occuper sur-le-champ de mettre ses vingt mille francs en sûreté, et, après son souper, il sortit de l'auberge.

– Je suis un peu loin de chez la veuve Fipart, se dit-il. La vieille demeure, depuis qu'elle est chiffonnière, à Clignancourt, derrière le Château-Rouge. Mais je vais prendre par la Villette et me payer un fiacre à l'heure. Elle a du bon, la veuve Fipart, et elle n'aime plus son petit Rocambole depuis qu'il la laisse dans la misère.

Venture se rendit à Clignancourt, renvoya son fiacre à la hauteur de Château-Rouge et se dirigea à pied vers un pâté de maisons à un seul étage, construites en vieux plâtras et en charpentes provenant des démolitions de Paris[1], un assemblage de huttes malpropres et plus misérables à l'œil que le dernier hameau du plus pauvre pays de montagnes.

La veuve Fipart habitait, à l'extrémité de cette petite cité, une sorte de taudis composé d'une seule pièce au rez-de-chaussée. L'étage supérieur était un grenier à fourrages, appartenant à un nourrisseur.

Il était environ dix heures lorsque Venture arriva. Une lumière tremblotait derrière les carreaux huilés de la croisée et à travers les ais disjoints de la porte.

– La vieille est chez elle, pensa Venture.

---

[1] Les travaux d'Haussmann ont commencé depuis 1853.

Venture frappa à la porte.

– Entrez, dit de l'intérieur une voix affaiblie, la clef est sur la porte.

Venture tourna la clef et entra. La chambre où il pénétra n'avait d'autres meubles qu'une vieille table, deux chaises boiteuses et une sorte de grabat sur lequel une vieille femme était couchée : c'était la mère Fipart. La veuve Fipart, que Venture eût été fort étonné de retrouver dans son lit s'il avait assisté trois jours auparavant à son entretien avec Rocambole sous le pont de Passy.

La veuve Fipart ressuscitée !…

Mais Venture ne savait rien, et il se contenta de lui dire :

– Ah çà, tu es donc malade, toi, la maman ?

– C'est-à-dire que j'ai été morte, répondit-elle d'une voix si faible, qu'on eût dit celle d'un trépassé revenant à minuit du cimetière pour implorer les prières des vivants.

– Morte, oh ! c'te farce !

– Ce n'est point une farce. J'ai été morte deux heures.

– Est-ce que tu es folle, la vieille ?

– Demande à ce brigand de Rocambole.

– Rocambole !… exclama Venture, qui tressaillit des pieds à la tête.

– Oui, c'est lui qui m'a étranglée.

– Étranglée !…

– Et jetée à la Seine.

– Foi de Jonathas ! je crois que tu perds la boussole, la vieille.

– Je l'ai perdue… un moment, murmura la veuve Fipart, qui crispa ses poings amaigris, mais je l'ai retrouvée.

– Tu as donc revu Rocambole ?

– J'ai senti ses doigts à mon cou, et ils serrent fort…

– Mais où ? quand ?

– Il y a trois jours, sous le pont de Passy.

Et la veuve Fipart, après avoir raconté à Venture ce que nous savons déjà de sa rencontre fortuite avec le faux marquis de Chamery, continua en ces termes :

– Quand le monstre m'a eu serré le cou, j'ai perdu connaissance et il faut présumer qu'il m'a crue morte, puisqu'il m'a jetée à l'eau. Il paraît qu'il y avait une barque sur la Seine, un bachot qui venait de Saint-Cloud et qui m'a repêchée.

– Comment ! dit Venture, tu n'es pas allée au fond ?

– Non, mes jupons m'ont soutenue d'abord, et puis le froid m'a fait revenir à moi et j'ai crié au secours. Le bachot n'était pas loin ; un homme s'est jeté à la nage et m'a repêchée.

– Tu as de la chance ! dit Venture.

– Pendant un moment, j'ai été si étourdie que je n'ai pas su où j'étais.

– Et puis, interrompit Venture, tu t'es souvenue et tu as dénoncé Rocambole ?

– Pas si bête ! dit la veuve Fipart.

– Tu l'aimes donc toujours, ce brigand ?

– Oh ! non, par exemple.

– Eh bien ! alors…

– Es-tu simple, mon pauvre Venture !… Puisque Rocambole m'a étranglée, moi, sa mère adoptive, moi, la maman Fipart à son Rocambole chéri, c'est qu'il me craignait, le drôle.

– Tiens ! c'est juste.

– Et s'il me craint, c'est que je peux lui faire du mal, et que nous pourrions compter…

– Eh ! eh ! dit Venture, tu as de la *sorbonne,* la vieille.

– Un peu, mon neveu. Alors, je me suis souvenue que le petit m'avait dit qu'il passait souvent à minuit sur le boulevard des Invalides.

– Bonne note à prendre, pensa Venture.

– Je me suis dit que j'aurais ma belle.

– C'est encore possible, ça.

– J’ai même pensé que tu pourrais me donner un jour ou l’autre un coup de main ; car, vois-tu, et quoi qu’il en dise, Rocambole m’a paru *caié*.

– C’est probable.

– Et on verrait à le faire *chanter* un peu proprement.

– On le fera chanter.

– Oh ! le gredin !… avoir voulu tuer sa mère… une femme qui l’a élevé comme un prince, qui le chérissait, fallait voir !

Pendant que la vieille bavardait, Venture s’était mis à réfléchir profondément.

– Mais enfin, reprit-il, qu’as-tu dit aux gens du bachot ?

– Que j’avais voulu me périr par misère. Alors ils ont fait une quête entre eux et ils ont réuni six francs qu’ils m’ont donnés.

– Et tu es revenue ici ?

– C’est-à-dire que je me suis traînée. En arrivant, je me suis mise au lit et j’y suis encore… mais quand je sortirai…

– Eh bien ?…

– Oh ! je retrouverai ce brigand de Rocambole, et il me le paiera !…

Venture était toujours songeur.

– Dis donc, la mère, fit-il enfin, Rocambole t’a dit que sir Williams était mort.

– Oui.

– En es-tu sûre ?

– Oh ! oui…

– Bien sûre ?

– Je suis persuadée que le gredin est calé et qu'il travaille pour son compte.

– Ah ! si j'en étais sûr… murmura Venture. Ce n'est pas Rocambole que je crains…

Il garda un moment le silence. Puis il reprit enfin :

– Dis donc, la vieille, je n'ai pas le sou. On m'a mis à la porte de mon garni, tu vas me laisser coucher dans ce coin-là, n'est-ce pas ? sur ce tas de paille.

– Comme tu voudras, répondit la veuve Fipart.

– Tu es une bonne fille, la vieille, et on te revaudra ça.

Venture se jeta sur la paille et s'adressa le monologue suivant :

– Il est évident que j'ai une fière peur de sir Williams ; mais il est évident aussi que je n'ai pas peur de Rocambole, et si j'étais sûr que sir Williams fût mort et que ce fût lui, Rocambole, qui ait écrit le bout de lettre que j'ai reçu, je me ficherais pas mal de ses menaces. Or, cette lettre me promet le pal ou un coup de poignard si je n'obéis pas. Mais rien ne m'empêche, aussi, de filer quelque part, en Angleterre, par exemple ! si le capitaine sir Williams est réellement encore de ce monde. Et puisque Ro-

cambole m'a promis cinq mille francs pour cette lettre adressée au duc de Sallandrera, c'est qu'elle a quelque valeur. Bah !… il faut voir !…

Et Venture, qui avait décidément la bosse de la trahison, se leva, s'approcha de la table sur laquelle brûlait une chandelle, fouilla dans ses poches et en retira la fameuse lettre qui avait coûté la vie à l'Espagnol Murillo. Il hésita pendant quelques minutes encore, la tourna et la retourna dans ses doigts, en lut et relut la suscription.

– Allons, se dit-il, au petit bonheur !…

Et il brisa le cachet, retira la lettre de son enveloppe et la lut.

V

La lettre, dont Venture venait de briser le cachet après avoir longtemps hésité, était, on s'en souvient, écrite par Baccarat au duc de Sallandrera. La comtesse Artoff y mettait le duc au courant de la mystérieuse origine de M. de Château-Mailly, lui rappelait la démarche qu'elle avait faite l'année précédente, à l'effet d'obtenir pour ce dernier la main de Conception, et terminait en annonçant l'arrivée prochaine de ces deux pièces importantes, qui devaient être pour le duc une preuve incontestable de ses droits à devenir le gendre de M. de Sallandrera.

Venture relut cette lettre deux fois de suite.

– Ah çà ! se dit-il, nous ne sortirons donc jamais de cette lutte éternelle entre Baccarat et sir Williams ou son héritier Rocambole ?

Et, en effet, les noms de M. de Château-Mailly et de la comtesse Artoff étaient pour Venture un indice incontestable que Rocambole se mêlait de nouveau à leur destinée d'une façon quelconque.

– Qu'est-ce que tu lis donc là ? demanda la veuve Fipart.

– Je lis une lettre de femme, répondit-il, une femme qui m'aime…

– Ah ! murmura la chiffonnière, vous êtes donc toujours gâté par le beau sexe, monsieur Jonathas ?

– Toujours.

Et Venture souffla la chandelle et fit mine de vouloir dormir. Mais il ne ferma pas l'œil de la nuit. Loin de là, il demeura la tête dans ses mains, absorbé dans une méditation profonde.

Quand le jour vint, et que la veuve Fipart s'éveilla, elle l'aperçut assis sur la botte de paille, les yeux rivés au sol, le sourcil froncé. Un léger bruit, que fit la vieille en se retournant sur son grabat, lui fit lever la tête. Il vit la veuve Fipart éveillée, et il la regarda fixement.

– Dis donc, la vieille, fit-il enfin, est-ce que réellement tu en veux à Rocambole ?

– Oh ! le gredin !…

– Te vengerais-tu de lui ?

– Je voudrais lui manger le cœur…

Venture redevint soucieux.

– C'est que, dit-il, je connais ça, moi… Tu as un faible pour lui, et… tu pourrais bien *canner* une fois encore, pour peu qu'il t'appelât maman Fipart, la bonne maman Fipart, la maman Fipart à son petit Rocambole…

– Oh ! il n'y a pas de danger !

– Vrai ?

– Sur la tête de mon pauvre Nicolo[2], que le bandit a fait guillotiner !

– Eh bien ! dit Venture, je te jure par le *boulanger,* notre patron à tous, que Rocambole en verra de cruelles.

L'œil de la vieille étincela d'une vive joie.

– Mais, continua Venture, il faut pour cela que tu m'obéisses…

– Je ferai ce que tu voudras.

– Et que tu déménages d'ici…

– Et mes bibelots ! je ne peux pas déménager sans payer le propriétaire.

– C'est juste ; mais tu peux laisser tes bibelots.

– Ah ! mais non.

– Vieille bête !… exclama Venture, pour un lit, une chaise et deux tables qui valent bien cent sous en gros et en détail, tu t'imagines que nous allons faire les frais d'un déménagement ?

– Dame !…

Venture haussa les épaules. Puis il fouilla dans sa poche et en retira trois louis qui tombèrent sur la table.

– De l'or ! s'écria la vieille émerveillée ; tu as de l'or !…

---

[2] Le compagnon de maman Fipart, envoyé à la guillotine sur un faux témoignage de Rocambole *(L'Héritage mystérieux).*

– Parbleu.

– Mais tu disais, hier soir…

– Hier n'est pas aujourd'hui. Hier, j'avais des raisons… je voulais savoir si tu aimais toujours Rocambole.

– De l'or ! de l'or ! répétait la vieille. Avec ça, on va loin, quand on veut.

Et la veuve Fipart, qui, depuis trois jours, gardait le lit, se leva ingambe et pleine de vigueur.

– Tu comprends, poursuivit Venture, qu'il est nécessaire que M. de Rocambole, qui te croit dans l'autre monde, ne soit pas désabusé de sitôt ; sans cela…

– Oh ! il serait capable de m'assassiner.

– J'en ai peur.

Venture parut réfléchir encore.

– Cache cet or, dit-il enfin, et prends cette pièce de quarante sous.

– Pour quoi faire ?

– Tu vas aller chercher un litre de vin, du pain et de la charcuterie. Je crève de faim.

– Moi aussi, dit la veuve Fipart, qui, décidément, n'était plus malade.

Et la vieille s'attifa d'un bonnet sale, d'un vieux châle à carreaux, prit un cabas graisseux, chaussa ses sabots et sortit lestement.

Alors Venture tint, comme on dit, conseil avec lui-même.

– Évidemment, se dit-il, puisque Rocambole payait si cher cette lettre que je suis allé chercher en Espagne, c'est qu'il avait un puissant intérêt à ce que le duc de Sallandrera ne la reçût pas. Or, que dit cette lettre ? Madame la comtesse Artoff, c'est-à-dire notre bonne amie madame Baccarat, veut marier M. de Château-Mailly avec mademoiselle de Sallandrera, qui ne veut pas, soit qu'elle obéisse à sa propre volonté, soit qu'elle agisse par ordre de son père. Mais Baccarat espère que la résistance de M. de Sallandrera s'évanouira lorsqu'il apprendra que le duc de Château-Mailly est de sa famille. Très bien ; mais puisque Rocambole a voulu intercepter cette lettre, c'est qu'il ne veut pas que ce mariage se fasse. Or, pourquoi ne le veut-il pas ?

Cette question qu'il s'adressait arrêta un moment le perspicace Venture, et lui remit en mémoire une foule de choses.

– Du temps des Valets de cœur, reprit-il, le drôle était déjà un lion, un quasi vrai vicomte ; il avait des chevaux, il tournait la tête aux femmes… Qui sait s'il n'a point fait peau neuve et si, redevenu comte ou marquis, il ne songe pas lui-même à épouser mademoiselle Conception ? Ce serait fort, mais cela ne m'étonnerait pas.

On le voit, Venture avait deviné bien des choses déjà, grâce à cette lettre tombée entre ses mains. Le bandit se reprit à songer.

La veuve Fipart revint. Elle posa sur la table un pain, du saucisson, un litre de vin et deux verres.

Venture s'attabla, réfléchissant toujours.

– Dis donc, la vieille, demanda-t-il tout à coup, est-ce que réellement il avait l'air *bien ?*

– Qui ?

– Rocambole.

– Il était mis comme un prince ; il avait des diamants pour boutons de manchettes et un solitaire au doigt.

– Fichtre, quel chic !

– Il descendait le boulevard des Invalides, à pied, il est vrai ; mais je me souviens maintenant que, moi qui venais du quai, j'avais passé tout près d'un superbe coupé à deux chevaux, qui stationnait à l'entrée du boulevard.

– Très bien, murmura Venture, qui nota cette circonstance dans sa mémoire.

Et il se coupa du saucisson et se mit à manger, mais ce fut du bout des dents. Venture n'avait ni faim ni soif, et il reprit en aparté son monologue :

– Partons d'un principe, ou plutôt admettons un point de départ et supposons que Rocambole, qui a intérêt à empêcher le mariage de M. de Château-Mailly, songe lui-même à épouser Conception. Ceci est une chose que je vérifierai plus tard, commençons par le supposer. Ceci admis, il est naturel que le drôle ait voulu intercepter la lettre de Baccarat, mais cette lettre ne signifiera plus rien le jour où les pièces qui établissent l'origine de M. de Château-Mailly arriveront. Donc, à moins que Rocambole ignore leur existence, il doit avoir pris ses mesures pour les supprimer. De tout cela, il résulte que la lutte est engagée entre

Baccarat et Rocambole, et que je puis choisir. Servirai-je ce dernier ? Me remettrai-je au service de Baccarat ?

Cette option difficile préoccupa encore Venture pendant quelques secondes.

– Ma foi ! se dit-il, le plus simple est de tout placer dans la balance et de savoir ce qui pèse le plus, de Rocambole ou de Baccarat. Commençons par le premier. Si j'adresse, après l'avoir recachetée convenablement, la lettre en question à Rocambole, et qu'il ne s'aperçoive point que je l'ai ouverte, peut-être m'enverra-t-il cinq mille francs. S'il s'en aperçoit, il ne m'enverra rien du tout, et j'aurai de la chance si, à la première occasion, je ne reçois point un coup de couteau quelque part... Si enfin je puis parvenir à le trouver et à le faire *chanter,* il paiera mal... Décidément, le plateau Rocambole n'est pas très lourd. Voyons le plateau Baccarat. Il est presque probable que la comtesse Artoff ne sait pas le premier mot de la présence de Rocambole à Paris, et que ce dernier a imaginé quelque jolie combinaison contre elle. Si je vais à la comtesse, et que je la mette sur ses gardes, elle est capable de me donner cent mille francs, peut-être plus.

Ces derniers mots achevèrent de fixer l'irrésolution de Venture.

– Le plateau Baccarat est infiniment plus lourd, se dit-il. Enlevez ! c'est pesé.

Et Venture acheva son repas. Puis il dit à la veuve Fipart :

– Pas plus tard que ce soir, je vas venir te chercher pour te mettre à l'ombre.

– Hein ? fit la chiffonnière.

– C'est-à-dire te loger convenablement et t'établir à Passy ou à Chaillot, ou bien encore aux Thermes, dans de la perse et du noyer première qualité.

– J'aimerais mieux de l'*arcajou,* répondit-elle, devenue avide tout d'un coup.

– Ambitieuse ! fit Venture.

Et il embrassa l'horrible vieille et sortit.

Le quartier de Clignancourt, où les chiffonniers s'étaient agglomérés depuis quelques années, était bâti presque au milieu des champs.

Venture gagna la grande route de Saint-Ouen et rentra dans Paris par les Batignolles et la barrière Clichy. Il était assez proprement vêtu, et comme il avait rasé ses favoris et sa barbe et coupé ses cheveux, il espérait que Rocambole, si le hasard le jetait sur sa route, ne le reconnaîtrait pas au premier coup d'œil.

Venture descendit la rue d'Amsterdam, passa devant le chemin de fer de l'Ouest et s'en alla tout droit rue de la Pépinière, à l'hôtel Artoff.

Le suisse fumait sur le pas de la petite porte, les persiennes de tous les étages étaient fermées.

– Monsieur le comte est-il visible ? demanda Venture.

– Monsieur le comte est absent, répondit le suisse, qui toisa le visiteur.

– Absent de Paris ?

– Oui.

– Alors je verrai madame la comtesse.

– Madame est partie avec Monsieur.

– Diable ! murmura Venture, que cette réponse désappointait fort, est-ce vrai ce que vous me dites là ?

– Très vrai.

– Cependant, j'ai reçu une lettre de madame, il y a sept jours.

– Madame est partie depuis quatre.

– Quand reviendra-t-elle ?

– Ah ! dame ! lorsque monsieur le comte sera rétabli.

– Il est donc… malade ?

– Il est fou.

– Fou ! exclama Venture.

Le suisse crut sentir une intonation de douleur dans ce mot que le visiteur répéta et lui dit :

– Vous connaissiez donc le comte ?

– Il a été mon bienfaiteur, et j'avais peut-être un important service à lui rendre.

– Vous ?

– Peut-être.

Ces mots intriguèrent le suisse ; il fit entrer Venture dans sa loge, et il voulut le questionner. Mais Venture demeura sur le qui-vive, et comme le suisse était bavard, ce fut lui qui parla.

Au bout d'un quart d'heure, Venture fut au courant de ce drame étrange qui s'était déroulé à l'hôtel Artoff.

C'est-à-dire qu'il apprit en quelques minutes les calomnies qui avaient couru dans Paris sur la comtesse, la folie du comte perdant la tête au moment où il allait mettre l'épée à la main, et les protestations d'innocence de la malheureuse Baccarat.

Le suisse termina par cette péroraison d'un mauvais serviteur :

– On dira tout ce qu'on voudra, mais il est bien certain que si madame la comtesse n'avait pas fait des siennes, on ne le dirait pas.

Venture avait écouté tout cela avec une stupeur profonde.

Il quitta l'hôtel Artoff, en proie à une sorte d'étourdissement, mais au milieu de cet étourdissement il eut encore assez de présence d'esprit pour établir un rapprochement entre les calomnies dont on accusait Baccarat et la suppression de la lettre au duc de Sallandrera.

– Il y a du Rocambole là-dessous, se dit-il.

On le voit, Venture réunissait et rattachait un à un tous les fils de l'intrigue.

– Ma foi ! pensa-t-il, puisque Baccarat est à moitié folle et son mari tout à fait *toqué,* c'est à M. de Château-Mailly qu'il faut que je m'adresse… et c'est chez lui que je vais !

Mais comme il faisait quelques pas dans la direction de la place Beauvau, Venture eut sans doute une inspiration, car il s'arrêta tout net.

– Bah ! dit-il, j'ai toujours *travaillé* pour les autres, si je travaillais pour moi ? Le duc est capable de m'écouter et de me donner ensuite pour prix de mes révélations une misère, un ou deux billets de mille francs, par exemple... Allons donc ! Tiens ! ajouta-t-il, je crois qu'il me vient du génie, et j'ai envie, moi aussi, de me mettre de la partie. Qui sait ? Je serai peut-être en passe de vendre la main de mademoiselle Conception à M. de Château-Mailly.

Et Venture, au lieu de continuer son chemin, entra dans un café qui faisait le coin de la rue de la Pépinière et du faubourg Saint-Honoré. Avait-il besoin de réfléchir encore ? On aurait pu le penser, si, après avoir demandé un verre de bière, il n'eût dit au garçon :

– Donnez-moi l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses*.

« Je veux savoir où demeure M. le duc de Sallandrera, pensa-t-il.

Le garçon apporta l'énorme volume, et Venture, après avoir patiemment cherché, trouva cette indication :

M. le duc de Sallandrera, Grand d'Espagne, rue de Babylone, 108.

– 108, se dit-il, le numéro 108 doit faire le coin de la rue et du boulevard des Invalides. Parbleu ! voilà qui s'emmanche comme un poignard dans sa gaine...

« Maman Fipart a rencontré, à deux heures du matin, Rocambole sur le boulevard des Invalides. Le drôle venait de l'hôtel Sallandrera… mais…

Ce *mais* était gros d'hypothèses et replongea Venture dans ses méditations.

– Un homme qui a des diamants à sa chemise et un solitaire à son doigt, continua-t-il *in petto,* ne va pas à pied, et il est incontestable que le coupé qu'a vu maman Fipart lui appartenait. Or, si Rocambole sortait de l'hôtel Sallandrera, pourquoi sa voiture l'attendait-elle si loin sur le quai ? Évidemment, il en sortait *incognito* et par une petite porte. Donc Rocambole est l'amant de mademoiselle Conception et je comprends tout, maintenant.

Venture avait trouvé ou croyait avoir trouvé le nœud gordien de l'intrigue, mais le trouver n'était pas l'unique difficulté, il fallait le trancher.

Le bandit continua à part lui et avec beaucoup de raison :

– Baccarat était plus forte que Rocambole, et sir Williams lui-même, à preuve la perte douloureuse que celui-ci a faite de sa langue, dans la dernière campagne : mais il paraît que Rocambole a fait des progrès puisqu'il vient, à son tour, de rouler Baccarat. Or, s'il a roulé Baccarat, le duc de Château-Mailly ne doit pas lui peser grand-chose, d'autant plus que ces honnêtes gens ne sont jamais forts et ne veulent jamais croire au mal, par cette raison stupide qu'ils sont, eux, incapables de le faire. Si je vais raconter tout cela à M. de Château-Mailly, ou il ne me croira pas, ou il voudra faire ses affaires lui-même. Il sera battu à plate couture, et j'aurai mon règlement de compte avec Rocambole. Ceci ne fait pas mon affaire. Je veux servir le duc sans qu'il le sache. Il paiera après. Le difficile est de m'introduire chez lui.

Venture, tout en réfléchissant ainsi, prit un journal et feignit de lire ; mais tout à coup il tressaillit et son regard distrait fut attiré par une annonce conçue en ces termes :

On demande un cocher anglais pouvant dresser des chevaux de sang et conduire un carrosse à grandes guides. S'adresser à l'hôtel de Château-Mailly, place Beauvau.

– Mais je parle l'anglais comme John Bull lui-même, pensa Venture, et j'ai été cocher pendant dix ans ! Je veux entrer aujourd'hui même au service de M. le duc, et ce n'est pas seulement son carrosse de gala que je lui mènerai à grandes guides, c'est sa voiture de noces !

Rocambole avait-il donc enfin trouvé un adversaire sérieux, et allait-il succomber dans la lutte ?

VI

Deux jours après son entrevue avec M. le duc de Sallandrera, le jeune duc de Château-Mailly vit entrer Zampa chez lui vers dix heures du matin – l'heure ordinaire, du reste, où son valet de chambre venait l'habiller.

Zampa avait, comme l'avant-veille, un air mystérieux qui étonna quelque peu M. de Château-Mailly.

Avec la familiarité d'un valet élevé aux fonctions intimes de confident, Zampa ferma la porte et fit au duc un petit signe d'intelligence.

– Qu'est-ce ? demanda le duc.

Pour toute réponse, Zampa tira de sa poche une lettre qu'il tendit à son maître.

Le duc jeta les yeux sur l'enveloppe. Mais l'enveloppe était blanche et ne portait aucune adresse.

– C'est pour monsieur, dit Zampa.

Le duc brisa le cachet.

Mais soudain il tressaillit et un flot de sang lui monta du cœur au visage. Il venait de déplier une petite feuille de papier d'où s'échappait un parfum discret et que couvrait une jolie écriture allongée, qu'il reconnut sur-le-champ. Pourtant cette lettre ne portait aucune signature. Mais l'écriture était bien semblable

à celle du billet que le duc avait reçu il y avait environ un mois, billet qui lui recommandait Zampa, le fidèle serviteur. Donc cette lettre était de Conception.

– Qui t'a remis ce billet ? demanda le duc avec une insurmontable émotion.

– Le nègre.

– Quel nègre ?

– Celui de mademoiselle Conception.

Et Zampa se retira en s'inclinant.

Le duc se mit à lire. La lettre était courte et ainsi conçue :

« De grands obstacles séparent souvent ceux qui s'aiment. Mais avec de la persévérance et du courage on arrive parfois à en triompher.

« Mon père paraît attendre avec impatience ces lettres qui prouvent que vous êtes de notre sang, mais ces lettres arrivées, toutes les difficultés ne seront point aplanies. Un secret que je ne puis vous révéler encore, que, seul, mon mari saura un jour, m'impose un rôle singulier. Mon père n'attend que la production des deux pièces pour vous accorder ma main, mais mon père ne sait pas que je suis liée par un serment et que je dois, jusqu'à la dernière heure, manifester une sorte de répulsion pour vous… pour vous, mon Dieu ! que j'aime en secret et depuis longtemps.

« Vous avez demandé ma main et mon père m'a consultée.

« – J'obéirai, ai-je répondu avec soumission et tristesse, alors que mon cœur éclatait de joie.

« Pourquoi cette hypocrisie ? Hélas ! je viens de vous le dire, un serment me lie, et je n'en serai relevée que le jour où vous m'aurez conduite à l'autel. D'ici là, il faut que je figure le désespoir, quand mon âme s'ouvre à l'espérance ; que je ne lève point les yeux sur vous quand vous viendrez, que je dise même à mon père que je vous hais…

« Ô mon Dieu ! Peut-être même, un jour, vous demanderai-je une entrevue seule à seul. Vous viendrez et nous serons seuls en apparence, mais il y aura autour de nous des yeux et des oreilles, des yeux qui suivront le jeu de nos physionomies, des oreilles qui ne perdront pas un mot de notre conversation.

« C'est alors que je vous supplierai de renoncer à ma main, alléguant que je ne vous aime pas, que j'en aime un autre… que me forcer à devenir votre femme, c'est faire le malheur de ma vie…

« Ne vous effrayez pas. Rien de tout cela ne sera sincère. Accueillez mes supplications en souriant, et persistez !…

« Qui sait même ? j'irai peut-être jusqu'à vous dire que vous avez imaginé avec la comtesse Artoff cette histoire de mystérieuse généalogie, que les pièces que vous attendez ou que vous avez produites déjà sont fausses. Souriez et répondez d'une façon évasive. Ne vous indignez pas, contentez-vous de dire :

« – Mon Dieu, mademoiselle, je vous aime, et si vos suppositions étaient vraies, je serais, à la rigueur, excusable. L'amour que j'ai pour vous justifie tout.

« Surtout, oh ! je vous le demande à genoux ! pas un mot qui puisse faire allusion à ce billet, que je vous supplie de brûler.

« Ne cherchez point à deviner, à sonder ce mystère. Vous ne le pourriez pas, et dites-vous simplement que je vous aime… »

Le billet, nous l'avons dit, ne portait aucune signature ; mais chacune de ces lignes disait suffisamment qu'il était de Conception et adressé à M. de Château-Mailly.

– Étrange ! murmura le duc.

Il lut et relut ce billet, essaya de comprendre et ne comprit pas.

Mais son cœur tressaillit de joie ; Conception l'aimait. Le duc approcha le billet d'une bougie, allumée dans le but de cacheter des lettres, et il le brûla, fidèle en cela aux ordres de mademoiselle de Sallandrera.

Puis il sonna.

Zampa revint, et, cette fois, il portait une seconde lettre sur un plateau.

Mais le duc n'y fit point attention d'abord et il dit à Zampa :

– Est-ce que tu as eu connaissance jamais que mademoiselle de Sallandrera ait été recherchée en mariage par un autre que don José ?

Évidemment pour M. Château-Mailly, si ce mystère dont parlait Conception avait quelque chance d'être expliqué, il ne pouvait l'être que par l'admission d'un troisième prétendant exerçant une influence quelconque directement ou indirectement.

Zampa avait sa leçon faite, sans doute, car il répondit sans hésiter :

– Madame la duchesse ne partage pas les idées de M. le duc.

– À propos de quoi ?

– À propos de la race et de la transmission perpétuelle du nom.

– Ah ! tu crois ?

– Elle n'aimait pas don José.

– En vérité !

– Pas plus qu'elle n'aime monsieur le duc.

– C'est-à-dire qu'elle protège en secret, sans doute, un troisième prétendant à la main de sa fille ?

– Précisément.

– Et ce prétendant ?

– Ah ! dit Zampa, je ne sais pas son nom, et je ne l'ai jamais vu. Tout ce que je sais, c'est qu'il est riche, plus riche que monsieur le duc, jeune, beau, de vieille race et duc pareillement.

M. de Château-Mailly fronça le sourcil.

Zampa continua :

– Il y a bien des mystères dans le grand monde, et si madame la duchesse protège en secret ce prétendant inconnu, c'est qu'elle a sans doute de bonnes raisons pour cela.

– Voyons ! dit le duc, parle si tu sais ; je n'hésite pas, moi, à récompenser dignement un bon serviteur.

– Ah ! dit Zampa avec un geste de fierté, monsieur le duc m'humilie !

– En quoi ?

– En ce que monsieur le duc s'imagine que j'obéis à la voix de l'intérêt. Je ne suis entré au service de monsieur le duc que pour obéir à mademoiselle Conception.

– Très bien, dit le duc, je te fais mes excuses. Parle, maintenant.

– La duchesse de Sallandrera est irlandaise, reprit le valet de chambre.

– Je sais cela.

– La duchesse avait une sœur.

– Je le sais aussi : c'était la marquise O'Brian, morte sans enfants, il y a dix ans.

– Monsieur le duc se trompe de moitié. La marquise avait un fils dont la naissance ne pouvait être authentiquement constatée et à qui on a dressé un état civil de convention.

– Et c'est ce fils ?...

– Peut-être… C’est tout ce que je puis dire à monsieur le duc.

M. de Château-Mailly conclut de ces demi-explications de Zampa que le valet était lié par un serment quelconque vis-à-vis de Conception, comme celle-ci l’était vis-à-vis de sa mère sans doute.

– Je crois comprendre, pensa-t-il ; Conception m’aime, seulement elle veut paraître céder à l’impérieuse volonté de son père en m’épousant.

Et le duc, satisfait de cette explication qu’il se donnait à lui-même, et qui, du reste, devenait plausible du moment où elle prenait pour base les paroles nébuleuses de Zampa, le duc prit sur le plateau la seconde lettre que le valet lui apportait.

Cette lettre était frappée de plusieurs timbres allemands et russes, et le duc reconnut à l’instant l’écriture du vieux colonel de Château-Mailly.

Il l’ouvrit avec empressement et lut :

« Odessa…

« Mon cher cousin,

« J’ai écrit, il y a quelques jours, à madame la comtesse Artoff, pour lui accuser réception de sa lettre, et lui annoncer l’arrivée de son courrier.

« Je vous écris maintenant à vous pour vous aviser du départ de ce même courrier. Il est parti avant-hier matin, après trois jours de repos, et il vous porte ces deux pièces, auxquelles vous attachez un si grand prix. Peut-être même sera-t-il à Paris

avant ma lettre, et n'aurez-vous à me répondre que pour m'annoncer son arrivée. »

Suivaient quelques compliments affectueux et quelques banalités.

– Parbleu ! pensa le duc, je vais envoyer cette lettre à M. de Sallandrera, Cela lui fera prendre patience.

Et il mit la lettre du colonel sous enveloppe, avec les quelques lignes suivantes :

« Monsieur le duc,

« Vous verrez d'après la lettre ci-jointe que les pièces que j'attends avec impatience ne peuvent tarder de nous arriver ; ce soir peut-être, peut-être dans une heure, me sera-t-il permis de vous prouver que je suis Sallandrera comme vous, et que j'ai quelque titre à devenir votre fils.

« Hommages empressés et respectueux,

« Duc DE CHÂTEAU-MAILLY. »

– Monte à cheval, et porte cette lettre à l'hôtel Sallandrera, dit le duc.

– Dois-je rapporter la réponse ?

– S'il y en a une.

Zampa sortit, mais il revint une seconde après :

– Monsieur le duc, dit-il, a demandé un cocher depuis deux ou trois jours déjà ?

– Sans doute, puisque John s'en va.

– Il y a là, dans l'antichambre, un homme qui se dit anglais et cocher, et qui voudrait se présenter devant monsieur.

– Fais entrer.

Zampa se plaça sur le seuil et dit :

– Entrez, mon brave homme.

Il laissa le cocher pénétrer chez le duc, et courut porter sa lettre.

Or, ce cocher que Zampa, l'âme damnée de Rocambole, introduisait ainsi sans défiance n'était autre que maître Venture, arrivé de la veille, et qui se présentait à l'hôtel Château-Mailly deux heures à peine après avoir lu, à la quatrième page d'un journal, l'annonce faite par le duc. Mais ces deux heures avaient suffi pour métamorphoser complètement Venture et lui donner la tournure d'un fils d'Albion. On eût dit que le drôle venait pour la première fois de passer la Manche, tant il était anglais des pieds à la tête par la tournure, le costume et le baragouin.

Il salua le duc avec la dignité particulière aux gens de sa profession – profession qui, en Angleterre, est considérée comme affranchie de toute domesticité – et il lui tendit un volumineux paquet de certificats de bonne conduite délivrés par les différents maîtres qu'il avait servis, et accompagnés d'un passeport visé par l'ambassade française à Londres, au nom d'Elward-John Crampt, âgé de cinquante-sept ans. Le duc fut satisfait de la tournure et de la bonne mine du prétendu cocher.

– Quel est votre dernier maître ? lui demanda-t-il.

– Lord H…, du Lancastre'shire[3], répondit Venture.

– Je vais vous prendre à l'essai, ajouta M. de Château-Mailly, et si je suis content de vous, vous fixerez vos appointements.

– Oh ! dit le faux Anglais avec des inflexions de voix qu'on eût juré sortir d'un vrai gosier britannique, moâ entrer chez milord, parce que milord avé les plus beaux chevaux de Paris. Artiste, moâ !

Le duc sonna. Un valet de pied accourut.

Le cocher arriva peu après.

– John, lui dit le duc, vous n'attendez pour me quitter, puisque vous retournez en Angleterre, que le moment où j'aurai pu vous remplacer. Voilà votre successeur. Mettez-le au courant de mes chevaux et de mes habitudes, après, vous serez libre.

Les deux Anglais, le vrai et le faux, se regardèrent. Mais Venture était si bien transformé que John ne soupçonna pas un seul instant qu'il avait devant lui un Anglais de contrebande.

– Allez, dit le duc.

Et comme changer de costume n'était pas même un léger accident dans la vie de M. de Château-Mailly, livré alors à des préoccupations bien autrement graves, les deux cochers partis, le duc se mit à arpenter sa chambre à coucher de long en large, songeant à la fois à l'arrivée prochaine du courrier, à la lettre étrange de Conception et se demandant si M. de Sallandrera n'allait pas le prier d'aller le voir le jour même.

---

[3] *Sic.*

Aller à l'hôtel de Sallandrera, n'était-ce pas pour lui déjà le bonheur ?

Pour tromper son impatience, le duc passa une veste de chambre et descendit pour faire une visite à ses écuries.

Il y trouva son ancien et son nouveau cocher. Le premier *installait* le second avec la solennité de rigueur ; il lui présentait les palefreniers, lui montrait les chevaux, le mettait au courant des prédilections et des habitudes du maître.

Venture paraissait prendre un intérêt extrême à chaque détail, même le plus minime ; il s'était fait une bonne physionomie à la fois naïve et fine, intelligente et honnête.

M. de Château-Mailly le vit entrer dans chaque stalle, vérifier les chevaux en profond connaisseur, approuver parfois les observations de l'ancien cocher, parfois les discuter, et il demeura convaincu, au bout d'un quart d'heure d'examen, que Venture était des pieds à la tête un de ces hommes de cheval comme l'Angleterre seule en possède dans les classes inférieures.

En effet, le sportsman français a sans doute toutes les connaissances pratiques et théoriques que possède le sportsman anglais, mais le cocher, le palefrenier britannique ont une instruction bien autrement solide, en hippiatrique et en équitation, que les Français de la même classe.

– Décidément, pensa le duc, je crois que cet homme sera une excellente acquisition.

Et comme le duc parlait fort couramment l'anglais, il lia conversation avec Venture.

Venture fit des prodiges et confirma en quelques minutes la bonne opinion que le duc avait de lui.

Quelques minutes auparavant, John, le cocher qui partait, avait dit à son successeur : – M. le duc aime beaucoup les chevaux et il s'y intéresse en véritable artiste.

– Tant mieux, avait répondu Venture.

– Souvent, le matin, vous le verrez descendre, vous adresser la parole, causer avec vous une heure entière, comme s'il était un simple écuyer de manège.

– Voici qui cadre avec mes plans, pensa Venture, et ce ne sera peut-être pas toujours de chevaux que je lui parlerai…

Or, c'était peu après que M. de Château-Mailly, comme s'il eût voulu confirmer l'assertion de John, était arrivé aux écuries et avait adressé la parole à Venture. Ils causaient depuis dix minutes lorsque le pas d'un cheval se fit entendre dans la cour.

Soudain, la physionomie du duc s'altéra. Il devint pâle et ne put maîtriser une subite émotion. C'était Zampa qui revenait de l'hôtel Sallandrera, et le duc, de pâle qu'il était, devint pourpre en voyant le valet mettre pied à terre.

Zampa avait une lettre à la main.

– Oh ! oh ! pensa Venture, qui l'observait du coin de l'œil, voici des nouvelles de l'intrigue Rocambole et Cie. Attention !

Et le nouveau cocher se retira respectueusement à l'écart, tandis que M. de Château-Mailly, dont l'émotion allait croissant, brisait le cachet de la lettre :

« Mon cher duc [disait M. de Sallandrera], voulez-vous venir ce soir nous faire l'honneur de dîner avec nous ? Nous serons seuls – en famille – puisque décidément le colonel de Château-Mailly, votre cousin, persiste à soutenir nos liens de parenté. Nous avons à causer longuement, pour le cas plus que probable, à présent, où nous aurions les deux pièces dont on vous annonce le départ d'Odessa.

« À vous,

« DUC DE SALLANDRERA. »

Le duc de Château-Mailly quitta brusquement ses écuries et remonta s'enfermer dans son cabinet pour y maîtriser son émotion et sa joie.

Maintenant, avant d'aller plus loin, disons ce qui s'était passé la veille, afin d'expliquer la lettre qui paraissait venir de mademoiselle de Sallandrera, et que Zampa avait commentée d'une façon plus bizarre encore.

VII

Le lendemain de sa deuxième entrevue avec mademoiselle Conception de Sallandrera, entrevue dans laquelle le faux marquis de Chamery s'était indigné d'abord contre le duc, puis contre Zampa, et avait fini par hocher la tête et prétendre que le duc était calomnié, qu'il était incapable d'ourdir une si odieuse machination – entrevue enfin qu'il avait terminée en proposant de se retirer –, le lendemain, disons-nous, Rocambole était assis sur le pied du lit de sir Williams.

– Mon bon oncle, disait-il, j'avoue que tu es réellement un homme de génie.

L'aveugle se prit à sourire.

– Mais d'un génie obscur…

L'aveugle fit un mouvement.

– Depuis un mois, tu me fais agir comme une véritable marionnette. J'exécute ce que tu ordonnes, je dis ce que tu me souffles, et, je l'avoue à ma honte, je ne comprends absolument rien à tout cela.

Sir Williams sourit de nouveau, prit son ardoise et écrivit :
– Puisque tes affaires n'en vont pas plus mal, de quoi te plains-tu ?

– C'est juste.

– Don José est mort, les deux pièces sont en notre pouvoir ; jusqu'à présent tout va bien.

– Mais, mon oncle, pourrais-tu me dire pourquoi tu m'as dicté cette lettre que je dois écrire comme si elle venait de Conception, et que M. de Château-Mailly recevra demain matin à son petit lever ?

Rocambole parlait de cette lettre que, le lendemain, en effet, Zampa remit à son maître, et qui plongea celui-ci dans une si grande stupéfaction ; stupéfaction qui, on l'a vu déjà, diminua sensiblement par les explications mensongères du valet de chambre.

Sir Williams écrivit :

– Le duc de Château-Mailly produisant les deux pièces qui établissent sa mystérieuse origine était pour M. de Sallandrera un gendre irrésistible. Mais le duc de Château-Mailly arrivant à prouver que ces pièces ont été volées ou perdues, et corroborant ses assertions de l'attestation fort honorable de son parent, est encore un gendre assez sérieux pour qu'il soit nécessaire de compter avec lui. Il a cinq ou six cent mille livres de rente, et, ne fût-il pas Sallandrera, le duc renonçant à trouver un homme de son nom serait encore très flatté de son alliance.

– Tiens ! c'est fort juste encore, cela.

– *Or,* poursuivit l'ardoise de sir Williams, *pour nous débarrasser complètement de M. de Château-Mailly, il est donc nécessaire de le perdre tout à fait dans l'esprit du duc de Sallandrera, et surtout de mademoiselle Conception.*

– Fameux ! mon oncle.

– C'est pour cela que je t'ai fait écrire cette phrase dans cette lettre où tu imites si bien l'écriture allongée et menue de Conception : « Peut-être même un jour vous demanderai-je par lettre une entrevue, seule à seul. Vous viendrez, et si nous sommes seuls en apparence, il y aura, en réalité, des yeux et des oreilles qui nous épieront, etc. *Qui sait, même ? j'irai peut-être jusqu'à vous dire que vous avez imaginé avec la comtesse Artoff cette histoire de mystérieuse et invraisemblable généalogie, que les pièces que vous attendez ou que vous aurez produites déjà sont fausses… Souriez, répondez d'une façon évasive… »*

– Bon ! dit Rocambole, je me souviens, mais je ne comprends pas encore.

– Eh bien ! dit sir Williams, *ce soir, puisque tu retournes chez Conception, je te ferai ta leçon, et tu comprendras.*

– Quel homme ! murmura Rocambole, il garde toujours son dernier mot.

– Celui qui le dit d'avance est un niais et compromet l'avenir, répliqua le crayon de sir Williams.

Puis, après un moment de réflexion, il écrivit encore :

– Tu n'as pas encore fait de visite officielle à M. le duc de Sallandrera, depuis son retour ?

– Non, mon oncle.

– C'est aujourd'hui jeudi, son jour de réception d'autrefois, il faut y aller.

– Pourquoi ?

– D’abord parce qu’il est bon qu’il ne t’oublie pas.

– Et ensuite ?…

– Tu vas voir.

– Bon ! nous rentrons dans l’intrigue.

– Tout à fait. Conception ne t’a-t-elle pas dit que son père avait le projet de s’étourdir de la douleur que lui a causée la mort de son cher don José en se jetant dans les affaires industrielles ?

– Oui, certes.

– Et qu’il était sur le point d’acquérir les hauts-fourneaux et les minières de L…, en Franche-Comté ?

– Précisément. Son notaire lui conseille cette acquisition.

– Ton beau-frère, le vicomte Fabien d’Asmolles, ne possède-t-il pas, à deux lieues de ces mines, une propriété ?

– Oui, le château du Haut-Pas.

– Et ne veut-il pas le vendre ?

– C’est encore vrai.

– Eh bien ! dit sir Williams, *fais-toi le négociateur de cette affaire, et propose à M. de Sallandrera de l’aller visiter avec Fabien la semaine prochaine.*

– Tu tiens donc à ce que le duc achète le Haut-Pas ?

– Non, je tiens à ce qu’il quitte Paris pendant huit jours.

– Pourquoi ?

– *Tu le sauras plus tard*.

– Mon oncle, murmura Rocambole, tu es décidément mystérieux et muet comme le destin.

– *Et comme lui je suis aveugle,* écrivit sir Williams en souriant, car il était en assez belle humeur ce jour-là pour railler ses propres infirmités.

Rocambole causa quelques minutes encore avec son horrible conseiller et descendit chez Fabien.

– Mon ami, lui dit-il, veux-tu faire à la fois une bonne action et une bonne affaire ?… La bonne action me concerne… La bonne affaire est pour toi.

– Voyons, tu m'intrigues.

– J'ai toujours ouï dire, continua Rocambole, que le meilleur moyen de séduire les hommes est de les prendre d'abord par leur propre intérêt.

– Ah ! fi ! dit Fabien.

– Donc, laisse-moi commencer par l'affaire. Tu veux vendre le Haut-Pas ?

– Si je peux ; c'est une propriété qui me ruine en réparations et ne me rapporte rien.

– Combien l'estimes-tu ?

– Deux cent mille francs.

– Si je t'en trouvais deux cent cinquante mille ?…

– Ah çà ! dit le vicomte en regardant attentivement Rocambole, est-ce que tu te fais courtier de bande noire ?

– Nullement.

– As-tu acheté un office de notaire ?

– Pas davantage.

– Alors, explique-toi.

– Tout à l'heure. Laisse-moi maintenant te parler de la bonne action que tu peux accomplir vis-à-vis de moi.

– Parle, infortuné, dit Fabien en riant.

– Je t'ai longtemps caché mes petites ambitions et les secrets de mon cœur…

– C'est vrai.

– Mais comme tu as fini par les deviner, autant vaut s'en ouvrir franchement avec toi.

– C'est-à-dire que tu vas me parler de mademoiselle de Sallandrera ?

– Précisément.

– Eh bien ! où en es-tu ?

– Je crois qu'elle m'aime… fit Rocambole avec une fatuité pleine de modestie.

– Peste !

– Et si une bonne occasion d'être en relations suivies d'affaires avec le duc se présentait, peut-être que…

– Est-ce que tu voudrais lui vendre mon castel du Haut-Pas ?

– Tu devines.

– Quelle drôle d'idée !

– Nullement. Le duc veut acheter les minières et les usines de L…

– Ah ! c'est différent.

– Et si tu veux me charger de la négociation…

– Très volontiers, dit le vicomte. Mais, ajouta-t-il en riant, ne viens-tu pas de m'en offrir, pour le compte du duc, deux cent cinquante mille francs, alors que mes prétentions ne s'élèvent qu'à deux cent mille ?

– Tu aurais pu me refuser.

– Mais enfin, en gendre futur de M. de Sallandrera, tu ne me parais pas songer beaucoup à tes propres intérêts.

– Oh ! dit Rocambole avec le laisser-aller d'un véritable grand seigneur, je n'y regarde pas de si près avec mes amis.

Le vicomte se prit à rire.

– Adieu, ajouta Rocambole, je vais de ce pas chez le duc, muni de tes pleins pouvoirs.

– Bonne chance ! souhaita Fabien.

Nous ne suivrons point Rocambole chez M. de Sallandrera ; mais nous allons le retrouver à douze heures de distance, c'est-à-dire vers minuit, dans l'atelier de mademoiselle Conception où il venait d'être introduit, comme à l'ordinaire, par le négrillon ; et nous allons savoir, par sa conversation avec la jeune fille, le résultat de son entrevue avec le duc.

Conception avait attendu l'heure du rendez-vous, en proie à une anxiété difficile à peindre.

Rocambole, en entrant, lui prit la main et sentit que cette main tremblait. Le faux marquis, inspiré sans doute par les sages conseils de sir Williams, s'était fait le visage solennel et triste d'un homme qui a pris une héroïque et douloureuse résolution. Il avait à la main un petit paquet. Ce paquet n'était autre que les lettres de la jeune fille.

Il s'assit auprès d'elle et lui dit : – Vous dépeindre ce que j'ai souffert de tortures sans nom, mademoiselle, depuis vingt-quatre heures, est chose impossible, mais je me sens du courage, et notre dernière… entrevue…

– La dernière ! s'écria Conception, que dites-vous donc, mon Dieu ?

Un triste sourire, le sourire de l'homme résigné à mourir, vint aux lèvres de Rocambole.

– Mademoiselle, dit-il, de notre conversation va dépendre la portée de ce mot.

– Mais que dites-vous donc ? expliquez-vous ! fit-elle avec véhémence.

– Conception, reprit-il, toujours grave et triste, nous sommes à l'heure, je crois, où il nous convient d'envisager les choses froidement…

– Froidement ! oh ! quel mot !…

– Écoutez-moi, Conception, et permettez-moi de récapituler brièvement le passé.

Elle fit un signe d'assentiment.

– Quand vous m'avez appelé, poursuivit-il, lorsque vous m'avez fait l'honneur de vous confier à moi et de me demander ma protection, vous étiez sur le point de tomber au pouvoir d'un misérable dont vous ne pouviez, hélas ! révéler l'infamie sans briser le cœur du duc votre père…

– Vous avez été généreux et bon, murmura la jeune fille avec âme, et vous m'avez sauvée…

– J'ai osé me substituer à la Providence vengeresse et, au lieu de me punir, Dieu a été pour moi.

Rocambole prononça ces derniers mots avec la solennité du juge.

Il poursuivit : – J'ai frappé don José parce que don José était un misérable, parce qu'il était impossible que don José fût jamais votre époux. Mais à présent, Conception, votre situation

n’est plus la même, et vous devez, avant tout, une complète obéissance à votre père.

– Mon Dieu ! fit Conception avec douleur.

– Le duc de Sallandrera a raison, continua Rocambole, de vouloir perpétuer sa race ; c’est une grande et noble pensée qui a longtemps été l’inspiration vivifiante, la croyance sacrée de l’aristocratie. Si réellement M. le duc de Château-Mailly est le fils mystérieux des Sallandrera d’un autre âge, il faut l’épouser, mademoiselle, il faut obéir à votre père. Et c’est en prévision, hélas !… acheva Rocambole avec une émotion du meilleur effet, que je vous ai rapporté vos lettres.

– Gardez-les, dit Conception. Dussiez-vous les brûler, je ne les reprendrai pas !

– Je les brûlerai le jour où vous serez duchesse de Château-Mailly-Sallandrera.

– Mais cet homme a menti, cet homme ment ! s’écria Conception.

– Qu’en savez-vous ?

– Ne vous ai-je pas dit hier…

– Oui… des propos de valet.

– Oh ! cet homme était sincère…

Rocambole parut réfléchir un moment.

– Eh bien ! dit-il, si le duc a menti, nous le verrons bien…

– Comment ?

– Il ne pourra produire les lettres qui attestent cette prétendue origine.

– Et s'il se procure des pièces fausses, s'il fait fabriquer de prétendus vieux parchemins ?

– Oh ! infamie !...

Et comme Conception se taisait, Rocambole parut obéir à une inspiration soudaine et il lui prit la main.

– Écoutez, dit-il, m'aimez-vous ?

– Oh ! pouvez-vous le demander ?

– Avez-vous foi en moi ?

– Oui.

– Si je vous donne un conseil, le suivrez-vous ?

– Oui, parlez, j'obéirai.

– Ah ! dit Rocambole, c'est qu'il faut que vous ayez du courage...

– J'en aurai.

– Que vous osiez tenir tête un moment au duc votre père...

– Je l'oserai.

– Eh bien ! demain, allez voir votre père, et dites-lui ceci : « Le duc de Château-Mailly ment comme un imposteur, et je veux vous en donner la preuve. » Votre père se récriera. Alors,

insistez et obtenez de lui qu'il vous permette d'entretenir quelques minutes, seule à seul, le duc de Château-Mailly.

Rocambole, en prononçant ces derniers mots, se leva et alla ouvrir une porte vitrée donnant dans un cabinet de toilette, lequel communiquait avec un corridor.

Puis il revint auprès de Conception étonnée.

– Tenez, dit-il, le duc de Château-Mailly viendra ici, vous le ferez asseoir là, à cette place où j'étais, et vous obtiendrez que votre père se cache dans ce cabinet, d'où il pourra tout entendre et ne pas perdre un seul instant de vue la physionomie de M. de Château-Mailly.

– Et alors ?…

– Alors, adressez-vous au duc comme à un galant homme, dites-lui que vous ne l'aimez pas, que vous ne pouvez l'aimer, que votre cœur ne vous appartient plus ; et puis allez plus loin encore, et dites-lui : « Tenez, monsieur le duc, je sais votre amour depuis longtemps et je vous crois capable de tout pour obtenir ma main… Eh bien ! soyez franc avec moi, avouez que cette histoire d'origine mystérieuse est de l'invention de la comtesse Artoff. »

– Oh !… interrompit Conception, oserai-je donc jamais ?

– Il faut oser, mademoiselle. Peut-être le duc niera-t-il effrontément, mais il se troublera bien certainement assez pour que votre père sente le doute pénétrer en lui.

– Ah ! s'écria Conception, vous avez là une inspiration du ciel.

– L'inspiration de l'homme qui aime, murmura Rocambole. Et vous oserez, n'est-ce pas ?

– Je vous le jure.

– Quand ?

– Demain. J'écrirai au duc après avoir vu mon père.

Les deux amants causèrent quelques minutes encore, puis Rocambole ajouta : – Vous savez que j'ai vu votre père aujourd'hui. Je lui ai parlé du Haut-Pas, un château qui appartient au vicomte d'Asmolles, mon beau-frère, et que ce dernier veut vendre.

– Mon père nous en a parlé à dîner ; il a même l'intention d'aller le visiter.

– Eh bien ! tâchez d'être du voyage.

– Pourquoi ?

– Je ne sais ; mais il me semble que ce serait heureux pour nous. J'ai des pressentiments.

– J'en serai, dit Conception, je vous le promets.

Une heure après, M. le marquis de Chamery rentrait fort paisiblement chez lui, et, le lendemain, il se trouvait rue de Surène, affublé de sa perruque blonde et de sa polonaise à brandebourgs, pour y attendre Zampa.

Zampa arriva, porteur de la lettre de M. de Château-Mailly au duc de Sallandrera.

Rocambole la décacheta, en prit connaissance, la recacheta ensuite, et dit au valet : – Tu me rapporteras la réponse.

Zampa alla, et revint une heure après, porteur de l'invitation à dîner de M. de Sallandrera au duc de Château-Mailly.

– Parfait, murmura Rocambole.

Et il écrivit le billet suivant :

« Je vous ai écrit il y a quelques heures, mon ami, pour vous prévenir du rôle étrange que j'attends de votre dévouement.

« Les événements marchent et se précipitent, et voici que c'est pour ce soir. Vous recevrez bientôt un billet officiel de moi, billet froid en quatre lignes et dans lequel je ne vous dirai pas, comme ici, que je vous aime… Mais ne vous alarmez pas et obéissez-moi, il le faut !

« L'avenir en dépend !

« Surtout, à une question directe, touchant les lettres que vous attendez de Russie, répondez d'une façon évasive.

« Un jour vous saurez pourquoi je vous impose cette condition plus que bizarre.

« À vous toujours et partout. »

Et Rocambole plia le billet, le ferma avec un simple pain à cacheter et le remit à Zampa.

– Allons, décidément, se dit-il, tout marche assez bien jusqu'à présent, et sir Williams est un homme de quelque imagina-

tion, il faut en convenir, Conception m'aime, les papiers sont en ma possession, le duc va se *couler* dans l'esprit du beau-père. Tout marche ! Une seule chose m'inquiète…

Rocambole fronça le sourcil et ajouta :

– Je suis allé trois fois à la poste restante, rien ! Venture n'est-il pas encore de retour, ou bien le drôle aurait-il décacheté la lettre ? Si cela était, je ne répondrais plus de rien, et décidément il faudrait convenir que sir Williams est né sous une sinistre étoile, et qu'au dernier moment une pierre d'achoppement quelconque vient toujours changer le triomphe en défaite.

Et Rocambole sentit l'inquiétude le gagner de plus en plus.

VIII

Quelques minutes après le départ de Zampa de l'hôtel de Sallandrera, le duc, qui avait lu fort attentivement la lettre du colonel de Château-Mailly à son parent, vit entrer Conception dans son cabinet.

La jeune fille était un peu pâle, mais sa démarche était assurée, et son regard s'arrêta sans hésitation sur le visage du duc.

– Bonjour, mon enfant, lui dit ce dernier. Vous venez à propos. J'allais vous faire demander.

– Vous désiriez me voir, mon père ?

– Oui.

– Moi aussi, dit Conception.

– Mon Dieu ! fit le duc, comme vous avez l'air solennel, mademoiselle !

– C'est que j'attache une grande importance à l'entrevue que je souhaite avoir avec vous, répondit Conception.

– Ah !... fit le duc en souriant, mais c'est tout à fait le ton d'un ambassadeur.

Conception s'assit.

– Mais auparavant, mon père, dit-elle, seriez-vous assez bon pour m'apprendre dans quel but vous désiriez me voir ?

– Oui, certes.

– Je vous écoute, mon père.

– Conception, mon enfant, reprit le duc, je veux vous parler de votre mariage.

Conception tressaillit ; mais elle répliqua sans hésiter :

– Moi aussi, mon père.

– Je voulais vous dire, continua le duc, que j'avais prié à dîner M. le duc de Château-Mailly.

– Je venais précisément vous prier de le faire, mon père.

Le duc parut étonné.

Conception reprit :

– Je vous aime plus que tout au monde, mon père, et j'aurai toujours une grande soumission à votre volonté.

Elle prononça ces mots avec une émotion qui fit tressaillir le duc.

– Mon Dieu ! fit-il, que voulez-vous donc dire, mon enfant ?

– Mon père, continua la jeune Espagnole, vous êtes un vrai hidalgo, et la pensée de transmettre votre nom et vos armes à un homme ayant le droit de les porter est trop noble pour que

j’ose vous présenter des observations. Mais si M. de Château-Mailly ne vous prouve pas son origine…

– Il me la prouvera, dit le duc ; voyez cette lettre, ma fille.

Il tendit à Conception la lettre que M. de Château-Mailly avait reçue, le matin même, de son parent le colonel.

Conception la lut et la rendit froidement à son père.

– Ceci est clair, dit le duc.

– Mon père, reprit Conception, si M. de Château-Mailly est réellement de la race des Sallandrera, si les papiers qu’il produira à l’appui sont réellement authentiques…

– Mais, interrompit le duc, vous paraissez en douter ?

– Oui, mon père.

– Vous êtes folle…

– Peut-être…

– Et à moins que le duc ne le soit pareillement…

– Mon père, dit Conception avec une véhémence subite, le duc de Château-Mailly est un imposteur !

Le duc recula abasourdi.

– Je ne sais si je suis folle, mais ce que je sais, c’est que la comtesse Artoff, cette femme perdue, au repentir de laquelle tout le monde avait cru, a imaginé avec M. de Château-Mailly cette histoire de papiers.

– Ah ! par exemple ! s'écria M. de Sallandrera, une pareille infamie…

– Peut-être pourrai-je vous en donner la preuve.

– Vous, ma fille ?

– Moi, mon père. Je ne sais si M. de Château-Mailly produira les deux pièces dont il parle, et qui, il me semble, se font attendre bien longtemps, mais j'ai la conviction qu'elles sont fausses…

Et Conception prononça ces mots avec un accent de persuasion qui émut fort le duc.

– Mon père, poursuivit-elle, vous me voyez à vos pieds, implorant justice…

Et Conception se mit à genoux. Mais le duc la releva aussitôt.

– Parle, mon enfant, lui dit-il avec un élan de tendresse, ne suis-je pas ton père, ton père qui t'aime ?

– Eh bien, dit Conception, il est un secret que je ne puis vous révéler, car ce secret n'est pas à moi, mais je vous supplie de croire à mes paroles : le duc de Château-Mailly est un ambitieux et un imposteur !

– Mais, s'écria le duc, tu le hais donc, cet homme que je te destinais pour époux ?

– Oui, si ce que je crois est vrai ; non, si j'ai été trompée. Et dans ce cas, murmura Conception, je serai sa femme, si vous le désirez, mon père.

Les paroles de la jeune fille bouleversaient complètement la manière de voir de M. de Sallandrera. Il avait bien été un moment ébranlé dans ses convictions par le récit de la baronne de Saint-Maxence, le rapprochement établi entre la non-réception de la lettre que la comtesse Artoff lui avait adressée et la destruction, par le feu, du mémoire que le colonel de Château-Mailly avait envoyé à son parent. Mais la lettre de ce dernier arrivée le matin, lettre portant le timbre d'Odessa et ceux des différents bureaux de poste où elle avait séjourné dans son long parcours, était venue raffermir toutes ses croyances.

– Prenez garde, ma fille, dit-il enfin. Songez que M. le duc de Château-Mailly a la réputation d'un galant homme.

– Les réputations sont parfois menteuses, mon père, répondit Conception.

L'accent de la jeune fille était si ferme, si convaincu, que M. de Sallandrera finit par s'écrier :

– Mais prouvez-moi donc ce que vous avancez, mademoiselle.

– J'espère vous le prouver.

– Comment ?

– Vous connaissez mon atelier de peinture ?

– Oui.

– Vous savez qu'il existe, à côté, un cabinet dont la porte est masquée par une tapisserie des Gobelins ?

– Parfaitement.

– Ce cabinet correspond avec un couloir qui rejoint l'escalier.

– Je le sais ; où voulez-vous en venir ?

– Mon père, dit gravement Conception, un homme peut mentir effrontément à un homme comme le duc vous a menti, mais il n'a point la même assurance en présence d'une femme, quand cette femme est celle qu'il aime ou prétend aimer.

– Le duc vous aime, mon enfant.

– Soit, je veux le croire.

– Et vous devez bien penser que sa fortune personnelle le met à l'abri…

– Mon père, interrompit Conception, vous ne refuserez pas à votre enfant de vous prêter au seul moyen qu'elle ait peut-être de vous prouver ce qu'elle avance ?

– Soit, expliquez-vous.

– Il faut que vous invitiez le duc à venir ici.

– C'est fait, il dîne avec nous.

– Aujourd'hui ?

– Aujourd'hui même.

– C'est bien, dit Conception. Après le dîner, j'inviterai le duc à venir voir mes tableaux, je le ferai monter dans mon atelier. Alors…

Conception s'arrêta.

– Alors ? fit le duc.

– Vous, mon père, vous monterez l'escalier dérobé, vous entrerez dans le cabinet et vous vous y cacherez.

– Ah ! ma fille, c'est là un subterfuge indigne de gens comme nous !

– En ce cas, mon père, répondit froidement Conception, je retire tout ce que j'ai avancé. M. de Château-Mailly est un galant homme et je suis prête à l'épouser.

Il y avait une telle amertume railleuse, un tel désespoir dans les paroles de Conception, que M. de Sallandrera en fut ému.

– Soit, dit-il, je ferai ce que vous voudrez.

– Oh ! ce n'est pas tout, mon père.

– Voyons, fit le duc, dominé malgré lui par l'insistance de la jeune fille.

– Il me faut votre parole, mon père, votre parole de Sallandrera que, quoi que je dise ou fasse, si extraordinaires, si extravagantes que puissent vous paraître mes actions et mes paroles, vous serez muet et immobile.

– Je vous le jure, mon enfant.

Conception prit la main du duc et la porta respectueusement à ses lèvres.

– Vous êtes noble et bon ! murmura-t-elle, et votre enfant vous aime comme les anges aiment Dieu !

Conception s'approcha alors du bureau de M. de Sallandrera, et écrivit le billet suivant :

« Monsieur le duc,

« Mon père me dit que je dois être et que je serai votre femme. Je ne puis que m'incliner devant sa volonté paternelle ; mais auparavant me refuserez-vous une heure d'entretien ?

« Je ne le pense pas.

« Vous dînez à l'hôtel ce soir. Après le dîner serez-vous assez bon pour monter dans mon atelier ?

« Je vous le demande avec instance, je descends jusqu'à la prière.

« Votre servante,

« CONCEPTION DE SALLANDRERA. »

Cette lettre écrite, la jeune fille la montra à son père ; puis elle la donna à porter par un valet de pied.

Revenons à M. de Château-Mailly, que nous avons vu quitter brusquement ses écuries pour monter s'enfermer chez lui et cacher la joie que lui faisait éprouver l'invitation de M. de Sallandrera.

Il y était à peine depuis cinq minutes que Zampa entra.

Le duc se retourna brusquement vers lui.

– Ah çà ! lui dit-il, tu montes donc des chevaux fourbus ?

– Je ne comprends pas la question de monsieur le duc.

– Je veux dire que tu passes un temps infini à aller d'ici à l'hôtel de Sallandrera et à en revenir. Il y avait plus d'une heure que tu étais parti quand tu es revenu.

– Dame ! répondit Zampa, monsieur le duc m'excusera.

– Pourquoi ?

– Parce que, dit le Portugais, mademoiselle Conception m'a fait appeler.

Le duc rougit comme un écolier :

– Et… tu l'as vue ?

– Sans doute.

– Elle t'a… parlé de moi ?

– Naturellement.

Et Zampa, regardant le duc avec un sourire mystérieux et plein de finesse, ajouta :

– Monsieur le duc se moque de moi en me faisant une semblable question, car il sait bien que ce n'est pas pour me parler ni d'elle ni de moi que mademoiselle Conception m'a fait venir.

– C'est juste, murmura le duc, dont le cœur battait violemment.

Zampa venait de prendre l'attitude sérieuse et digne d'un ambassadeur.

– Et… que t'a-t-elle dit ? demanda M. de Château-Mailly.

Pour toute réponse, Zampa tira une lettre de sa poche et la lui présenta.

Cette lettre, signée simplement d'un C., émanait de la plume de Rocambole, l'habile faussaire.

Le duc crut reconnaître l'écriture de la jeune fille. Il brisa le cachet et lut :

« Les événements marchent avec rapidité. Cette entrevue que je dois avoir avec vous, et dont je vous parlais, il faut qu'elle ait lieu ce soir. Il le faut absolument, mon ami. Vous venez dîner à l'hôtel. En sortant de table, je vous prierai de monter dans mon atelier.

« Ô vous que j'aime et dont je serai fière de porter le nom, relisez, je vous en supplie, ma première lettre, pesez-en bien toutes les recommandations, et, quelque pénible que soit le rôle que la fatalité me force à vous imposer, je vous le demande à genoux, ayez le courage de le jouer jusqu'au bout. Notre bonheur à venir en dépend d'une manière absolue peut-être.

« *P.-S.* – Peut-être vous écrirai-je tout à l'heure un petit billet bien sec et bien officiel.

« C… »

Cette lettre rendit le comte tout rêveur.

– Je ferai ce qu'elle veut, se dit-il ; mais que peut signifier tout cela ?

Comme le duc avait encore plusieurs heures devant lui avant de pouvoir se présenter à l'hôtel de Sallandrera, il demanda un cheval de selle et gagna les Champs-Élysées.

Il fit le tour du Bois et revint par la rue de la Pépinière, où il descendit à l'hôtel Artoff.

M. de Château-Mailly avait le vague espoir que le courrier d'Odessa pouvait être arrivé. Il s'en informa auprès du suisse, mais le suisse n'avait vu personne encore.

– C'est réellement extraordinaire, pensa le duc en s'en allant, qu'une estafette mette trois jours de plus qu'une lettre venue par la poste. Serait-il donc arrivé malheur à ce courrier ?

Cette pensée donna le frisson à M. de Château-Mailly ; mais une réflexion fort sensée qui lui vint le rassura.

– En admettant pareille chose, se dit-il, les dépêches qu'il porte n'ayant de valeur pour personne autre que moi, elles ne seraient jamais perdues. On les retrouverait, et c'est l'essentiel.

Le duc rentra chez lui vers quatre heures environ. Deux heures seulement le séparaient encore de l'instant où il verrait Conception.

Zampa attendait son maître dans le cabinet de toilette.

– Faut-il habiller monsieur le duc ?

– Sans doute.

– C'est que, dit le valet, il est venu une nouvelle lettre de l'hôtel de Sallandrera.

Le duc crut à un contrordre, à une indisposition subite de madame ou de mademoiselle de Sallandrera, et ce fut en tremblant qu'il prit sur une table la lettre que Zampa lui indiquait du doigt.

Mais il respira sur-le-champ en reconnaissant l'écriture de Conception.

Cette fois, c'était elle qui lui écrivait, et cette lettre que le duc ouvrit n'était autre que celle qu'elle avait tracée sur le bureau de son père, et que Rocambole avait prévue sans doute, puisque l'autre missive signée d'un C annonçait *un petit billet bien sec et bien officiel.*

Le duc ne chercha point à commenter chaque mot de cette dernière épître, comme il le faisait des autres. Évidemment, celle-là avait été écrite sous les yeux de quelqu'un, et ne pouvait donc avoir rien que d'officiel. Mais une réflexion frappa le duc :

– Sous les yeux de qui Conception avait-elle écrit cette lettre ?

Ce ne pouvait être, il le pensa du moins, devant M. de Sallandrera. Devant qui donc ?

– Sans doute, se dit-il, les personnes ou la personne qui exercent sur elle une pression si extraordinaire, une influence si étrange.

Comme s'il eût deviné les pensées de son maître, Zampa se permit de dire, quand il eut vu M. de Château-Mailly serrer le dernier billet de Conception dans un tiroir :

– Je suis persuadé que mademoiselle Conception donne un rendez-vous à Monsieur.

En toute circonstance, le duc eût toisé son valet et n'eût pas daigné lui répondre. Mais Zampa avait été élevé au rôle de confident, c'était par Zampa que le duc avait des nouvelles de celle qu'il aimait.

Zampa, en un mot, était presque le trait d'union qui le reliait mystérieusement à la jeune Espagnole. Aussi M. de Château-Mailly se contenta-t-il de le regarder et de lui dire sans irritation et sans colère :

– Ah ! tu crois ?

– Dame ! fit Zampa, clignant de l'œil, mademoiselle de Sallandrera a besoin de voir Monsieur, de se trouver en tête à tête avec lui.

Le duc tressaillit.

– Tu sais cela ? dit-il.

– Oui, Monsieur.

Et Zampa prit l'attitude mystérieuse d'un homme qui sait bien autre chose encore.

– Seulement, ajouta-t-il, si Monsieur le duc voulait me permettre…

– Quoi ?…

– De lui donner un conseil.

– Voyons ?

– Monsieur le duc et mademoiselle Conception se trouveront seuls probablement ce soir ; mais Monsieur le duc doit sa-

voir, pour sa gouverne, que les murs ont parfois des yeux et des oreilles.

– Ah ! dit le duc.

Et il regarda attentivement le Portugais.

– Voyons, lui dit-il, tu en sais plus que tu en dis, je parie.

– C'est bien possible, répondit Zampa.

– Alors, que sais-tu ?

– Pendant que j'étais chez mademoiselle Conception, ce matin, la duchesse est entrée…

– Sa mère ?

– Précisément. La duchesse n'a pas fait attention à moi ; mais elle a dit à sa fille, tout bas, en espagnol :

« – Il faut que ce soit pour ce soir. Il le faut !

– Et, demanda le duc, qu'a répondu mademoiselle de Sallandrera ?

– Elle a pâli et rougi tour à tour ; mais elle a baissé le front et a répondu :

« – Soit, je lui écrirai.

– Est-ce tout ?

– Non, Monsieur. La duchesse a prononcé votre nom ; comme elle parlait très bas, je n'ai entendu que ces mots :

« – Oh ! je le hais !

– Était-ce donc de moi qu'elle parlait ? demanda le duc.

– Sans doute.

– Mais pourquoi ?… comment peut-elle me haïr ?

– Tiens ! dit Zampa, c'est facile à comprendre, vous gênez son protégé.

– C'est juste, murmura M. de Château-Mailly, devenu tout rêveur.

Zampa achevait de l'habiller comme cinq heures sonnaient.

– Demande mon carrosse, lui dit le duc.

À six heures moins quelques minutes, M. le duc de Château-Mailly se présentait à l'hôtel Sallandrera.

– Madame la duchesse attend monsieur le duc au salon, lui dit le laquais, qui le précéda pour l'introduire.

IX

Les paroles du laquais invitant M. de Château-Mailly à se rendre au salon où la duchesse l'attendait ne laissèrent pas que d'émouvoir un peu le duc. À ses yeux, madame de Sallandrera était un ennemi secret, l'agent actif d'un rival et l'obstacle le plus sérieux à son mariage avec Conception. Or, précisément, la duchesse était seule quand M. de Château-Mailly entra. Madame de Sallandrera accueillit le jeune homme avec un sourire bienveillant et doux.

– Monsieur le duc, lui dit-elle en l'invitant à s'asseoir, M. de Sallandrera n'est point encore rentré, et vous seriez aimable de l'excuser.

Le duc s'inclina, un peu surpris de l'inflexion de voix affectueuse, du regard ami de madame de Sallandrera.

– Les femmes sont d'autant plus fortes, pensa-t-il, qu'elles savent dissimuler à merveille le secret de leur âme. Celle-là me hait, et elle me reçoit comme un ami.

Puis il dit tout haut :

– La journée a été superbe aujourd'hui, et bien certainement M. le duc est sorti en phaéton. Il va revenir du Bois, sans doute…

– Oh ! dit la duchesse en riant, vous vous trompez, monsieur, mon mari est de son âge ; il aime beaucoup les chevaux, mais il ne conduit plus. C'est un goût un peu trop jeune pour lui.

M. de Château-Mailly se contenta de sourire.

La duchesse ajouta :

– M. de Sallandrera est sorti pour affaires. Il est allé chez le vicomte d'Asmolles.

– Je le connais, dit le duc.

– M. de Sallandrera, poursuivit la duchesse, a pris l'Espagne en horreur, depuis le double malheur qui nous a frappés.

Bien que ce malheur fût une des causes premières de ce bonheur probable qu'attendait M. de Château-Mailly, le duc sut trouver quelques mots de condoléance fort convenables et qui trahissaient son âme généreuse.

Madame de Sallandrera poursuivit :

– Le duc a l'intention de se fixer en France pour quelques années au moins.

M. de Château-Mailly tressaillit d'aise.

– On lui a parlé il y a deux jours des usines de P..., et il est en marché pour les acquérir.

– Mais, dit M. de Château-Mailly, est-ce que les usines appartiennent à d'Asmolles ?

– Non, mais M. d'Asmolles veut, à son tour, vendre un château qu'il possède à une faible distance de ces usines, et qu'on nomme le Haut-Pas.

– Ah ! très bien.

– Il paraît que c'est une fort jolie propriété, dans une situation pittoresque, assez près des usines pour que le duc s'y puisse rendre tous les jours en voiture, assez loin pour que je ne sois pas importunée par le bruit des martinets, les sons aigus et criards des machines, et la fumée des cheminées.

– Ainsi M. de Sallandrera, dit le jeune duc, va acheter le Haut-Pas ?

– C'est probable… J'aime la campagne, j'ai promis à mon mari que j'y vivrais volontiers six mois d'été… toutefois, ajouta la duchesse en souriant et regardant le duc d'une façon qui le fit rougir, lorsque ma fille sera mariée.

– Oh ! les femmes ! pensa le duc ; celle-ci a l'air de m'offrir sa fille, et elle est mon adversaire secret et acharné.

Le bruit d'un carrosse qui se fit entendre dans la cour de l'hôtel mit fin à la conversation de madame de Sallandrera et de son gendre futur.

Du canapé sur lequel elle était assise, la duchesse voyait fort bien tout ce qui se passait dans la cour.

– Voici M. de Sallandrera, dit-elle.

En effet, deux minutes après, le duc entra.

M. de Sallandrera salua le duc de Château-Mailly et il allait sans doute lui tendre la main, lorsque la porte qui venait de se refermer sur lui s'ouvrit de nouveau et livra passage à Conception. Sans doute la vue de sa fille lui remit en mémoire leur conversation du matin et lui inspira une pensée de défiance.

– Bonjour, monsieur le duc, dit-il simplement.

L'entrée de Conception bouleversa trop bien M. de Château-Mailly pour lui permettre de remarquer cette réticence. À la vue de la jeune fille, il se troubla et rougit.

Conception entra, froide, réservée. Elle leva à peine les yeux sur le duc, et il ne fallait rien moins que la conviction profonde où il était que l'avant-dernière lettre reçue par lui émanait d'elle, pour qu'il pût supposer un moment que Conception l'aimait. La jeune Espagnole avait même sur les lèvres un demi-sourire dédaigneux qui eût fort déconcerté un homme moins aveuglé que M. de Château-Mailly. Mais il demeura persuadé que la présence de la duchesse était la seule cause de ce masque de froideur.

– Eh bien ! dit M. de Sallandrera au jeune duc, tandis que Conception embrassait sa mère, avez-vous des nouvelles d'Odessa ?

– Pas encore, monsieur le duc, et je commence à craindre que mon courrier ne se soit trouvé malade en route.

– Cela peut arriver, dit le duc, qui jeta un regard scrutateur sur le visage de M. de Château-Mailly.

Celui-ci rougit en ce moment, car Conception venait, au mot d'Odessa, de lever les yeux sur lui.

Tout semblait ainsi servir les plans ténébreux de Rocambole, car cette rougeur, qui provenait du regard de Conception, fut attribuée à une autre cause par M. de Sallandrera.

– Il se trouble, pensa l'hidalgo. Ma fille aurait-elle donc raison et le duc serait-il un imposteur ?

– Madame la duchesse est servie ! annonça un laquais qui ouvrit à deux battants la porte du salon.

Le jeune duc, qui était loin de se douter alors de la réflexion désobligeante que M. de Sallandrera venait de faire sur lui, se leva et offrit la main à la duchesse pour passer dans la salle à manger.

Conception prit le bras de M. de Sallandrera :

– Mon père, lui dit-elle à voix basse et en espagnol, j'ai votre parole.

– Oui, mon enfant.

– Oh ! répéta-t-elle avec âme et d'un accent si convaincu que le duc en tressaillit, je vous assure qu'il ment !

– C'est ce que nous saurons bientôt, murmura le duc de Sallandrera.

L'invitation en petit comité faite à M. de Château-Mailly était trop significative pour qu'il fût besoin, pendant le dîner, de traiter ces questions délicates qui remplissent les pourparlers qui précèdent un mariage. On avait prié le duc à dîner comme on prie un fiancé. C'était un dîner de famille dans la plus complète acception du terme.

Le duc de Château-Mailly comprit qu'aucun mot ayant trait directement à son mariage avec Conception ne pouvait être échangé avant l'arrivée du courrier d'Odessa, si impatiemment attendu, et la conversation ne sortit point des limites banales. Il fut question des usines de P..., de voyages ensuite, puis de l'Espagne, et enfin on causa peinture.

Conception ne leva point une seule fois les yeux sur M. de Château-Mailly ; mais en sortant de table, elle lui dit : – Monsieur le duc, vous aimez la peinture ; je le présume, d'après ce que vous disiez tout à l'heure…

Et comme sa voix tremblait légèrement, le duc crut devoir aller au-devant et se hâta de dire :

– Beaucoup, mademoiselle, et je serais bien heureux si j'étais admis à visiter les merveilles de votre atelier, et surtout celles qui sont sorties de votre pinceau.

– Eh bien ! monsieur, répondit Conception, de plus en plus émue, si vous voulez m'offrir votre bras, je suis prête à vous satisfaire. Mon père a l'invariable coutume d'aller fumer des cigarettes après le dîner, et nous allons le laisser à sa chère habitude.

Le duc de Sallandrera fit un signe d'assentiment, et M. de Château-Mailly offrit aussitôt sa main à la jeune fille.

Conception prit cette main, se retourna vers le duc d'une façon significative et sortit du salon pour conduire M. de Château-Mailly.

L'atelier, on s'en souvient, était situé au second étage de l'hôtel, qui appartenait tout entier et exclusivement à Conception. La jeune fille l'avait meublé, décoré à sa fantaisie, avec un bon goût réellement artistique.

– Je vais d'abord vous montrer, dit-elle au duc, deux beaux Zurbaran que j'ai dans mon boudoir. Nous passerons ensuite dans l'atelier.

– Je suis à vos ordres, répondit le duc, qui était loin de présumer que Conception agissait ainsi et le faisait commencer par

son boudoir à la seule fin de laisser à M. de Sallandrera le temps de se cacher dans le cabinet de toilette.

Le négrillon de la jeune fille les précédait.

Soudain l'atelier se trouva illuminé comme en plein jour, car plusieurs glaces de Venise placées dans les encoignures et des pendeloques de cristal attenant aux bobèches du candélabre multipliaient à l'infini cette vive clarté.

Le duc pensa que cette illumination avait un but mystérieux, et qu'elle avait été exigée, moins pour qu'il pût voir à son aise les tableaux que renfermait l'atelier que pour que le jeu de sa physionomie et de celle de Conception ne pût échapper à ces regards inconnus qui allaient les épier tous deux.

Conception fit asseoir le jeune duc auprès d'elle. Ils étaient précisément placés près du candélabre, et le visage de M. de Château-Mailly se trouva complètement éclairé.

En même temps la jeune fille jeta à la dérobée un regard vers la porte du cabinet de toilette. Mais si rapide qu'eût été ce regard, il n'échappa point au duc et confirma pour lui la vérité des confidences que renfermait le billet reçu par lui le matin même.

Conception était fort pâle, très émue ; mais l'amour qu'elle avait pour celui que tout Paris croyait être le marquis de Chamery lui donnait du courage, et ce fut d'une voix à peine tremblante qu'elle dit à Château-Mailly :

– Vous avez reçu mon petit billet tout à l'heure, je présume, monsieur le duc ?

– Oui, mademoiselle.

Et M. de Château-Mailly, non moins ému que la jeune fille, s'inclina profondément.

– En ce cas, reprit Conception, je suis dispensée du préambule, monsieur le duc, et vous devez comprendre que ce n'est point sans raisons que je vous ai prié de venir voir mes tableaux.

– Certes, non.

Conception s'assit à trois pas du duc et reprit :

– Monsieur le duc, vous êtes, je le crois, un galant homme.

– Du moins, fit le duc en souriant, je jouis de cette réputation, mademoiselle.

– C'est donc au duc de Château-Mailly, à un vrai gentilhomme, que je vais m'adresser.

Le duc s'inclina.

Conception poursuivit :

– Monsieur le duc, vous avez demandé ma main à mon père, n'est-ce pas ?

– Mon cœur a dicté cette démarche.

– Soit ; mais ne pensez-vous pas, monsieur, que vous auriez pu, avant de faire cette *démarche* tout à fait officielle, me consulter un peu ?

Et Conception le regarda avec une étrange fixité.

M. de Château-Mailly se méprit au sens de ce regard, qui signifia pour lui : « On me dicte mes paroles, répondez en conséquence. » Aussi répliqua-t-il :

– J’avoue mon tort, mademoiselle, et je suis prêt à le réparer.

– Monsieur le duc, est-il bien vrai que vous m’aimez ? demanda Conception avec une émotion contenue.

– Sur l’honneur ! mademoiselle.

– Et… si je ne… vous aimais pas, moi ?

– J’aurais l’espoir de trouver un jour le chemin qui mène à votre cœur.

Conception fit un léger mouvement d’épaule, puis de dédain.

– Monsieur le duc, reprit-elle, vous avez demandé ma main à mon père, et mon père est sur le point de vous l’accorder. La volonté de mon père est inflexible, ce qu’il veut, je dois le vouloir… et cependant…

Elle parut hésiter.

– Parlez, mademoiselle, insista le duc.

– Cependant, acheva Conception, je ne vous aime pas, moi, et c’est parce qu’il m’est impossible… de vous aimer… parce que mon cœur, hélas ! ne m’appartient plus…

Le duc, qui avait présente à l’esprit chaque phrase de la lettre signée d’un C, demeura impassible.

– Ce que vous me dites là, murmura-t-il, ne m'étonne pas, mademoiselle.

Conception tressaillit.

– Mais, acheva le duc, je vous aime, moi, et je m'efforcerai de mériter votre amour.

– On n'aime point deux hommes à la fois, monsieur le duc.

– Mais on peut oublier.

– Je ne le crois pas.

Le duc était fort calme, croyant obéir de point en point aux prescriptions secrètes de la jeune Espagnole. Ce calme exaspéra Conception.

– Mais, monsieur, dit-elle avec vivacité, on n'épouse pas, quand on est un galant homme, une jeune fille qui… ne vous aime pas.

Le duc sourit et se tut.

– Qui aime… ailleurs.

– Hélas ! je le vois bien.

– Qui ne pourra donc jamais vous aimer, acheva Conception avec fermeté.

– Ah ! mademoiselle, l'avenir cache bien des mystères. Qui sait ?

Un dédain superbe arqua les lèvres de Conception.

– Tenez, monsieur le duc, fit-elle, faut-il vous avouer la vérité tout entière ?

– Je vous écoute, mademoiselle.

– Il est à Paris un homme qui m'aime et que j'aime, un homme à qui j'ai juré de demeurer fidèle de cœur et d'âme, si la volonté inflexible de mon père me condamnait à accepter la main d'un autre…

– Mademoiselle, répondit le duc, à qui cette comédie répugnait, et qui cependant jouait son rôle en conscience, tout cela est beaucoup moins grave à mes yeux que vous ne pensez, et j'ai la conviction si profonde que je vous rendrai la plus heureuse des femmes un jour, que je ne m'inquiète nullement de ce serment de jeune fille étourdie dont vous me parlez.

– Oh ! monsieur, murmura Conception, voilà qui est indigne d'un gentilhomme.

– Mademoiselle…

– Tenez, reprit-elle, laissez-moi essayer de vous convaincre, de vous fléchir, et pardonnez-moi quelques mots un peu vifs…

– Je les comprends, mademoiselle ; mais que voulez-vous ? moi aussi j'ai le cœur pris, moi aussi j'aime éperdument…

Conception le regardait toujours avec dédain.

Le duc garda un moment le silence, mais il était évidemment embarrassé et souffrait… Ce rôle qu'il jouait le mettait au supplice.

– Ainsi, reprit Conception, vous êtes sans pitié…

– C’est-à-dire que je vous aime…

– Et vous… persistez ?

– Si monsieur le duc, votre père, me fait l’honneur de m’accorder votre main, toutefois…

– Ah ! murmura Conception, qui mit, un moment, son mouchoir sur ses yeux, voilà qui est infâme, monsieur le duc.

M. de Château-Mailly était tellement persuadé que chaque parole de Conception était dictée par une volonté autre que la sienne, qu’il ne s’affligea ni ne se blessa de ces derniers mots. Il se contenta de sourire.

– L’avenir me justifiera, murmura-t-il.

Un moment Conception s’était abandonnée à son émotion, mais elle songea à son père, qui, sans doute, entendait du fond de sa cachette et ne perdait aucun mouvement de physionomie du duc, et le courage lui revint.

– Eh bien ! dit-elle, puisqu’il en est ainsi, puisque je suis fatalement condamnée à m’appeler un jour la duchesse de Château-Mailly, au moins serez-vous franc avec moi ?

– Oh ! certes, dit le duc.

Conception ne put s’empêcher de jeter un nouveau coup d’œil sur la porte entrouverte du cabinet de toilette. Le duc surprit encore ce coup d’œil.

– Monsieur le duc, reprit la jeune fille, je crois que vous m’aimez.

– Oh ! fit le duc en mettant la main sur son cœur.

– Votre amour excuse donc à mes yeux tout ce que votre conduite semble avoir d'étrange.

– Étrange est peut-être le mot, balbutia M. de Château-Mailly.

– Eh bien ! convenez que cet amour dont vous parlez, que vous… éprouvez… vous a poussé jusqu'à imaginer une abominable supercherie, jusqu'à inventer une histoire de papiers… de généalogie… de mystérieuse origine…

Au moment où Conception prononçait ces derniers mots, il se fit, dans le cabinet de toilette, le bruit d'un meuble qu'on heurte légèrement.

À ce bruit, le duc vit Conception pâlir.

X

Le léger bruit qui s'était fait dans le cabinet de toilette fut instantané et cessa sur-le-champ. Le duc avait entendu ce bruit, qui confirmait pour lui cette phrase de la prétendue lettre de Conception : *« Des yeux et des oreilles nous épieront,* etc., etc. » Il devenait évident pour M. de Château-Mailly qu'il y avait quelqu'un de caché dans le cabinet de toilette. Mais il ne parut point s'en apercevoir, non plus que de la pâleur de Conception, à laquelle il répondit :

– Mon Dieu ! mademoiselle, vous me permettrez de garder le silence sur cette question. Et quand même cela serait…

Fidèle aux prescriptions de la lettre reçue le matin, le duc parut hésiter.

– Achevez donc, monsieur, dit Conception, achevez, de grâce !

– Eh bien ! dit le duc, qui se souvenait parfaitement des phrases soulignées dans la lettre, ce ne serait, après tout, qu'une preuve d'amour.

– Comment ! s'écria Conception, vous osez convenir que cette histoire…

– Je ne conviens de rien, mademoiselle.

– Inventée par vous et la comtesse Artoff, continua Conception indignée…

– Ah ! permettez, interrompit le duc.

– Monsieur, dit froidement Conception, me feriez-vous bien un serment ?

– Cela dépend.

– Me jureriez-vous, sur votre honneur de gentilhomme, que vous avez la conviction, la certitude que vous êtes bien de la race des Sallandrera ?

Le duc, esclave des prétendues recommandations de la jeune fille, parut hésiter encore et répondit enfin :

– Je ne puis faire ce serment.

Alors Conception se leva avec dignité, comme une reine à qui on a osé mentir.

– C'est bien, monsieur, dit-elle, cela me suffit amplement.

Et puis elle lui montra la porte du doigt et lui dit avec chaleur :

– Monsieur, je ne suis point encore votre femme, et je suis ici chez moi. Sortez, sortez sur-le-champ.

Le duc eut un éblouissement ; mais, toujours persuadé que Conception jouait un rôle comme lui, il se leva sans mot dire, salua profondément et se dirigea vers la porte. Mais, arrivé là, il se retourna :

– Adieu, mademoiselle, dit-il, malgré vos rigueurs, je vous aime, et, Dieu aidant, vous serez ma femme.

Et il sortit.

Dans l'antichambre, M. de Château-Mailly trouva le nègre de Conception. Le moricaud prit un flambeau pour l'éclairer et passa devant lui. Redescendu au premier étage, le duc allait se diriger vers le salon, où il croyait devoir rejoindre le duc et la duchesse ; mais, sur le seuil de l'antichambre, il trouva un laquais qui lui dit :

– Madame la duchesse est souffrante. Elle s'est retirée chez elle.

– C'est bien. Conduisez-moi au fumoir du duc.

– Monsieur le duc est sorti depuis vingt minutes, dit le laquais.

– Sorti ?

– Oui, monsieur.

– C'est bizarre…

– On est venu le chercher en toute hâte pour aller chez un Espagnol, le général C…, qui est très malade.

Ce motif parut tellement plausible à M. de Château-Mailly qu'il n'insista pas et demanda ses gens.

– Le carrosse de M. le duc de Château-Mailly ! cria le laquais.

Et il conduisit respectueusement le duc jusqu'au bas de l'escalier.

Pendant ce temps, Conception courait à la porte du cabinet de toilette et l'ouvrait toute grande. M. de Sallandrera, pâle comme la mort, en sortit.

– Eh bien ! mon père, dit Conception, avez-vous entendu ?

– Tout.

– Avez-vous vu sa figure ?

– Oui.

– Croyez-vous encore ?

– Non.

– Voilà, continua la jeune fille, l'homme que vous voulez me faire épouser. Un imposteur !

Le duc ne répondit pas d'abord et demeura immobile et les yeux baissés, comme s'il eût été privé de sentiment. Puis, tout à coup, un douloureux soupir sortit de sa poitrine, et il se frappa le front, murmurant avec accablement : – Tout est donc fini, mon Dieu ! et les Sallandrera sont donc éteints pour jamais...

Conception ne répondit pas. Elle venait de comprendre que son père renonçait à lui faire épouser M. de Château-Mailly.

– Ô ma race ! ma grande et noble race ! murmura le duc d'une voix brisée, je suis donc votre dernier rejeton !

Et pour la seconde fois don Paëz duc de Sallandrera cacha sa tête dans ses mains, et sa fille vit jaillir une larme au travers de ses doigts.

Alors Conception se jeta à son cou, l'entoura de ses bras, le couvrit de caresses et lui dit :

– Mon père… mon bon, mon excellent père. Je vous aime…

Et il y eut un moment d'expansion entre le père et la fille, moment pendant lequel Conception faillit laisser échapper le secret tout entier de son âme. Mais une voix intérieure, celle de la prudence, étouffa sa voix, elle garda le silence sur M. de Chamery.

Cependant M. de Sallandrera lui dit :

– Il y a décidément, mon enfant, une sorte de fatalité qui semble renverser tous mes projets de mariage pour toi. Jusqu'à présent, dominé par une grande et noble pensée de voir se continuer notre race, j'ai voulu tour à tour t'unir à don Pedro, à don José d'abord, au duc de Château-Mailly en dernier lieu. Don José et don Pedro sont morts tous deux ; le duc de Château-Mailly est un misérable indigne de toi. Désormais, mon enfant, je te laisse libre de prendre l'époux qui te conviendra. Je suis persuadé d'avance que tu choisiras un noble et un grand cœur.

Au moment où le duc prononçait ces mots, qui entrouvrirent le ciel aux yeux de Conception, on entendit le galop d'un cheval qui vint s'éteindre dans la cour de l'hôtel.

Bientôt le négrillon de Conception apparut.

– Qu'est-ce ? lui demanda le duc.

– C'est le valet de chambre de M. de Château-Mailly qui apporte une lettre.

En même temps Zampa se montra derrière lui.

Au visage bouleversé du duc, au regard de gratitude que lui jeta Conception, le Portugais comprit que la comédie avait été jouée et avait parfaitement réussi.

Zampa salua profondément le duc et lui tendit sa lettre.

Le duc sourit dédaigneusement. Cependant il ouvrit la lettre et la lut.

– Ah ! ah ! dit-il enfin, le duc se croit tellement avancé qu'il prépare déjà la rétractation à l'endroit des titres imaginaires qu'il attend.

Il passa la lettre à Conception, qui la lut et haussa les épaules.

Alors le duc s'assit devant une table, écrivit quelques lignes, les remit à Zampa, et lui dit :

– Zampa, mon ami, tu devrais rentrer à mon service, tu n'es pas bien chez le duc de Château-Mailly.

– Monsieur le duc n'a qu'à parler, répondit le Portugais, il sait bien que je suis à lui corps et âme, comme j'étais à don José.

Et Zampa salua, se retira, emportant la réponse de M. de Sallandrera, et il se dit en redescendant l'escalier :

– L'article de la *Gazette des Tribunaux* fait décidément un *four*.

Or, pour expliquer les dernières paroles de Zampa, le terme d'argot dramatique dont il s'était servi et sa brusque arrivée à l'hôtel Sallandrera, il faut nous reporter en arrière d'une heure environ, et nous rendre à l'hôtel de Château-Mailly. Tandis que

le duc dînait chez son futur beau-père, et montait ensuite dans l'atelier de Conception, Zampa, les jambes croisées, une cigarette aux lèvres, était fort mollement étendu dans le fauteuil dont se servait M. de Château-Mailly, dans cette pièce qui était à la fois pour le duc un cabinet de travail et un fumoir.

– Quand on pense, se disait-il en riant, qu'à l'heure qu'il est mon pauvre maître est en train de couler pour toujours son affaire de mariage, et qu'il va me revenir persuadé que mademoiselle Conception l'adore ! À quoi tiennent les choses, pourtant ?

On gratta doucement à la porte :

– Qui est là ? demanda Zampa, bien certain que, dans tous les cas, ce n'était pas son maître.

– C'est moi, dit une voix d'enfant.

– Qui toi ?

– *Casse-Cou,* répondit la voix.

– Entre ! dit Zampa sans rien perdre de la nonchalance orientale de son attitude.

La porte s'ouvrit, et l'être vivant qui répondait à ce nom bizarre de Casse-Cou entra.

C'était un groom haut de trois pieds et demi que le duc affectionnait pour sa hardiesse sans pareille, et à qui il avait donné, précisément à cause de cela, ce surnom pittoresque de Casse-Cou. Casse-Cou montait les chevaux réputés indomptables et les réduisait promptement, Casse-Cou avait une foule de qualités hippiques qui lui avaient valu l'estime de son maître.

Zampa, qui, en sa qualité de valet de chambre, était un grand personnage parmi les gens du duc, avait pris Casse-Cou sous sa protection et l'avait spécialement attaché à sa personne.

– Que veux-tu, drôle ? fit Zampa d'un ton de Turcaret en belle humeur.

– Je suis fâché de vous déranger, monsieur Zampa, mais il y a en bas, dans la cour, un homme qui veut vous parler.

– À moi ?

– À vous.

– Comment est-il, cet homme ?

– Assez mal mis.

– Vieux, jeune ?

– Entre les deux.

– Complète ton signalement.

– Il a la figure rouge et les cheveux jaunes.

– Diable ! pensa Zampa, c'est l'homme à la polonaise.

Et il dit vivement à Casse-Cou :

– Fais-le monter !

– Ici ?

– Parbleu !

Casse-Cou s'en alla en courant et revint, une minute après, suivi de Rocambole lui-même, de Rocambole vêtu de sa polonaise à brandebourgs et coiffé de sa perruque d'un blond jaunâtre. On sait que Zampa n'avait jamais vu le marquis de Chamery sous un autre déguisement.

Rocambole fit un signe imperceptible au Portugais.

– Va-t-en, dit celui-ci à Casse-Cou, monsieur est un de mes cousins qui vient me voir pour affaires de famille.

Lorsque Casse-Cou fut parti et que la porte eut été prudemment fermée par Zampa, ce dernier perdit aussitôt son attitude protectrice.

En présence de l'homme à la polonaise, le Portugais redevint rampant et soumis comme toujours.

– Il paraît, dit Rocambole ironiquement, que tu jouais au rôle de duc lorsque je suis entré. Tu te prélassais dans ce fauteuil comme un homme affligé de quelques centaines de mille de rente.

– Heu ! heu ! fit modestement Zampa, si votre protection ne me fait pas défaut, on les aura peut-être un jour.

Rocambole s'assit et tira un journal de sa poche.

– Qu'est-ce que cela ? demanda le Portugais.

– C'est la *Gazette des Tribunaux*.

Zampa regarda curieusement Rocambole.

– Il paraît, dit celui-ci, qu'il est arrivé malheur à ce courrier que la comtesse Artoff avait envoyé à Odessa.

– Bah ! il est mort ?

– Mon Dieu ! oui.

– Et c'est dans la *Gazette des Tribunaux ?*

– Oui. Ton maître va rentrer, j'imagine ?

– Je l'attends.

– Eh bien ! quand il sera venu, tu lui montreras ce journal.

– Très bien ! dit Zampa.

– Maintenant, continua Rocambole, donne-moi quelques renseignements sur les écuries du duc.

– Volontiers. Le duc a trente chevaux.

– Comment se compose le personnel ?

– Un piqueur, un cocher, huit palefreniers, deux grooms.

– Quel est celui qui dirige, du piqueur ou du cocher ?

– Le piqueur achète ou fait réformer les chevaux.

– Et le cocher…

– Le cocher renvoie ou arrête les palefreniers.

– Sans l'assentiment du duc ?

– Presque toujours.

– Très bien. Comment es-tu avec le cocher, mon maître ?

– Je ne suis encore ni bien ni mal.

– Comment cela ?

– C'est un nouveau. Il est entré ce matin.

– Comment est-il ?

– C'est un Anglais pur sang. Un gros rougeaud, assez bon enfant à l'œil.

– Et les palefreniers ?

– Il y en a un qui est tout à fait à ma dévotion.

– Très bien ; tu vas t'arranger pour qu'il se fasse renvoyer.

– Diable !… Je ne sais pas si cela lui ira.

– Que gagne-t-il ?

– Douze cents francs.

– Tu lui donneras dix louis, et tu lui promettras de le faire rentrer dans huit jours.

– Tiens ! dit Zampa, comme cela il est probable qu'il consentira.

– S'il refuse les dix louis, tu doubleras cette somme.

– Après ?

– Après, tu vas t'arranger pour qu'un jeune garçon que je protège et qui se nomme John le remplace.

– C'est bien, je ferai de mon mieux.

Rocambole se leva.

– Maintenant, acheva-t-il, tu examineras la physionomie de ton maître quand il rentrera et ensuite lorsqu'il aura lu la *Gazette des Tribunaux.*

– Et… après ?

– Après tu viendras rue de Surène, demain matin, me rendre compte de ce qui s'est passé.

Zampa reconduisit Rocambole avec force salutations respectueuses.

Puis il vint se rasseoir fort tranquillement dans le fauteuil, et confectionna une nouvelle cigarette.

Quelques minutes après, le bruit de la porte cochère s'ouvrant à deux battants vint à retentir, et Zampa entendit le carrosse du duc qui roulait jusqu'au perron.

– Oh ! oh ! pensa-t-il, on dîne lestement à l'hôtel Sallandrera.

Et il alla au-devant de son maître. M. de Château-Mailly s'avança le visage un peu triste et l'air préoccupé. Tout ce qui venait de se passer à l'hôtel Sallandrera l'avait légèrement ému.

Quand il entra dans son fumoir, Zampa avait à la main la *Gazette des Tribunaux.*

– Qu'est-ce que cela ? demanda le duc.

Le Portugais parut embarrassé.

– Ça, dit-il, c'est un journal que j'ai acheté pour monsieur.

– Pourquoi ?

– Ah ! dit Zampa, c'est une histoire tout entière.

– Voyons, fit le duc en se jetant dans un fauteuil.

– Je suis sorti tout à l'heure, reprit Zampa, et je suis entré dans un café, sur le boulevard. La *Gazette des Tribunaux* m'est tombée sous la main. Je l'ai parcourue, et tout à coup mes regards ont été attirés par… un article.

– Sur quoi ?

– Sur un assassinat qui a eu lieu entre Melun et Paris, dans la forêt de Sénart.

– Que peut me faire cet assassinat ?

– Ah ! dame ! répondit Zampa, il m'a semblé que la victime ressemblait précisément au courrier qu'attend monsieur le duc.

Le duc tressaillit des pieds à la tête, et s'empara du journal que Zampa lui tendait.

XI

L'article de la *Gazette des Tribunaux* était conçu en ces termes :

« Un événement, sur lequel semble planer le plus profond mystère, occupe en ce moment l'attention de la justice.

« Il y a quelques jours, une petite voiture, dite tapissière, attelée d'un cheval vigoureux, s'arrêta à la porte d'un cabaret de Lieusaint, sur la route de Melun à Paris.

« Un homme de trente à trente-cinq ans, vêtu d'une blouse et portant une grande barbe rouge, en descendit et se fit servir à souper.

« Peu après, un courrier en livrée jaune et bleu arriva à son tour et demanda un cheval de poste. L'aubergiste n'en avait pas.

« Le conducteur de la tapissière, qui d'abord avait manifesté l'intention de coucher à Lieusaint, offrit alors au courrier de le conduire à Paris, moyennant une somme de dix francs. Le courrier accepta ; on remit le cheval à la tapissière, et, bien que la nuit fût très noire, on partit.

« Que s'est-il passé durant le trajet ? C'est ce que personne n'a pu dire. Mais la même nuit, vers quatre ou cinq heures, la tapissière est arrivée à la barrière de Charenton, et s'est arrêtée à la porte d'une auberge où descendent ordinairement les rouliers. L'homme à la barbe rouge était seul. Il a remis son cheval

au garçon d'écurie, et a prétexté quelques mots qu'il avait à dire au frère de sa femme, lequel, disait-il, était employé à l'octroi.

« À partir de ce moment, on ne l'a plus revu.

« Le garçon d'écurie, las d'attendre, était allé se coucher ; quand il s'est relevé, vers dix heures du matin, le cheval était encore à l'écurie et la tapissière sous la remise. La journée s'est écoulée, puis la nuit suivante, personne n'est venu réclamer l'attelage.

« La tapissière n'avait aucune plaque et ne renfermait aucun objet qui pût donner la moindre indication sur son propriétaire. Seulement, et comme on se disposait à envoyer cheval et voiture à la fourrière, l'aubergiste de Lieusaint, ayant affaire à Paris, est venu loger chez son confrère de la barrière de Charenton. Il a parfaitement reconnu le cheval et la tapissière, et le signalement qu'il a donné de leur conducteur s'est trouvé semblable à celui que donnait le garçon d'écurie.

« Les employés de l'octroi, interrogés, se sont parfaitement souvenus d'avoir vu passer le même homme vers quatre ou cinq heures du matin. Il était à pied, enveloppé dans un gros caban gris.

« Ce caban, le cabaretier de Lieusaint prétend l'avoir vu sur les épaules du courrier. Qu'est devenu ce dernier ? Voilà ce qu'on ne sait pas et ce qu'il est important de savoir. Tout fait présumer, cependant, que le conducteur de la tapissière l'a assassiné.

« Mais ce qui déroute un peu les conjectures, c'est que le courrier a formellement annoncé, dans l'auberge de Lieusaint, qu'il revenait à Paris à peu près dépourvu d'argent et ne possédait plus que douze francs.

« On se demande quel autre motif que l'appât du vol aurait pu pousser l'homme à la tapissière à assassiner le malheureux courrier.

« *P.-S.* – Au moment où nous mettons sous presse, de nouveaux détails nous parviennent :

« Depuis deux jours, l'autorité judiciaire faisait des recherches dans la forêt de Sénart.

« Hier soir, nous écrit en hâte notre correspondant, on a découvert dans un four à chaux un cadavre complètement nu et que certains indices permettront peut-être de reconnaître. Ce cadavre a été jeté dans le four à chaux sur la figure et le ventre, de telle façon que le visage, l'abdomen, les mains et la pointe des pieds sont entièrement calcinés ; mais le dos et toute la partie postérieure du corps sont garnis encore de leur chair. On a découvert à l'épaule gauche, et presque à la naissance du cou, un trou triangulaire semblable à celui que fait une épée de combat, ou bien encore un poignard.

« Un homme de l'art, appelé à faire l'autopsie du cadavre, a constaté que la mort pouvait remonter à quatre ou cinq jours, qu'elle avait été le résultat d'un crime, et que ce crime avait été commis à l'aide d'un poignard.

« Cette dernière circonstance achève d'assombrir le mystère qui plane sur cette affaire. Comment admettre, si le crime n'a point été prémédité, que l'homme à la tapissière eût sur lui un stylet, arme assez rare chez des gens de sa condition.

« La jambe droite porte un tatouage fait avec de la poudre brûlée.

« Ce tatouage va bien certainement permettre de constater l'identité du cadavre, qui ne pourrait être que celui du courrier,

si l’absence complète de vêtements et cette blessure triangulaire n’achevaient de donner un caractère étrange à cet assassinat.

« Malgré les recherches les plus minutieuses, on n’a pu découvrir les vêtements du courrier.

« Espérons que cet horrible mystère ne tardera point à s’éclaircir, et que le coupable n’échappera pas plus longtemps aux actives recherches de la justice.

« *P.-S.* – Le cadavre a été rapporté à Lieusaint, où il demeurera exposé pendant quelques jours. »

Quand M. de Château-Mailly eut terminé cette lecture, il demeura un moment immobile, inerte et comme pétrifié.

Zampa l’observa à la dérobée :

– Monsieur le duc m’excusera, dit-il enfin, mais j’ai cru devoir lui montrer…

– C’est bien, interrompit brusquement le duc.

Et il s’assit devant une table et écrivit au duc de Sallandrera le billet que voici :

« Monsieur le duc,

« Il y a je ne sais quelle fatalité qui semble peser sur ces malheureux papiers d’Odessa que m’envoie mon parent le colonel de Château-Mailly.

« En rentrant chez moi, j’apprends qu’un courrier a été assassiné dans la forêt de Sénart, à peu de distance de Lieusaint.

« Je tremble que ce ne soit le mien, et je pars pour Lieusaint, malgré l'heure avancée de la nuit.

« Quoi qu'il arrive, ou soit arrivé, j'espère retrouver les papiers et vous les porter à mon retour, demain matin, car je vais et je viens sans m'arrêter.

« Votre respectueux,

« DUC DE CHÂTEAU-MAILLY. »

Cette lettre écrite, le duc dit à Zampa :

– Tu vas courir à l'hôtel Sallandrera.

– Bien, fit Zampa d'un signe de tête. Attendrai-je la réponse ?

– Il n'y en a pas. D'ailleurs, quand tu reviendras, je serai parti.

Et le duc ajouta :

– Envoie-moi le cocher en descendant.

Zampa prit la lettre et se dit :

– Je ne sais pas si l'homme à la polonaise a prévu ce voyage de M. le duc, mais il est bien certain que cet article de la *Gazette des Tribunaux* a produit quelque effet. D'ailleurs, il n'y a aucun inconvénient à ce que M. le duc aille faire une promenade à Lieusaint : le temps est doux.

Et Zampa entra dans les écuries où maître Venture donnait les derniers ordres et se disposait à aller se coucher bientôt.

– Monsieur le cocher, lui dit le Portugais, montez donc sur-le-champ chez M. le duc. Il veut vous parler.

Venture tressaillit, mais il conserva son sang-froid et son flegme tout britannique.

– *Aôh !* répondit-il, *tout de souite*.

Zampa enfourcha un cheval et courut à l'hôtel Sallandrera ; le nouveau cocher monta chez le duc. Ce dernier tenait encore à la main la *Gazette des Tribunaux,* et il était bouleversé.

– Williams, lui dit le duc, vous allez faire atteler mes deux trotteurs irlandais au phaéton, et vous prendrez votre pelisse fourrée, car les nuits sont fraîches.

Le cocher s'inclina, mais il eut le temps de lire le titre du journal que tenait le duc.

– Hum ! pensa-t-il, il y a du Rocambole là-dessous.

Et il sortit et redescendit aux écuries, laissant le duc qui changeait de costume et remplaçait son habit noir par une redingote à jupe très courte, vêtement usité pour monter en voiture découverte.

Venture entra dans les écuries, donna l'ordre de panser les deux chevaux et de les garnir ; puis il s'esquiva et sortit de l'hôtel par une petite porte qui donnait sur la rue de la Ville-l'Évêque.

Il avait remarqué, au milieu de cette rue, une baraque de marchande de journaux.

– Donnez-moi la *Gazette des Tribunaux,* dit-il en bon français et en plaçant dix sous sur la tablette de la vieille qui se livrait à ce commerce.

– Voici la dernière, lui fut-il répondu.

Venture prit le journal et s'en alla sans attendre sa monnaie. Il rentra dans les écuries, s'appuya contre un pilier qui supportait une lanterne, et se mit à parcourir fort tranquillement le journal. Mais tout à coup son attention fut attirée par l'article dont la lecture avait si fortement ému le duc de Château-Mailly.

– Parbleu ! se dit-il, nous y voilà, et c'est, je crois, le second acte du petit drame dont j'ai joué le premier. J'ai assassiné Murillo pour avoir la lettre de la comtesse Artoff, on a assassiné le courrier pour intercepter les papiers qui venaient d'Odessa.

Venture entendit la voix du duc qui, dans la cour, disait : – Est-ce prêt ? Où est le cocher ?

Il se hâta de cacher le journal dans sa poche, endossa sa livrée garnie de fourrures, et se montra aux regards du duc.

Les chevaux étaient au phaéton.

Le duc fit placer une paire de pistolets au garde-crotte, monta le premier et prit les rênes.

– Montez près de moi, dit-il au cocher, qui s'apprêtait à prendre place sur le siège de derrière.

Le suisse ouvrit les deux battants de la porte, et le phaéton s'élança dans la rue. Mais au lieu de gagner le boulevard et de prendre la route de Melun, le duc remonta le faubourg Saint-Honoré jusqu'à l'église Saint-Philippe-du-Roule, tourna à droite

et prit la rue de la Pépinière. Il venait d'obéir à une soudaine inspiration, qui dérouta quelque peu d'abord les calculs de probabilité de maître Venture, lequel se demandait comment le faubourg Saint-Honoré pouvait conduire à Lieusaint.

Mais le duc arrêta ses chevaux devant l'hôtel Artoff.

– Sonnez ! dit-il en anglais au cocher.

Venture sauta à bas du phaéton, et tira la chaînette de la petite porte.

Cette porte s'ouvrit.

– Entrez chez le suisse, continua le duc, et dites-lui qu'il vienne me parler.

Le suisse, qui n'était point couché encore, car dix heures venaient à peine de sonner, sortit avec empressement de sa loge, au nom sonore que lui jeta Venture.

Disons, en passant, qu'il ne reconnut point, sous sa perruque et sa livrée, le personnage qui s'était présenté déjà à l'hôtel et avait demandé si le comte Artoff était à Paris.

Le duc dit au suisse qui s'approcha, sa casquette à la main :
– Connaissez-vous le courrier que la comtesse Artoff a envoyé en Russie ?

– Oui, répondit le suisse, mais comme j'ai eu l'honneur, ce matin, de le faire observer à monsieur le duc, le courrier n'est pas de retour.

– Je le sais.

Le suisse regarda le duc.

– Le connaissez-vous beaucoup ? répéta celui-ci.

– Mais… oui…

– Depuis longtemps ?

– Depuis dix ans au moins ! C'est moi qui l'ai fait entrer chez monsieur le comte.

– Très bien. L'avez-vous vu nu ?

Le suisse fut très étonné de cette question, mais il répondit : – Nous avons servi ensemble. Il était matelot à bord d'un navire où je me trouvais, moi, en qualité d'adjudant d'infanterie de marine.

– À merveille ! savez-vous s'il avait des tatouages ?

– Oui, à la jambe droite.

– Qu'était-ce que ce tatouage ?

– Un homme nu jusqu'à la ceinture, chargeant un canon.

– Est-ce tout ?

– Non, au-dessous, on voyait un cœur percé d'une épée.

– C'est bien, dit le duc ; merci.

Et il fit signe à Venture, qui remonta près de lui, et, rendant la main à ses chevaux, le duc lança son rapide attelage dans la direction de la rue Saint-Lazare.

– Maintenant, je comprends, murmura Venture, qui se souvint des tatouages mentionnés par la *Gazette des Tribunaux*.

Arrivé devant le chemin de fer de l'Ouest, le duc tourna à droite et descendit au boulevard par les rues du Havre et de la Ferme-des-Mathurins.

Puis, comme à cette heure tardive le nombre des voitures est bien moins grand que durant le jour, et que d'ailleurs M. de Château-Mailly était excellent cocher, il laissa prendre à ses deux trotteurs une allure si rapide qu'en moins de vingt minutes le phaéton atteignit la barrière de Charenton.

Alors M. de Château-Mailly tira sa montre :

– Il est onze heures, se dit-il. Lieusaint est à huit lieues d'ici. C'est un trajet de deux heures, car il a plu et les routes sont bourbeuses.

Venture gardait un silence tout diplomatique, et, en cocher bien appris, il ne se serait certainement pas permis d'adresser la parole à son maître.

Le duc, fortement préoccupé, courut pendant près d'une heure sur la vieille route de Melun sans paraître s'apercevoir qu'il avait un compagnon. Mais enfin, comme la nuit était fort noire et que le sol de la route, inégal et détrempé, l'obligeait, pour éviter de trop fréquents cahots, à une attention des plus grandes, le duc lui dit brusquement :

– Tenez, prenez ma place et conduisez.

Il se mit à gauche et passa les rênes à son cocher.

Celui-ci rassembla ses chevaux, leur rendit ensuite la main, et le phaéton continua sa route avec une vitesse nouvelle et sans égale.

À minuit, il atteignait Montgeron ; à une heure moins quelques minutes, il entrait dans Lieusaint.

Une lumière filtrant à travers les contrevents d'une maison située à peu près au milieu du pays et sur la gauche servit de phare au duc. C'était précisément l'auberge où nous avons vu, quelques jours auparavant, descendre successivement l'homme à la barbe rouge et le courrier, et de laquelle ils étaient partis tous deux dans la tapissière du premier.

Au bruit de la voiture, la porte de l'auberge s'ouvrit et l'hôtelier se montra.

– Nous sommes à Lieusaint, n'est-ce pas, mon brave homme ? demanda le duc.

– Oui, monsieur.

M. de Château-Mailly descendit, tandis que Venture baragouinait un français très original et demandait si on avait une écurie et de l'avoine.

Puis le duc entra dans l'auberge et s'assit devant le feu, tandis que l'hôtelier aidait le cocher à dételer. Quand il revint, le duc lui dit :

– Il s'est passé un grave événement ici, ces jours derniers.

– Il s'est commis un assassinat, monsieur.

– Sur la personne de qui ?

– On ne sait pas, vu que le cadavre est défiguré. Mais moi, j'ai toujours eu dans l'idée que c'était le courrier qui a passé par ici.

– Ah ! dit le duc, vous l'avez vu, ce courrier ?

– Oui, c'est d'ici qu'il est parti.

– Comment était-il ?

– Grand, bel homme, très fort.

– D'où venait-il ?

– Il a dit qu'il venait de Russie.

– C'est bien cela, murmura le duc. Et où est le cadavre ?

– On l'a exposé… mais personne n'est encore venu le reconnaître.

– Où est-il exposé ?

– Dans un grenier à foin, sur la route, au bout du pays.

– Pouvez-vous m'y conduire ?

– Oui, monsieur.

Et l'hôte ajouta :

– Est-ce que monsieur connaissait le courrier ?

– C'est moi qui l'avais envoyé en Russie.

Le duc prononça ces mots avec une sorte d'accablement douloureux.

L'aubergiste prit une lanterne et l'alluma.

En ce moment, Venture, qui en avait fini avec ses chevaux, entra dans la cuisine de l'auberge.

– Venez avec moi, lui dit le duc.

L'aubergiste passa le premier, le duc et son cocher le suivirent.

Tous deux traversèrent Lieusaint dans toute sa longueur et arrivèrent à la porte d'une grange à fourrage isolée des habitations, et de laquelle s'échappait la clarté projetée par une lanterne allumée à l'intérieur.

XII

On avait couché le cadavre sur le dos. Les bras, la poitrine, l'abdomen, qui s'étaient trouvés exposés à l'action corrosive de la chaux, étaient fortement brûlés. Quant au visage, il était complètement méconnaissable.

Le grenier à foin, converti en morgue provisoire, était gardé par un gendarme.

L'aubergiste, qui conduisait le duc et son cocher, se chargea d'apprendre à ce fonctionnaire de l'ordre public la qualité du personnage auquel il servait d'introducteur, et l'intérêt qu'il avait à examiner le cadavre. Le nom du duc de Château-Mailly, qui avait été le principal actionnaire des chasses de la forêt de Sénart, fit tomber le chapeau du gendarme.

Venture suivait le duc d'un air indifférent, et personne au monde ne se fût douté, à voir sa physionomie placide, qu'il attachait une véritable importance à cette confrontation.

Le jeune duc maîtrisa sa répulsion et se pencha pour examiner, à la lueur de la lanterne que l'aubergiste tenait à la main, la jambe droite, sur laquelle se trouvaient les tatouages. Soudain il recula et laissa échapper un cri. Ainsi que l'avait affirmé le suisse du comte Artoff, le malheureux courrier avait bien, sur la jambe droite, un dessin représentant un homme nu jusqu'à la ceinture, chargeant un canon, et au-dessous un cœur percé d'une épée. Le doute n'était donc plus possible, et le cadavre n'était autre que celui du courrier. Or, on l'avait trouvé nu, et il devenait évident que le crime avait eu le vol pour mobile.

Les deux pièces si importantes pour le duc, puisque, dans sa pensée, elles devaient être la cheville ouvrière de son union avec mademoiselle de Sallandrera, avaient-elles été détruites ou simplement volées ?

Telle fut la question que M. de Château-Mailly s'adressa tout d'abord.

Mais Venture ne lui donna pas le temps de se lamenter et de faire le moindre commentaire à propos des deux lettres. Il venait de soulever sans répugnance aucune le cadavre, et, s'armant de la lanterne de l'aubergiste, il examinait avec attention le trou, triangulaire du fer qui avait dû donner la mort.

Après une seconde d'examen, il lâcha le cadavre, qui retomba sur sa couche de paille, et se tournant vers le duc, il lui dit en anglais :

– Je reconnais la blessure, et je sais avec quelle arme elle a été faite.

Ces mots firent tressaillir le duc, qui probablement allait le questionner avec cette vivacité qui provient des grandes émotions.

Le prétendu cocher anglais le prévint.

– Silence ! lui dit-il tout bas. Pas un mot devant ces gens-là.

– Cet homme est bien le courrier, dit le duc au gendarme et à l'aubergiste. Je viens de le reconnaître à ces marques.

Et il indiquait les tatouages.

– On peut donc, ajouta-t-il, le faire ensevelir dès le point du jour.

– Ah ! reprit le gendarme, ceci est l'affaire du juge de paix et du lieutenant. Moi, je n'y puis rien.

Le duc et Venture sortirent.

Ni l'aubergiste ni le gendarme n'avaient compris un mot des paroles échangées entre le duc de Château-Mailly et son cocher. La pantomime de Venture avait même échappé à leur observation.

Hors du grenier à foin, et lorsqu'ils se trouvèrent dans l'unique rue formée à Lieusaint par les maisons bâties à gauche et à droite de la grande route, Venture se rapprocha assez familièrement du duc.

L'aubergiste marchait à trois pas en avant pour éclairer la route.

– Monsieur le duc, dit Venture, toujours en anglais, faites votre déclaration, tandis que je vais atteler mes chevaux.

Le duc, un peu surpris de ce langage plus que familier, regarda son cocher.

Venture soutint le regard et ajouta :

– Monsieur le duc peut me congédier, car je ne suis que son cocher, mais s'il voulait oublier un moment mon humble profession, et me laisser mon franc-parler, peut-être ne s'en repentirait-il pas.

– C'est bien, dit le duc, parlez.

– Oh ! pas ici, répondit Venture.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est trop long.

Le duc, dont la surprise allait croissant, regarda une seconde fois son cocher.

Ce dernier demeura impassible et se contenta de dire, toujours à voix basse :

– J'ai reconnu l'assassin à la forme de la blessure, et monsieur le duc verra si je me trompe. Mais je supplie monsieur le duc d'attendre que nous soyons en route.

– Soit, dit le duc.

M. de Château-Mailly rentra à l'auberge et demanda une plume et de l'encre. Puis il écrivit au juge de paix, déclarant qu'il avait reconnu le cadavre comme étant celui d'un courrier à lui, ajoutant que l'assassin avait dû détruire ou voler un portefeuille renfermant une lettre assez volumineuse adressée d'Odessa à Paris par M. de Château-Mailly, colonel retraité et sujet russe, à M. le duc de Château-Mailly, place Beauvau.

Le duc se mettait en outre à la disposition de l'autorité pour de plus amples renseignements.

Pendant qu'il écrivait, le faux Anglais faisait atteler ses chevaux au phaéton.

Dix minutes plus tard, le duc mettait deux louis dans la main de l'aubergiste et remontait en voiture.

À peine le duc eut-il dépassé la dernière maison de Lieusaint, que Venture, qui était assis à sa gauche et tenait ses bras croisés en parfait cocher qui laisse conduire son maître, lui dit :

– Monsieur le duc devrait me rendre le fouet et les guides.

Cette phrase fut articulée en bon français au moment même où le fringant attelage entrait dans la forêt, et elle acheva d'étonner le duc, à qui jusque-là le cocher avait paru être un Anglais pur sang.

Avant que le duc pût, par un mot quelconque, formuler son étonnement, Venture ajouta :

– Ce que je vais dire à monsieur le duc est de nature à lui donner des distractions, et comme la lune vient de nous fausser compagnie et que nous n'avons pour nous diriger que la seule lumière de nos lanternes, les distractions peuvent être fâcheuses par une nuit sombre, sur une route mal entretenue.

– Mais… voulut objecter le duc, au comble de la stupeur.

– Monsieur le duc, répliqua froidement Venture en lui prenant les guides des mains, vos chevaux ont trop de sang pour être conduits par un cocher ému.

– Émi, moi ?

– Vous le serez tout à l'heure.

– Mais… pourquoi ?

– Tenez, reprit Venture, vous devez voir que je parle français comme un véritable Parisien que je suis.

À ces derniers mots le duc jeta un cri.

– Oh ! ne craignez rien, monsieur le duc, bien que nous soyons en pleine forêt de Sénart, laissez-moi vous affirmer que je n'ai pas l'intention de vous assassiner, encore moins celle de vous voler, et permettez-moi d'établir à vos yeux, sinon mon identité, au moins pourquoi je suis entré chez vous, ce matin même, avec la qualité de cocher anglais.

La surprise du duc ne lui permit pas d'articuler un seul mot.

Venture continua :

– Tenez, monsieur le duc, bien que vous ne m'ayez absolument rien dit et que je ne sois que depuis quinze heures à votre service, je sais la moitié de vos affaires.

– Vous ! put enfin crier le duc.

– Vous êtes amoureux de mademoiselle Conception de Sallandrera…

– Plaît-il ? fit M. de Château-Mailly avec hauteur.

Mais Venture ne se déconcerta point et reprit fort tranquillement :

– Faites attention, monsieur le duc, que nous sommes sur une route déserte, qu'il est trois heures du matin et que personne ne peut vous entendre causant familièrement avec votre cocher. Si je me permets de vous parler ainsi, c'est que j'ai peut-être une connaissance exacte de votre situation et le moyen de vous tirer d'embarras.

– Voyons ? dit le duc, fasciné malgré lui par l'accent de Venture.

Celui-ci continua :

– Supposez un moment que je ne suis pas votre cocher, et causons librement.

– Parlez, je vous écoute.

– Vous êtes amoureux de mademoiselle de Sallandrera, poursuivit Venture.

– C'est vrai.

– L'année dernière, la comtesse Artoff, une brave dame qui se nommait Baccarat, jadis…

Le duc tressaillit.

– Quoi ! dit-il, vous savez…

– Bah ! je sais bien autre chose encore ! La comtesse Artoff, dis-je, a demandé sa main pour vous.

– C'est encore vrai.

– Il est vrai aussi qu'on vous a refusé. Mais, depuis, la comtesse Artoff a fait la connaissance d'un monsieur de Château-Mailly, russe, votre parent. Ce dernier lui a raconté une histoire, que je ne sais pas très bien, mais qui établit que vous êtes du sang des Sallandrera.

– Mais comment pouvez-vous savoir cela ? interrogea le duc, dont la stupéfaction n'avait plus de limites.

– Par une lettre que la comtesse a adressée au duc de Sallandrera lorsqu'il était en Espagne.

– Vous avez lu cette lettre ?

– Oui.

– Mais le duc ne l'a point reçue.

– C'est précisément à cause de cela que je l'ai lue.

– Mais où ? dans quelles mains ?

Venture allongea un coup de fouet au cheval de gauche, qui venait de broncher, et il répondit :

– J'ai cette lettre dans ma poche.

– Vous ! fit le duc.

– Moi-même.

– Mais qui donc êtes-vous ?

– Un homme qui va vous sauver d'un grand danger, c'est probable.

– Je rêve !... murmura M. de Château-Mailly, étourdi, confondu.

Venture ajouta :

– Monsieur le duc, il y a des gens que vous ne connaissez pas qui ont intérêt à ce que vous n'épousiez pas mademoiselle de Sallandrera.

– Cela doit être, pensa le duc, qui se souvint des fausses lettres de Conception et des demi-révélations de Zampa touchant ce rival imaginaire protégé par la duchesse.

– Oh ! dit Venture, ces gens-là, vous ne les connaissez pas, vous ne pouvez pas les connaître.

– Vous les connaissez donc, vous ?

– Peut-être.

– Et quels sont-ils ?

– Pardon, monsieur le duc, je vous le dirai plus tard. Qu'il vous suffise de savoir que ce sont eux qui ont intercepté la lettre de la comtesse Artoff au duc de Sallandrera et fait assassiner votre courrier, non point pour lui voler une misérable somme, mais pour lui enlever ces deux pièces qu'il vous apportait.

– Vous savez donc qui sont ces misérables ?

– Parbleu !

– Et vous êtes entré chez moi ?

– Pour les démasquer, monsieur le duc.

– Mais, s'écria M. de Château-Mailly, quel intérêt avez-vous donc à cela, vous ne me connaissez pas, moi !

– Pardon !

– Vous me connaissez ?

– J'ai beaucoup connu un de vos amis, un Anglais que vous avez souvent vu, du vivant de monsieur le duc votre oncle.

Le duc tressaillit.

– On le nommait sir Arthur Collins, ajouta tranquillement Venture.

Quelques gouttes de sueur perlèrent au front du jeune duc. Il se souvint tout à coup de madame Fernand Rocher et du rôle odieux que cet Anglais problématique, nommé sir Arthur Collins, avait voulu lui faire jouer auprès d'elle.

– Monsieur le duc, poursuivit Venture, vous me dispenserez, pour aujourd'hui, de plus amples renseignements sur ma propre individualité. Ce n'est pas nécessaire, ce serait même nuisible à vos intérêts. Qu'il vous suffise de savoir que j'avais été chargé, par les gens qui veulent à tout prix vous empêcher d'épouser mademoiselle de Sallandrera, d'intercepter la lettre de la comtesse Artoff.

– Ah ! c'est vous…

– Moi-même.

– Et cette lettre interceptée ?

– Je l'ai ouverte.

– Très bien.

– Une fois au courant de la situation, j'ai passé du camp ennemi dans le vôtre.

– Mais… dans quel but ?

– Oh ! mon Dieu ! répondit Venture, je ne vous le cacherai pas plus longtemps, dans le but de faire ma fortune.

Un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres du jeune duc.

Venture ne vit point ce sourire, car la nuit était trop noire, mais il le devina.

– Mon Dieu !... dit-il, chacun a sa profession. Je suis, moi, dans les affaires ténébreuses.

– Allez, dit le duc, expliquez-vous...

– Sans moi, reprit Venture, monsieur le duc sera roulé de main de maître sans qu'il sache jamais par qui, et il n'épousera jamais Conception.

– Et... avec vous ?

– Si monsieur le duc suit mes conseils, s'il me donne ses pleins pouvoirs, les deux pièces volées se retrouveront, et le mariage aura lieu.

– Vous me le promettez ?

– Parbleu ! je n'entreprends que les affaires sûres.

– Voyons ! quelle somme vous faut-il ?

– Un instant ! dit Venture, avant de parler argent, il me faut une autre promesse de monsieur le duc.

– Parlez...

– Je continuerai à être le cocher de monsieur le duc et âme qui vive ne saura ce qui vient de se passer entre nous ?

– Soit.

– Monsieur le duc m’en donne-t-il sa parole ?

– Je vous la donne.

– Très bien. En outre, monsieur le duc fera ce que je lui conseillerai ?

– Oui.

– Et surtout, il ne me questionnera pas sur ma manière d’agir ?

– Non.

– Alors, dit Venture, nous pouvons parler argent.

– Voyons ! combien voulez-vous ?

– Heu ! heu ! murmura le cocher, voici que j’ai tout à l’heure cinquante-six ans, et je n’aime pas le travail. Pour jouir d’une vieillesse oisive, j’ai toujours ambitionné vingt-cinq mille livres de rente.

– C’est-à-dire cinq cent mille francs.

– Mon Dieu, oui ! Mais, se hâta d’ajouter Venture, si cela paraît cher, à première vue, monsieur le duc me permettra de lui faire observer que je ne lui demande rien d’avance.

– Comment l’entendez-vous ?

– Le soir de son mariage avec mademoiselle de Sallandrera, monsieur le duc me constituera vingt-cinq mille livres de rente. Pas avant.

– Soit, dit le duc, si vous me retrouvez les papiers volés.

– On les retrouvera.

– Et si vous arrivez à démasquer mes ennemis et à les réduire à l'impuissance.

– Oh ! pour cela, dit Venture, monsieur le duc peut s'en fier à moi.

– Que ferez-vous ?

Venture parut réfléchir un moment, puis il reprit :

– Si monsieur le duc me croit, s'il veut que nous arrivions à bien, il me laissera faire à ma guise et ne m'interrogera jamais.

– Comme vous voudrez, dit le duc ; seulement une question ?

– Parlez, monsieur le duc.

– Vous faudra-t-il bien longtemps pour retrouver les papiers ?

– Voilà ce que je ne puis dire à monsieur le duc. Cela dépendra.

– Mais… encore ?

– Peut-être huit jours, peut-être plus, peut-être moins.

Et Venture garda le silence et allongea un coup de fouet à ses chevaux. M. de Château-Mailly, tout rêveur, n'osa plus le questionner.

Le phaéton traversa en vingt minutes, car les chevaux allaient un train d'enfer, la forêt de Sénart, atteignit Montgeron, descendit Villeneuve-Saint-Georges, et un quart d'heure après roula sur le pont de Charenton.

Le jour commençait à naître et ses premières clartés glissaient sur les méandres infinis de la Marne.

– Tenez, dit Venture à M. de Château-Mailly, l'une des personnes qui veulent à tout prix empêcher votre mariage avec mademoiselle de Sallandrera a été jetée à l'eau, dans cette même rivière, il y a cinq ans. Elle était cousue dans un sac.

– Et elle ne s'est point noyée ?

– Mais non. C'était un jeune homme de vingt-quatre ans[4] ; il a eu la présence d'esprit et l'énergie de fendre le sac avec son couteau, d'en sortir et d'aller, nageant entre deux eaux, s'accrocher à une touffe de saules à cent mètres plus bas. Vous voyez, acheva Venture, que des gens comme cela sont des adversaires assez sérieux pour qu'on réfléchisse deux fois, comme je l'ai fait, avant de songer à engager la partie avec eux.

Et, ces paroles prononcées, Venture retomba dans son mutisme et refouetta ses chevaux. Peu après, le phaéton arrivait à la barrière et entrait dans Paris.

---

[4] En fait vingt si l'on se fie à la chronologie de *L'Héritage mystérieux*. Sur les variations de l'âge de Rocambole, voir Préface.

XIII

Lorsque le rapide attelage entra dans la cour de l'hôtel, tout dormait encore chez M. de Château-Mailly.

Le duc ne voulut point que le suisse agitât la sonnette qui correspondait à l'intérieur pour mettre ses gens sur pied. Il se contenta de demander si son valet de chambre était rentré la veille. Le suisse lui répondit affirmativement.

Venture entortilla ses rênes après son fouet, qu'il mit à l'étui ; mais, avant de sauter à terre, il se pencha à l'oreille de son maître :

– Méfiez-vous de tout le monde chez vous, lui dit-il.

– Même de mon valet de chambre ?

– Surtout de lui, sa figure ne me revient pas.

– Bien, dit le duc, dont l'esprit fut impressionné par un rapide soupçon.

Il gagna sa chambre à coucher et y entra sur la pointe du pied, dans l'intention de se mettre au lit sans éveiller Zampa. Le duc avait besoin d'être seul et de réfléchir aux demi-révélations de son prétendu cocher. Mais comme les premiers rayons du jour éclairaient déjà la chambre, son regard fut attiré par une lettre placée ostensiblement sur la tablette de velours de la cheminée et adossée à la pendule.

Le duc tressaillit en reconnaissant le large cachet de cire noire aux armes de Sallandrera.

Cette lettre, Zampa l'avait rapportée sans doute en réponse du billet écrit à la hâte par M. de Château-Mailly.

Le duc en brisa le cachet, tout frémissant ; mais soudain, et tandis qu'il lisait, son regard se troubla, il pâlit, chancela, et la lettre lui échappa des mains.

M. le duc de Sallandrera écrivait à M. de Château-Mailly :

« Monsieur le duc,

« Un voyage imprévu nous est imposé, à ma famille et à moi, et des événements qu'il ne m'est pas permis de mentionner nous contraignent, la duchesse et moi, en quittant Paris pour quelques jours, à renoncer aux projets d'alliance ébauchés entre nous.

« Je vous serai reconnaissant de ne point insister davantage et vous prie, monsieur le duc, de croire à mes sentiments distingués.

« DUC DE SALLANDRERA. »

Ce congé était net, formel, excessivement poli, et M. de Château-Mailly crut que le ciel allait s'écrouler sur sa tête. Cependant, il ne jeta pas un cri, il ne tomba point à la renverse, car une pensée d'espoir venait de traverser son cerveau aussi promptement que le coup de foudre qui venait de le frapper… Cet espoir, c'était Venture.

Les hommes qui redoutent le plus les situations extrêmes sont, évidemment, ceux qui, le moment terrible arrivé, se redressent avec le plus d'énergie. Le duc qui, une seconde aupara-

vant, avait failli tomber à la renverse, reconquit presque instantanément son calme et sa présence d'esprit. Il ramassa la lettre et l'enveloppe, les mit dans sa poche, ressortit de sa chambre sur la pointe du pied, car Zampa couchait dans un cabinet voisin, et gagna un escalier de service qui descendait aux écuries.

Maître Venture avait repris son accent anglais et gourmandait d'importance un palefrenier maladroit qui bouchonnait assez gauchement les deux chevaux qui venaient d'être dételés et placés dans leurs stalles.

Le duc s'approcha.

Comme il était fort pâle, en dépit de sa démarche assurée, Venture devina sur-le-champ que son maître venait d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Le duc lui fit un signe, et Venture comprenant ce signe s'éloigna de la stalle des chevaux et monta le pavé de l'écurie, après avoir dit toutefois au palefrenier :

– Maître Jean, vous ne savez pas votre métier et vous me pansez des chevaux de race comme des rosses de fiacre. Vous pouvez chercher une place : je vous renvoie. Vous serez remplacé demain.

– Comme vous voudrez, l'Anglais ! répondit insolemment le palefrenier.

Il n'avait point aperçu le duc.

Celui-ci entra dans la stalle d'une petite jument de selle qu'il affectionnait. Venture l'y suivit. Alors le duc tira la lettre de sa poche et la lui tendit. Venture la prit sans mot dire, la lut, puis il examina attentivement le cachet et l'enveloppe.

Le duc haussait la tête par-dessus le panneau de la stalle mobile sur la corde, pour voir si le palefrenier ne prenait pas garde à eux.

Mais le palefrenier continuait à laver les jambes de ses chevaux, les entortillait dans leurs flanelles et jurait comme un païen.

– Monsieur le duc, dit tout bas Venture, ceci est un congé en bonnes formes, mais ne vous lamentez point, et ne vous tenez pas pour battu. On en rappellera, comme disent les condamnés.

– Mais, murmura M. Château-Mailly, c'est inouï… Et qu'a-t-on pu dire au duc, que lui a-t-on persuadé ?

– Ils ont fait leur métier, comme nous ferons le nôtre.

Venture parlait avec une assurance qui remit quelque espoir au cœur du jeune duc.

Le faux cocher examinait toujours avec une scrupuleuse attention le cachet de l'enveloppe.

– Monsieur le duc, dit-il enfin, qui vous a apporté cette lettre ?

– Ce doit être mon valet de chambre.

– Zampa ?

– Oui. Il a dû la rapporter hier soir après notre départ.

– Eh bien ! dit froidement Venture, si cela est ainsi, votre valet de chambre vous trahit.

– Lui !... Zampa ?

– Mais oui, dit Venture.

– Comment ! à quoi pouvez-vous le savoir ?

– Tenez, répliqua le cocher, examinez bien le cachet.

– Eh bien ! fit le duc.

– Ne trouvez-vous pas l'empreinte un peu effacée ?

– En effet...

– Voici d'où cela vient ; cette empreinte, telle que vous la voyez là, n'a point été obtenue avec le cachet du duc.

– Avec quoi donc ?

– Avec un moule en cire molle, pris sur la première empreinte. La lettre a été décachetée et recachetée. Oh ! c'est fait habilement, ajouta Venture, et il faut être du métier pour s'en apercevoir.

– Ainsi cet homme me trompe ?

– Ce n'est point douteux, monsieur le duc.

– Mais... pour qui ? au profit de qui ?

– Hé ! mon Dieu, le sais-je ?... Très probablement au profit de ces ennemis mystérieux qui interceptent les lettres de la comtesse Artoff, volent celles que vous apportent les courriers, car...

Ici Venture s'arrêta comme s'il eût été frappé d'une inspiration soudaine.

Le duc le regarda et n'osa troubler sa méditation.

– Car, reprit le faux cocher, il est probable que vos ennemis n'auraient pas su que la comtesse écrivait au duc, non plus que vous attendiez un courrier d'Odessa... si quelqu'un de votre entourage, qui pénètre chez vous à toute heure, ne les en eût avertis.

– C'est juste, dit le duc.

Et tout à coup il se souvint du manuscrit brûlé dans le coffret, trois jours auparavant, quand il courait chez le duc, et il ne douta plus que Zampa n'eût mis à dessein le feu dans le fumoir.

– Je vais chasser ce misérable ! dit-il avec un mouvement de fureur concentrée.

– Gardez-vous-en bien ! fit Venture.

– Pourquoi ?

– Mais parce que cet homme peut vous être utile.

– Un traître !...

Le faux cocher se prit à sourire.

– Monsieur le duc, dit-il, a toute la naïveté d'un honnête homme ; si, comme moi, il avait vécu dans le monde des coquins, il saurait le parti qu'on peut tirer d'un ennemi caché qui se croit à l'abri.

– Faites ce que vous voudrez, murmura M. de Château-Mailly.

– Pardon, dit Venture tout bas, c'est monsieur le duc qui va faire ce que je lui dirai.

– Soit. Parlez…

– Monsieur le duc va remonter dans sa chambre et se mettre au lit.

– Bien, après ?

– Quand son valet entrera chez lui, monsieur le duc donnera toutes les marques d'un désespoir violent.

– Ensuite ?

– Ensuite rien. Je me charge de Zampa.

– Et je n'écrirai pas à M. de Sallandrera ?

– Non.

– Mais il part…

– Eh bien, il partira.

– Je commence à ne plus comprendre.

– C'est inutile, dit Venture avec l'impertinence d'un homme devenu nécessaire. J'ai mon idée, et d'ailleurs monsieur le duc sait bien que j'ai quelque intérêt à ce qu'il épouse mademoiselle de Sallandrera.

– C’est juste, dit le duc, qui commençait à avoir une foi aveugle en cet auxiliaire qui s’était manifesté à lui d’une manière si inattendue.

Et il quitta Venture, résolu à suivre ses conseils. Quelques minutes après qu’il eut quitté l’écurie, Zampa y entra. Venture venait d’en sortir également pour aller tranquillement se coucher.

Zampa ne trouva auprès des chevaux que le palefrenier ; il s’en approcha avec une sorte de mystère et cligna de l’œil en le regardant.

– Eh bien ? lui dit-il.

– Eh bien ! répondit le palefrenier. J’ai mon compte.

– Le cocher t’a congédié ?

– Net, monsieur Zampa.

– Très bien. Je parlerai pour toi à M. le duc et tu rentreras dans huit jours. Voilà tes dix louis.

Et Zampa mit en effet dix pièces de vingt francs dans la main du palefrenier. Celui-ci empocha l’argent, tortilla ensuite son fouet dans sa main gauche et finit par regarder Zampa.

– Ah çà ! lui dit-il, pourquoi diable m’avez-vous promis dix louis si je me faisais congédier par le nouveau cocher ?

– Mais, dit Zampa, c’est que je veux donner ta place à un de mes parents que je protège.

– Ah !…

– Voilà la raison, l'ami.

– Mais si votre cousin prend ma place, vous ne me la rendrez pas dans huit jours ?

– Pardon.

– Et comment cela ?

– Dans huit jours, de palefrenier mon parent sera passé cocher, et j'aurai fait congédier l'Anglais.

Le palefrenier salua Zampa comme un profond politique, et se contenta de cette explication.

Zampa murmura à part lui :

– Le nouveau palefrenier entrera demain. Cet Anglais est un niais, il fera ce que je voudrai.

À peu près à l'heure où M. le duc de Château-Mailly, de retour de Lieusaint, décachetait cette terrible lettre de congé que Zampa avait rapportée la veille à onze heures du soir de l'hôtel de Sallandrera, le faux marquis de Chamery se trouvait chez sir Williams.

L'aveugle était encore au lit, mais éveillé, adossé à une pile de coussins et son ardoise sur ses genoux.

Rocambole était assis auprès de lui, les jambes croisées, un *puros* aux lèvres, dans l'attitude nonchalante d'un homme à qui la fortune a donné un rendez-vous sérieux et qui l'attend avec la conviction qu'elle va venir. Le disciple racontait à son maître sa dernière entrevue avec Conception, entrevue qui avait suivi de deux heures cette scène assez dramatique qui s'était déroulée

entre l'Espagnole et le jeune duc, en présence de M. de Sallandrera, caché dans le cabinet de toilette.

– *Ainsi,* écrivit l'aveugle sur son ardoise, *le duc est complètement coulé ?*

– Complètement, témoin cette lettre que M. de Sallandrera lui a écrite hier soir.

– *Et Conception est persuadée que son père la conduira en Franche-Comté ?*

– Dame ! le duc vient d'écrire à Fabien, mon très honoré et niais beau-frère, le mot que voici :

« Mon cher vicomte,

« Dans notre entrevue d'hier, je n'osais vous préciser au juste, prévoyant, hélas ! de graves soucis de famille, l'époque où je pourrais vous accompagner en Franche-Comté pour y visiter votre maison du Haut-Pas dont le prix, fort raisonnable, du reste, et la situation pittoresque me séduisent ; mais un dénouement aussi imprévu que douloureux pour moi à ces soucis auxquels je faisais allusion me rend ma liberté. Je suis donc à vos ordres, et si la comtesse d'Asmolles était du voyage, ma femme et ma fille en seraient ravies.

« Bien et toujours à vous,

« DUC DE SALLANDRERA. »

– Eh bien ! dit Rocambole, que t'en semble ?

Sir Williams écrivit :

– *As-tu vu Fabien ?*

– Je le quitte.

– *Que t'a-t-il dit ?*

– Il est prêt à partir demain, ainsi que Blanche. Ils sont trop dans mes intérêts pour qu'il en soit autrement.

– *Fabien a-t-il écrit au duc ?*

– Oui.

– *Verras-tu Conception ?*

– Ce soir.

Sir Williams demeura pensif un moment et Rocambole respecta sa rêverie.

L'aveugle reprit :

– *Nous n'avons toujours pas de nouvelles de Venture ?*

– Aucune, et cela m'inquiète…

– *Moi aussi,* écrivit l'aveugle.

Et, après une seconde pause et une nouvelle rêverie, il écrivit :

– *Le drôle nous a trahis une fois déjà, il pourrait bien nous trahir encore.*

– J'en ai peur…

– Heureusement, il lui sera difficile d'avoir la clef de l'énigme, Baccarat est partie.

– C'est vrai.

– Cependant, et à tout hasard, il faut en finir avec le duc.

Rocambole tressaillit.

– Ah ! parbleu ! dit-il, je présume que tu vas me dire, mon oncle, quel est ton plan en ne voulant pas que j'accompagne tout d'abord Fabien et le duc de Sallandrera, et que j'entre, dès demain, en qualité de palefrenier, chez M. de Château-Mailly.

– *Non,* fit l'aveugle d'un signe de tête.

– Pourquoi ?

– Parce que tu es toujours pour moi un jeune étourdi, et qu'il ne faut te confier un plan qu'à l'heure même de l'exécution.

– Merci de la confiance !

Et Rocambole se dressa et regarda sir Williams, qui continuait à griffonner sur son ardoise et traçait cette phrase :

– Pour aujourd'hui, tu peux te reposer sur tes lauriers, et vivre en parfait gentilhomme, qui n'a d'autre souci que celui de dépenser convenablement ses revenus. Descends chez ta sœur, et demande-lui à déjeuner.

– Bon ; après ?

– Après, va te promener.

– Et puis ?

– *Tu iras faire un mistigri à ton cercle.*

– Mon oncle, dit Rocambole, je crois que tu te moques de moi.

– *Oui,* fit la tête railleuse de sir Williams en s'inclinant de haut en bas.

Cependant il ajouta avec son crayon :

– *Après ton dîner, et avant d'aller faire tes adieux à Conception, tu monteras ici et je t'expliquerai pourquoi le duc de Château-Mailly a besoin d'un palefrenier. Bonsoir !*

– Bonsoir, mon oncle.

Rocambole se leva, serra la main de son hideux mentor et descendit chez la vicomtesse d'Asmolles.

C'était l'heure du déjeuner.

– Mon cher ami, lui dit Fabien en se mettant à table, pourrait-on te faire une simple question ?

– Sans doute.

– Tu as tenu à ce que je vendisse le Haut-Pas à M. de Sallandrera ?

– Certainement.

– Tu tiens également à ce que nous partions dès demain pour en faire les honneurs au duc ?

– Comme tu le dis.

– Tu y tiens surtout parce que mademoiselle Conception sera du voyage ?

– Naturellement.

– Alors, pourquoi ne veux-tu pas en être, toi ?

– C’est une erreur.

– Comment ! tu pars avec nous ?

– Pas le moins du monde ; je vous rejoindrai.

– C’est singulier.

– Mais non. Pendant les quatre ou cinq jours que je serai séparé de vous, vous aurez le temps de parler de moi.

La vicomtesse se mit à sourire ; elle était femme, elle avait compris.

– Mon frère, dit-elle, est un diplomate, il nous nomme ses ambassadeurs.

Rocambole suivit à la lettre le programme de sir Williams.

Il monta à cheval une heure, fit une partie à son club, dîna en famille et assista à la clôture des caisses de voyage de sa sœur ; puis il monta chez l’aveugle.

– Eh bien ! mon oncle, dit-il, vas-tu me dire pourquoi je dois entrer comme palefrenier chez M. de Château-Mailly ?

Sir Williams écrivit sur son ardoise :

– *Sais-tu ce que c'est que le* charbon ?

– Le charbon ? fit Rocambole, mais c'est une maladie mortelle chez les races bovine et chevaline.

– *Et chez les hommes,* ajouta sir Williams, dont les traits hideux s'illuminèrent d'un cruel sourire.

XIV

Ce soir-là, vers onze heures environ, un chiffonnier, la hotte au dos et sa lanterne à la main, parcourait lentement le boulevard des Invalides, et s'adressait le monologue suivant :

– On ne se figure pas, dans le monde, comme il est utile pour des gens distingués comme moi d'aller souvent au spectacle. Le théâtre est plein d'enseignements. Si je n'avais pas vu autrefois M. Frédérick Lemaître dans son rôle du Chiffonnier, bien certainement je n'aurais pas aussi bien composé mon petit costume de circonstance. Je suis l'artiste en guenilles le plus accompli en ce moment.

Et le chiffonnier jeta un coup d'œil admirateur sur l'ensemble de haillons qui le couvrait.

Puis il continua :

– Évidemment, quand un voleur veut être en sûreté, il n'a qu'à se cacher dans un corps de garde ou dans la maison du commissaire de police. On ira le chercher partout, excepté là. Or, mon ami Rocambole avait rencontré la veuve Fipart sous les apparences d'une commerçante en chiffons, je puis me risquer sous ce travestissement sans le moindre danger.

À ce monologue, on a reconnu Venture.

Le drôle avait eu raison, en rappelant le célèbre mélodrame du *Chiffonnier* et le costume étourdissant de Frédérick dans

cette pièce[5]. Il avait copié si merveilleusement le célèbre comédien, qu'on eût juré voir en lui un chiffonnier modèle, et, bien certainement, sous cette défroque, il ne ressemblait pas plus au nouveau cocher de M. le duc de Château-Mailly que le cocher ne ressemblait à M. Jonathas, l'hôte du garni de la place Belhomme, à Montmartre.

Le chiffonnier remonta le boulevard jusqu'à l'angle de la rue de Babylone, s'assit sur un banc, tira de sa poche une pipe, la bourra, et, après l'avoir allumée, poursuivit son monologue.

– Voyons, se dit-il, je crois qu'il est bon d'analyser les faits et d'envisager froidement les choses. Commençons. Il y a une assez jolie partie de cartes engagée, dont l'enjeu est mademoiselle Conception de Sallandrera, l'héritière d'une grandesse espagnole et de quelques millions. Quels sont les joueurs ? M. de Château-Mailly et Rocambole. Mais, continua Venture, qui était serré en logique, Rocambole joue-t-il pour son compte ou pour celui d'autrui ? Telle est la question. Dans le premier cas, comment se nomme-t-il, dans quelle peau est-il entré ? Voilà ce que je ne sais pas et ce qu'il faut absolument que je sache. Dans le second, à quel adversaire sérieux avons-nous affaire ? Depuis vingt-quatre heures je prends mes renseignements et ne devine absolument rien. On ne connaît aucun prétendant à la main de mademoiselle Conception, aucun prétendant sérieux, bien entendu… Cependant la maman Fipart a vu Rocambole sur ce boulevard, à minuit. D'où sortait-il ? Foi de Venture, dussé-je passer huit nuits consécutives ici, je verrai bien si on entre ou si on sort de l'hôtel Sallandrera par la petite porte.

Et Venture se prit à arpenter le boulevard, tantôt en remontant et s'éloignant du quai, tantôt descendant vers la ri-

---

5 *Le Chiffonnier de Paris,* créé par Félix Pyat pour Lemaître en 1847. Pièce socialisante où l'on a voulu voir les prémisses de 1848.

vière, mais ne perdant pas de vue les jardins de l'hôtel Sallandrera.

Vers minuit, il entendit un pas rapide qui venait du quai.

En même temps, il vit un domestique en livrée noisette, qui remontait le boulevard en sifflant un refrain populaire aux barrières. Le laquais passa près de lui, sifflant toujours, doubla le pas et entra dans la rue de Babylone ; mais presque aussitôt il en ressortit, rasa le mur du jardin, et disparut comme une apparition fantastique.

La petite porte s'était ouverte et refermée sur lui.

– Oh ! oh ! dit Venture, serait-ce donc Rocambole lui-même ? Dans tous les cas, mademoiselle Conception me paraît légère de recevoir son amant à pareille heure, et dans un semblable costume. (Et il continua sa promenade, ajoutant :) Or, si ce n'est point Rocambole lui-même, peut-être est-ce un de ses gens, à moins toutefois que ce ne soit simplement un domestique de l'hôtel.

Ces trois hypothèses étaient également admissibles.

Une heure s'écoula, personne ne ressortit.

Venture commençait à perdre patience.

– Ah ! ma foi ! se dit-il, j'y passerai la nuit s'il le faut.

Et il éteignit sa lanterne et se coucha au bord du ruisseau, en travers de la petite porte, comme un homme ivre, mais l'oreille collée contre terre, de façon à percevoir distinctement les moindres bruits. Quelques secondes après, il crut entendre des pas qui résonnaient sur le sol du jardin.

Il ferma les yeux et laissa échapper un ronflement sonore de sa poitrine. La porte s'ouvrit presque aussitôt.

Venture ouvrit un œil, et comme la nuit n'était pas très noire, il put voir deux silhouettes s'encadrer dans la porte. L'une était celle du domestique, l'autre celle du négrillon de Conception.

Le domestique allongea sa main vers celle du nègre et dit :

– Voilà pour vous.

Venture entendit en même temps que ces paroles un bruit métallique, celui de l'or qui se heurte.

Le négrillon répondit en saluant avec respect :

– Merci, monsieur le marquis.

La porte se referma et le domestique, en mettant le pied sur le boulevard, heurta Venture et fit un faux pas.

– Ivrogne ! dit-il en continuant son chemin.

– Corbleu ! murmura le faux chiffonnier en se redressant à demi, comme un homme brutalement arraché à son sommeil, tu n'as pas pris cette fois, mon bonhomme, la peine de me dissimuler ta voix, et c'est bien la même qui m'a donné mes instructions la nuit où je suis parti pour l'Espagne. Ah ! tu es domestique et tu entres à minuit passé par les petites portes, et on t'appelle monsieur le marquis. Peste !

Venture se releva, remit sa hotte sur son dos, reprit sa lanterne et la ralluma.

Rocambole, car c'était lui, continua son chemin vers le quai. Mais Venture avait de bonnes jambes et il le suivit à cinquante pas de distance. Le faux domestique gagna le quai, arriva au pont de la Concorde, le traversa ainsi que la place de ce nom, et se dirigea vers la rue Royale. Alors Venture marcha un peu plus vite de peur de le perdre de vue.

Arrivé au faubourg Saint-Honoré, le domestique alla prendre la rue de la Madeleine et ensuite la rue de Surène. Le chiffonnier s'était insensiblement rapproché de lui, et il n'en était plus qu'à une trentaine de pas lorsqu'une porte s'ouvrit devant le domestique et se referma sur lui.

– Bon ! dit Venture, je sais où tu demeures, à moins toutefois que tu n'ailles là que pour y changer de costume, monsieur le marquis, et ceci, je vais bien le savoir.

De nouveau Venture éteignit sa lanterne et alla s'installer dans une sorte de renfoncement formé entre deux maisons. Il s'assit sur une borne et attendit. Il était alors près de deux heures du matin.

Le faux chiffonnier avait attaché son regard sur la façade de la maison.

– Si tu demeures sur le devant, s'était-il dit, je verrai bien ta lumière.

Et, en effet, environ trois minutes après que la porte se fut fermée sur Rocambole, les croisées de l'entresol s'éclairèrent discrètement ; puis il sembla à Venture qu'une lumière allait et venait derrière les doubles rideaux de lampas.

Les croisées demeurèrent éclairées environ une heure, puis la lumière s'éteignit. Venture attendait toujours, à son poste d'observation.

– Ou tu demeures là, pensait le bandit, ou tu n'y viens que pour changer de costume. Dans le premier cas, tu vas te mettre au lit ; dans le second, tu ne tarderas pas à sortir. Attendons encore…

Mais Venture attendit vainement, car il ne savait pas que la maison avait deux portes et que c'était à la seconde, celle par laquelle Rocambole n'entrait jamais et sortait toujours, que le coupé du marquis attendait. Aussi, les yeux fixés sur la première, il ne fit nulle attention à la seconde, qui s'ouvrit et donna passage à un homme enveloppé d'un manteau.

Cet homme monta dans le coupé, fit un signe au cocher, et la voiture s'éloigna.

Venture attendait toujours et une heure encore s'écoula.

– Allons ! se dit-il, je sais maintenant à quoi m'en tenir. C'est bien ici que M. le marquis a son domicile légal et politique. Nous verrons, demain soir, à mettre la main sur ces fameux papiers que, bien certainement, il n'a pu brûler. Rocambole n'est pas homme à anéantir des chiffons qui valent mieux que de l'or en barre.

Et le faux chiffonnier s'éloigna fort tranquillement.

Le lendemain, sur les huit heures du matin, un commissionnaire se présenta rue de Surène. Ce commissionnaire, c'était toujours Venture. Venture, affublé d'une veste bleue, d'une casquette qui lui couvrait le front et de laquelle s'échappaient des cheveux roux que l'homme à la polonaise eût enviés.

Il avait une lettre à la main, et il entra dans la loge du concierge d'un air lourd et niais particulier aux Auvergnats ou aux Savoyards fraîchement débarqués sur le bitume parisien.

– Monsieur le marquis ? demanda-t-il.

Le concierge, qui lisait gravement son journal, afin de se tenir au courant de la politique, releva la tête, toisa le commissionnaire et lui dit :

– Monsieur le marquis ! quel marquis ?

– Ah ! dit naïvement le valet public, je ne sais pas son nom. C'est une petite dame qui vient de me remettre cette lettre au coin de la rue de la Madeleine en me disant que vous saviez bien.

– Il n'y a pas de marquis dans la maison.

Cette réponse fit reculer Venture d'un pas.

– Mais c'est un jeune homme, un grand mince, blond, qui demeure à l'entresol !

– Sur la rue ou sur la cour ?

– Sur la rue.

– C'est M. Frédéric, je ne lui connais pas d'autre nom ; il n'est pas marquis, répliqua le concierge, qui sans doute avait une consigne rigoureuse.

Venture ouvrit une grande bouche, laissa voir un sourire bête et dit :

– Oh ! c'est pour sûr histoire d'enjôler la petite dame qu'il se sera fait marquis.

– C'est possible, dit le concierge.

– Eh bien ! il y est, ce monsieur ?…

– Non.

– Comment ! il est sorti ?

– Parti en voyage pour huit jours.

– Depuis quand ?

– Depuis une heure.

Venture salua et se retira, mais non sans avoir toisé le portier pour essayer de deviner s'il était sincère dans sa réponse.

En même temps, il jeta un regard rapide dans la cour et tressaillit. La cour lui parut plus large et plus profonde que la maison. Il sortit, et aperçut la seconde porte ouverte. C'en fut assez pour lui, il devina tout.

– Je suis un niais et un maladroit, se dit-il, et j'ai été *refait* cette nuit. Mon marquis est entré par une porte et sorti par l'autre. C'est lui que j'ai vu monter dans le coupé… Oh ! oh ! acheva Venture, maître Rocambole me paraît à son affaire, il va la nuit à l'hôtel Sallandrera, et il a un coupé à deux chevaux…

Le prétendu commissionnaire s'en alla comme il était venu, négligeant de laisser la lettre, si toutefois on peut donner ce nom à une enveloppe sans adresse renfermant une feuille de papier blanc. Puis il gagna la Madeleine, tourna dans la rue Tronchet, et se dirigea vers la rue de la Pépinière, passage du

Soleil. Le passage du Soleil renferme trois ou quatre hôtels garnis de bas étage où logent des ouvriers, des commissionnaires et même quelques employés des magasins de nouveautés des environs.

Venture entra dans l'un de ces établissements, prit une clef accrochée à un clou dans la loge d'un portier raccommodeur d'habits, et grimpa à un sixième étage, où il pénétra dans un petit cabinet garni d'une table, de deux chaises et d'une malle assez volumineuse.

– On ne croirait jamais, se dit-il, en jetant un regard dédaigneux à ce triste ameublement, que c'est ici le logis d'un homme qui a vingt et quelques mille francs d'économies et qui est menacé d'un prochain héritage de vingt-cinq mille livres de rente.

Ce disant, Venture se déshabilla des pieds à la tête, ouvrit sa malle et en retira une redingote bleue, un pantalon noir et un gilet de cachemire rouge. Le tout était un peu fané, mais lorsque Venture l'eut revêtu, il eut tout de suite l'apparence et la tournure d'un brave commerçant assez bien dans ses affaires et qui court la place de Paris pour acheter des marchandises.

La maison du passage du Soleil était construite comme plusieurs vieilles maisons de Paris, c'est-à-dire qu'elle avait deux escaliers qui se rejoignaient aux étages supérieurs et n'en formaient plus qu'un seul. L'un de ces escaliers, celui par lequel Venture était monté, prenait naissance dans le passage ; l'autre, qui commençait au cinquième étage, descendait rue de la Pépinière.

Ce fut dans ce dernier que le commissionnaire, transformé en épicier, s'engagea. Il traversa la rue de la Pépinière, prit celle d'Anjou-Saint-Honoré, et arrêta d'un geste une de ces voitures de remise dont le cocher a reçu le sobriquet de *maraudeur*.

– Voilà, bourgeois, dit l'automédon libre, en ouvrant la portière avec empressement. Où faut-il vous conduire ?

– Au Gros-Caillou.

– Quelle rue ?

– Rue de l'Église, 5, à côté de l'École militaire ; il y a un pourboire…

– Connu ! dit le cocher qui monta sur son siège et fouetta sa rosse.

Une grande demi-heure après, Venture atteignit la rue de l'Église et descendit de voiture devant la maison qui portait le numéro 5. Cette maison, élevée de deux étages, avait un aspect très honnête, et un concierge bottier en vieux montra, par son carreau entrouvert, une face rougeaude et un large nez surmonté de besicles d'argent.

– Eh bien ! l'ami, dit Venture, comment vous entendez-vous avec maman ?

– Une bien digne femme, *môssieu,* répondit le portier en saluant jusqu'à terre. Mon *épouse,* qui lui fait son ménage et ses petites provisions, dit que c'est un agneau pour la douceur.

Venture regarda le portier en souriant et cligna légèrement de l'œil.

– Pauvre chère femme ! murmura-t-il, elle a assez travaillé comme ça pour avoir le droit de se reposer. Nous étions huit enfants, moi qui vous parle ; elle nous a tous élevés.

– Ça se peut bien, dit le portier.

– Cependant, continua Venture, j'ai peur que de ne plus rien faire finisse par l'ennuyer…

– Ça se peut bien encore, *môssieu.*

– Les gens qui ont toujours *bûché,* voyez-vous, ça aime le travail comme d'autres aiment le plaisir.

– Ah ! dame !…

– Et si je pouvais lui trouver une petite besogne bien douce, quelque chose comme un fonds d'hôtel garni, par exemple !

– Tiens !… dit le portier, justement celui-ci est à vendre…

– Bah ! fit Venture, qui avait déjà lorgné une affiche placée à la porte.

– La propriétaire, continua le portier, veut se retirer, et elle cherche à se débarrasser de son fonds…

– Est-ce cher ?

– C'est pour rien ; huit mille francs.

– Combien de numéros ?

– Seize.

– Et le bail ?

– Encore six ans. Quinze cents francs de loyer. Bonne clientèle ; rien que des femmes de sous-officiers. Jamais une chambre libre.

– Eh bien ! dit Venture, je vais voir maman ; en descendant, nous pourrions bien causer de ça.

Et Venture monta au premier étage de l'hôtel et frappa à une porte située à droite du palier.

– Entrez !… la clef est sur la porte, cria de l'intérieur une voix cassée.

Venture tourna la clef et se trouva sur le seuil d'une jolie chambre meublée, accompagnée d'une petite cuisine. Les meubles étaient en noyer, les rideaux en damas bleu. Un canapé et quatre fauteuils garnissaient les murs.

Assise sur le canapé, il y avait une vieille femme vêtue de noir des pieds à la tête comme une artisane de province qui est à son aise. Elle avait une tabatière en argent, des lunettes sur le nez et elle lisait un journal. On eût dit la plus honnête vieille femme du monde.

– Tonnerre ! maman, s'écria Venture ravi, tu ressembles à une dame patronnesse. Tu as un air véritablement distingué. Et quand on songe que je t'ai donnée ici pour madame veuve Brisedoux, native de Bayeux en Normandie, ancienne marchande de légumes et mère de *môssieu* Honoré Brisedoux, négociant épicier de la place de Paris…

Et après cette tirade pompeuse, maître Venture ferma la porte et s'assit auprès de la veuve Fipart, qui, on le voit, avait subi une notable métamorphose.

XV

Comment la veuve Fipart, que nous avons laissée à Clignancourt, dans un taudis, couverte de haillons et sans autres moyens d'existence que sa hotte et son crochet, se trouvait-elle rue de l'Église, et dans le costume où nous la voyons ? C'est ce que nous allons expliquer en peu de mots.

Du moment où il eut décacheté la lettre de la comtesse Artoff au duc de Sallandrera, et se trouva, grâce aux quelques renseignements que la veuve Fipart lui donna, sur la piste de la vaste intrigue ourdie par Rocambole, Venture comprit la nécessité absolue où il était d'éloigner de Clignancourt, et, pour ainsi dire, de confisquer l'horrible vieille à son profit. En effet, il pouvait se faire que Rocambole la retrouvât, qu'il la forçât à lui avouer où il était, lui, Venture.

D'un autre côté, la haine que celle-ci manifestait pour son fils d'adoption était chose précieuse dans les circonstances présentes, et Venture avait compris tout de suite que s'il était obligé d'établir, à un moment donné, l'identité de son adversaire, ne fût-ce qu'aux yeux de M. de Château-Mailly, la veuve Fipart lui serait d'un secours puissant, sinon indispensable. Aussi, dès la veille, jour de son installation en qualité de cocher chez M. de Château-Mailly, Venture avait-il songé au Gros-Caillou comme étant peut-être le seul quartier de Paris où Rocambole ne songerait point à venir chercher maman Fipart, si, toutefois, il ne demeurait point persuadé de sa mort. Aussitôt, il s'était mis en mesure d'y trouver un logement convenable pour la chiffonnière et, au bout d'une heure de recherches, il avait jeté son dévolu sur une chambre meublée de la rue de l'Église, laissée

vacante le matin même par un maître tailleur de régiment qui était parti avec son bataillon. Venture s'était donné pour un brave épicier, vieux garçon qui attendait sa mère, laquelle devait arriver de province.

– Elle restera avec moi, avait-il dit, et je lui rendrai la vie douce pour ses vieux jours, mais comme le logement que je lui fais préparer au-dessus de ma boutique n'est pas encore arrangé, je vais la loger en garni pour quelques jours.

Il avait terminé en payant une quinzaine d'avance ; puis il avait donné dix francs de denier à Dieu au portier, promis quinze francs à sa femme pour faire le ménage ; ensuite, il était bravement allé à Clignancourt emportant sous son bras une défroque achetée chez la première marchande à la toilette qu'il avait trouvée sur son chemin. Deux jours après, précédée d'une grosse malle, la veuve Fipart émerveillée avait pris possession de cette chambre meublée qui pour elle était un véritable palais.

– Eh bien ! maman, lui dit Venture en s'asseyant auprès d'elle, comment supportez-vous l'existence aujourd'hui ?

– Je crois que j'ai bu un coup de trop, répondit la vieille.

– Hein ? répondit Venture, est-ce que tu vas continuer à te livrer à la boisson, la fée aux guenilles ?

– Plus souvent, j'ai seulement pas bu un simple *poisson* d'eau-de-vie, vu que tu m'avais recommandé de me *respecter,* j'ai pris mon café comme une marquise, voilà tout.

– Alors, quéque tu veux dire par ton coup de trop ?

– Je veux dire que tout ce qui m'arrive ressemble à ce que je rêve quand je suis en gaieté.

– Ah ! bon, je comprends… Tu crois rêver…

– Là ! vous y êtes…

– Eh bien ! dit Venture, ce sera bien autre chose encore tout à l'heure.

– Est-ce que vous allez me faire des rentes ?

– C'est bien possible.

La veuve Fipart écarquilla ses petits yeux rouges.

– Ah ! maman, reprit Venture avec bonhomie, tu ne sais pas ce qui te pend au bout du nez.

– C'est-y un héritage ?

– À peu près.

Et comme la veuve Fipart ne trouvait ni un mot ni un geste pour peindre sa stupéfaction, Venture ajouta : – Comment trouves-tu le quartier ?

– Charmant. Il est plein de militaires… J'aime les militaires, moi.

– Et cette maison, la veux-tu ?

– Ah ! s'écria la vieille d'une voix tremblante d'émotion, est-ce que vous voulez que je me *périsse* de joie ?

– Écoute donc, poursuivit Venture, le fonds de l'hôtel est à vendre, je vais l'acheter, tu le géreras.

– Jour de Dieu ! je deviens folle…

– Et si dans quelque temps je suis content de toi, je te passe tout en ton nom.

Ces derniers mots, au lieu de mettre le comble au bonheur de la veuve Fipart, produisirent sur elle un effet tout opposé. La veuve de l'infortuné Nicolo était une femme de tête et elle comprit sur-le-champ que si Venture était homme à donner beaucoup, c'est qu'il avait plus encore à demander. Elle releva ses besicles sur son front, posa son journal, ouvrit sa boîte d'argent, y prit une pincée de tabac qu'elle aspira lentement et dit avec calme :

– Voyons, il paraît que nous avons besoin de maman Fipart.

– Parbleu.

– Eh bien ! causons un peu.

– Soit, causons.

– Tu me donnes le fonds de l'hôtel, tu renouvelles le bail pour quinze ans…

– Diable ! fit Venture, comme nous y allons, la petite mère.

– Attends donc… Et tu mets tout en mon nom, n'est-ce pas ?

– C'est dit.

– Bon. Maintenant, voyons ce que je dois faire pour gagner tout cela. Si tu es ladre, on réfléchira.

– Je vas t'expliquer la chose.

– J’écoute.

– Tu te souviens de feu Nicolo ?

– Hélas ! murmura la vieille, qui mit sur ses yeux son mouchoir à carreaux saupoudré de tabac.

– J’ai ouï dire, continua Venture, que le pauvre diable s’est réfugié à l’abbaye de Monte-à-Regret (est monté sur l’échafaud).

– Hélas ! on l’a *fauché* (guillotiné). Et pourtant, soupira la veuve Fipart, il était innocent.

– Je le sais.

– Mais c’est la faute de cette petite canaille de Rocambole, qui m’a entortillée, en me prouvant que mossieu Nicolo avait eu des torts… Une femme jalouse, voyez-vous, c’est capable de tout.

– Et puis, observa Venture, on te donne dix mille francs.

– Tiens ! je n’y pensais plus…

– Oh ! c’est un détail, après tout.

– Bon ! fit la veuve Fipart, mais pourquoi me parles-tu de Nicolo ? Est-ce qu’il faudrait à présent innocenter sa mémoire ?

– C’est inutile. Mais il peut arriver que j’aie besoin de ton *chiffon rouge* (la langue).

– Contre qui ?

– Contre Rocambole.

– Oh ! le petit poison ! murmura la veuve Fipart avec colère, en voilà un que je *ferais faucher* volontiers.

– C'est ce que j'allais te proposer, puisque tu veux finir tes jours en tenant un hôtel garni, fréquenté par des militaires.

– Ça va. Mène-moi chez le juge d'instruction. Est-ce qu'il est arrêté ?

– Pas encore…

– Ah !

– Mais je suis sur la piste.

– Eh bien ! quand tu voudras, tu n'as qu'à me faire signe. On mènera la chose rondement.

– Et le lendemain de la *fauchaison,* l'hôtel sera en ton nom.

Et sur cette conclusion peu rassurante pour Rocambole et qui eût certainement causé quelque inquiétude à M. le marquis de Chamery, Venture se leva, souhaita le bonjour à la vieille et ajouta : – À propos, tu sais que je me suis fait cocher ?

– Cocher, toi ?

– Oui, mais c'est dans une bonne maison, et à la seule fin de faire raccourcir un peu Rocambole.

– Le fait est, murmura la vieille avec un horrible sourire, qu'il est un peu grand… Il a poussé comme un tournesol, mon nourrisson.

– Et les enfants précoces ne vivent pas, acheva le bandit.

Venture quitta maman Fipart, et trouva la propriétaire de l'hôtel garni dans la loge du concierge. Il débattit le prix de l'hôtel, gagna un rabais de cinq cents francs, et, séance tenante, passa un acte sous seing privé. Cela fait, il remonta dans sa voiture de remise.

– Où va le bourgeois ? demanda de nouveau le cocher.

– Rue de la Pépinière, répondit Venture.

Arrivé là, celui-ci grimpa de nouveau à son sixième étage, et reprit dans cette malle volumineuse, qui renfermait ses vingt mille francs, sa livrée de cocher, sa perruque poudrée et son chapeau galonné d'or.

Un quart d'heure après il redescendit et se dirigea vers la place Beauvau.

Quand il arriva à l'hôtel de Château-Mailly, le duc était dans les écuries, assistant au pansage.

– Ah ! vous voilà, dit-il en anglais au cocher, je viens d'empiéter sur vos attributions.

Venture regarda le duc. Celui-ci continua :

– Hier, vous avez congédié un palefrenier ?

– Oui, monsieur le duc.

– Ce matin, j'en ai pris un à mon service.

– Ah ! fit Venture avec insouciance.

– Il doit entrer ce soir, continua le duc. Le pauvre garçon m'a paru assez misérable ; il connaissait le palefrenier congédié, il est venu s'offrir. Quand je suis descendu, je l'ai trouvé dans la cour, il vous attendait, je l'ai engagé.

– Monsieur le duc est maître chez lui, répondit le cocher avec respect.

Tout en répondant au duc, Venture s'adressa le petit monologue suivant : – Les gens honnêtes et naïfs comme mon noble maître ne comprennent jamais certaines choses. Le duc va m'accabler de questions. Si j'ai le malheur de lui répondre, si je le mets au courant de mes démarches de cette nuit, d'abord il est capable de vouloir aller lui-même rue de Surène ; ensuite… Ah diable ! mais il n'y a pas d'*ensuite* du tout, attendu que si je lui raconte que j'ai vu un homme sortir à minuit de l'hôtel Sallandrera, il ne voudra plus de mademoiselle Conception à aucun prix. Je vais lui battre la campagne, c'est le plus simple.

Mais le duc savait que Venture avait passé la nuit dehors, et il désirait ardemment savoir ce qui s'était passé.

Il y avait, à l'extrémité de l'écurie, un cheval arabe que M. de Château-Mailly montait souvent et qu'il affectionnait d'une façon toute particulière. Jamais le jeune duc ne venait voir ses chevaux sans visiter Ibrahim, caresser sa croupe lustrée, et lui donner un mot d'amitié. Les palefreniers étaient habitués à cette prédilection ; aussi pas un d'entre eux ne s'étonna de le voir se diriger vers la stalle d'Ibrahim.

Venture le suivit.

Alors le duc regarda son cocher.

– Eh bien ? dit-il.

– Ça marche, répondit Venture.

– Quoi ?

– J'ai des renseignements.

– Sur mes ennemis ?

– Sur votre rival.

M. de Château-Mailly tressaillit.

– Mais, continua Venture, monseigneur m'a promis de se fier à moi.

– Sans doute.

– Et de ne point m'interroger.

– Soit, dit le duc.

Venture reprit tout haut :

– Est-ce que le palefrenier engagé par monsieur le duc est anglais ?

– Ma foi, répondit M. de Château-Mailly, je le crois bon teint, celui-là. Tenez, précisément le voilà qui arrive.

Et le duc montra à Venture le nouveau palefrenier, qui, en effet, entrait dans les écuries. Ce palefrenier paraissait être un homme de vingt-cinq à trente ans, il avait les cheveux d'un rouge carotte, le visage couleur de brique. Et les cochers du célèbre loueur de la rue Basse, dont nous avons parlé dans le cours de ce récit, l'eussent reconnu bien certainement. C'était John, le même John qui avait donné mille francs au cocher du

fiacre vert chargé de conduire chaque nuit don José à Asnières, à la seule fin de prendre une fois sa place… Ou plutôt c'était Rocambole… Rocambole, l'homme aux déguisements multiples, et si merveilleusement métamorphosé, cette fois, que Venture lui jeta un regard des plus indifférents.

Il est juste aussi d'avouer que si Rocambole avait fait peau neuve des pieds à la tête et ne ressemblait en aucune façon ni au vicomte de Cambolh, ni au marquis don Inigo de los Montes, Venture avait subi, lui aussi, une sensible transformation. Il avait coupé ses favoris, taillés en côtelettes, et rasé ses cheveux, qui étaient noirs semés de quelques filets d'argent. Puis, à la place des premiers, il s'était appliqué, avec le savoir-faire d'un acteur, une paire de favoris rouges. Une perruque poudrée lui cachait une partie du front ; en outre, son visage était coloré et vermeil comme une trogne de vrai John Bull. Grâce à un corset lacé à outrance, Venture avait dissimulé un bon tiers de son embonpoint. Enfin sa superbe livrée bleu de ciel à revers cerise, qui lui tombait sur les talons, achevait de faire disparaître en lui tout vestige de l'homme primitif.

Venture n'avait pas reconnu Rocambole, Rocambole ne reconnut pas Venture.

Au reste, il leur arriva à l'un et à l'autre ce qui arrive souvent pour des adversaires qui vont croiser le fer. Chacun d'eux est beaucoup plus préoccupé du soin de défendre sa propre vie que de prendre celle de son antagoniste.

Venture jouait si bien son rôle d'Anglais que, persuadé qu'il se trouvait en présence d'un Anglais véritable, il s'appliquait bien plus à prononcer méthodiquement chaque mot, à rendre chacun de ses gestes avec un naturel parfait, qu'à examiner attentivement son interlocuteur. La même pensée domina complètement Rocambole.

– Où avez-vous travaillé ? demanda le cocher.

– À Londres.

– Chez qui ?

– Chez Lord W…

– Et puis ?

– Chez le marquis de L…

– Et… à Paris ?

– Chez le duc de R…

– Combien voulez-vous gagner ?

– Ce que vous voudrez, dit humblement le palefrenier.

– C'est bien, on verra.

Venture étendit sa main vers une stalle qui renfermait le cheval le plus difficile et le plus fougueux des écuries.

– Pansez-moi cet animal, dit-il.

John s'empara du cheval, l'amena auprès de la pompe, prit un baquet, une éponge et des brosses et se mit à travailler comme un homme qui a été *élevé dans les chevaux* et a toujours vécu avec eux.

Le cheval frémissait, hennissait, piétinait, s'impatientait, levait le pied… John le calmait d'un mot, d'un coup de plat de la main appuyée d'aplomb sur l'encolure ou le garrot.

– Cet homme sait son métier, monsieur le duc peut le prendre, dit Venture, qui s'éloigna de quelques pas avec M. de Château-Mailly.

– Enfoncé, l'Anglais ! murmura en même temps Rocambole.

Et tout en continuant le pansage du cheval, il regarda le cocher qui se dirigeait vers la cour en causant à mi-voix avec M. de Château-Mailly.

Mais tout à coup, il tressaillit.

– C'est drôle ! se dit-il… Est-ce que ce cocher britannique aurait essayé du bagne français ? Il me semble qu'il traîne légèrement la jambe droite… On dirait un *cheval de retour* (forçat libéré[6]).

---

[6] Comme Vautrin ou Valjean.

XVI

Avant de savoir quel devait être le fruit de l'observation de Rocambole, racontons ce qui était advenu à notre héros pendant la nuit précédente.

Après son dîner, M. le marquis de Chamery était monté, on s'en souvient, chez sir Williams. L'aveugle lui avait adressé à brûle-pourpoint cette question : – *Sais-tu ce que c'est que le* charbon ?

– Parbleu ! avait répondu Rocambole, c'est une maladie incurable qui se manifeste ordinairement chez les races bovine et chevaline.

– *Et dont meurent les hommes,* avait ajouté sir Williams.

Rocambole reprit :

– Pourquoi me fais-tu cette question, mon oncle ?

– *Tu vas voir…*

Et l'aveugle écrivit :

– *Tu vas prendre une épingle sur la pelote de ton cabinet de toilette…*

– Bien.

– Tu l'enfermeras dans une boîte bien hermétiquement close.

– Très bien.

– Puis, demain matin, au point du jour, tu iras te promener du côté de Montfaucon.

– Après ?

– Tu trouveras bien certainement à la voirie un cheval mort du charbon.

– À quoi le reconnaîtrai-je ?

Sir Williams haussa les épaules et l'ardoise répondit :

– Les équarrisseurs qui avoisinent la voirie dépècent tous les chevaux, même ceux qui ont été morveux, mais ils se gardent bien de toucher à ceux qui ont succombé au charbon.

– Ceci est un renseignement.

– Si tu trouves un cheval respecté par l'équarrisseur, tu peux te risquer.

– À quoi ?

– Tu visiteras soigneusement tes mains et t'assureras qu'elles n'ont aucune écorchure.

– Et puis ?

– Et puis tu enfonceras ton épingle dans le corps du cheval, tu l'y laisseras séjourner quelques secondes, et ensuite tu la replaceras dans sa boîte.

– Hum ! murmura Rocambole, je crois que je comprends.

– *Pas du tout.*

– Que ferai-je donc de l'épingle ?

– *Tu entreras demain chez M. de Château-Mailly.*

– Faut-il le piquer avec ?…

Sir Williams haussa les épaules pour la seconde fois et écrivit :

– *Quand tu seras chez le duc depuis une heure, tu sauras quel est son cheval favori.*

– Parbleu !

– *Alors tu prendras l'épingle et tu le piqueras légèrement sous le ventre.*

– Pourquoi le cheval et non le maître ?…

– *Parce que,* écrivit sir Williams, *j'ai mon idée… et qu'elle est bonne…*

– C'est bien, dit Rocambole, je commence à m'y habituer. Tu me fais agir comme un automate ; mais je te pardonnerai si j'épouse Conception.

– *À moins que je ne meure, tu l'épouseras.*

– Est-ce tout ce que tu as à me dire ?

Sir Williams hocha affirmativement la tête.

Rocambole tira sa montre.

– Sais-tu, lui dit-il, que c'est assez dangereux de s'en aller en plein jour à Montfaucon ? Si j'y allais ce soir… il n'est que dix heures, je ne vais jamais chez Conception avant minuit ; j'ai bien le temps.

– *Comme tu voudras.*

Le faux marquis laissa sir Williams, demanda son coupé et se fit conduire rue de Surène. Là il prit, comme l'avait recommandé sir Williams, une petite boîte en carton qui avait renfermé une bague, puis une grosse épingle en cuivre sur sa pelote. Après quoi, il se déshabilla et revêtit un costume complet de laquais. Pendant qu'il accomplissait ce déguisement sous lequel il devait se présenter chez Conception, Rocambole se livra à une fructueuse méditation sur les moyens d'aller à Montfaucon et d'en revenir avec le germe du terrible mal.

– Bon ! se dit-il, le prétexte est fameux.

Il ressortit de la maison de la rue de Surène par l'entrée opposée où il avait laissé son coupé, si bien que ses gens purent croire qu'il y était toujours. Puis il gagna le faubourg Saint-Honoré, accosta un cabriolet de remise, dit au cocher sans aucun préambule :

– Savez-vous où est Montfaucon ?

– Oui, répondit le cocher, c'est là que mon pauvre gris est allé finir ses jours.

– Qu'est-ce que votre *gris ?*

– Un fameux cheval, allez, qui s'est cassé la jambe montoir il y a une quinzaine, sur le macadam, un jour de pluie.

– Et on l'a abattu à Montfaucon ?

– Précisément. Vous allez à Montfaucon ?

– Oui.

– Tiens ! fit le cocher, la drôle d'idée…

– Oh ! dit Rocambole en montant dans le cabriolet, elle est bonne mon idée, vous allez voir.

Le cocher avait examiné son homme, et, vu le costume, il demeura persuadé qu'il avait affaire à un domestique de grande maison.

– Je vais vous la conter, mon idée, reprit Rocambole, tandis que le cocher poussait son cheval, et si vous me menez un joli train, je ne regarderai pas au pourboire.

– Voyons, dit le cocher, qui fit claquer son fouet.

– Il faut vous dire, continua le prétendu laquais, que moi aussi, je suis cocher.

– Avec cette différence que je conduis une rosse et vous des chevaux de sang.

– Justement ; je suis chez le baron de Collimon, vous savez, avenue Victoria.

Le cocher ne savait pas du tout, attendu que Rocambole inventait ce baron-là ; mais il répondit néanmoins :

– Ah ! oui, un vieux… décoré… qui conduit un phaéton, avec des chevaux gris ?

– Précisément. Vous avez dû me voir avec lui.

– C'est possible.

– Eh bien ! reprit Rocambole, c'est pour un de ces chevaux gris que je vais à Montfaucon.

– Est-ce qu'il est mort ?

– Avant-hier matin, *Petit-Gris,* c'est son nom, se trouve malade et portant bas, juste comme je descendais à l'écurie. Il avait mal tiré sa paille ; il *rebutait* sur l'avoine. On envoie chercher le vétérinaire. Le vétérinaire est un malin qui brocante sur les chevaux. Depuis pas mal de temps, il avait envie de Petit-Gris et il conseillait toujours à M. le baron de s'en défaire. Un jour, le cheval s'était donné un effort de jarret ; le lendemain il avait bronché et s'était tressailli un nerf. Dix fois M. le baron a voulu le vendre pour un morceau de pain ; mais moi j'étais là, et je disais : « Si M. le baron vend Petit-Gris, il peut fermer ses écuries, jamais il n'en retrouvera un pareil. »

– C'était un malin, le vétérinaire, observa le cocher.

– Or, continua Rocambole, on lui mène le cheval pour qu'il le soigne. Hier le groom y va, le vétérinaire répond : « Petit-Gris est très malade. » Ce matin, le vétérinaire écrit :

« Monsieur le baron,

« Petit-Gris est mort cette nuit du charbon. Je me hâte de le faire transporter à Montfaucon pour ne pas empoisonner nos écuries. »

– Farceur ! va, dit le cocher.

– Vous pensez bien, l'ami, dit Rocambole, que c'est une belle couleur, ça. Un cheval ne meurt pas du charbon sans qu'on s'en soit aperçu. M. le baron a cru le vétérinaire, mais moi je suis moins bon nègre, et je vais faire un tour à Montfaucon. Si j'y trouve mon pauvre Petit-Gris, je ne dirai rien… mais s'il n'y est pas… gare là-dessous ! C'est que le vétérinaire aurait fait filer le cheval quelque part…

– Fameuse idée cela ! dit le cocher ; mais il n'y a pas mal de chevaux morts à Montfaucon, et on a oublié d'y allumer le gaz, dans ce cimetière des bêtes, où les rosses de fiacre sont les égales des étalons de pur sang.

– Vous me prêterez une des lanternes du cabriolet, et vous m'attendrez sur le pont, répliqua Rocambole.

Au moment où Rocambole achevait son mensonge hippique, le cabriolet avait atteint la barrière. Une demi-heure après il courait hors de Belleville et arrivait à l'entrée de ce petit pont en vieilles planches, jeté sur ce ravin sans eau et d'aspect désolé, d'où les gibets de la féodalité ont disparu pour faire place à ce que le cocher de remise appelait le cimetière des bêtes.

La voie carrossable s'arrêtait là. Rocambole mit pied à terre et prit dans sa douille une des lanternes de la voiture. Puis il se hasarda dans un sentier qui descendait au fond du vallon, et s'aventura bravement au milieu de la légion de rats qui commençait son nocturne festin.

Il se promena pendant quelque temps au milieu des ossements et des dépouilles dédaignées par l'équarrisseur ; puis tout à coup il s'arrêta devant un cadavre de cheval encore recouvert de sa peau. Les rats n'en approchaient point. Rocambole en vit

quelques-uns tournés sur le dos et parfaitement immobiles. Ceux-là avaient payé leur hardiesse de leur vie, et étaient morts pour avoir osé toucher à l'animal atteint par le charbon.

– Voilà, si je ne me trompe, pensa Rocambole, un cheval qui se trouve dans les conditions que je cherche.

Il se retourna pour juger de la distance qui le séparait du cabriolet de régie ; il l'évalua approximativement à plus de trois cents mètres.

– S'il voit ce que je fais, murmura Rocambole en pensant au cocher, c'est qu'il a de fameux yeux.

Et il planta l'épingle dans le ventre du cheval mort et l'y laissa quelques instants. Puis il la retira, et il la plaça soigneusement dans la petite boîte qu'il avait apportée. Il avait eu soin, préalablement, d'examiner ses mains, doigt par doigt et phalange par phalange. Ses mains étaient vierges de toute écorchure. Il revint vers le cocher et lui dit :

– Je n'ai pas de chance.

– Comment cela ?

– Petit-Gris est mort. Il est là-bas, je l'ai bien reconnu.

Et Rocambole joua l'affliction sincère d'un homme qui a fini par aimer son cheval et le pleure comme un ami.

Il remonta dans le cabriolet et revint à Paris. À onze heures trois quarts, Rocambole laissait son cabriolet sur la place de la Concorde, donnait dix francs au cocher, se dirigeait vers le boulevard des Invalides et entrait dans les jardins de l'hôtel Sallandrera, sans prendre garde au chiffonnier placé en sentinelle à

quelque distance, et qui, on s'en souvient, n'était autre que maître Venture.

Conception attendait le marquis de Chamery, comme de coutume, dans son atelier.

Le bonheur avait mis au front de la jeune fille comme une auréole. Son regard rayonnait. M. de Sallandrera ne lui avait-il pas dit que, désormais, il la laissait libre de se choisir un époux ? Et ce choix, dont à présent elle était maîtresse, n'était-il pas fait au fond de son cœur depuis longtemps ?

Cependant, lorsque Rocambole se fut assis auprès d'elle, tenant ses deux petites mains dans la sienne, elle lui dit d'un ton boudeur :

– Savez-vous que je suis fort triste, aujourd'hui ?

– Triste ?

– Et jalouse, fit-elle en rougissant.

– Tenez, pardonnez-moi, dit-elle avec une émotion subite, je suis folle sans doute, mais enfin…

– Vous m'effrayez…

– Je ne comprends pas, dit-elle, pourquoi, tandis que je pars, que nous partons, mon père, ma mère, votre sœur, son mari et moi pour aller en Franche-Comté, vous restez à Paris, vous.

– Et c'est pour cela que vous êtes jalouse ? fit Rocambole en souriant.

– Oui.

Et Conception ajouta tout bas :

– Vous êtes donc retenu à Paris par un devoir bien impérieux ?

Rocambole porta à ses lèvres la main de la jeune fille.

– Écoutez, dit-il, souriant toujours ; savez-vous bien, Conception, que vous n'êtes pas raisonnable ?

– Moi ?

– Sans doute. Comment, vous ne comprenez pas que c'est moi qui vends le Haut-Pas à votre père ?

– C'est juste.

– Et que je n'ai aucune raison sérieuse à mettre en avant pour être du voyage.

– Mais… moi…

– Enfant ! murmura le faux marquis, ne faut-il pas que votre père ignore tout ce qui s'est passé entre nous… jusqu'au jour… ?

– Mais enfin, dit vivement Conception, je ne puis pourtant pas dire à mon père : « J'aime le marquis de Chamery et je veux l'épouser. »

– Certainement, non ; mais voyez combien je suis plus diplomate que vous…

Elle le regarda. Il poursuivit, le sourire aux lèvres :

– Vous partez demain, n'est-ce pas ?

– Demain matin. La chaise de poste de mon père doit attendre à huit heures précises, à la barrière, celle de votre sœur.

– Très bien. Durant le trajet, qui sera de deux jours, ma sœur, qui m'aime beaucoup et à qui j'ai fait mes confidences, parlera souvent et beaucoup de moi.

– Vous avez raison, murmura Conception.

– Et, acheva Rocambole, comme votre père tient essentiellement à la naissance…

– Oh ! interrompit vivement Conception, vous êtes d'excellente noblesse, mon ami.

– Sans doute ; mais enfin, par le temps d'usurpation de titres qui court, je ne suis pas fâché qu'on puisse le constater.

« Fabien prouvera à M. de Sallandrera que les Chamery, quoique peu riches, sont de très vieille roche. Un de mes ancêtres a commandé les Marches comtoises, au quatorzième siècle. Notre titre de marquis date de là.

On le voit, Rocambole s'était si bien incarné dans la peau du vrai marquis de Chamery, qu'il avait fini par croire à ses ancêtres.

– De telle façon, continua-t-il, que lorsque j'arriverai, votre père sera déjà parfaitement fixé sur le point important.

Puis il garda un moment le silence, et, comme s'il eût obéi à une voix intérieure, il ajouta tout à coup :

– Tenez, il me vient à l'esprit un pressentiment étrange…

– Ah ! fit Conception, inquiète.

– J'ai remarqué maintes fois que chaque événement avait comme sa répétition dans un avenir proche ou lointain. La première fois que je vous ai vue, n'ai-je pas eu le bonheur…

– Vous m'avez sauvé la vie, mon ami, dit Conception avec vivacité.

– Eh bien ! quelque chose me dit que là-bas j'aurai l'occasion de rendre le même service à votre père et à quelqu'un des siens.

– Ah ! vous m'effrayez.

Rocambole se mit à sourire.

– Bah ! dit-il, si le danger est évité, qu'importe de l'avoir couru.

Et les deux amants s'abandonnèrent pendant quelque temps encore à une charmante causerie, pleine de rêves d'avenir, de projets, d'espérances.

Puis vint le moment des adieux, moment plein d'émotion, pendant lequel ils se renouvelèrent tous leurs serments.

Enfin Rocambole prit congé après avoir mis un baiser au front de Conception, et il s'en alla, reconduit par le négrillon.

Ce fut au moment où il mettait un louis dans la main du moricaud et franchissait le seuil de la petite porte des jardins que son pied heurta le chiffonnier couché dans le ruisseau.

– Ivrogne ! dit le marquis déguisé en laquais.

Ainsi qu'on l'a déjà vu, Rocambole rentra rue de Surène par la porte opposée à celle où attendait sa voiture, ce qui devait causer l'erreur grossière où tomba Venture, le prétendu chiffonnier, le prétendu cocher de M. le duc de Château-Mailly.

Rocambole ne passa que quelques minutes dans son entresol, le temps d'y reprendre ses vêtements ordinaires ; et ensuite il redescendit, sortit, on s'en souvient, par l'autre porte, et se jeta dans son coupé.

– À l'hôtel ! dit-il.

Le cocher, qui dormait sur son siège et qui croyait que son maître n'avait pas bougé de la maison depuis six heures du soir, s'éveilla en sursaut et poussa ses chevaux.

– Il n'y a que Venture qui m'inquiète, pensa Rocambole, car tout le reste marche à merveille.

Cependant le faux marquis était loin de se douter, en parlant ainsi, que Venture l'avait suivi pas à pas depuis minuit, et l'eût certainement accompagné jusqu'à son hôtel si les deux portes de la maison de la rue de Surène ne lui eussent fait faire fausse route.

Le coupé traversa la place Louis-XV, le pont, et s'engagea sur le quai.

Mais là, un événement insignifiant en apparence, et qui cependant devait avoir sa gravité pour le faux marquis, vint attirer son attention.

La nuit était assez noire, il tombait un brouillard froid et pénétrant. Le quai était désert et silencieux.

Tout à coup, le marquis entendit des cris de détresse, puis des voix confuses, cris et voix qui semblaient monter du milieu de la Seine. Aussitôt il ordonna au cocher d'arrêter, et il se prit à écouter attentivement.

XVII

Peut-être s'étonnera-t-on, à première vue, qu'un bandit de la trempe de Rocambole, qui assassinait un homme comme on boit un verre de kirsch, fût le moins du monde intéressé par des cris de détresse et ne poursuivît pas fort tranquillement son chemin.

Cependant, en réfléchissant à l'existence aventureuse des hommes comme lui, on comprendra que tous ceux qui vivent en rébellion perpétuelle avec la société ont éternellement l'œil et l'oreille au guet, et que chaque événement qui paraît mettre en jeu une existence quelconque, fût-ce celle d'un inconnu, attire sur-le-champ leur attention.

Ces cris « Au secours ! » qu'il venait d'entendre éveillaient en Rocambole plusieurs souvenirs de sa propre vie, à commencer par la mort de Guignon, à Bougival, et à finir par son aventure à lui, Rocambole, des flots de la Marne dans lesquels on l'avait jeté du haut d'une fenêtre, enfermé dans un sac.

– Au secours ! criait une voix affaiblie. Au secours !

Cette voix était celle d'une femme.

Soudain Rocambole songea à maman Fipart, dont le cadavre, il le croyait fermement, se trouvait en ce moment arrêté aux filets de Saint-Cloud. En même temps, il entendit le bruit de plusieurs avirons battant le flot bourbeux et d'autres voix qui criaient :

– Allons ! la petite dame, courage ! Attendez… on y va.

Le faux marquis sauta hors de sa voiture, courut au parapet du quai, et se pencha dessus pour essayer de voir.

La nuit, nous l'avons dit, était assez sombre ; mais cette circonstance n'empêcha pas Rocambole de distinguer un point noir qui se débattait à la surface de la rivière ; puis, à quelque distance en aval, une masse beaucoup plus volumineuse qui remontait péniblement le courant.

Le point noir était celui ou celle qui se noyait. La masse volumineuse, un bachot qui arrivait à son aide.

– Ma parole d'honneur ! murmura le faux marquis, il me manque une médaille de sauvetage, et comme nous sommes dans une saison où un bain froid n'a pas d'inconvénients, je vais m'offrir cette petite distinction honorifique.

Cela dit, Rocambole, qui se trouvait précisément sur la première marche d'un des petits escaliers qui conduisent au chemin de halage, le descendit rapidement, arriva au bord de l'eau, se dépouilla lestement de ses habits et se jeta à la nage, faisant cette autre réflexion :

– Il faut toujours se garder quelques poires pour la soif. Une bonne action par-ci, par-là pour attendrir les *curieux* (juges) ; si jamais je suis *démarquisé* et envoyé en cour d'assises, M. l'avocat général me tiendra compte de ma médaille…

Rocambole était excellent nageur, il l'avait prouvé maintes fois. De plus, il avait, en ce moment, un avantage très grand sur le bachot qui, comme lui, accourait à force d'avirons pour sauver l'infortunée.

Rocambole s'était jeté à la nage au-dessus du noyé, ce qui faisait que pour arriver jusqu'à lui il n'avait qu'à se laisser aller à l'impulsion du courant ; tandis que le bachot était obligé de remonter, et on sait qu'en cet endroit la Seine est très rapide. Or, en nageant vigoureusement, Rocambole couronna ses réflexions préliminaires par cette conclusion agréable :

– Je suis persuadé que mon futur beau-père, M. le duc de Sallandrera, sera charmé en lisant aux *faits divers* des grands journaux un petit article ainsi rédigé :

« La nuit dernière, entre deux et trois heures du matin, M. le marquis de Chamery, rentrant chez lui, passait sur le quai Voltaire, lorsque son attention fut éveillée par des cris de détresse partis du milieu de l'eau.

« Sortir de sa voiture, se déshabiller, se jeter ensuite à la nage et sauver, au péril de sa vie, un infortuné qui se noyait, était pour le digne gentilhomme l'affaire de quelques minutes. M. le marquis de Chamery est, on s'en souvient, ce jeune officier de marine qui, après avoir servi d'une façon brillante dans la marine anglo-indienne, revenait l'année dernière en France à bord du brick la *Mouette,* qui fit naufrage à quelques lieues du Havre. Le marquis seul échappa au désastre. »

Comme il achevait de rédiger mentalement son petit article, le faux marquis atteignit le noyé, ou plutôt la noyée, car c'était une femme qui s'était jetée du haut du pont Royal, et que ses jupons avaient soutenue à fleur d'eau jusque-là.

Il évita d'abord son étreinte, la poussa rudement, puis, la saisissant par la taille de façon qu'elle ne pût gêner ses mouvements, il continua à nager et l'entraîna avec lui à la rencontre du bachot.

Quelques minutes après, M. le marquis Albert-Honoré-Frédéric de Chamery se trouvait, avec la femme qu'il venait d'arracher à la mort, sur la barque, au milieu de quatre de ces mariniers que l'argot parisien a surnommés *ravageurs,* et qui font métier de butiner les épaves qu'emporte le fleuve nuit et jour.

Les ravageurs avaient allumé une lanterne. À sa clarté ils purent examiner tour à tour la femme et son sauveur.

La femme était jeune, jolie, et la robe de soie qu'elle portait disait assez qu'un désespoir d'amour et non la misère l'avait poussée à se donner la mort. Il était arrivé pour elle ce qui advient à beaucoup de ceux qui cherchent un refuge dans la mort : le froid de l'eau l'avait saisie, et elle s'était reprise avec ardeur et désespoir à cette vie qui lui était à charge une minute auparavant.

Le marquis avait conservé son pantalon et sa chemise. Un pantalon de casimir noir, une chemise de batiste d'Écosse fermée aux poignets et au cou par de gros diamants. C'en était assez pour que, en dehors de la blancheur de ses mains, les mariniers reconnussent en lui un bourgeois.

– C'est égal, s'écria l'un d'eux en lui secouant rudement la main, tandis que ses compagnons prodiguaient leurs soins à la jeune femme, vous êtes un crâne patron, et il n'y a pas beaucoup de bourgeois qui auraient pris un bain comme vous.

– Je n'ai fait que mon devoir, répondit modestement Rocambole.

– Eh bien ! dit le marinier, si vous appelez ça votre devoir, c'est que vous êtes un brave homme tout de même.

Rocambole se prit à sourire.

– Et probablement que vous n'en faites pas votre état, de sauver les gens qui se noient ?

– Pas tout à fait.

– C'est pas comme nous. Voici une semaine que nous repêchons des noyés toutes les nuits.

Rocambole tressaillit.

– Samedi dernier, continua le ravageur, en aval du pont de Passy…

Rocambole eut un frisson.

– Nous avons amarré une vieille femme…

– Morte ?

– Oh ! mais non, dit le marinier. Il paraît qu'elle avait voulu se périr ; mais une fois dans l'eau elle a réfléchi.

– Et c'était en aval du pont de Passy ?

– À trois cents mètres, peut-être.

– Samedi ?

– Dans la nuit de samedi à dimanche, dit le marinier qui ne s'aperçut pas que Rocambole avait plusieurs fois changé de couleur pendant ce récit.

– Diable ! pensait le faux marquis, est-ce que j'aurais mal étranglé maman Fipart ?… Une vieille femme, en aval du pont

de Passy, samedi dernier, entre deux et trois heures du matin… mais c'est bien cela. Tonnerre et sang !…

Et il prit un air indifférent et dit tout haut :

– C'est peut-être la misère…

– Elle nous a bâti une histoire dont je ne me souviens plus, répondit le marinier. Seulement nous avons fait une collecte entre nous, et nous lui avons donné quelques sous pour qu'elle pût prendre une voiture et retourner chez elle…

– Ah ! dit Rocambole, qui n'avait plus une goutte de sang dans les veines, elle demeurait loin, sans doute.

– À Clignancourt, qu'elle nous a dit.

Rocambole devint livide. Mais la lanterne du bachot jetait une lueur trop insuffisante pour qu'on pût s'en apercevoir.

– Mes amis, dit le faux marquis après un silence, abordez, je vous prie. Nous allons faire transporter cette jeune femme chez elle, et j'irai retrouver mes habits.

Les mariniers abordèrent.

Le faux marquis mit deux louis dans la main de l'un d'eux et lui dit :

– Aidez-moi à transporter cette dame.

En même temps il sautait à terre, allait reprendre ses habits, les endossait rapidement et revenait ensuite pour se charger de la jeune femme, qui se trouvait dans un état de faiblesse extrême.

– Où demeurez-vous, madame ? lui demanda-t-il.

– Rue de Provence, monsieur, répondit-elle d'une voix faible.

– Mon cocher va vous reconduire, dit le faux marquis.

Et il la fit monter dans sa voiture, ajoutant :

– Si vous avez besoin de moi, madame, n'hésitez pas à me le faire savoir ; je suis le marquis de Chamery, et j'habite rue de Verneuil.

– Ah ! diantre ! murmurèrent les ravageurs, pour un marquis, il n'est pas fier, le bourgeois, et ça vous quitte sa voiture pour tomber à l'eau comme un matelot fini.

Rocambole dit à son cocher :

– Je rentrerai à pied, reconduisez madame.

La jeune femme se confondit en remerciements exprimés bien plus par le regard que par la voix. Le coupé partit, les ravageurs redescendirent sur la berge et regagnèrent leur bachot, et Rocambole demeura seul sur le quai plongé en une profonde rêverie.

– J'ai mal étranglé maman Fipart, pensait-il, je suis un niais…

Et il rentra rue de Verneuil.

À l'exception du suisse et du valet de chambre du marquis, tout dormait dans l'hôtel. Le marquis gagna sa chambre à coucher et se fit déshabiller au plus vite. Il était glacé.

Mais au lieu de se mettre ensuite au lit, il passa une robe de chambre et monta chez sir Williams, qui dormait profondément.

Mais Rocambole ne respecta point ce sommeil. Il alluma le flambeau qui se trouvait sur la table de nuit et secoua ensuite rudement sir Williams, qui fit un soubresaut sur son lit, roula ses yeux éteints avec une sorte d'étonnement et laissa jaillir de sa gorge des sons caverneux et inintelligibles.

– Allons, mon oncle, dit Rocambole avec vivacité, éveille-toi, mon bonhomme, car ça presse, et j'ai un fier besoin de ta sorbonne.

Ces paroles achevèrent d'arracher sir Williams à ses rêves et le ramenèrent au sentiment de la réalité.

Il eut bientôt retrouvé son sang-froid lumineux et sa présence d'esprit ordinaire. Et il fit un geste qui signifiait :

– *Voyons ! de quoi s'agit-il ?*

– Maman Fipart n'est pas morte, dit brutalement Rocambole.

Ces mots firent bondir sir Williams.

– Or, continua Rocambole, comprends-tu ? elle me reconnaît, elle ; j'ai beau changer de peau, je suis toujours son petit Rocambole.

– *Oui,* fit sir Williams d'un signe de tête.

Et il étendit la main, et sa pantomime signifia qu'il désirait son ardoise.

Rocambole la lui donna ; puis il lui raconta dans tous ses détails sa récente aventure des bords de la Seine et ce qu'il avait appris par les ravageurs.

– Or, dit-il, en terminant, nous n'avons toujours pas de nouvelles de Venture.

L'aveugle fronça le sourcil.

– Si Venture et maman Fipart se revoient, je pourrais bien être un homme perdu.

Ce sentiment du danger qui dominait en ce moment Rocambole gagna sir Williams lui-même ; mais l'aveugle ne perdit point la tête et il écrivit :

– *Oui, mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. As-tu été à Montfaucon ?*

– Oui.

– *Bien,* fit sir Williams d'un signe de tête.

– Je te trouve superbe, murmura Rocambole ; tu ne t'émeus pas davantage ?

– *Non,* répondit la tête de sir Williams.

– Mais puisque maman Fipart est encore de ce monde…

L'aveugle écrivit : – *Clignancourt n'est pas très grand, tu trouveras la mère Fipart quand tu voudras.*

– La trouver ?

– *Et,* continua la terrible ardoise, *puisque tu l'as mal étranglée une première fois, tu tâcheras d'être moins maladroit, tu l'étrangleras mieux.*

– Tiens, dit Rocambole, le conseil est bon, et je vais le suivre ; je vais à Clignancourt à l'instant même.

– *Non, pas maintenant.*

– Pourquoi ?

– *Parce qu'il vaut mieux remettre cette promenade à la nuit prochaine.*

– Ah ! tu crois ?

– *Aujourd'hui, nous avons mieux à faire.*

– C'est juste.

– *Tu as l'épingle ?*

– Je te l'ai dit.

– *Tu l'as bien enfoncée dans un cheval mort du charbon ?*

– Ah ! j'en suis sûr.

– *Eh bien ! tu peux aller dormir quelques heures, et tu te présenteras ensuite chez M. de Château-Mailly comme palefrenier.*

– Mais maman…

Sir Williams haussa les épaules et ne daigna point répondre.

– Il a son idée, pensa Rocambole, qui n'insista pas.

On sait maintenant ce qui était arrivé.

Quelques heures plus tard, John, le palefrenier, présenté par le palefrenier renvoyé à M. de Château-Mailly, était retenu par ce dernier et entrait en fonctions au moment où Venture passait l'inspection des écuries, affublé de sa magnifique perruque de cocher anglais.

Rocambole ne reconnut point Venture dans le cocher. Venture ne reconnut point Rocambole dans John le palefrenier. Mais tandis que celui-ci pansait son cheval, il avait vu le cocher s'éloigner et avait, on s'en souvient encore, remarqué que ce dernier tirait la jambe comme un forçat libéré.

– Il faudra que j'éclaircisse cela, dit-il.

Et comme le cocher continuait à s'éloigner et qu'il n'y avait plus que lui dans l'écurie, il ramena le cheval qu'il pansait dans la stalle.

Puis, il s'approcha du cheval arabe que le duc affectionnait :

– C'est réellement dommage, pensa-t-il, de tuer une bête pareille. Le marquis de Chamery en donnerait bien deux mille écus.

Et Rocambole prit la queue du cheval de façon à l'empêcher de ruer ; puis il le piqua sous le ventre avec l'épingle empoisonnée, ainsi que l'avait ordonné sir Williams.

XVIII

À dix heures du soir, le même jour, Venture rôdait rue de Surène et il vint se poster en face de la maison dans laquelle il avait vu entrer Rocambole la nuit précédente.

Le prétendu cocher avait dépouillé sa livrée ; il était redevenu Venture des pieds à la tête ; c'est-à-dire qu'il avait fait disparaître la teinte rougeâtre de son visage, ôté sa perruque blonde et ses favoris roux, et remplacé son costume de cocher par ses habits de ville ordinaires, qui lui donnaient l'air d'un épicier à son aise. Venture avait, en outre, un trousseau de clefs dans sa poche, et avec elles cet outil indispensable aux gens qui font métier de crocheter des portes et qu'on nomme un rossignol. Puis, comme dans les expéditions du genre de celle qu'il méditait Venture ne pouvait songer décemment à appeler les agents de police à son aide, en cas de malheur, et à se placer sous leur protection, il s'était muni pareillement d'une paire de pistolets dits *coups-de-poing* et d'un joli couteau catalan soigneusement affilé. Ce couteau, Venture l'avait acheté pour dix réaux à la femme du contrebandier qui tenait une auberge sur la route de Bayonne en Espagne.

La rue de Surène est généralement fort déserte, à partir de neuf ou dix heures du soir. Venture se promena longtemps de long en large, rêvant au moyen de s'introduire dans la maison où il soupçonnait Rocambole d'avoir élu domicile, et ne le trouvant pas :

– Puisque M. le marquis, comme on l'appelle, se dit-il, est parti ce matin, je vais avoir le champ libre chez lui et je pourrai

fouiller tout à mon aise les tiroirs, les coins et les recoins, jusqu'à ce que j'aie trouvé les fameuses lettres. Le plus difficile est d'entrer. Si je sonne et que je vienne à passer devant le concierge, il peut m'arrêter au passage et me demander où je vais. Attendons.

Et Venture se promena plus d'une heure encore, les yeux attachés sur les croisées de l'entresol, derrière les persiennes desquelles on n'apercevait aucune lumière.

Enfin Venture entendit rouler une voiture, qui vint s'arrêter devant l'une des deux portes.

Comme il était sur le trottoir, il n'eut que deux pas à faire et il se trouva sur le seuil au moment où un valet de pied descendait de son siège et sonnait. La porte s'ouvrit.

Le valet de pied entra, criant :

– La porte, s'il vous plaît ?

Et Venture entra derrière lui, tandis que le concierge accourait pour ouvrir les deux battants, de façon à laisser entrer la voiture, qui était celle d'un locataire de la maison.

– Pardon, avait dit Venture, en passant devant le valet.

Le concierge crut que cet homme entrait avec le valet de pied, et ne lui accorda dès lors aucune attention.

Venture ne pressa point le pas et se dirigea fort tranquillement vers l'escalier de maître du premier corps de logis, faisant cette réflexion :

– À n'en pas douter, mon homme demeure à l'entresol, attendu que la nuit dernière les croisées de l'entresol se sont éclai-

rées aussitôt qu'il a été rentré. Or, j'ai vu la même lumière se promener de croisée en croisée sur toute la façade : donc son appartement doit occuper toute la superficie de l'entresol, et, par conséquent, je ne trouverai qu'une porte.

Venture ne se trompait pas. Chaque étage de la maison avait une porte unique, à deux vantaux, sur son palier.

Arrivé devant la première, c'est-à-dire celle de l'entresol, le bandit s'appuya sur la rampe et attendit. Il craignait que le personnage que renfermait la voiture ne demeurât dans cet escalier.

Venture se trompait. Le locataire qui rentrait était un vieux magistrat. M. de N… occupait le premier étage du corps de logis situé au fond de la cour.

Après un quart d'heure d'attente, Venture, qui avait conservé l'immobilité la plus complète, s'approcha du bec de gaz qui éclairait l'entresol et l'éteignit.

Puis il se glissa vers la porte, chercha à tâtons, avec le doigt, le trou de la serrure, y introduisit son rossignol, et avec cette habileté merveilleuse des voleurs de Londres, en compagnie desquels il avait jadis *travaillé,* il crocheta le pêne et ouvrit sans faire le moindre bruit. Alors il entra dans l'appartement, referma la porte sur lui et demeura quelques instants encore immobile et retenant son haleine, dans la plus complète obscurité. Mais après quelque hésitation, et comme le plus profond silence régnait autour de lui, Venture s'enhardit, tira de sa poche des allumettes et un rat-de-cave, se procura une lumière douteuse, et, à l'aide de cette lumière, examina le lieu où il se trouvait. Il était dans une antichambre assez vaste, aboutissant à la fois à un couloir qui, sans doute, conduisait à la cuisine, et à plusieurs portes recouvertes de draperies en reps oriental.

– Quel chic ! murmura Venture.

Et il se dirigea bravement vers l'une de ces portes, mit la main sur le bouton de cristal et pénétra dans la salle à manger.

Rocambole avait très confortablement meublé l'entresol de la rue de Surène, à une époque où il n'avait point encore retrouvé sir Williams, ni songé à épouser mademoiselle de Sallandrera. Il n'avait assigné à ce logis qu'une destination mystérieuse.

Un événement en avait décidé autrement, mais le mobilier était demeuré le même.

L'appartement se composait d'une salle à manger, d'un grand salon, d'une petite chambre à coucher, d'un fumoir et d'un vaste cabinet de toilette. Tout cela était frais, coquet, heureux, tendu d'étoffes moelleuses à tons chauds, orné de tableaux d'un certain prix, encombré d'objets d'art, de chinoiseries, de potiches et de tous ces riens ruineux qui charmeront éternellement les femmes.

Venture s'arrêta dans le salon, se laissa tomber sur le canapé, comme s'il était chez lui, et se donna le temps de réfléchir un moment.

– Quand on a un pareil appartement et qu'on s'est fait marquis, se dit-il, on a au moins un valet de chambre, sinon un groom et une cuisinière. M. le marquis est absent, mais ses gens sont à Paris, et s'ils sont sortis, ce qui est probable, vu que je n'entends pas le moindre bruit, ils finiront par rentrer. Hâtons-nous donc de prendre nos mesures et de passer une inspection du bazar.

Venture, en filou de profession, qui se rend, par un seul coup d'œil, un compte exact de la disposition d'un appartement, jugea que la chambre à coucher devait être à gauche, puisque la

salle à manger était à droite du salon. Il se dirigea donc vers cette pièce, et là, comme son rat-de-cave commençait à lui brûler les doigts, il alluma une bougie qui se trouvait sur la table de nuit. Puis il continua sa visite.

La chambre à coucher, tout en velours bleu, ne contenait aucun meuble, aucune étagère qui pût faire supposer à un œil exercé que ce fût dans cette pièce que les fameux papiers avaient été cachés. Mais au fond de la chambre à coucher, Venture aperçut une autre porte. Cette porte donnait dans le fumoir. Là, il y avait une bibliothèque, un meuble de Boule[7] soigneusement fermé et, sur ce meuble, un coffret de bois de santal, garni de trois fermoirs d'acier. Ce coffret attira l'attention de Venture.

– Ce pourrait bien être là-dedans, pensa-t-il. Dans tous les cas, je donnerais bien ma tête à couper que les papiers se trouvent dans cette pièce. On y va voir…

La tournée que Venture venait de faire n'était que préparatoire. C'était comme une reconnaissance du pays. Il ne s'arrêta pas plus dans le fumoir que dans la chambre à coucher, mais il gagna le couloir qui faisait le tour de l'appartement. Ce couloir le conduisit à la cuisine.

– Le marquis ne mange pas chez lui, se dit Venture, la batterie est couverte de vert-de-gris. Donc, il n'y a pas de cuisinière.

Auprès de la cuisine se trouvait la porte qui donnait sur l'escalier de service ; puis, à côté de cette porte, un cabinet noir réservé sans doute à un domestique. Mais le lit n'était pas fait, le parquet, la petite table, le pot à l'eau, la cuvette étaient couverts de poussière.

---

[7] *Sic.*

– Le valet ne couche pas ici, se dit Venture. Par conséquent on peut *travailler* à son aise. Allons-y gaiement !

Il revint alors dans le fumoir, plaça le bougeoir sur la cheminée, ferma soigneusement les doubles rideaux des croisées, afin que la lumière ne pût être aperçue du dehors.

Après quoi il s'assit dans un fauteuil et il se dit : – Quand on veut trouver un trésor et qu'on soupçonne en être tout près, avant de se mettre à le chercher il faut se dire : « Si je possédais ce même trésor, et que je voulusse le cacher, où le mettrais-je ? » Donc, je suppose un moment que je suis Rocambole, qu'après avoir assassiné le courrier et volé les papiers je suis venu ici, et que, les papiers à la main, je me suis assis là, dans ce fauteuil, en me demandant : « Où diable pourrai-je donc bien les mettre pour qu'on ne les trouve pas[8] ? »

Et Venture regarda tour à tour la cheminée, les tableaux, les angles du plafond, la bibliothèque et le meuble de Boule.

– Évidemment, se dit-il, Rocambole n'est pas homme à avoir enfermé cela dans un tiroir, à côté de quelques actions de chemin de fer ou d'un titre de rente, pas plus qu'il n'est homme à les avoir brûlés. On ne brûle pas ces choses-là…

Le coffret qui d'abord avait attiré son attention fut bientôt dédaigné par l'esprit investigateur du bandit.

---

8 Dans *La Lettre volée* de Poe (traduit par Baudelaire, paru en 1855 dans *Le Pays* où Ponson écrit notamment en 1854 et 1857), Dupin, le héros détective, qui prône le principe d'identification, retrouve par cette méthode le document caché aux investigations de la police. Ponson s'inspirera encore de la « méthode d'induction » de Poe pour deux autres textes. (Voir Préface.)

– Ce n'est pas là, pensa-t-il ; attendu que si une descente de justice avait lieu ici, le coffret serait ouvert tout d'abord…

Et ses regards se reportèrent sur la bibliothèque :

– Le moyen est usé, se dit-il, mais il y a bien des gens encore qui cachent des billets de mille francs dans un livre. Qui sait ?

Venture secoua l'un après l'autre tous les livres contenus dans la bibliothèque, en ayant soin, toutefois, de les replacer dans le même ordre. Aucun papier ne s'en échappa. Venture referma la bibliothèque, et passa au meuble de Boule. Le meuble était fermé. Mais c'était là une difficulté tout à fait insignifiante pour notre héros. Il prit son trousseau, examina la serrure et y adapta sur-le-champ une petite clef à trèfle. La clef entra, tourna, le meuble s'ouvrit.

Mais le meuble ne contenait que des objets d'une tout autre nature que celle que cherchait le bandit. Il trouva une bourse, un portefeuille renfermant quelques lettres adressées à M. Frédéric, des tasses de vieux sèvres et du Japon, et quelques objets insignifiants. Seulement, parmi ces derniers, il y en eut un qui attira son attention. Ce fut un poignard… Ce poignard, à manche de nacre et à gaine de chagrin, avait une lame triangulaire, qui rappela soudain à Venture la blessure de même forme qu'il avait vue à l'épaule du malheureux courrier.

En même temps, et en examinant de plus près cette arme, il se frappa le front et se dit : – Bon ! je le connais, ce charmant jouet : il a servi à sir Williams pour tuer Fanny. Je l'ai ramassé dans la chambre de madame Malassis une demi-heure après l'assassinat.

Et Venture, qui n'avait touché ni à la bourse ni au portefeuille, mit le poignard dans sa poche.

– Il figurera comme pièce à conviction sur la table du président des assises quand on jugera Rocambole, pensa-t-il.

Puis il ferma le meuble de Boule et vint se replacer dans le fauteuil.

– Cherchons ailleurs, se dit le bandit.

Et il se prit à réfléchir.

– Il est bien certain, pensa-t-il, que Rocambole n'a point descellé le parquet, ou creusé les murs, ou défait des sièges pour y cacher ses papiers. Si cela était, ma besogne ne serait pas commode. Ah ! il y a des tableaux : qui sait si, entre la toile et le cadre…

Sans doute Venture allait compléter sa pensée, mais il entendit soudain un léger bruit, le bruit d'une clé tournant dans la serrure. Et soudain aussi le bandit souffla la bougie, écrasa la mèche avec les doigts et courut se cacher, son poignard à la main, dans l'embrasure de l'une des croisées, derrière les lourds rideaux de reps.

En même temps des pas retentirent dans le corridor qui tournait autour de l'appartement, et ces pas s'approchèrent, pénétrèrent dans le salon et s'arrêtèrent dans la chambre à coucher. Était-ce un domestique ? Était-ce Rocambole lui-même ?

Cette dernière hypothèse était peu probable, puisque, le matin, son concierge avait dit à Venture que M. Frédéric était parti pour un voyage de huit jours.

Venture n'en demeura pas moins immobile, retenant son haleine et serrant le manche de son poignard. Il était décidé à se défendre et même à tuer l'importun qui le troublait ainsi dans

ses recherches, si cet importun venait à le découvrir ; mais il avait pris, en même temps, la résolution de se tenir tranquille jusqu'à la dernière extrémité. Les pas allèrent et vinrent pendant environ dix minutes dans la chambre à coucher, et Venture entendit même ouvrir une porte qu'il n'avait sans doute pas remarquée, et qui était celle d'un cabinet de toilette dans lequel Rocambole serrait ses nombreux travestissements.

De l'endroit où il était blotti, il était tout à fait impossible à Venture de voir dans la chambre à coucher, et, par conséquent, de savoir quel était le personnage à qui il avait affaire. Mais bientôt les pas se rapprochèrent de lui, et un rayon de clarté vint se briser sur la glace du fumoir.

Un homme entra. Cet homme était élégamment et simplement vêtu, et Venture le regarda avec une certaine curiosité. C'était et ce n'était pas Rocambole. C'est-à-dire qu'en ce moment notre héros, car c'était lui, était si bien redevenu marquis de Chamery, qu'il était méconnaissable pour Venture, qui ne se souvenait exactement que de Rocambole. La mère Fipart seule aurait pu reconnaître à de légers signes, à d'imperceptibles lignes de sa physionomie, son fils d'adoption.

Mais s'il ne reconnut pas en lui Rocambole, non plus qu'il ne l'avait reconnu dans John le palefrenier, en revanche Venture se dit : – J'ai déjà vu ce monsieur quelque part. Et il y a de cela quinze jours, dans le faubourg Saint-Honoré… un jour de pluie… il m'a demandé du feu.

Ce souvenir fut pour Venture cette étincelle qui met le feu à une traînée de poudre et fait sauter un baril.

– Corbleu ! pensa-t-il, c'est ce jour-là même que j'ai trouvé une lettre signée sir Williams, que j'ai trouvé sur les buttes, par une nuit noire, maître Rocambole, qui m'a fait partir pour l'Espagne, et qui m'a dit : « Tu me reconnais à la voix, mais bien

certainement tu ne me reconnaîtrais pas autrement. Je me suis fait une autre tête… »

Et Venture ajouta :

– Si c'était lui !

À cette dernière réflexion, Venture tira de sa poche l'un de ses pistolets, appuya son doigt sous la détente de manière à étouffer le bruit de la noix et l'arma lentement.

Le marquis de Chamery allait et venait par le fumoir, cherchant un objet quelconque et ne le trouvant pas.

Il prit un cigare sur la cheminée et l'alluma. Puis il s'approcha de la bibliothèque :

– Je ne serais pas fâché, murmura-t-il à mi-voix, de relire un peu la lettre de monseigneur l'évêque de Saragosse.

Cette voix, que Rocambole n'avait pas pris la peine de modifier par une légère accentuation anglaise, fit tressaillir Venture.

– C'est lui, se dit-il, c'est bien lui. Si ce n'est pas sa figure ; c'est sa voix…

Et Venture, froid et calme comme le sont les bandits d'une certaine trempe, éleva son pistolet, et, à travers la solution de continuité des rideaux, il ajusta Rocambole entre les deux yeux.

XIX

Cependant, une seconde, puis deux s'écoulèrent.

Le doigt de Venture n'appuya point sur la détente et le coup ne partit pas. Une réflexion terrible, rapide comme l'éclair, venait de traverser le cerveau du bandit.

– Si je le tue, se dit-il, on accourra au bruit de l'arme à feu, je serai pris, et comme la loi n'admet pas qu'on se fasse justice soi-même, on m'enverra au *pré* (bagne), sinon à l'échafaud ; pas de bêtise. D'ailleurs, pensa en même temps Venture, tuer Rocambole n'avancera point mon affaire. Il me faut les papiers, et je vois qu'il va m'indiquer où ils se trouvent.

En effet, le marquis de Chamery, qui se croyait parfaitement seul, ouvrit la bibliothèque et y prit un gros volume.

Venture le suivait des yeux et ne perdait aucun de ses mouvements.

– J'ai pourtant secoué ce livre-là, se dit ce dernier. Rien ne s'en est échappé.

Rocambole prit le volume et s'approcha de la cheminée sur laquelle il avait placé son flambeau. Il ouvrit ensuite l'in-folio à une certaine page et parut lire attentivement. Un sourire vint alors à ses lèvres.

– Ma parole d'honneur ! murmura-t-il, je pourrais bien faire cadeau de ce volume à M. de Château-Mailly qu'il n'y verrait que du feu.

Et Rocambole replaça l'in-folio dans son rayon, ferma la bibliothèque et sortit du fumoir sans avoir même songé à s'approcher de la croisée, dans l'embrasure de laquelle Venture se tenait toujours immobile et retenant sa respiration. Un instant après, le prétendu cocher de M. de Château-Mailly entendit les pas du marquis s'éloigner, traverser le salon et gagner l'antichambre.

Puis une porte s'ouvrit et se referma. C'était la porte de l'appartement qui donnait sur l'escalier du maître.

Selon son invariable habitude, Rocambole avait pénétré chez lui par l'escalier de service et il en était sorti par le grand escalier, sans se douter qu'il laissait dans son fumoir son plus cruel ennemi.

Venture l'entendant sortir s'était retourné et, écartant un peu les petits rideaux, il plongea un regard curieux à travers les persiennes. Le bruit de la grande porte, s'ouvrant et se refermant, lui annonça que Rocambole était hors de la maison. Il le vit en effet, à la clarté du réverbère voisin, traverser la rue et gagner le trottoir opposé, puis s'en aller fort tranquillement dans la direction de la Madeleine et disparaître au coin de la rue de ce nom.

– Maintenant, se dit-il, nous allons un peu voir, mon petit.

Venture tira des allumettes de sa poche et ralluma le bougeoir.

Il avait parfaitement remarqué le volume qu'avait ouvert Rocambole. Ce volume était, du reste, par ses dimensions, assez

facile à distinguer des autres. Il s'en empara et vint se placer, comme Rocambole, au coin de la cheminée, à laquelle il s'accouda pour examiner le volume tout à son aise. C'était un livre espagnol, une belle édition du dix-huitième siècle, reliée en chagrin.

Le titre noir et rouge portait :

Histoire du chevalier Don Quichotte de la Manche, etc.

Venture savait l'espagnol et lut fort couramment la première page de la prose de Cervantes. Puis de nouveau il secoua le volume. Mais aucun pli, aucune lettre ne s'en échappa.

– Il aura collé le tout avec des pains à cacheter, pensa-t-il.

Et, feuillet par feuillet, il tourna lentement les pages du livre jusqu'à la dernière.

– Par exemple ! se dit-il, celle-là est trop forte… je ne vois rien.

Et il recommença par la dernière ; mais, vers le milieu, il tressaillit tout a coup.

– Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ? murmura-t-il.

Son doigt venait, en effet, de sentir une feuille un peu plus épaisse que les autres, et il reconnut aussitôt que cette épaisseur provenait de la réunion de deux pages si merveilleusement collées l'une à l'autre qu'il fallait une grande délicatesse de toucher pour s'en apercevoir.

– Tiens ! dit-il, décidément il est fort, le drôle, il est très fort.

Et Venture examina encore, palpa, repalpa et finit par conclure :

– Évidemment, la lettre de l'évêque de Saragosse est là, entre ces deux pages ; mais celle de feu le duc de Sallandrera, aïeul de celui-ci, n'y est pas. Continuons !

Et il tourna quelques feuillets encore.

– Bon ! la voilà, dit-il.

Il venait en effet de trouver deux autres pages collées. Venture eut d'abord la pensée de décoller brutalement les deux pages.

Une réflexion l'arrêta : – Soyons calme, se dit-il : Rocambole doit visiter quelquefois son cher volume, et si nous gâchons la besogne, il s'apercevra demain de la soustraction. Or, moi, je ne veux pas faire les choses à demi et je veux prendre mon homme au piège. Ce n'est pas seulement les lettres qu'il me faut, c'est encore la tête de ce cher ami, attendu que si je le laisse de ce monde, je ne pourrai pas jouir paisiblement des vingt-cinq mille livres de rente que je vais me faire, grâce à mon intelligence.

Et Venture examina les deux pages réunies, avec une attention plus scrupuleuse encore.

– Oh ! dit-il, la chose a été bien faite.

Il passa le bout de sa langue sur les bords.

– C'est de la colle de pâte, et cela tient comme un pain à cacheter. Mais nous avons su jadis décacheter les lettres, et nous allons utiliser nos connaissances.

Venture s'en alla dans la chambre à coucher, où il avait remarqué, en passant, une veilleuse en bronze. La veilleuse était pleine d'eau ; un godet à esprit-de-vin était placé en dessous. Venture rapporta la veilleuse, alluma le godet, qui était plein, et l'eau ne tarda point à entrer en ébullition. Alors il plaça le volume au-dessus, et le laissa exposé à l'action de la vapeur. Quelques minutes suffirent. Les deux pages s'imprégnèrent de vapeur, la colle se fondit peu à peu, et les deux pages se détachèrent l'une de l'autre par un coin. Venture prit sur le bureau de Rocambole un couteau d'ivoire, et acheva de les séparer. Un papier jauni, aplati, couvert d'une grosse écriture noire, dont la forme irrégulière accusait le dix-huitième siècle, apparut aux yeux de Venture.

C'était la lettre de l'évêque de Saragosse, lettre contresignée par le valet qui avait assisté à la substitution de l'enfant. Venture décolla les deux autres pages à l'aide du même procédé et fut bientôt en possession d'une seconde lettre.

Celle-là était signée :

« Votre père,

« DUC DE SALLANDRERA. »

Venture mit les deux lettres dans sa poche. Puis il prit sur le bureau de Rocambole deux feuilles de papier blanc de même dimension et de même épaisseur que les lettres et les mit à la place. Après quoi, comme la colle était fraîche encore, il réunit les pages du livre avec une habileté égale à celle qu'avait déployée Rocambole dans cette délicate opération. Puis il replaça le volume dans la bibliothèque, reporta la veilleuse dans la chambre à coucher, ralluma son rat-de-cave et souffla le bougeoir.

Ces précautions prises, il sortit de l'appartement comme il y était entré, et gagna l'escalier, qu'il redescendit, cette fois, d'un pas leste, assuré, le pas d'un homme qui n'a aucune peccadille sur la conscience.

Il était alors plus de minuit : le concierge était couché.

– Le cordon, s'il vous plaît ! cria Venture en frappant aux carreaux de la loge.

Le concierge ne s'éveilla qu'à moitié et tira le cordon sans avoir songé à demander qui sortait.

Venture s'empressa de gagner la rue.

– Ouf ! murmura-t-il, voilà une petite expédition qui n'a pas été sans périls.

Une heure plus tard environ, le cocher de M. le duc de Château-Mailly rentrait à l'hôtel, affublé de nouveau de sa perruque blonde et de ses favoris roux.

– Ce n'est pas la peine, pensa-t-il, de réveiller M. le duc. Il vaut mieux attendre demain matin pour lui donner ces papiers. D'autant mieux qu'il faut songer maintenant à s'emparer de Rocambole, et ce n'est pas chose facile.

Venture allait monter chez lui et se coucher, mais il vit de la lumière et entendit parler dans les écuries. Cette circonstance inaccoutumée éveilla sa curiosité, et au lieu de gagner sa chambre qui se trouvait dans les combles de l'hôtel, comme celles des autres domestiques, il entra dans les écuries. Deux palefreniers et le piqueur étaient groupés auprès de la stalle d'Ibrahim, le cheval arabe. Le pauvre animal était couché sur sa litière, avait les barres bordées d'une écume sanglante, et paraissait en proie à de vives souffrances…

– Qu'a donc ce cheval ? demanda Venture, qui s'approcha et reprit son accentuation anglaise.

– Je ne sais pas, dit le piqueur. Il se tord comme cela depuis cinq heures du soir… On est allé chez le vétérinaire par ordre de M. le duc, qui est venu plusieurs fois voir son cher Ibrahim. Le vétérinaire n'était pas chez lui.

Venture se pencha sur le cheval, l'examina, tressaillit.

– Mais, s'écria-t-il tout à coup, ce cheval a le charbon… C'est un cheval perdu et bon à abattre !

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de nous reporter à ce moment où, le jour précédent, Rocambole, prenant possession de ses fonctions de palefrenier, s'était aperçu que le nouveau cocher de M. de Château-Mailly traînait la jambe droite comme un forçat libéré ou en rupture de ban.

Cette remarque rendit Rocambole tout pensif.

– Il faudra que j'examine davantage cet homme-là, se dit-il. Ma parole d'honneur, s'il était un peu plus gros… Mais non… ce n'est pas possible… Venture a un ventre énorme…

Cependant, et bien qu'il se fût arrêté là de ses réflexions, Rocambole n'en demeura pas moins soucieux. Venture s'était si bien grimé que son adversaire hésitait à le reconnaître. Mais pourquoi un Anglais, un véritable Anglais, avait-il la démarche d'un homme qui a passé quelque dix ans dans les bagnes de France ?

– Bah ! se dit enfin Rocambole, j'ai mal vu… Le cocher marche mal, et voilà tout… D'ailleurs, Venture est beaucoup

plus gros, et je crois qu'il est moins grand. C'est égal, je ne le perdrai pas de vue. En attendant, occupons-nous de nos affaires.

Rocambole avait piqué le cheval avec l'épingle empoisonnée. Le cheval avait éprouvé une légère douleur et répondu par un coup de pied, que Rocambole avait esquivé en se jetant lestement de côté. Le faux palefrenier avait soigneusement renfermé l'épingle dans sa boîte et s'était éloigné de la stalle d'Ibrahim. Rocambole avait, pour exécuter l'ordre de sir Williams, saisi l'instant favorable, car une minute après le piqueur et un autre palefrenier entrèrent dans l'écurie. Rocambole se remit à panser son cheval de l'air le plus indifférent du monde.

Un quart d'heure après, Zampa arriva.

– Sellez Ibrahim, dit-il, M. le duc va sortir.

Rocambole passa dans la sellerie, y prit la selle et la bride d'Ibrahim, et la harnacha lestement.

– Toujours le *boulanger* (le hasard) pour nous ! se dit-il. La petite course que l'arabe va faire hâter de dix heures le développement du mal. Bonne affaire !

En même temps, le groom Casse-Cou sellait lui-même un autre cheval pour accompagner son maître au Bois.

M. de Château-Mailly, qui était remonté chez lui, descendit bientôt après et enfourcha Ibrahim, après avoir dit à Zampa :

– Je rentrerai vers midi pour m'habiller. J'ai des visites à faire aujourd'hui. Tu feras atteler le carrosse pour deux heures.

Zampa s'inclina, et le duc partit suivi de Casse-Cou.

Rocambole, qui pansait un troisième cheval, avait entendu tout ce que venait de dire le duc.

Le cocher n'avait pas reparu. Sans doute, maître Venture avait demandé au duc la permission de sortir.

Toujours est-il que le piqueur et les palefreniers se trouvaient seuls aux écuries.

Maître Zampa, lui, se promenait dans la cour, et comme la valetaille prend des libertés quand les maîtres sont absents, il s'était mis à fumer une cigarette qu'il avait roulée dans ses doigts avec la dextérité particulière aux Espagnols et à leurs voisins les Portugais.

Alors Rocambole se glissa sans bruit hors des écuries et s'approcha de lui.

Zampa prit l'attitude hautaine d'un valet de chambre de bonne roche vis-à-vis d'un humble palefrenier. Mais dans cette attitude, Rocambole surprit quelques signes mystérieux empreints du plus profond respect et qui voulaient dire sans nul doute : « Je sais bien que vous êtes mon maître, que je dépends entièrement de vous et que vous pourriez me renvoyer à l'échafaud si cela vous convenait. »

– Très bien, dit Rocambole en souriant. Tu as l'insolence de pose qui convient à ton rôle de valet de confiance.

– J'attends vos ordres, murmura tout bas le Portugais.

– Ils sont fort simples. Tu vas d'abord répondre à mes questions.

– J'écoute.

– Où ton maître se tient-il habituellement ?

– Dans son fumoir, dont il a fait un cabinet de travail.

– C'est toujours là qu'il va d'abord en rentrant ?

– Toujours.

– Et qu'il s'habille et qu'il se déshabille ?

– Oui, car son cabinet de toilette est à côté.

– Très bien.

Et comme Zampa ne paraissait point comprendre :

– Je voudrais, ajouta Rocambole, que tu me conduisisses dans le fumoir.

– Venez, dit Zampa.

Il fit passer Rocambole dans le petit escalier qui descendait des appartements du duc aux écuries.

– Est-ce que, dit Rocambole, en entrant et désignant du doigt un fauteuil à la Voltaire, c'est là que s'asseoit le duc quand il veut écrire ?

– Toujours.

– Très bien ! Tiens-toi sur le carré, et fais attention que personne ne vienne nous déranger.

À midi, M. le duc de Château-Mailly rentra de sa promenade et se fit servir à déjeuner. Puis il passa dans la pièce qui lui

servait de cabinet de travail et y dépouilla sa correspondance, que Zampa lui apporta sur un vaste plat d'argent.

Parmi les lettres que le duc reçut, il en était une qui venait de son notaire et à laquelle il lui fallait répondre sur-le-champ.

Le duc s'assit dans son voltaire, devant sa table, et écrivit sa lettre. Puis il dit à Zampa :

– Habille-moi ! je vais sortir.

Et le duc, pour se lever, appuya ses deux mains sur les bras du voltaire.

Mais soudain il poussa un cri de douleur.

– Maître Zampa, dit-il avec colère, vous êtes un maladroit de piquer les épingles dans les bras de mon fauteuil au lieu de les enfoncer dans la pelote.

Et le duc montra à Zampa, qui parut consterné de sa bévue, sa main gauche à la naissance de laquelle perlait une petite goutte de sang.

XX

Nous avons suivi Venture dans son expédition nocturne, rue de Surène, et nous avons vu comment il s'empara des papiers à la possession desquels M. le duc de Château-Mailly attachait une si grande importance.

Il est maintenant nécessaire de nous attacher aux pas de Rocambole pour expliquer ce qu'il était venu faire rue de Surène, à minuit, sans se douter que Venture l'épiait derrière un rideau. On s'en souvient, c'était vers midi que M. de Château-Mailly était rentré à l'hôtel après deux ou trois heures de galop dans le bois de Boulogne et les Champs-Élysées. Ce fut Rocambole, c'est-à-dire John le palefrenier, qui reçut le cheval arabe, que cette promenade avait légèrement échauffé. Il le pansa, l'étrilla, lui lava les jambes et le regarda sous le ventre. Un point noir venait de s'y former à la place de la piqûre, et lorsque Rocambole y passa sa brosse de chiendent, le noble animal, qui déjà commençait à souffrir des premières atteintes du mal, lui lança une terrible ruade que le palefrenier improvisé esquiva avec sa légèreté ordinaire.

Tandis qu'il se livrait à cette opération, Zampa descendit aux écuries. Rocambole lui jeta un regard interrogateur qu'il promena ensuite autour de lui.

Mais Zampa, qui avait fort bien surpris ce regard, ne s'approcha cependant point de Rocambole, mais bien du groom Casse-Cou, qui, à trois stalles de distance, pansait lui-même le cheval qu'il venait de monter.

– Petit drôle ! lui dit Zampa, je t'allongerai les oreilles de telle façon qu'elles ressembleront à celles d'un caniche.

– Pourquoi cela, monsieur Zampa ? demanda le groom avec effronterie.

– Parce que tu as failli me faire chasser.

– Moi ?

– Toi-même.

– Ah ! par exemple ! murmura le groom interdit, et qu'ai-je fait ?

– Te souviens-tu qu'hier soir, tandis que M. le duc était absent et que je lisais ses journaux, tu es venu me demander je ne sais plus quoi, et que j'ai bien voulu t'admettre dans mon intimité ?

– Je m'en souviens très bien, monsieur Zampa.

– Te souviens-tu d'avoir pris une pelote sur la cheminée ?

– Moi ? non...

– Je m'en souviens, moi. Tu t'es amusé à prendre des épingles, à les piquer et à les repiquer, au bord, sur la tablette de la cheminée... puis...

– Mais, interrompit Casse-Cou, je me rappelle avoir touché à la pelote, en effet, tandis que vous me contiez l'histoire des bohémiens d'Espagne ; mais je ne me souviens pas d'avoir pris des épingles...

– C'est ce qui est arrivé cependant. Tu as, sans le vouloir, enfoncé des épingles dans le fauteuil de M. le duc.

– Ah ! dit Casse-Cou, c'est drôle tout de même, cela !

– Et, acheva Zampa, M. le duc vient de se piquer jusqu'au sang.

Rocambole écoutait, haletant.

– Et, dit Casse-Cou, il s'est fâché ?

– Il m'a traité de butor.

Casse-Cou fit la grimace et n'osa dire un seul mot.

– À l'avenir, acheva Zampa, je te casserai les reins si tu recommences.

Et le Portugais, qui savait fort bien que Rocambole avait entendu, s'en alla de ce pas majestueux et solennel qui sentait le valet de chambre confident du maître.

Rocambole ne voulait pas savoir autre chose. Il s'esquiva fort tranquillement des écuries, sortit de l'hôtel comme s'il allait faire une simple course dans le voisinage, et gagna au plus vite la rue de Surène, où il avait hâte de redevenir le marquis de Chamery.

– Je n'ai réellement plus rien à faire à l'hôtel de Château-Mailly, se dit-il, Zampa me tiendra au courant.

Une heure après, le marquis rentrait chez lui, rue de Verneuil.

Le vicomte et la vicomtesse d'Asmolles étaient partis le matin même en chaise de poste pour la Franche-Comté, et ils avaient trouvé à la barrière du Trône la berline de voyage de M. le duc de Sallandrera. Il ne restait donc à l'hôtel de Chamery que le prétendu matelot du marquis, c'est-à-dire sir Williams. Rocambole monta chez lui sur-le-champ. L'aveugle attendait son retour avec une vive impatience. Il reconnut le bruit de ses pas dans l'escalier, et quand son cher élève entra, le visage du mutilé exprima une sorte d'anxiété qui disait combien il s'intéressait à tout ce qui concernait l'être dans lequel il s'était incarné par la pensée.

– *Eh bien ?* fit-il en levant la tête d'une certaine façon interrogative.

– Ça marche, répondit Rocambole.

– *Tu as piqué le cheval ?* écrivit l'aveugle sur son ardoise.

– Et l'homme, répondit Rocambole.

Sir Williams se prit à sourire, et son visage approbateur combla de joie son disciple.

– Maintenant, dit ce dernier, que faut-il faire ?

– *Trouver la Fipart.*

– Ah !

– *Et savoir ce qu'est devenu Venture.*

– Ceci est plus difficile.

Sir Williams écrivit :

– Quand on a été cocher, palefrenier, que sais-je ? on peut endosser une blouse… et aller flâner à Clignancourt… Là, on recherche la veuve Fipart.

– C'est pour cela qu'on y va, j'imagine.

– Oui. On la trouve, attendu que les chiffonniers ne sortent que la nuit.

– Et… alors…

– Dame ! écrivit sir Williams, *à ta place, je la prendrais par la douceur. Elle a toujours eu un faible pour toi… et elle peut nous être utile…*

– Quelle drôle d'idée !

– On ne sait pas !…

– Mais comment veux-tu que le marquis de Chamery s'expose à être reconnu par la veuve Fipart, ancienne cabaretière à Bougival, ancienne portière à Ménilmontant ?

Sir Williams haussa les épaules ; puis il écrivit cette réponse diplomatique :

– On n'étrangle point, on empoisonne.

– Bon ! je comprends.

Le sourire de sir Williams reparut.

– Et, dit Rocambole, ce mince résultat obtenu, que fera-t-on ensuite ?

– On se débarrassera de Zampa.

– Comment ?

– *Je ne sais pas encore, mais on trouvera…*

– Et… après ?

– *Après, on partira pour la Franche-Comté avec son vieux matelot Walter Bright, et on n'en reviendra que l'époux de Conception.*

– Tu crois ?

Sir Williams écrivit cette phrase, qui aurait dû frapper vivement l'esprit de son élève :

– *Tant que je serai près de toi, tant que je vivrai, tu réussiras. Le jour où je ne serai plus là, tout s'écroulera comme un château de cartes.*

Mais Rocambole ne prêta pas à ces paroles une bien grande attention, et dit à sir Williams :

– Faut-il aller sur-le-champ à Clignancourt ?

– *Quelle heure est-il ?*

– Trois heures.

– *C'est trop tôt. Les chiffonniers sortent à la nuit. Pourvu que tu te trouves à Clignancourt vers sept heures, cela suffit. En attendant, tu peux faire ce que tu voudras.*

– Zampa doit venir rue de Surène.

– *Quand ?*

– Vers six heures.

L’aveugle inclina la tête en signe d’adhésion, et Rocambole le quitta. Le marquis alla passer une heure à son club, perdit vingt-cinq louis au whist, retourna rue de Surène vers cinq heures et demie, redevint l’homme à la polonaise et alla ouvrir à Zampa qui, à six heures précises, sonnait à la porte.

– Eh bien ? fit-il.

– Le cheval est très malade. M. Le duc a été averti il y a cinq minutes.

– Est-il descendu aux écuries ?

– Sur-le-champ.

– A-t-il touché le cheval ?

– Il l’a caressé à plusieurs reprises.

– Avec quelle main ?

– Avec celle qui a été piquée par l’épingle.

– Bravo !

– Avez-vous quelque chose à me dire ?

– Non.

– Reviendrai-je ?

– Demain, pour m’apprendre ce qu’il y aura de nouveau et comment le duc a passé la nuit.

Zampa s'inclina.

– A-t-on demandé après moi à l'écurie ? demanda Rocambole.

– Pas encore, le cocher n'est pas rentré.

– Et le piqueur ?

– Pas davantage.

Rocambole congédia Zampa ; puis il fit subir une notable métamorphose à sa personne et sortit de la maison de la rue de Surène par l'escalier de service. Le brillant marquis de Chamery était devenu un véritable Parisien des barrières, un habitué des marchands de vin de la banlieue. Casquette inclinée sur l'oreille, blouse blanche tachée de vin, souliers éculés, pantalon noir luisant, cravate en corde sur du linge douteux, brûle-gueule aux lèvres. Ainsi accoutré, Rocambole résumait ce type bien connu sous le nom *de gouapeur,* c'est-à-dire un ouvrier sans état, un travailleur qui ne fait rien, un vaurien qui passe sa vie à culotter des pipes et à boire du vin bleu à un sou le canon.

Rocambole se dirigea fort tranquillement vers la barrière de Clichy par la rue Tronchet et la rue d'Amsterdam. Puis il gagna les hauteurs de Montmartre, toujours à pied, toujours fumant sa courte pipe et fredonnant un refrain d'estaminet. Il passa devant le célèbre Moulin de la Galette, et descendit à Clignancourt, où une agglomération de chiffonniers et de ferrailleurs avaient établi leur domicile.

Il ne lui fut pas difficile de trouver sur-le-champ l'espèce de cité formée de masures et de constructions en vieux matériaux cimentés à l'argile où vivait et grouillait pêle-mêle cette population de nocturnes industriels.

Comme il en franchissait le seuil, un jeune chiffonnier en sortait sa hotte au dos.

– Hé ! camarade, lui dit Rocambole, es-tu bon *zigue ?* Je paye un canon…

– Ça va, dit le chiffonnier, qui avait quatorze ou quinze ans.

Rocambole l'entraîna dans un horrible bouchon situé à l'entrée de la cité, et sur le comptoir duquel on débitait sans relâche de l'esprit-de-vin et de l'eau-de-vie de pomme de terre.

– Qu'est-ce qu'il y a pour ton service, *camaro ?* demanda le chiffonnier.

– Tu dois connaître ma tante, toi ?

– Le mont-de-piété ?

– Mais non, farceur !… ma tante, ma vraie tante, la propre sœur de feu ma mère.

– Est-ce qu'elle est dans la partie ?

– Mais oui. Elle chiffonne…

– Et elle demeure ici ?

– Je ne sais pas ; peut-être bien que oui…

– Comment qu'on l'appelle ?

– Madame Fipart.

– Maman Fipart ? la veuve Fipart ?

– Tu la connais ?

– Pardienne ! elle demeure là-bas… tiens, à cette porte rouge comme un bras de guillotine. Mais je ne sais pas si elle y est… Je ne l'ai pas vue aujourd'hui…

– Sais-tu si elle a de quoi ? demanda Rocambole en clignant de l'œil.

– Le commerce ne va pas.

– Ah ! je t'en fiche ! *tantan* Fipart a toujours de l'*os* (de l'argent), va. Elle a une paillasse, c'est sûr, et de l'argent dedans.

– C'est-y que tu veux qu'elle t'en donne ? demanda le chiffonnier.

– Tiens ! dit naïvement Rocambole, c'est-y pas la vraie sœur de ma vraie mère ? J'aime pas le travail, moi, j'suis *faignant !…*

Et il jeta deux sous sur le comptoir du marchand de vin pour payer les deux verres de *trois-six* qu'ils venaient d'absorber.

Puis il ajouta en donnant une poignée de main au chiffonnier :

– Au revoir ! camarade.

Rocambole se dirigea vers la porte que lui avait indiquée le chiffonnier.

C'était bien celle du taudis où, à son retour d'Espagne, Venture avait retrouvé maman Fipart. Mais le fils adoptif de la

veuve cogna inutilement, la porte ne s'ouvrit pas. Une femme qui passait lui dit :

– *Maman* n'y est pas.

Maman était l'adjectif que tous les gens de la connaissance de la veuve Fipart plaçaient invariablement devant son nom.

– Et où donc qu'elle est, la tante ? demanda Rocambole.

– Tiens ! c'est votre tante ?

– Un peu…

– Eh bien ! elle n'y est pas.

– Où est-elle ?

– Ah ! dame ! on ne sait pas ; mais elle est partie hier avec un homme qui paraissait avoir de quoi.

– Hein !

– Et qui lui a apporté une robe et des souliers, et un bonnet ; et que, lorsqu'elle a eu tout cela, elle ressemblait à une duchesse.

Rocambole tressaillit.

– Comment était-il donc, cet homme ?

– Un gros, déjà vieux, un peu chauve. Il avait une redingote noire ; il était cossu comme un habitué du marché de Poissy.

– C'est mon oncle ! dit Rocambole.

Et le faux marquis de Chamery, qui venait de tressaillir à ce signalement, ajouta mentalement : – Ce portrait ressemble furieusement à maître Venture.

La chiffonnière, qui était loquace, poursuivit :

– Il est venu en voiture, ma foi ! à preuve que j'ai reconnu le cocher…

– Tiens ! vous connaissez le cocher ?

– Oui ; c'est un *maraudeur*.

– Où a-t-il sa remise ?

– À Montmartre, impasse Cauchois.

– Et mon oncle…

– Tiens ! c'est donc votre oncle ?

– Oui. Il s'était fâché avec ma tante, rapport qu'elle avait été légère… mais vu qu'elle est vieille, faut croire que le danger étant passé, il aura voulu faire la paix…

La chiffonnière se mit à rire.

– Eh bien ! dit-elle, il l'a emmenée chez lui probablement, vu qu'il l'a habillée des pieds à la tête…

– Et vous ne l'avez pas revue ?

– Non.

– Merci, ma petite dame, dit Rocambole en saluant.

Et il s'en alla, se disant :

– Le cocher demeure impasse Cauchois, à Montmartre… Je saurai bien par lui où il a mené maman Fipart.

Le faux marquis de Chamery quitta la cité des chiffonniers, retourna à Montmartre, longea le boulevard extérieur et alla jusqu'à la Villette.

Une foule de marchands fripiers étalent du matin au soir des habits d'occasion sur le trottoir du boulevard extérieur, en cet endroit. En homme prudent, Rocambole avait compris qu'il ne pouvait essayer de corrompre le cocher dans le piètre costume où il était. Comme les fripiers de la Villette ne s'inquiètent que médiocrement de la moralité de leurs clients, Rocambole put échanger pour la modeste somme de vingt francs, et sans qu'il lui fût fait la moindre question sur la provenance de cet argent, sa blouse, son pantalon usé et sa casquette contre un pantalon bleu à la hussarde, une redingote qu'il boutonna militairement, et un chapeau de soie retapé. Enfin il remplaça ses souliers éculés par des bottes à hauts talons.

Ainsi vêtu, Rocambole se trouva avoir un faux air d'agent de police en costume bourgeois, et il retourna à Montmartre.

Précisément au moment où il mettait le pied sur le seuil de l'impasse Cauchois, un coupé de remise y rentrait avec un cheval efflanqué.

– Voilà, bourgeois ! cria le cocher, qui crut voir une pratique dans Rocambole. Le temps de changer de cheval, et je suis à vous.

Mais Rocambole alla droit à lui et lui dit sévèrement :

– Descendez donc de votre siège et venez répondre aux questions qu'on a à vous faire.

– Hum ! murmura le cocher, qui regarda le pantalon bleu et la redingote boutonnée… Est-ce que ce bourgeois demeurerait rue de Jérusalem ?

Et il descendit de son siège, et aborda Rocambole en mettant le chapeau à la main.

– Vous êtes cocher de remise ? demanda celui-ci toujours bref et sévère.

– Oui, monsieur.

– *Maraudeur,* comme on dit.

– C'est cela.

– Vous demeurez dans l'impasse ?

– Oui.

– Y êtes-vous le seul de votre profession ?

– Oui, monsieur.

– C'est bien, dit Rocambole.

Et il ajouta :

– Alors c'est bien à vous que j'ai affaire. Vous êtes allé hier à Clignancourt ?

– C'est vrai.

– Vous y avez conduit un homme entre deux âges, gros, un peu chauve, les favoris noirs…

– C’est parfaitement vrai.

– À la cité des chiffonniers ?

– Encore exact.

– Et vous en êtes reparti avec lui et une femme, une vieille, vêtue de noir ?

– Oui, monsieur l’a…

– Chut ! dit Rocambole. Contentez-vous de répondre à mes questions. Où avez-vous conduit ces deux personnes ?

– Au Gros-Caillou.

– Quelle rue ?

– Rue de l’Église.

– Ah !… pensa Rocambole, je tiens mes deux bandits, et cette fois maman Fipart ne sera pas étranglée de travers.

XXI

Le cocher était tellement persuadé qu'il avait affaire à un hôte de la rue de Jérusalem qu'il avait répondu laconiquement et sans hésiter aux questions que venait de lui poser Rocambole.

Celui-ci continua :

– Ah ! vous les avez conduits rue de l'Église ?

– Oui.

– À quel numéro ?

– Au numéro 12.

– Et ils y sont restés ?

– Oui ; c'est là qu'on a descendu la malle.

– Avez-vous entendu quelque chose ?

– Le gros homme a dit au concierge : « Voilà ma mère, la veuve Brisedoux, qui arrive de Normandie. »

– C'est bien, dit Rocambole.

Il savait désormais tout ce qu'il voulait savoir. Et il ajouta en regardant le cocher :

– On verra si vous avez dit la vérité.

Muni des renseignements que le cocher venait de lui donner, Rocambole quitta Montmartre et s'en alla, dans ses habits d'occasion, prendre l'omnibus à la barrière Blanche, changea d'équipage à la Madeleine et prit celui qui conduit au Gros-Caillou. Il mit pied à terre aux environs de l'École militaire.

Il était alors complètement nuit et le gaz ne remplaçait, dans ce quartier désert, que très imparfaitement le soleil. La rue de l'Église, il y a quelques années seulement, était à peine bâtie. On y voyait des terrains vagues, clos de planches, des maisons en construction, d'autres encore inhabitées. Celle qui portait le numéro 12 avait trois étages. On lisait en grosses lettres sur la porte et sur un écriteau jaune :

Chambres et cabinets garnis à louer.

Rocambole n'hésita pas une minute. Il sonna. La porte s'ouvrit ; le concierge passa sa tête ornée de besicles à travers le carreau de sa loge et dit :

– Qui demandez-vous ?

– Pardon, répondit humblement Rocambole, c'est bien ici le numéro 12 ?

– Oui.

– Alors, c'est ici que m'envoie mon patron. Il se nomme Brisedoux, dit Rocambole à tout hasard.

– Ah ! très bien, dit le concierge, nous avons sa mère dans la maison.

– C'est bien cela ! mon patron m'envoie…

– Pour voir sa mère ?

– Oui, j'ai une petite commission à lui faire.

– Très bien ! je vais vous conduire.

– Ne vous dérangez pas, c'est point la peine ; où est-ce donc ?

– Au premier, chambre n° 2.

– Très bien. Merci.

Et le concierge sortit de sa loge pour éclairer un homme qui venait chez la veuve Brisedoux, une femme qui dans huit jours allait prendre possession de l'hôtel.

Rocambole monta lestement, trouva le numéro 2 et frappa.

– Entrez ! dit une voix à l'intérieur, la clef est sur la porte.

– Merci ! répéta Rocambole en adressant au concierge un profond salut, le salut d'un garçon épicier qui sait vivre et a du monde.

Le concierge redescendit.

Alors Rocambole tourna lestement la clef dans la serrure, la retira, et ferma la porte sur lui.

La veuve Fipart était au lit. Depuis qu'elle était rentière, la digne vieille pensait que la distinction vraie c'est le repos, et que se coucher tôt, se lever tard constituait la suprême élégance. Elle était donc au lit, bien qu'il ne fût que huit heures, et elle avait soufflé sa bougie. Ce qui fit que Rocambole se trouva, en entrant, dans une obscurité profonde.

– Qui est là ? dit la vieille.

– Madame Brisedoux ? demanda l'élève de sir Williams, qui contrefit parfaitement sa voix.

– C'est moi ; que voulez-vous ?

– Je viens de la part de votre fils, M. Brisedoux.

– Ah ! dit la vieille.

– Je suis son commis.

– Farceur ! il a donc un commis ?

– Mais oui… c'est moi…

– Et vous venez de sa part ?

– Oui, madame.

– C'est drôle, dit la vieille, il me semble que je connais votre voix. Mais il sort d'ici, mon fils, voilà une heure…

– Ah ! murmura Rocambole, à part lui. (Et il dit tout haut :) Je le sais bien. C'est pour ça qu'il m'envoie.

– Attendez donc, dit la veuve Fipart tout à fait sans défiance, je vais allumer ma lampe.

Et elle prit une allumette et la frotta contre le mur. Mais Rocambole, qui avait refermé la porte, souffla sur l'allumette, qui s'éteignit avant que la veuve Fipart eût pu voir à qui elle avait affaire, et soudain ses deux mains s'arrondirent autour du cou de la vieille, et, sans dissimuler sa voix davantage, il lui dit :

– Maman, c'est moi… c'est Rocambole, qui t'a mal étranglée… Tais-toi, ne crie pas, je ne te ferai pas de mal…

La veuve, saisie de terreur, ne trouva ni un cri ni un mot.

Rocambole poursuivit d'une voix câline :

– J'ai eu des remords, maman, et j'ai été bien content quand j'ai appris que t'en avais réchappé… Maman, chère maman Fipart à son petit Rocambole chéri, ne fais pas de bruit, je ne te veux pas de mal… Nous allons causer… tu verras… Rocambole sera gentil…

– Grâce ! murmura la vieille à mi-voix, ne me tue pas !

– Que t'es bête ! dit Rocambole, toujours mielleux et caressant, puisque je te dis que non… et la preuve, c'est que je vas allumer ta bougie.

Et comme Rocambole avait vu, à la rapide lueur de l'allumette qu'il s'était hâté de souffler, le bougeoir et la table de nuit, il en prit une seconde et la frotta sur le parquet, d'une main, tandis que l'autre était toujours appuyée sur le cou de la veuve Fipart.

Puis il ralluma la bougie.

Alors l'ancienne cabaretière de Bougival et son fils d'adoption se regardèrent un moment silencieux.

L'effroi se peignait sur le visage de maman Fipart ; Rocambole, au contraire, avait aux lèvres une fleur de sourire mélangée d'une pointe de raillerie, mais de raillerie bienveillante.

– Pauvre maman ! dit-il.

Et il plaça un pistolet tout armé sur la table de nuit.

– Maman, reprit-il, tu vois ce joujou, hein ? Eh bien, si tu es sage, si tu veux causer avec le petit Rocambole à maman, on ne s'en servira pas. Mais si tu faisais des bêtises, si tu criais, si tu appelais au secours… avant qu'on fût venu…

Les dents de la veuve Fipart claquaient de terreur.

Rocambole prit le ton le plus caressant et poursuivit :

– Tu sais bien que je t'aime, maman, que j'ai toujours aimé maman Fipart, l'épouse à papa Nicolo ; mais que veux-tu ! j'étais un peu gris l'autre jour… et puis tu avais crié… et puis comme je suis marquis…

– T'es marquis ! murmura la veuve Fipart avec une subite admiration et sans plus se préoccuper du pistolet armé.

– Un peu, maman…

– Et tu laisses ta mère à l'abandon…

– Ah ! ne m'en parle pas, dit Rocambole, j'en ai pleuré et j'en pleure encore, quand j'y songe.

Et Rocambole passa la main sur ses yeux.

Ce geste eut le don d'émouvoir la veuve Fipart.

– Ainsi tu as du regret ? dit-elle.

– Du remords, maman.

– Et tu as pleuré ?

– Comme une Madeleine, fit Rocambole, qui sut imprimer à sa voix un cachet de véritable émotion.

Cette émotion gagna l'horrible vieille. Cette femme, qui avait éternellement vécu dans le sang et le vol, cette créature infâme et souillée qui avait pillé, assassiné, envoyé l'homme qui vivait avec elle à l'échafaud, avait eu au fond du cœur une seule affection, Rocambole.

Elle avait fini par aimer cet audacieux bandit, qu'elle avait élevé, conduit pas à pas dans la carrière du crime. Elle avait juré à Venture qu'elle était prête à dénoncer Rocambole, à le vendre au *dab de la cigogne,* comme disent les voleurs pour désigner le procureur général ; et, maintenant, voici que, sur le simple mot de repentir prononcé par son enfant d'adoption, elle se sentait désarmée, elle s'attendrissait.

Rocambole vit les larmes lui venir aux yeux.

– Ah ! maman, maman… murmura-t-il, ne pleure donc pas, vieille bête !… puisque le petit Rocambole est toujours le môme chéri à maman Fipart…

Et le fringant marquis de Chamery ne dédaigna point de passer ses deux bras autour du cou de la vieille et de l'embrasser fort tendrement. Désormais la réconciliation était opérée, la paix était conclue.

Alors Rocambole désarma le pistolet, le mit tranquillement dans sa poche, puis il s'assit sur le pied du lit de maman Fipart, et lui dit :

– Vrai, tu me pardonnes ?

– C'te bêtise !

– Tu ne m’en veux plus ?

– Je t’aime !…

La vieille prononça ce verbe avec effusion.

– Alors, causons, dit Rocambole.

– Ainsi, tu es marquis ?

– Parbleu !

– Et riche ?

– Millionnaire.

– Et tu aimes toujours maman ?

– À mort !

– Méchant petit drôle ! fit-elle avec effusion et caressant la joue du marquis de sa main osseuse et ridée… Quand on pense que tu as voulu…

– Tais-toi, maman ! j’avais perdu la boule.

– Mais tu ne recommenceras pas ?

– Jamais.

– Tu seras bon pour moi ?

– Je te ferai des rentes…

– Ah ! bien alors, dit la veuve Fipart, je vas tout te dire.

– Tiens ! dit Rocambole, je devine.

– Hein ?

– Tu vas me parler de Venture.

– Oh ! le gredin ! dit la vieille, quand on songe qu'il sort d'ici… et qu'il m'a fait promettre… Oh !… mais, tu sais, je n'étais pas contente de toi… j'étais fâchée, quoi !…

– Dame, observa Rocambole, le fait est que j'avais… été léger…

– C'est le mot, dit la Fipart.

– Et il t'a fait jurer… ?

– De tout dire au *dab*…

– Bon !… dit Rocambole, on le repincera. Voyons, maman, qu'est-ce qu'il t'a promis ?

– Il a acheté cet hôtel.

– La maison ?

– Non, le fonds.

– Et… il te l'a donné ?

– Non, mais je le gérerai dans huit jours.

– Le cuistre !

– Seulement… Ah ! ma foi, tant pis, je vas tout te dire…

– Dis, maman.

– J'étais vexée après toi…

– Va toujours !

– Il m'a dit que le lendemain… de…

– Bon ! je comprends… de ma *fauchaison,* n'est-ce pas ?

– C'est ça…

– Et bien ! le lendemain…

– Il me passerait tout en mon nom.

– Et bien ! maman, dit froidement Rocambole, Venture est un butor.

– Tu crois ?

– Parbleu !… et moi je vais te donner tout de suite une maison avec le fonds, quelque chose qui vaut soixante mille francs et en rapporte sept.

La Fipart ouvrit de grands yeux.

– Seulement, tu vas tout me conter.

– Tout, mon petit.

En effet, la veuve Fipart, qui s'était franchement réconciliée avec Rocambole, lui raconta de point en point tout ce que nous savons, c'est-à-dire comment elle avait vu Venture arriver chez elle, un soir, il y avait trois jours ; comment elle lui avait vu dé-

cacheter et lire une lettre ; puis partir de chez elle le lendemain, revenir ensuite la chercher, l'installer au Gros-Caillou et lui dire enfin :

– Je crois que je tiens Rocambole.

La mère Fipart ne savait pas au juste quels moyens Venture employait pour découvrir Rocambole, ni comment il pouvait être sur ses traces ; mais ce dernier le comprit en songeant que, bien certainement, le bandit avait décacheté la lettre de la comtesse Artoff au duc de Sallandrera, et un dernier mot de l'ancienne cabaretière fut un trait de lumière pour lui.

– Il m'a dit qu'il était cocher, maintenant, dans une grande maison, et pour les besoins de la chose, acheva-t-elle.

– Parbleu ! se dit Rocambole, ce cocher du duc qui tire la droite, c'est lui ; j'aurais dû le reconnaître… Eh bien ! maman, dit-il alors, tu peux faire tes paquets.

– Tu m'emmènes ?

– Pas ce soir, mais demain.

– Où cela ?

– Dans ta maison, ta vraie maison, tu auras l'acte en main.

– Vrai ?

– Parole d'honneur ! foi de petit Rocambole à maman chérie.

– Mais… Venture…

– Eh bien ! s'il vient, tu ne lui diras pas que tu m'as vu.

– Compris !

– Et tu parleras toujours de me faire raccourcir…

– Pauvre chéri !… murmura la vieille les larmes aux yeux.

– Adieu, maman, bonsoir…

Et Rocambole jeta un chiffon de papier sur le lit.

– Tiens ! dit-il, voilà pour ton tabac…

Ce chiffon était un billet de cinq cents francs.

Rocambole embrassa maman Fipart et s'en alla comme il était venu, saluant très bas le concierge de la maison et continuant son rôle de commis épicier.

Minuit sonnait comme il tournait la rue de l'Église.

Rocambole alla à pied jusqu'à la place de la Concorde, la traversa et gagna la rue de Surène, sans se douter qu'en ce moment même Venture était chez lui, se livrant à une minutieuse perquisition pour retrouver les papiers auxquels M. le duc de Château-Mailly attachait un si grand prix. Ce fut sans le moindre soupçon qu'il pénétra chez lui par l'escalier de service et la porte qui donnait dans le corridor près de la cuisine. Il entra avec la même sécurité dans sa chambre, passa dans son cabinet de toilette. Il changea de costume, puis alla dans le fumoir.

Là, en prenant l'histoire de don Quichotte et s'assurant qu'elle était toujours dépositaire des fameuses lettres, il ne soupçonna pas davantage que Venture, caché derrière un rideau, l'ajustait et que sa vie tenait à un cheveu, pas plus qu'il ne soupçonna qu'il venait, en prenant le volume de Cervantes,

d'indiquer au bandit où se trouvaient les fameuses lettres, objet de ses actives recherches.

Il sortit donc fort tranquille de chez lui et reprit le chemin de la rue de Verneuil, sans doute pour aller demander conseil à sir Williams. Mais une circonstance imprévue, ou plutôt le résultat d'une inconséquence de sa part, le força à rebrousser chemin. Préoccupé qu'il était des révélations de la veuve Fipart, Rocambole n'avait changé de costume qu'à moitié, et il avait gardé le gilet d'occasion que lui avait vendu le fripier de la Villette. Il s'en aperçut en cherchant sa montre, qu'il ne trouva pas. Or, rentrer à son hôtel avec ce vêtement d'origine douteuse était pour M. le marquis de Chamery se compromettre assez gravement aux yeux de son valet de chambre. Il rebroussa donc chemin, revint rue de Surène et y changea de gilet.

Mais au moment où il allait sortir de nouveau, sa bougie s'éteignit, ce qui le força à passer dans le fumoir pour y prendre des allumettes. Là, il crut s'apercevoir que son bougeoir avait changé de place. Il avait fort bien remarqué qu'il était, une demi-heure auparavant, sur la cheminée, et il le retrouvait sur la table.

Venture, en s'en allant, n'avait pas pris garde à cette circonstance, il s'était contenté de souffler le bougeoir, en le laissant sur la table où il l'avait placé pour se livrer plus facilement à l'opération du décollement et du recollement des pages du volume.

En même temps, Rocambole aperçut quelques gouttes d'eau sur sa table.

Cette eau, qui s'était échappée de la bouilloire en ébullition, était tiède encore. Rocambole courut dans sa chambre à coucher, mit la main sur sa veilleuse et la trouva chaude.

– On est venu ici ! s’écria-t-il.

Et il tira son pistolet de sa poche et l’arma précipitamment.

XXII

Rocambole était, avant tout, un homme prudent, et s'il avait armé son pistolet, c'était afin de n'être pas pris au dépourvu, dans le cas où celui ou ceux qui s'étaient introduits dans son appartement s'y trouveraient encore. Ce fut donc un flambeau d'une main, un pistolet armé de l'autre, qu'il commença une minutieuse inspection de son logis, fouillant chaque pièce dans ses coins et recoins, regardant sous les meubles, dans l'embrasure des croisées et jusque dans les placards.

Mais Venture n'était plus là, et l'appartement était vide.

Alors Rocambole revint dans le fumoir.

– Évidemment, se dit-il, il n'y a personne ici ; quelqu'un, cependant, y est venu… Qu'est-il venu y faire ? Est-ce un voleur ? est-ce Venture ?

Rocambole leva les yeux vers la bibliothèque et y vit le volume qui contenait, une heure auparavant encore, les deux pièces que Venture portait sans doute, en ce moment, à M. de Château-Mailly. Tout paraissait être en ordre dans la bibliothèque, et on ne semblait pas avoir touché à l'*Histoire de Don Quichotte de la Manche*.

Rocambole alla droit au meuble de Boule et l'ouvrit. Il éprouva en tournant la clef cette légère résistance qui indique à une main exercée qu'une autre clef que la clef ordinaire a été placée dans la serrure.

– On a crocheté le bahut, pensa-t-il.

Et il se hâta de le visiter.

Venture, on s'en souvient, avait trouvé dans le bahut une bourse contenant quelques louis, un poignard qu'il avait reconnu et mis dans sa poche, un portefeuille renfermant des lettres adressées à M. Frédéric et plusieurs autres objets sans valeur.

Venture n'avait touché qu'au poignard, et il avait laissé tout le reste, même la bourse, ce qui constituait pour lui un acte de véritable abnégation. Mais la disparition du poignard frappa Rocambole, en même temps que la présence de la bourse.

– Oh ! oh ! se dit-il, ce n'est pas un voleur ordinaire qui est entré ici…

Et il abandonna le bahut pour retourner dans sa chambre à coucher.

– On a fait chauffer de l'eau, poursuivit-il en mettant la main sur la veilleuse. Pour quoi faire ?

Cette question qu'il s'adressait jeta instantanément une terrible lueur dans son esprit.

– L'eau bouillante, se dit-il, est un moyen de décacheter les lettres fermées par un pain à cacheter, et par le même procédé on peut décoller deux feuilles de papier réunies ensemble avec de la colle de pâte.

Rocambole ouvrit précipitamment sa bibliothèque et s'empara du volume de *Don Quichotte,* saisi qu'il était d'un funeste pressentiment.

Si habilement que Venture eût accompli sa besogne, il n’avait pu empêcher quelques gouttes de la colle de suinter à travers le papier. Les gouttes refigées peu après se trahirent sur-le-champ. Rocambole, en feuilletant le volume, trouva deux feuilles collées à une troisième et remarqua en même temps quelques éclaboussures d’eau sur le vélin.

– Je suis volé ! s’écria-t-il.

Et il s’arma d’un couteau à papier, décolla les deux feuilles et trouva le carré de papier blanc à la place de la lettre de l’évêque espagnol.

– Oh ! murmura-t-il, Venture seul est capable d’avoir fait le coup. Et maintenant, plus de doute, Venture et le cocher qui tire la droite ne font qu’un.

Un moment, l’élève de sir Williams perdit la tête et songea à courir après Venture, sans même changer de costume. Mais la réflexion revint aussitôt, et pour la première fois peut-être depuis qu’il avait trouvé son digne maître, Rocambole ne songea point à l’aller consulter.

– Au fait, se dit-il, il est deux heures du matin, il y a des chances pour que le duc soit couché…

« Cette veilleuse encore chaude, cette colle encore malléable me sont un indice certain que Venture sort d’ici… peut-être même y était-il tout à l’heure quand je suis venu… Donc, si le duc a les lettres, c’est que le bandit n’a pas perdu de temps… et puis le duc est peut-être couché, et Venture aura voulu réfléchir… Je cours à l’hôtel de la place Beauvau.

Et Rocambole retourna dans son cabinet de toilette et y changea de costume. Dix minutes lui suffirent pour redevenir le palefrenier John des pieds à la tête.

– Puisque je n'ai pas reconnu Venture, se dit-il, il est probable qu'il ne me reconnaîtra pas davantage.

Et Rocambole mit prudemment ses pistolets dans la poche de sa veste d'écurie, quitta son appartement et gagna la place Beauvau.

L'hôtel de Château-Mailly avait une petite porte pour les domestiques et les gens de service qui allaient et venaient souvent à toutes les heures de la nuit. Cette porte, au lieu de sonnette, avait un simple marteau, et c'était un valet d'écurie qui de son lit en tirait le cordon.

Rocambole frappa, la porte s'ouvrit.

Dans la journée, après avoir piqué le cheval arabe avec l'épingle empoisonnée, Rocambole avait quitté les écuries sous le prétexte d'aller chercher ses effets et ses hardes chez un marchand de chevaux de la rue des Écluses-Saint-Martin, où, disait-il, il avait travaillé quelques jours.

– Je ne rentrerai que ce soir, avait-il dit à un autre palefrenier, en le priant de faire son service.

Or, Rocambole, qui était parti avec l'intention de ne plus revenir, s'était, on le voit, et sans y penser, ménagé un prétexte plausible pour rentrer à l'hôtel.

Les palefreniers couchaient aux écuries, dans des cadres placés au-dessus des stalles des chevaux. Ce fut donc vers cet endroit que, d'abord, John le palefrenier se dirigea. Comme Venture, il avait vu de la lumière ; comme lui, il entendit des voix et du bruit.

– Il paraît, se dit-il, que le pauvre Ibrahim commence à se trouver mal à son aise.

Il entra et reconnut que son hypothèse était fondée, car le piqueur, un palefrenier et le cocher étaient sur pied.

Tous trois entouraient la stalle du cheval malade, et Venture l'examinait avec une scrupuleuse attention.

Rocambole s'approcha sans bruit, et nul ne s'aperçut d'abord de sa présence.

Venture causait dans un adorable baragouin d'outre-Manche avec le piqueur – baragouin que nous nous contenterons de traduire. Le piqueur lui racontait les diverses phases de l'indisposition du cheval.

Venture venait d'étendre la main vers un point noir que la noble bête avait sous le ventre, à l'endroit où elle avait été piquée, et qui avait déterminé presque sur-le-champ une enflure qui semblait s'étendre à vue d'œil.

– C'est le charbon, répétait Venture.

– Le charbon ? disait le piqueur ; mais comment a-t-il pu le gagner ? Tous nos chevaux sont sains et Ibrahim n'était pas sorti depuis trois jours.

Venture fronçait le sourcil et paraissait fort soucieux.

– Êtes-vous sûr de vos palefreniers ?... demanda-t-il enfin.

– Très sûr, excepté du nouveau, celui qui est sorti...

– Ah ! le gredin, murmura le piqueur, il est capable d'avoir voulu se venger de ce qu'on le congédiait. Mais, ajouta le pi-

queur, on ne peut donner que ce qu'on a. Si le palefrenier avait donné le charbon au cheval, c'est qu'il l'aurait eu lui-même.

– C'est juste, murmura Venture, à qui cet argument parut sans réplique.

– Et, reprit-il, M. le duc est venu voir le cheval ?

– Deux fois dans la soirée.

– Et il l'a touché ?

– Il lui a plusieurs fois essuyé les barres avec son mouchoir.

Venture tressaillit.

– Du reste, poursuivit le piqueur, dans les premiers moments du mal, Ibrahim était inabordable, à ce point qu'il ruait et essayait de mordre. Il n'y a que monsieur qui ait pu l'approcher.

– Il ne l'a pas mordu, au moins ! s'écria le cocher.

– Au contraire, il l'a léché plusieurs fois.

Rocambole, qui écoutait et voyait par-dessus l'épaule du piqueur et que personne n'avait encore aperçu, vit quelques gouttes de sueur perler au front de Venture. Cette fois, il l'avait bien reconnu, et le baragouin anglo-français du faux cocher lui avait permis de distinguer certaines intonations de sa véritable voix.

Comme le cheval, qui continuait à se tordre sur la litière, occupait exclusivement l'attention de ces trois personnes, Rocambole put s'éloigner, comme il était entré, sur la pointe du

pied, et il alla se blottir à l'autre extrémité de l'écurie dans un cadre vide.

– Puisque Venture a demandé si M. le duc avait vu le cheval, pensa Rocambole, c'est que lui, Venture, n'a pas vu le duc depuis qu'il a mes papiers en sa possession.

En ce moment, Zampa entra dans l'écurie et alla droit à la stalle d'Ibrahim.

– Comment va le cheval ? demanda-t-il au piqueur.

Venture leva la tête et attacha sur le valet de chambre un regard froid et scrutateur. Mais Zampa soutint ce regard et demeura impassible.

– Vous voyez, dit le piqueur.

– Il sera mort au point du jour, ajouta le palefrenier.

– M. le duc est capable d'en faire une maladie.

– Est-ce que le duc est couché ? demanda Venture naïvement.

– Monsieur est malade.

Venture tressaillit de nouveau.

– Il a la fièvre, ajouta Zampa, toujours indifférent et calme.

Et, comme le cocher continuait à l'observer, le Portugais ajouta : – Ce n'est pas extraordinaire, du reste ; il paraît que M. le duc est amoureux, et qu'il a du malheur dans ses amours.

Le piqueur et le palefrenier se prirent à rire.

Seul le faux cocher demeura impassible.

Cependant, après un moment de silence, il dit à Zampa :

– Est-ce le duc qui vous a envoyé savoir des nouvelles du cheval ?

– Oui.

– Peut-on le voir ?

– Qui, le duc ?

– Oui, fit Venture d'un signe de tête. Je pourrais lui expliquer au juste quelle est la maladie du cheval.

Et le cocher fit un signe impérieux au piqueur et au palefrenier pour les engager à se taire.

Zampa répondit :

– M. le duc est couché. Mais je vais lui dire que vous voulez le voir.

Pendant ce bref colloque, Rocambole s'était traîné hors de son cadre et il s'était dirigé vers la cour en rampant.

Zampa sortit, fit trois pas dans la cour pour gagner le petit escalier, et, comme il faisait clair de lune, recula stupéfait en voyant John le palefrenier se dresser devant lui.

– Silence ! dit ce dernier à voix basse.

Il le prit par le bras et l'entraîna dans la coquille de l'escalier.

– Vous ! dit Zampa.

– Oui, dit rapidement Rocambole, et fais attention à ce que je vais te dire, car si tu exécutes mes ordres de travers tout est perdu.

– Tout ? fit Zampa avec étonnement.

– Tu ne seras jamais intendant des biens de Sallandrera, acheva Rocambole.

– Que s'est-il donc passé ? demanda le Portugais.

– Il s'est passé que si le nouveau cocher voit le duc, tout est perdu.

– C'est bon, dit Zampa, il ne le verra pas. Je vais revenir lui dire que M. le duc est trop malade pour le recevoir.

– Comment est-il, le duc ?

– Il a la fièvre.

– Est-ce tout ?

– Son bras est enflé.

– A-t-il demandé un médecin ?

– Pas encore.

– Très bien.

Rocambole parut réfléchir un moment.

– La chambre de ton maître, dit-il, est précédée par trois pièces ?

– Oui.

– Une antichambre, un salon et un fumoir ?

– Précisément.

– Le salon a des portières doubles à toutes les portes ?

– Oui.

– Et il est assez difficile d'entendre ce qu'on y dit du fond de la chambre à coucher ?

– Il faudrait qu'on parlât très fort.

– Très bien. Monte chez le duc, dis-lui que le cheval va mieux, beaucoup mieux, et ne lui parle pas du cocher.

– Ah !...

– Conduis-moi au salon en même temps.

– Venez, dit Zampa.

Rocambole gravit l'escalier sur les pas du Portugais, et arriva au premier étage de l'hôtel, étage où un seul domestique couchait.

Ce domestique, on le devine, c'était Zampa, le valet de chambre. Ce dernier fit prendre un corridor à Rocambole et ouvrit le salon.

Comme l'avait fort bien dit Rocambole, chaque porte du salon avait des doubles portières en étoffe lourde et propre à assourdir tous les bruits.

Un épais tapis en couvrait le sol.

Rocambole se plaça derrière la porte d'entrée, et dit alors à Zampa :

– Maintenant, descends à l'écurie, et dis au cocher de monter.

– Chez le duc ?

– Oui.

– Mais, tout à l'heure…

– Attends donc, butor ; tu vas le faire passer par le grand escalier et tu le précéderas un flambeau à la main.

– Après ?

– Tu le feras entrer ici.

– Bon !

– Et au moment où il franchira le seuil de la porte, tu éteindras ta bougie et tu lui prendras les deux bras… tiens, là… comme je fais.

Et Rocambole, passant derrière Zampa, lui saisit les deux bras et les lui ramena derrière le dos.

– Comprends-tu ? lui dit-il.

– Très bien.

– Bien entendu que tu les lui tiendras.

– Parbleu ! Et après ?

– Après, dit Rocambole, le reste me regarde. Va vite.

Rocambole se plaça derrière la porte et Zampa descendit.

Venture attendait le Portugais avec une certaine anxiété.

– Si le duc ne veut pas me recevoir, se disait-il, j'entrerai de force… Il faut absolument que je le voie… il le faut !…

Zampa arriva.

– Venez, dit-il, M. le duc vous attend.

Le cocher ne connaissait pas encore assez bien les aîtres de l'hôtel pour s'étonner que le valet de chambre lui fît prendre le grand escalier au lieu du petit, qui conduisait plus directement à l'appartement du duc.

Il suivit donc Zampa sans défiance et le laissa passer le premier dans l'escalier. Celui-ci avait laissé la porte de l'antichambre ouverte tandis que celle du salon était fermée. Arrivé là, Zampa posa son flambeau sur une table, puis il ouvrit la porte du salon, derrière laquelle Rocambole se tenait immobile.

– Entrez, dit-il à Venture en s'effaçant à demi, et marchez sur la pointe du pied. Monsieur le duc a une fièvre de cheval, c'est le cas de le dire ; et il m'a déjà averti que le bruit le fatiguait horriblement.

Venture, toujours sans défiance, posa le pied sur la moquette du tapis. Mais au moment où il franchissait le seuil de la porte, le flambeau s'éteignit ; Zampa lui prit vivement les deux bras. Et en même temps, et avant qu'il eût pu crier, Venture sentit qu'on lui appuyait une main sur la bouche, et un poignard sur la gorge. Puis une voix qu'il reconnut, cette fois, lui disait tout bas d'un ton de menace :

– Je suis Rocambole, mon bonhomme, et si tu cries, je te tue !...

XXIII

Il est rare que les assassins, ceux qui ont déployé le plus de férocité dans l'accomplissement de leurs crimes, ne soient point, par là même, sujets à des accès de lâcheté sans pareille. Venture avait assassiné froidement le malheureux Murillo, le vieux soldat espagnol à la jambe de bois ; vingt fois, peut-être, cet homme avait trempé ses mains dans le sang, et on eût pu le croire doué de quelque présence d'esprit, à l'heure du danger. Eh bien ! en entendant vibrer à son oreille la voix de Rocambole, en sentant la pointe de son stylet que celui-ci lui appuyait sur la poitrine, Venture perdit la tête et ne put que balbutier ces mots :

– Grâce ! ne me tuez pas…

– Silence !… dit Rocambole. (Et se penchant sur Zampa :) Tiens-le bien ! dit-il.

La main dont Rocambole avait couvert la bouche de Venture se livra sur toute la personne du bandit à une minutieuse investigation tandis que l'autre lui tenait toujours le poignard sur la gorge.

– Un bandit comme toi, mon bonhomme, dit tout bas le faux marquis de Chamery, doit avoir des armes sur lui. Voyons, que je te fouille !…

Et il fouilla, en effet, son ancien complice avec la dextérité que déploie un sbire napolitain à retourner en un clin d'œil toutes les poches d'un *lazzarone*.

– Bon ! dit-il, voici un poignard…

Et, bien qu'ils fussent plongés dans l'obscurité la plus profonde, Rocambole avait une si merveilleuse finesse de toucher, qu'il reconnut sur-le-champ cette arme aux incrustations et à la forme du manche.

– Tiens ! dit-il, je crois que cela m'appartient… Tu l'as volé chez moi, il y a une heure.

Venture, qui tremblait déjà bien fort, se sentit perdu. Évidemment, puisqu'il indiquait le moment où le poignard lui avait été volé, Rocambole était rentré chez lui. Or, pour qu'il l'eût poursuivi et rejoint si promptement, il fallait qu'il se fût aperçu de la disparition des papiers.

Rocambole continuait à le fouiller.

– Bon ! voilà une paire de pistolets…, poursuivit-il en les faisant passer de la poche de Venture dans la sienne.

Le prétendu cocher songea qu'une heure auparavant il avait tenu Rocambole au bout de ces mêmes pistolets, et il ne put s'empêcher de penser qu'il avait été le plus sot des hommes.

– Ah ! acheva Rocambole, il y a encore un couteau.

Et il s'empara du couteau.

– Voilà pour les armes, acheva-t-il ; maintenant que te voilà dépourvu d'instruments, mon pauvre vieux, nous allons pouvoir causer.

– Grâce !… ne me tuez pas !… murmura de nouveau Venture d'une voix suppliante et qui avait peine à se faire jour à travers ses dents qui claquaient de terreur.

Rocambole était un homme de précaution. Tandis que Zampa était descendu pour avertir Venture que le duc l'attendait, l'élève de sir Williams s'était emparé des torsades de soie qui formaient les embrasses des rideaux. Une fois possesseur des armes qu'il venait d'enlever à Venture, Rocambole passa un de ses poignards à Zampa.

– Lâche-lui un bras, dit-il, et appuie-lui ce jouet entre les deux épaules. S'il bouge, ne te gêne pas, tu peux entrer jusqu'au manche.

– Très bien, répondît Zampa.

Alors Rocambole mit son poignard aux dents, afin d'avoir l'usage de ses deux mains ; puis il prit une des embrasses et lia solidement les pieds de Venture au-dessous de la cheville.

– Comme cela, dit-il, tu auras quelque peine à t'échapper.

Puis, avec une autre de ces cordes improvisées, il lui attacha non moins fortement les deux poignets derrière le dos.

– Tu comprends, dit en ricanant l'élève de sir Williams, que nous n'avons pas besoin de lumière, nous autres. Des gens qui ont servi sous les ordres du capitaine sont habitués à travailler la nuit.

Et Rocambole s'empara du mouchoir de Venture et le bâillonna, pour couronner son ouvrage.

– Je crois qu'à présent, dit-il à Zampa, notre homme n'est pas très dangereux.

– Qu'allons-nous en faire ?

– Ah ! voilà la difficulté. Es-tu bien sûr qu'on ne nous dérangera point ici ?

– Très sûr. Tout le monde est couché et M. le duc est trop loin pour pouvoir nous entendre.

– Eh bien ! alors, répondit Rocambole, rallume ta bougie.

Zampa tira des allumettes de sa poche, en frotta une sur le mur et l'approcha du flambeau éteint.

Bien qu'à demi mort de terreur, Venture devait éprouver un dernier saisissement. Dans cet homme qui avait la voix de Rocambole, il venait de reconnaître John le palefrenier, et son visage bouleversé exprima alors une stupeur indicible.

– Hé ! hé ! dit l'élève de sir Williams, qui devina sur-le-champ quelle pensée avait traversé le cerveau du bandit, conviens, mon bonhomme, qu'on sait se grimer, hein ?

Les cheveux de Venture se hérissaient, son front était inondé de sueur, ses dents claquaient. Ainsi bâillonné, ainsi garrotté, il était réduit à l'impuissance la plus absolue, et sa vie était au pouvoir de Rocambole.

Ce dernier fit un signe à Zampa.

Zampa plaça le flambeau sur la cheminée. Puis il poussa Venture, qui tomba à la renverse sur un canapé placé derrière lui.

– À présent, dit Rocambole au Portugais, ferme-moi bien toutes les portes, et puis va voir où en est la fièvre de ton maître.

Zampa obéit et se retira avec une soumission servile qui acheva de prouver à Venture la toute-puissance de Rocambole.

Celui-ci s'approcha alors du canapé sur lequel le bandit était étendu de tout son long.

– Prévenu, lui dit-il en riant et parodiant un juge, je ne dois pas vous dissimuler que votre situation est des plus graves et que vous avez encouru la peine de mort : *primo* pour crime de rébellion et d'abus de confiance envers notre honorable maître, sir Williams ; *secundo* en volant chez un M. Frédéric, qui demeure rue de Surène, deux lettres de quelque importance.

Rocambole riait, Venture roulait autour de lui des yeux égarés.

– Avant de vous mettre dans la possibilité de répondre à mes questions, poursuivit Rocambole avec une solennité des plus comiques, il faut que je vous mette au courant de la situation. M. le duc de Château-Mailly, qui sans doute vous a promis un joli denier en échange de ces lettres qui vont vous coûter la vie, c'est probable, n'aurait guère le temps d'en faire usage, attendu qu'il sera mort du charbon d'ici à quelques heures. Donc, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de me rendre ces lettres à l'instant même.

Les dernières paroles de Rocambole firent briller un rayon d'espoir dans les yeux de Venture. Il crut comprendre que Rocambole allait lui vendre sa vie au prix des deux lettres. Et, en effet, le faux palefrenier dénoua le mouchoir qui bâillonnait Venture et lui dit en anglais :

– Tu vas voir que ce que tu as encore de mieux à faire c'est de faire ta soumission.

Et il jouait négligemment avec son poignard en parlant ainsi.

– Ta soumission et des aveux complets, ajouta-t-il.

Venture était trop ému pour répondre.

– Car, reprit l'élève de sir Williams, il faut que tu saches bien comment je suis ici. L'homme que tu viens de voir, Zampa, est mon esclave, attendu que je puis l'envoyer à l'échafaud. De plus, il ne connaît que M. Frédéric, comme toi, dit à tout hasard Rocambole, en attachant un regard scrutateur sur Venture.

Rocambole n'était pas très persuadé que Venture ne fût déjà au courant de son marquisat.

Il continua :

– Si tu fais le méchant, si tu cries, si tu appelles au secours, si enfin tu ne me rends pas sur-le-champ les lettres que tu m'as volées il y a une heure, rue de Surène, je vais te *refroidir,* d'un coup de mon stylet, et je me sauve. Pas plus Zampa que le portier de la rue de Surène ne savent qui je suis.

– Tu es marquis ! dit Venture, qui retrouva quelque audace.

Rocambole leva son poignard :

– Ah ! dit-il, tu veux donc mourir ? (Et il ajouta :) Vite ! achève... dis mon nom, le nom que je porte... marquis de quoi ?... ou tu es mort !

Venture crut lire son arrêt dans le regard étincelant de Rocambole :

– Grâce ! balbutia-t-il, grâce ! Je sais bien que tu es marquis, mais je ne sais pas ton nom.

Rocambole respira, et puis il se mit à rire.

– Voyons, lui dit-il, conviens que tu es un imbécile. Je viens de te faire avouer tout ce que je voulais savoir. Or, puisque tu ne sais pas le nom que je porte, tu sais encore moins où je demeure, et par conséquent tu m'appartiens d'autant mieux… Je te tuerai quand bon me semblera.

– Que voulez-vous de moi ? demanda le faux cocher, que ses terreurs reprenaient.

– Les papiers !

– Ils sont dans la doublure de mon gilet.

Rocambole, qui se tenait toujours prêt à frapper, pour le cas où Venture oserait appeler à son aide, déboutonna de sa main gauche la livrée du prétendu cocher, ouvrit le gilet, palpa et sentit quelque chose de raide qui criait sous ses doigts. C'étaient les deux lettres volées par Venture. Rocambole s'en empara et les regarda l'une après l'autre, tandis que Venture suivait tous ses mouvements d'un œil hagard.

– Tiens ! dit l'élève de sir Williams, veux-tu une preuve que le duc de Château-Mailly, pour qui seul ces papiers ont une valeur sérieuse, a le charbon et en mourra ?

Rocambole s'approcha de la bougie et brûla les deux lettres que Venture regarda se consumer lentement.

– Maintenant, acheva Rocambole, il n'y a plus aucune raison, mon bonhomme, pour que tu ne me fasses pas des aveux complets.

– Me ferez-vous grâce ?

– C'est selon…

– Et ne me laisserez-vous pas dans la misère ? ajouta Venture, qui commençait à espérer et se reprenait à la vie.

– Parle toujours, nous verrons…

– Mais que voulez-vous donc savoir ?

– D'abord ce que tu as fait en Espagne…

– J'ai tué le maître de poste et j'ai volé la lettre.

– Après ?

– Je suis revenu à Paris et j'ai décacheté la lettre.

– Je comprends, dit Rocambole, et alors tu as pensé que M. de Château-Mailly serait plus généreux que moi.

– Dame ! fit naïvement Venture.

– Comment as-tu su que j'étais marquis ?

Venture parut hésiter.

– Mon bonhomme, lui dit Rocambole, tu es un niais de première catégorie. Tu n'as qu'un moyen de sauver ta peau, c'est de tout dire, et voilà que tu fais ta bouche en cœur…

Rocambole s'exprimait avec le sang-froid d'un homme capable de se livrer aux dernières extrémités, et Venture comprit

que ce qu'il avait de mieux à faire était de tout avouer. Il raconta alors qu'il était allé chez la veuve Fipart.

– Et tu ne l'as pas trouvée, j'imagine ? dit Rocambole, qui eut une inspiration soudaine et infernale.

– C'est ce qui vous trompe, répondit Venture.

– Allons donc ! elle est morte…

– Elle se porte comme toi et moi.

Rocambole jeta une exclamation de surprise si bien jouée que Venture s'y laissa prendre.

Et alors ce dernier raconta l'histoire de maman Fipart et de son miraculeux sauvetage ; puis les indices qu'elle lui avait fournis sur lui, Rocambole, indices au moyen desquels il avait consulté l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses*. Une fois entré dans la voie des aveux, Venture n'omit plus aucun détail, et, au bout de dix minutes, Rocambole sut, heure par heure, tout ce que Venture avait fait depuis quatre jours.

– Eh bien ! dit l'élève de sir Williams, je crois que tu n'as plus qu'une chose à faire.

– Laquelle ?

– Te rallier à moi. Quand on n'est pas assez fort pour être général, il faut redevenir soldat.

– Hélas !

– Tu sens bien qu'entre nous, j'aurais agi comme toi. Il vaut toujours mieux travailler pour son compte et tu avais fait un assez joli rêve. Vingt-cinq mille francs de rentes, peste !

Venture soupira.

– Mais, continua Rocambole, maintenant que te voilà réveillé, mon vieux, et que tu as été battu à plates coutures, prends ton parti en brave, et suis-moi…

– Est-ce que vous pouvez m'utiliser ? demanda humblement Venture.

– Si je ne le pouvais pas, je te tuerais sur-le-champ. Il faut se débarrasser d'un homme comme toi ou s'en servir. Or, tu as de la chance.

– Vous avez donc besoin de moi ?

– Parbleu !

– C'est bien, dit Venture. Et maintenant, je vous le promets, ce sera à la vie et à la mort.

Rocambole remit son poignard entre ses dents ; puis il débarrassa le faux cocher de ses liens.

– Viens avec moi, lui dit-il.

– Où me conduisez-vous ?

– Rue de Surène.

Venture avait vu brûler les deux lettres, Venture savait maintenant que M. de Château-Mailly avait le charbon. La cause du duc était perdue, il n'avait donc plus à prendre d'autre parti que celui de Rocambole, et le faux marquis de Chamery ne pouvait désormais rien craindre de lui.

Ils quittèrent le salon, descendirent dans la cour et sortirent de l'hôtel par la petite porte. Puis ils reprirent le chemin de la rue de Surène, et quelques minutes après Rocambole introduisit Venture dans l'appartement de M. Frédéric et le fit entrer dans le fumoir.

– Avec un peu moins d'étourderie, tu te sauvais, lui dit-il en riant. Si tu n'avais pas laissé le bougeoir sur la table, je ne me serais aperçu de rien.

Venture se reprit à soupirer.

– Mais, se hâta d'ajouter Rocambole, rassure-toi, le duc avait déjà le charbon. Il l'avait dès hier matin, deux heures après son cheval.

Et Rocambole avança poliment un siège à Venture et lui dit : – « Assieds-toi là, devant cette table, et prends une plume.

– Pour quoi faire ?

– Pour écrire.

– Quoi ?

– Ce que je vais te dicter.

Et comme Venture paraissait de plus en plus étonné :

– Tu dis donc que maman Fipart est furieuse contre moi ?

– Elle est féroce…

– Elle t'a promis de tout dire ?

– Tout absolument.

– Eh bien ! écris.

Et Rocambole dicta :

« Chère maman,

« L'affaire de notre cousin Rocambole m'empêche d'aller te voir aujourd'hui ; mais je te prie de venir, toujours pour cette même affaire, ce soir, sans faute, à ton ancien domicile de Clignancourt.

« Tu peux te coucher dans ton lit. Seulement, laisse ta clef sur la porte.

« J'arriverai entre minuit et deux heures du matin.

« Ton fils,

« JOSEPH BRISEDOUX, épicier. »

Venture écrivit. Mais il ne put s'empêcher de regarder Rocambole avec une surprise croissante.

– Cela t'étonne, hein ?

– Dame ! pourquoi la faire venir à Clignancourt ?

– Parce que j'ai mon idée, répondit Rocambole. (Et il ajouta :) Il y a une chose qui t'étonnera bien plus encore, mon bonhomme, c'est que je vais te garrotter de nouveau et te bâillonner.

– Hein ? fit Venture avec effroi.

– Et tu resteras ici mon prisonnier jusqu'à ce soir.

Et comme Venture semblait vouloir protester, Rocambole fit briller la lame de son poignard à la bougie.

– Est-ce que nous allons déjà nous brouiller ? demanda-t-il avec ironie.

XXIV

Vers neuf heures du matin, le lendemain, sir Williams, qui avait peu dormi durant la nuit, entendit le pas de Rocambole résonner dans la pièce qui précédait sa chambre à coucher. Le faux marquis de Chamery entra et vint s'asseoir sur le pied du lit de son digne professeur.

– Mon oncle, lui dit-il, lorsque j'ai eu le bonheur de te retrouver, il y a quelques mois, sous les oripeaux d'un sauvage, je te fis, si tu t'en souviens, un petit discours fort sensé.

Ce début de Rocambole intrigua si fort sir Williams, que le visage de l'aveugle exprima la plus grande surprise.

– Si tu te rappelles, mon oncle, poursuivit Rocambole, je te prouvai clair comme le jour que, malgré ton génie – car tu as du génie, mon vieux –, tu avais toujours fait fausse route…

– *C'est vrai,* fit sir Williams d'un signe de tête approbateur.

– Et que toutes tes belles combinaisons n'avaient abouti qu'à te faire couper la langue et crever les yeux par Baccarat, puis tatouer par les sauvages de l'Australie.

– *C'est encore vrai,* exprima le visage de sir Williams.

– Or, si tu as bonne mémoire, je te prouverai sur-le-champ quelle était la cause unique de tous tes malheurs.

Ici, sans doute, les souvenirs de sir Williams furent infidèles, car il parut de plus en plus surpris.

– Cela provenait, poursuivit Rocambole, de ce que tu avais lu la *Cuisinière bourgeoise,* et que tu étais imbu de ce préjugé que, pour faire un civet de lièvre, il faut un lièvre.

Probablement ces derniers mots de Rocambole achevèrent de piquer au vif sir Williams, car il prit son ardoise et écrivit cette phrase que terminait un point d'interrogation :

– Me feras-tu enfin, drôle, le plaisir de t'expliquer, et cesseras-tu de t'exprimer par sentences comme Sancho Pença[9] *?*

– Les proverbes sont la sagesse des nations, murmura Rocambole d'un air railleur. (Puis il ajouta :) Eh bien ! oui, mon pauvre vieux, je soutiens mon dire. Si tu n'avais pas lu la *Cuisinière bourgeoise,* au lieu de te nommer aujourd'hui Walter Bright le mutilé, tu serais le vicomte Andréa, l'heureux époux de madame la comtesse Jeanne de Kergaz, veuve en premières noces de ton noble frère Armand.

Sir Williams eut un geste de colère et d'impatience.

Rocambole poursuivit :

– Pour faire le mal, tu as pris des coquins, au lieu de confier tes affaires à d'honnêtes gens. C'est pour cela que tu es l'aveugle Walter Bright et que je suis, moi, le brillant marquis de Chamery.

La colère et l'impatience de sir Williams semblèrent s'accroître.

---

9 *Sic.*

– Eh bien ! reprit Rocambole, cette rude leçon ne t’a pas corrigé, et tu es retombé dans ton système vicieux, et il a tenu à un fil, cette nuit, que je n’épousasse jamais Conception et que j’allasse déshonorer au bagne le noble et vieux nom des Chamery, mes ancêtres.

Ces dernières paroles firent tressaillir sir Williams, qui écrivit :

– *Que me chantes-tu là et qu’est-il donc arrivé ?*

– Tu te souviens de Venture ?

– *Oui,* fit l’aveugle. *Est-ce que tu l’as vu ?*

– J’ai vu bien autre chose, comme tu vas en juger, ricana le faux marquis.

Et il raconta de point en point à sir Williams tout ce qui s’était passé, tout ce que Venture avait fait et quel danger ils avaient couru.

Sir Williams écoutait en frissonnant, et Rocambole aperçut quelques gouttes de sueur qui perlaient à son front.

– Or, acheva-t-il, suppose un moment que Venture nous eût devancés de vingt-quatre heures, qu’il eût trouvé les deux lettres un jour plus tôt avant que le duc n’eût le charbon, avant que Conception ne fût partie, étions-nous frais, hein ?

Sir Williams se mordait les lèvres jusqu’au sang.

Rocambole termina son récit par la manière dont il s’était emparé de Venture et l’avait conduit rue de Surène.

– *Et tu l’y as laissé ?*… demanda sir Williams.

– Pieds et poings liés, et un mouchoir dans la bouche.

Sir Williams se prit à rire.

– Tu comprends, poursuivit Rocambole, que je ne voulais pas permettre à un gaillard de cette trempe de courir Paris en liberté jusqu'à ce soir.

– *Et qu'en veux-tu faire ce soir ?*

– Ah ! voilà, dit Rocambole, ce qui est encore à l'état obscur dans mon esprit, et j'ai pensé que tu me donnerais le moyen de combiner.

– *Combiner quoi ?*

– Dame ! fit Rocambole, il me semble qu'il serait bon de nous débarrasser de lui une fois pour toutes.

– *Oui,* répondit sir Williams d'un signe de tête.

– Et j'ai eu l'idée de ne pas lui souffler un mot de mon entrevue avec cette bonne maman Fipart.

– *Très bien.*

– J'ai eu l'air de lui laisser entendre que, puisque maman Fipart voulait m'envoyer à l'échafaud, je voulais, moi, lui ménager un tour de ma façon.

– *Et ce tour ?* demanda sir Williams.

– Ah dame ! répondit le faux marquis de Chamery, j'ai pensé que tu le trouverais, toi.

Sir Williams parut réfléchir.

– Connais-tu le logement que la veuve Fipart avait à Clignancourt ?

– J'en ai vu la porte.

– Mais tu n'es pas entré ?

– Non.

– Si ce logement est pourvu d'une cave, ce qui est probable, car tous les chiffonniers ont une cave pour leurs guenilles…

– Eh bien ? fit Rocambole.

– *J'ai ton affaire,* écrivit sir Williams.

– C'est-à-dire le moyen de me débarrasser de Venture ?

– *Précisément.*

Rocambole se gratta le front.

– Dis donc, mon oncle, murmura-t-il, sais-tu que je suis dans une position embarrassante vis-à-vis de Zampa ? Il veut être absolument l'intendant de celui qui épousera Conception.

Sir Williams haussa les épaules.

– Est-ce que tu ne trouverais pas moyen de faire coup double ?

Sir Williams hocha affirmativement la tête.

– Et puis, continua Rocambole, hier soir, dans un premier moment d'effusion, bien pardonnable après tout puisqu'elle m'a élevé, j'ai promis à maman Fipart de lui donner une maison… Ça m'embête !

Le mauvais sourire de l'aveugle reparut dans toute sa hideuse expression. Puis sir Williams écrivit : – *Je m'aperçois des progrès que tu as faits. Tu commences à devenir un homme raisonnable et sage.*

– Ah ! tu trouves ?

– *Et,* continua l'aveugle, *j'espère bien, d'ici à ce soir, avoir imaginé un joli petit drame à trois personnages. Mais pour que la pièce marche bien, il me faut une connaissance exacte du théâtre sur lequel elle doit être représentée. Écoute-moi bien…*

– J'écoute, mon oncle.

– Tu vas aller chez maman Fipart, rue de l'Église, au Gros-Caillou.

– Très bien.

– Tu la conduiras à Clignancourt et tu l'y laisseras.

– Diable !… et si elle a des soupçons…

– Mets-lui vingt-cinq louis dans la main ; ou plutôt non… ramène-la de Clignancourt, de façon que toute la population des chiffonniers vous voie partir.

– Et puis ?

– Et puis, selon la disposition des lieux, on verra.

– Mais, dit Rocambole, que dirai-je à maman Fipart pour la conduire à Clignancourt ?

– Tu lui as promis une maison, n'est-ce pas ?

– À cinq étages, s'il vous plaît.

– Promettre n'est pas tenir.

– N'importe ! j'ai promis…

– Eh bien ! prends les Petites-Affiches… *Tu auras du malheur si tu ne vois pas quelque maison à vendre du côté de Montmartre. Vous irez visiter la maison. Tu mettras l'eau à la bouche de maman Fipart et tu lui diras alors : « Je veux bien te donner la maison, maman, mais j'y mets une condition : tu vas m'aider à* périr *Venture. » Alors, tu la questionneras. Si elle n'a pas de cave à Clignancourt, il est inutile d'y aller.*

– Que ferai-je alors ?

– Tu reviendras me trouver et nous verrons.

– Est-ce tout ce que tu as à me dire ?

– Mon Dieu, oui. Cependant, tâche d'avoir des nouvelles de l'hôtel de Château-Mailly.

– C'est facile, Zampa viendra rue de Surène à dix heures. J'y cours, ajouta Rocambole.

Et le faux marquis de Chamery quitta sir Williams et courut, en effet, rue de Surène, où il redevint l'homme à la polonaise et aux cheveux jaunes.

Zampa arriva bientôt. Rocambole le reçut dans la salle à manger, de façon que l'infortuné Venture, qu'il avait enfermé dans le cabinet de toilette, pièce située à l'autre extrémité de l'appartement, ne pût rien entendre de leur conversation.

– Eh bien ? fit Rocambole.

– Le cheval vient de mourir.

– Ah !… et le duc ?

– Le duc a la fièvre et un commencement de délire.

– Bravo !

– Au point du jour, il avait le bras tellement enflé, qu'il a envoyé chercher son médecin.

– Et le médecin est venu ?

– Sur-le-champ.

– Qu'a-t-il dit alors ?

– D'abord, il a été fort étonné et a paru ne pas comprendre le mal du duc ; mais en ce moment, le vétérinaire est entré et a dit : « Monsieur le duc, votre cheval est bon à abattre, il a le charbon. » Ces paroles ont été pour le docteur un trait de lumière. Il a demandé quelques renseignements et il a appris que le duc s'était piqué, le matin précédent, avec une épingle, et que, ensuite, il avait visité plusieurs fois son cheval et l'avait caressé à différentes reprises.

– Le duc a-t-il entendu cela ?

– Non, c'est moi qui ai donné les détails au docteur.

– Et qu'a-t-il dit, le docteur ?

– Il a envoyé chercher sur-le-champ deux de ses collègues, les docteurs R… et B…

– Peste !… murmura Rocambole, deux lumières de la science !

– Les trois docteurs sont entrés en consultation.

– En connais-tu le résultat ?

– Non ; mais on a mandé en toute hâte l'oncle maternel du duc, M. le curé de l'église Saint-L…, et sa sœur, la marquise de Rotry, ses seuls parents. La marquise et le curé sont accourus ; mais lorsqu'ils sont arrivés, M. le duc avait déjà le délire. Les médecins ont parlé de lui couper le bras.

– Flambé ! murmura Rocambole.

– Vous n'avez rien à m'ordonner ?

– Rien, si ce n'est de revenir ici ce soir.

– À quelle heure ?

– À huit heures précises.

Zampa s'en alla, et Rocambole retourna dans le cabinet de toilette. Venture était couché sur le dos, les pieds et les poings liés.

– As-tu faim, mon vieux ? lui dit l'élève de sir Williams.

– Oui, fit Venture d'un signe de tête.

– Eh bien ! je vais te donner un verre de malaga et un biscuit. C'est tout ce que je possède ici. Mais rassure-toi, ta captivité finira ce soir, et demain je te donnerai cinquante mille balles et un passeport pour l'Amérique.

– Vrai ? fit Venture, dont l'œil étincela.

– Oui, si tu me débarrasses de maman Fipart.

– Oh ! la vieille coquine ! je lui tordrai le cou un peu proprement, soyez tranquille.

Pendant qu'ils échangeaient ces quelques mots, Rocambole avait délié les mains de Venture, à qui il avait précédemment ôté son bâillon, et ce dernier s'était mis sur son séant et trempait des biscuits dans un verre de vin que venait de lui verser son gardien.

– Est-ce fini ? dit Rocambole.

– Dame ! je ne bouderais pas devant une côtelette ou une tranche de roastbeef[10].

– Je le crois ; mais je n'ai point le temps de te l'aller chercher. Allons, donne tes mains…

– Comment ! vous allez encore m'attacher ?

– Parbleu !

– Mais je ne veux pas m'échapper, dit Venture, je préfère les cinquante mille balles…

---

[10] *Sic.* L'anglomanie de Ponson laisse souvent à désirer.

– Je le crois. Cependant…

– Vous vous défiez de moi, hein ?

– Presque pas ; mais enfin, je vais toujours te bâillonner.

– Encore !… oh ! non, par grâce, dit Venture, ça m'étouffe…

– Ce n'est pas que je craigne qu'on t'entende crier, mon bonhomme, car cette pièce où nous sommes est bien fermée par de bonnes portes rembourrées qui ne laissent échapper aucun son ; mais tu serais homme à essayer de couper tes liens avec tes dents… Allons, sois gentil !

Et Rocambole garrotta et bâillonna de nouveau Venture. Ensuite, il s'habilla modestement, comme un ouvrier endimanché, et quitta la rue de Surène après avoir mis toutefois dans sa poche la clef du cabinet de toilette dans lequel se trouvait Venture.

Le faux marquis de Chamery prit un fiacre dans le faubourg Saint-Honoré, un vrai fiacre à deux petites rosses bretonnes, avec un cocher ivre et malpropre, et tout en ayant un air honnête et candide, il se fit conduire au Gros-Caillou.

Maman Fipart, attablée près de son feu, sa boîte d'argent placée à côté d'elle, prenait son café au lait lorsque son fils d'adoption entra. Rocambole lui sauta au cou, et l'horrible vieille reçut son accolade avec une effusion toute maternelle.

Rocambole tira un papier de sa poche.

– Tiens, dit-il, voilà les *Petites-Affiches*. Il y est question d'une maison à Montmartre, à vendre à l'amiable : quatre-vingt mille francs… Ça te va-t-il ?

– Juste ciel ! exclama la vieille, est-ce que tu veux te moquer de ta mère, amour de drôle ?

– Tu te trompes, maman, dit Rocambole, et je ne me moque nullement de toi. Seulement, tu comprends, si je te donne une maison, c'est pour que tu sois reconnaissante.

– Oh ! jusqu'à la mort.

– Et que tu fasses quelque chose pour ton petit Rocambole.

– On fera tout ce que tu voudras.

– Tu ne tiens pas à Venture, hein ?

– Oh ! le gredin, le misérable !… qui voulait faire raccourcir mon enfant chéri !

– Alors, tu ne vois aucun inconvénient à lui jouer un mauvais tour ?

– T'es bête ! fit maman Fipart. Faut-il le faire cuire dans l'huile ?

– On verra… En attendant, mets ton chapeau et ton châle puisque tu es à présent une femme comme il faut, et viens avec moi.

– Voir la maison ?

– Pardienne !

– Et puis… après ?

– Après, nous parlerons de Venture.

Or, comme Rocambole avait un fiacre à la porte, dix minutes après, le faux marquis et la vieille étaient en route pour Montmartre. Une heure plus tard, ils avaient visité la maison, et Rocambole disait au concierge :

– Nous reviendrons demain matin et il est probable que nous ferons l'affaire.

Alors, maman Fipart dit à son fils d'adoption :

– Où allons-nous donc, maintenant ?

– À ton ancien bazar de Clignancourt.

– Pourquoi ?

– Pour voir comment il est.

– Est-ce que tu voudrais m'y loger de nouveau ?

– Farceuse ! dit Rocambole en jetant un regard affectueux à la vieille, te voilà propriétaire d'une maison à six étages[11].

– Qu'est-ce que tu veux donc que nous allions faire à Clignancourt ?

– C'est à cause de Venture.

Et Rocambole ajouta :

– Il y a une cave chez toi, n'est-ce pas ?

– Et une belle encore !

---

[11] Elle en a cinq, quelques pages plus haut.

– Eh bien ! allons la visiter.

– Quelle drôle d'idée !

– Bah ! fit Rocambole, tu verras ce soir si elle est drôle, mon idée…

Et ils se mirent en route.

XXV

Pour comprendre les événements qui doivent suivre le voyage de maman Fipart et de Rocambole à Clignancourt, il est peut-être nécessaire d'avoir des notions particulières sur les mœurs des chiffonniers.

Le chiffonnier est un être à part dans la civilisation parisienne. Le soir, dès sept heures en hiver, dès neuf heures en été, il se met au travail et part, la hotte sur le dos, sa lanterne à la main gauche et son crochet de la main droite. Au point du jour, on le trouve chez le marchand de vin des barrières, buvant du trois-six et de l'eau-de-vie de pomme de terre. Il rentre chez lui fatigué, souvent ivre, et il se jette sur son grabat après avoir pris quelque nourriture.

À Clignancourt, la cité des chiffonniers, ainsi qu'on l'appelait, offrait un aspect animé le soir, à la nuit tombante, et le matin au point du jour, aux heures du départ et de la rentrée. De huit ou neuf heures du matin à six heures ou sept heures du soir, la cité ressemblait assez à une rue de Naples en plein été. Elle était déserte, en apparence du moins. À part quelques femmes assises au seuil des portes, quelques enfants se roulant dans la poussière, tout dormait pendant le jour. Le soir, passé dix heures, tout le monde était parti, sauf quelques femmes encore et quelques enfants en bas âge ; et sir Williams devait être au courant de ces habitudes lorsqu'il avait songé à Clignancourt pour y renvoyer maman Fipart et Rocambole, dans le but d'y dresser une minutieuse topographie des lieux.

L'ancienne cabaretière de Bougival descendit de son fiacre à deux chevaux au milieu de la cité, avec la dignité d'une reine longtemps exilée qui rentre dans l'exercice de sa souveraineté.

Rocambole lui donnait la main et l'appelait « ma tante ».

Comme c'était un mardi matin, la cité était moins déserte que de coutume. Quelques négociants en chiffons, qui avaient fait le lundi, fumaient leur pipe sur le pas de leur porte. Le jeune industriel à qui, la veille, Rocambole avait payé un poisson d'eau-de-vie, se trouvait précisément sur le seuil de la porte du marchand de vin.

– Tiens ! dit-il en reconnaissant Rocambole, il paraît que t'as fait fortune depuis hier, *camaro* ?

– C'est ma tante qui m'a *recalé,* répondit tout bas Rocambole ; chut !

– Elle avait donc de l'argent, la vieille ? dit une femme qui avait entendu.

– Non, dit une seconde, qui arriva en ce moment, mais elle avait un mari ; le mari, faut le croire, est à son aise…

– Ah ! oui, ce vieux qui est venu il y a trois jours.

Rocambole et maman Fipart continuèrent leur chemin, la première saluant avec une raideur protectrice ses anciens égaux.

La conversation continua parmi les chiffonniers. La femme à qui Rocambole avait demandé des renseignements sur la vieille affirma péremptoirement que madame Fipart était une femme comme il faut, mais légère, et dont le mari, après avoir

longtemps manqué de philosophie, avait fini par rougir de la situation précaire et misérable où se trouvait son épouse.

Une autre se souvint parfaitement d'avoir vu Venture, trois jours auparavant, mis comme un propriétaire.

Le gamin à qui Rocambole avait payé à boire ajouta en clignant de l'œil :

– Vous ne savez pas le fin mot.

– Tu le sais donc, toi ?

– Pardienne !

– T'es donc malin, toi ?

– On le dit.

– Et comment est-il le fin mot ?

– Voilà la chose, les petites mères : ce jeune homme qui donne le bras à maman Fipart, c'est son neveu, le propre fils de la défunte sœur de la vieille.

– Ah ! dit-on à la ronde.

– Mais, continua le gamin, la vieille est une sournoise et elle avait une *paillasse*.

– As-tu fini ? fit-on avec incrédulité.

– Le mari a su ça, et il a fait la paix avec sa femme par l'entremise de son neveu, qui est un malin…

Tandis que cette version du jeune chiffonnier rencontrait quelques incrédules, Rocambole et maman Fipart entraient dans le logis.

L'ancienne demeure de maman Fipart était fort délabrée ; mais le regard de Rocambole fut attiré sur-le-champ par une trappe mobile qui recouvrait l'entrée d'une cave. Il prit l'anneau de fer enchâssé au milieu et souleva la trappe.

– Tiens ! dit-il en apercevant une sorte d'abîme dont l'obscurité ne permettait pas de mesurer la profondeur, il n'y a donc pas d'escalier à ta cave ?

– Non, mon petit.

– Comment y descend-on ?

– Avec une échelle.

Et maman Fipart indiqua du doigt une échelle dressée contre le mur, derrière son lit.

– Faut que je voie ça, dit Rocambole.

Il alla fermer la porte et tira un méchant rideau qui pendait devant l'unique croisée du taudis, afin d'intercepter les regards des curieux, si toutefois il y en avait au-dehors. Puis il prit l'échelle et la plongea dans le trou noir.

– Allume-moi ta lanterne, dit-il, je vais aller voir ta cave.

– C'est une drôle d'idée, répéta maman Fipart.

– Soit, mais je veux voir.

Et Rocambole, armé de la lanterne, descendit dans le caveau.

Le caveau avait dix pieds de profondeur environ ; il avait deux mètres carrés et un soupirail qui y laissait pénétrer, au rez du sol des maisons, un peu d'air. Il y faisait un froid glacial et on y respirait une atmosphère humide. Un monceau de chiffons, d'étoffes et de papiers était rangé dans un coin. Dans le coin opposé se trouvait un grand tonneau vide et défoncé.

Rocambole posa sa lanterne sur le tonneau et examina la cave attentivement.

– Ma foi, se dit-il, je ne sais trop ce que sir Williams veut faire de cette cave, mais je présume qu'il s'y passera une scène qui fera quelque bruit ; or, comme il faut avoir pour principe de ne jamais initier le public à ses affaires, je vais boucher le soupirail et le bruit n'arrivera point au-dehors ; de cette façon, tout se passera en famille.

Il roula le tonneau au-dessous du soupirail pour s'en faire un marchepied convenable, puis il prit une brassée de chiffons et les tassa vigoureusement à l'entrée du trou, de façon à en faire une sorte de bourrelet qui interceptât tout bruit au passage, ce bruit fût-il des cris de rage et de détresse.

– Qu'est-ce que tu fais donc là-bas ? demandait maman Fipart.

– Je fouille dans les chiffons pour voir si tu n'as pas un magot, répondit-il en riant.

Le soupirail hermétiquement fermé, Rocambole allait remonter lorsqu'il fut frappé de l'humidité extraordinaire des murs et remarqua même comme un léger filet d'eau qui suintait à travers les pierres disjointes.

– Maman, cria-t-il, descends donc un peu, ça me paraît drôle, ça.

– Quoi donc, fit maman Fipart, qui s'aventura sur l'échelle à moitié pourrie, et descendit dans le caveau.

– Qu'est-ce que cette eau ?

– Ça, dit maman Fipart, ça vient d'un tuyau de conduite en zinc qui passe dans le mur.

– Et où va-t-il, ce tuyau ?

– Il alimente la fontaine qui est au milieu de la cité. Quelquefois, il y a de légères filtrations. L'année dernière, le propriétaire l'a fait réparer plusieurs fois.

– À quel endroit du mur penses-tu qu'il soit ?

– Tout en haut de la voûte.

Et maman Fipart étendit la main dans la direction de la trappe.

– Ma parole d'honneur ! murmura Rocambole, je ne sais pas quelle est l'idée de sir Williams, mais il m'en vient une fameuse, à moi…

Et il reprit tout haut :

– Tu n'as pas une bêche en haut ?

– Non.

– Un marteau et un ciseau à froid, alors ?

– Non, mais j’ai une espèce de tringle de la grosseur du bras, pointue par le bout.

– Va la chercher.

Maman Fipart remonta et jeta, un instant après, une sorte de levier en fer, comme ceux dont se servent les ouvriers paveurs et terrassiers. L’ex-chiffonnière l’avait trouvé dans la rue, quelques jours auparavant, en rentrant chez elle un matin, et elle s’était dit :

– Il y a bien là huit livres de fer, et le fer, ça se vend. Emportons-le.

L’arrivée de Venture et la subite opulence de maman Fipart avaient empêché de négocier cette valeur mal acquise.

Rocambole remonta sur le tonneau, s’arma du levier et l’introduisit entre deux pierres mal jointes. Puis il exerça habilement une pesée vigoureuse, et l’une des deux pierres se détacha de la voûte et tomba sur le sol. Alors, l’élève de sir Williams, à qui, décidément, tout réussissait, aperçut un tuyau en zinc de la grosseur du bras : il avait descellé la pierre à l’endroit même où il avait remarqué une légère filtration, il en eut bientôt découvert la cause première. Il existait dans le tuyau un trou de la grosseur d’une épingle, et par ce trou il s’échappait un mince filet d’eau.

Rocambole laissa sa lanterne sur le tonneau et remonta dans le taudis de maman Fipart.

Maman Fipart avait sous son lit une caisse dans laquelle se trouvaient divers objets provenant de ses vols ; parmi eux, Rocambole trouva cet outil qu’on nomme une tarière, sorte de grosse vrille qui fait un trou de la dimension d’un goulot de bou-

teille, environ. Rocambole s'en empara, redescendit dans la cave, se hissa de nouveau sur le tonneau et plaça la pointe de sa tarière sur le tuyau en zinc. Au bout d'un moment, le trou, qui avait la dimension d'un trou d'aiguille, fut large à y passer le doigt ; il s'en échappa un jet d'eau semblable à celui d'un robinet de bains.

Alors, Rocambole tira sa montre.

– À dix heures du soir, dit-il, il y aura quatre pieds d'eau dans la cave, à minuit, il y en aura six, au point du jour, la cave sera pleine.

Et il replaça la pierre, de façon à étouffer le bruit de l'eau qui, en coulant, se dispersa entre les fentes de la voûte.

Puis il remonta et dit à maman Fipart :

– Allons-nous-en, maintenant.

– Qu'est-ce que tu as donc fait, là-bas ?

– J'ai préparé un bain.

– Pour qui ?

– Pour Venture.

Maman Fipart eut un léger frisson, car elle se souvint de ce bain forcé que lui avait fait prendre Rocambole quelques jours auparavant. Aussi ce ne fut point sans une certaine volupté qu'elle rouvrit la porte de son taudis et remonta dans le fiacre qui stationnait à l'entrée de la cité.

Le jeune chiffonnier était toujours chez le marchand de vin.

– Est-ce que tu ne paies rien ? dit-il à Rocambole.

– Parbleu si, répondit le marquis. Et il lui dit à l'oreille, tandis qu'on leur servait de l'eau-de-vie :

– Je t'avais bien dit que ma tante avait un magot.

– Vrai, elle en avait un ?

– Dans sa cave. Nous venons de l'*effaroucher*.

Rocambole employait une expression bien connue dans le monde des voleurs pour dire que le trésor avait été déterré.

– Je n'ai pas de chance, murmura naïvement le gamin ; j'aurais dû m'en douter et faire le coup la nuit dernière.

– Farceur ! dit Rocambole, qui paya et remonta dans le fiacre.

– Où allons-nous maintenant ? dit la vieille.

– Tu vas au Gros-Caillou.

– Et toi ?

– Moi, je te conduis jusqu'à la Madeleine : j'ai affaire par là.

Le fiacre partit au trot de ses deux rosses.

Quand il eut atteint la rue Tronchet, Rocambole descendit.

– Maintenant, dit-il à maman Fipart, écoute bien. Ce soir, à neuf heures, tu t'en retourneras à pied à Clignancourt.

– Encore !

– Et tu m’attendras. Seulement, tâche qu’on ne te voie pas entrer.

– Et puis ?

– Je te dirai alors ce que nous ferons de Venture.

– Mais si je le vois avant ?

– Tu ne le verras pas.

– Il m’a pourtant dit hier…

– Ça ne fait rien. Il ne viendra pas. Adieu. À ce soir.

Et Rocambole s’en alla et gagna la rue de Surène, où il fit un bout de toilette pour rentrer chez lui.

– Eh bien ! mon oncle, dit le faux marquis de Chamery à sir Williams, maman Fipart a une cave, une belle cave dont on peut faire une baignoire.

Sir Williams tressaillit.

Alors Rocambole lui fit une minutieuse description des lieux, et ajouta :

– Je ne sais pas quelle est ton idée, mais je crois que la mienne n’est pas précisément mauvaise.

L’aveugle écrivit sur son ardoise :

– Ton idée a cela d'heureux qu'elle se combine parfaitement avec la mienne.

– Ah ! tu trouves ?

– Et, puisque tu as songé à faire prendre un bain à Venture, je vais te donner le moyen d'en finir également avec Zampa et maman Fipart.

– Tu es un amour d'oncle, murmura Rocambole avec admiration.

Sir Williams reprit son crayon et écrivit rapidement.

Penché sur son épaule, Rocambole lisait à mesure qu'il écrivait.

L'aveugle développa son plan ténébreux et termina par ces deux mots :

– Comprends-tu ?

– Parfaitement.

Alors sir Williams passa sa manche sur l'ardoise et effaça tout.

À six heures précises, Rocambole était de retour rue de Surène, et, sous la perruque blonde de l'homme à la polonaise, il donnait audience à Zampa.

– Comment va le duc ? demanda-t-il.

– Très mal, répondit le valet. On a jugé l'amputation du bras nécessaire. L'avis des médecins est partagé, du reste. L'un

prétend qu'il n'y a plus d'espoir, les deux autres espèrent encore.

– Quel est celui qui n'espère plus ?

– Le docteur B…

– Ah !… pensa Rocambole, il est rare que celui-là se trompe. Ce pauvre duc est *flambé !* Aussi, pourquoi diable voulait-il épouser Conception ?

Et Rocambole dit au Portugais :

– Maître Zampa, le personnage mystérieux qui veut épouser Mlle de Sallandrera, et dont je suis moi-même l'humble serviteur, m'a chargé de vous dire qu'il était content de vous. Aussi, vous serez intendant…

– Dites-vous vrai ? s'écria le Portugais.

– Le lendemain du mariage, vous serez installé. Mais, en attendant, et pour vous encourager, je suis chargé de vous remettre ces trois billets de mille francs, à titre d'*épingles*[12].

Rocambole ne put résister au plaisir de faire un mot.

– Ce sont des épingles, pour une épingle bien placée, dit-il en faisant allusion à celle qui avait déchiré la main de M. de Château-Mailly. Puis il ajouta :

– On attend de vous un dernier service.

– Je suis prêt. Que faut-il faire ?

---

[12] Au sens vieilli de « gratifications pécuniaires ».

– Oh ! fit négligemment Rocambole, on vous chargera ce soir de régler un compte avec ce prétendu cocher qui a failli tout gâter.

– Faut-il l'expédier ?

– Justement.

– Où et quand ?

– Trouvez-vous dans trois heures, c'est-à-dire à neuf heures précises, dans le chemin de ronde de la barrière Blanche. J'y serai et je vous conduirai où il faut aller.

– C'est bien, dit Zampa, j'y serai.

– Et prenez votre meilleur couteau catalan, acheva Rocambole.

XXVI

À huit heures précises, maman Fipart, fidèle aux recommandations de Rocambole, descendit d'un fiacre dans la chaussée de Clignancourt, au-delà du Château-Rouge. Là, elle paya, renvoya son cocher et se dirigea à pied et à travers champs vers la cité des chiffonniers.

La nuit était fort noire et, comme la cité manquait de réverbères, l'ancienne cabaretière gagna son avant-dernier domicile sans rencontrer aucun de ses compagnons d'industrie.

Rocambole lui avait enjoint d'attendre chez elle et de ne point allumer de chandelle. Elle se jeta sur le grabat qui lui avait longtemps servi de lit, et y demeura immobile et songeuse en attendant Rocambole.

Chose assez bizarre ! maman Fipart, qui avait été une première fois étranglée par son fils adoptif, n'avait pas éprouvé la moindre défiance en venant à Clignancourt. Elle ne s'était pas dit une seule fois que peut-être le marquis de fraîche date lui tendait un nouveau piège pour se débarrasser d'elle tout de bon. En cela, maman Fipart était pleine d'illusions et de croyances. Elle croyait non seulement à l'affection de son fils chéri, mais encore à la maison à cinq étages qu'elle avait visitée avec lui dans la journée. La mort tragique du pauvre Nicolo, le bain forcé qu'elle avait pris sous le pont de Passy, les cinq années de misère profonde qui venaient de s'écouler pour elle, tandis que son fils adoptif vivait à Londres en gentleman et à Paris en marquis, rien ne l'avait désillusionnée, rien n'avait pu ébranler sa foi robuste. Ce fut donc en rêvant à sa future propriété que ma-

man Fipart attendit. La maison à cinq étages atteignit bientôt, dans son imagination, les proportions d'un château en Espagne ; elle se vit à la tête de trente ou quarante mille livres de rente.

– J'aurai une voiture, se dit-elle, et j'irai dans la société bourgeoise. On m'appellera Mme Fipart. Je me ferai baronne, s'il y a moyen.

Et puis, comme la mort de Nicolo le saltimbanque avait toujours laissé un vide dans le cœur de maman Fipart, la vieille ajouta mentalement :

– Je trouverai peut-être à me marier. Ça s'est vu… J'épouserai un employé retraité, ou un jeune homme sans fortune et dont je ferai le bonheur.

Tandis que maman Fipart se mettait en tête l'idée de faire le bonheur d'un jeune homme, et qu'elle s'abandonnait à ce nouveau rêve, on frappa doucement à la porte.

Maman Fipart alla jusqu'au seuil et demanda tout bas :

– Qui est là ? Est-ce toi ?

– C'est moi. Ouvre.

La veuve Fipart ouvrit et Rocambole franchit le seuil du taudis.

Mais il n'était pas seul. Un autre personnage l'accompagnait : c'était Zampa.

– Maman, dit Rocambole, je t'amène un monsieur qui désire causer avec Venture.

– Ah ! ah ! fit la vieille en ricanant.

Rocambole ferma la porte. Puis il dit à Zampa :

– Maintenant, je vais te mettre au courant de la besogne qui te reste à faire pour devenir intendant de la fortune des Sallandrera… Et, ajouta-t-il en riant, te libérer à tout jamais de la *garrotte*.

Ce mot de garrotte arrachait toujours un léger frisson à Zampa, et, quand on le prononçait devant lui, il se sentait capable de tout pour échapper au supplice de ce nom. En le menaçant de la garrotte, on pouvait amener Zampa à assassiner vingt personnes pour une, à mettre le feu aux quatre coins d'une ville. Très probablement, Rocambole avait compté sur ce mot pour stimuler le zèle de Zampa.

– Avant de nous procurer de la lumière, dit le faux marquis, je vais vous dire ce dont il s'agit.

– Il s'agit de Venture, parbleu ! dit maman Fipart.

– Ah ! murmura Zampa, le cocher se nomme Venture ?

– Oui ; et bien que ce nom ne soit ni glorieux ni très populaire, je puis t'affirmer que si nous laissons en paix celui qui le porte, tu ne seras jamais intendant, et tu finiras tes jours avec un joli collier de fer autour du cou.

Cette image du supplice capital pratiqué en Espagne donna un dernier frisson à Zampa.

– Je suis prêt à le larder dans tous les sens avec mon couteau catalan, dit-il.

– Parfait. Tu seras récompensé du zèle que tu montres.

Et Rocambole dit à maman Fipart, qui ne comprenait rien encore au plan qu'il avait conçu :

– Allume ta lanterne, maman. Il n'y a personne dans la cour. Tous les chiffonniers sont partis, et nous sommes les maîtres du terrain.

La vieille obéit, alluma une lanterne, et Zampa put, à sa clarté, inspecter le taudis.

Alors Rocambole souleva la trappe de la cave, et alla prendre l'échelle, que maman Fipart avait replacée derrière son lit.

Zampa le regardait faire avec un étonnement profond. Mais Rocambole n'y prit garde. Il plongea l'échelle dans la cave et l'assujettit. Puis il s'aventura sur le premier échelon et descendit, sa lanterne à la main, laissant Zampa et maman Fipart plongés dans l'obscurité.

La cave était déjà à moitié pleine d'eau.

– Hé ! hé ! dit Rocambole, qui demeura sur l'échelon qui se trouvait à fleur d'eau, je crois qu'il y a là six pieds de liquide. C'est assez pour noyer, un homme.

Puis il tourna les yeux vers cet endroit de la voûte qui livrait passage à la fuite d'eau. Le liquide s'extravasait si bien entre les pierres, qu'il fallait le savoir pour remarquer l'endroit où il s'échappait du tuyau crevé.

– Zampa ne s'imaginera jamais, pensa Rocambole, que son bain se remplit au fur et à mesure. L'eau monte silencieusement et petit à petit.

Le faux marquis compta les degrés de l'échelle. Il y en avait quinze à partir de la trappe. Six plongeaient dans l'eau, le septième était dehors.

C'était sur celui-là que Rocambole s'était accroupi ; ce fut de là qu'il jeta un dernier regard à la cave avant de remonter.

Les murs fermés en voûte n'offraient aucune aspérité après laquelle il fût possible de se cramponner.

Rocambole se dit :

– Un homme qui se noie n'appelle pas longtemps au secours. En admettant que ceux-ci viennent à crier, ils auront du mal à se faire entendre, car le soupirail est bien bouché, et ils seront bientôt morts…

Le faux marquis remonta, sortit le corps hors de la trappe, posa sa lanterne sur le plancher et demeura les pieds sur l'échelle. Alors, il regarda Zampa.

– Tu le vois, dit-il, il y a là une cave, et je vais t'expliquer ce qu'il faut faire.

– J'écoute, dit le Portugais.

– Tu vas prendre le chemin que j'ai pris et descendre dans cette cave.

– Bien.

– Elle est pleine d'eau…

– Hein ? fit maman Fipart.

– Je dis qu'elle est pleine d'eau, répéta Rocambole d'un ton qui imposa silence à maman Fipart. Les dernières pluies en ont fait un puits.

– Est-ce qu'on peut se noyer dedans ? demanda Zampa.

– Oui et non.

– Comment cela ?

– Je veux dire que vous serez deux à y descendre : toi et lui.

– Bon !

– Le cocher se noiera.

– Et moi ?

– Toi, tu deviendras intendant.

– Je ne comprends pas bien, murmura Zampa.

– Eh bien ! répondit Rocambole, je vais m'expliquer.

Et il remonta tout à fait et s'assit sur le bord de la trappe, tandis que maman Fipart et Zampa regardaient toujours l'échelle et ne devinaient pas ce qu'il voulait en faire.

– Écoute bien, continua-t-il. Tu vois cette échelle et cette trappe ?

– Parbleu ! oui, je les vois.

– La trappe est placée entre le lit de maman Fipart et la porte d'entrée. On soufflera la chandelle et on laissera la trappe ouverte.

– Ah ! je comprends ceci, dit Zampa ; il entrera et tombera dans la cave.

– Précisément.

– Mais, moi…

– Le drôle est un rude nageur. Il serait capable, poursuivit Rocambole, de se soutenir à la surface de l'eau pendant plusieurs heures, et d'appeler au secours d'une voix si puissante, qu'elle passerait à travers les voûtes de la cave.

– Ah ! diable !

– Il faut donc l'aider un peu à se noyer.

– Eh bien ! on l'aidera… mais comment ?

– Voici ce que je vais encore t'expliquer : tu vois cette échelle ; comme toutes les échelles, je l'ai placée sur un plan incliné, vertical.

– C'est plus facile pour descendre.

– Le bout qui sort de la trappe est du côté de la porte, le bout opposé plonge dans l'eau, dans la direction du lit de maman Fipart.

– C'est vrai, eh bien ?

– Tu vas prendre le chemin que j'ai pris et tu t'arrêteras sur le dernier échelon qui touche l'eau. Tu te cramponneras solidement, car je vais faire subir un mouvement à l'échelle.

– Pourquoi ?

– Pour ramener au bord opposé le bout tombant au bord de la trappe qui fait face à la porte. De telle façon, ajouta Rocambole, que le cocher, en entrant, puisse tomber dans la cave sans rencontrer aucun obstacle.

– Je comprends.

– C'est déjà quelque chose.

– Voyons le reste. Que ferai-je sur l'échelle ?

– Quand un homme tombe à l'eau, reprit Rocambole, il pousse d'abord un cri, puis il se met à nager et cherche aussitôt un point d'appui. Venture se mettra donc à nager, trouvera à tâtons l'échelle et s'y cramponnera. Alors, tu le larderas à ton aise.

– Je comprends parfaitement à présent. Et lorsqu'il sera mort…

– Dame ! quand tu n'entendras plus rien, tu appelleras ; on ouvrira la trappe et tu remonteras.

– C'est bien, dit Zampa, je vois que je serai intendant.

– Cela vaut mieux que la garrotte.

Ce dernier encouragement fit mettre à Zampa un pied leste et hardi sur l'échelle.

– Je te préviens, dit Rocambole, notre homme est loin d'ici, et ne viendra pas avant une heure.

– Ça ne fait rien, dit Zampa, j'attendrai.

Puis il se risqua dans le gouffre, descendant les échelons, et cria :

– Je me tiens, vous pouvez aller…

Rocambole prit le bout de l'échelle et le ramena au bord opposé ; puis il laissa la trappe ouverte, entraîna maman Fipart vers le lit et lui dit :

– Maintenant, attendons, et pas de bruit…

– Ah çà ! souffla maman Fipart, tu es donc sûr que Venture viendra ?

– Parbleu !

– Comment cela ?

– Je lui ai promis cinquante mille francs.

– Quand cela ?

– Il y a deux heures, en lui donnant la liberté.

– Tu le tenais donc ?

– Enfermé et garrotté chez moi.

– Depuis quand ?

– Depuis la nuit dernière ; mais, dit Rocambole, je te conterai tout cela une autre fois.

– Que croit-il donc venir faire ici ?

– Il vient pour t'assassiner !

– Moi !… fit la vieille, qui ne put réprimer un léger frisson.

– Dame !… tu sais bien que Venture est un traître, et que, pour de l'argent, il fait tout ce qu'on veut.

– Oh ! le brigand !

– Venture t'avait promis un bel hôtel si tu me faisais mourir ; je lui ai promis, moi, cinquante mille francs s'il te tuait… Le piège est bon, il réussira.

– Fameux ! murmura maman Fipart.

– Seulement, comme il fallait l'occuper pendant deux heures, à partir du moment où je l'ai lâché, afin que j'eusse le temps de venir faire ici nos petits préparatifs, eh bien !… je lui ai conté une histoire, je lui ai dit que j'avais besoin, pour ce soir même, d'une clef que notre *ancien,* tu sais, le *serrurier* du faubourg, devait avoir.

– Et tu l'y as envoyé ?

Pendant que je venais ici.

– Mais, observa maman Fipart, qui avait quelque défiance dans l'esprit, comment se fait-il que Venture vienne dans cette maison pour m'assassiner, quand il m'a laissée au Gros-Caillou ?

– Tiens, dit Rocambole, qui tira un papier de sa poche, lis plutôt, ma vieille.

Et il lui tendit le billet qu'il avait dicté à Venture, billet par lequel il enjoignait à la veuve Fipart de se rendre, la nuit sui-

vante, à Clignancourt, de s'y coucher dans son lit, d'éteindre la lumière après avoir laissé la clé sur la porte, et d'attendre…

– Tu comprends, dit Rocambole, que je ne lui ai pas dit que je t'avais retrouvée.

– Ah ! c'est différent.

Rocambole éteignit alors sa lanterne, et le taudis rentra dans l'obscurité la plus profonde. Quelques minutes s'écoulèrent au milieu d'un silence complet. Zampa attendait, cramponné à son échelle ; Rocambole et maman Fipart retenaient leur haleine et attendaient aussi, sans faire aucun mouvement.

Tout à coup, un léger bruit se fit au-dehors. Rocambole, qui avait l'oreille fine, reconnut tout de suite un pas prudent, et qu'on s'efforçait d'assourdir. Puis la serrure rendit un léger son, et Rocambole et maman Fipart comprirent qu'on mettait la main sur la clé restée en dehors.

C'était maître Venture, dont l'existence était assez extraordinaire depuis vingt-quatre heures, qui arrivait pour exécuter les prétendus ordres de Rocambole. Venture, on le sait, avait passé la journée entière pieds et poings liés, couché sur le dos, et n'avait été délivré par Rocambole que vers sept heures et demie environ. Ce dernier lui avait dit alors :

– Tu te souviens du serrurier ?

– Oui, certes, avait répondu Venture ; il est toujours établi dans le faubourg Saint-Antoine.

– Eh bien ! tu vas venir avec moi. Je vais d'abord te payer à souper.

– C’est pas malheureux. Je meurs de faim.

– Nous ferons, en mangeant, nos petites conditions touchant maman Fipart.

– Soit.

– Et quand tu auras soupé, tu iras chez le *serrurier*.

– Pour quoi faire ?

– Pour lui demander une *clé de roi de trèfle*.

Rocambole désignait, par ce mot, une certaine fausse clé dont la bande de voleurs anglais à laquelle sir Williams et Venture avaient appartenu autrefois se servait avec un très grand succès. Rocambole, qui avait endossé la pelure et repris le teint rougeaud de John le palefrenier, avait alors emmené Venture dans ce même restaurant de la rue Neuve-des-Mathurins, où mangeaient les cochers des loueurs environnants, et il lui avait fait servir à souper.

– Il faut avoir des forces, lui avait-il dit, quand il s’agit de *refroidir* maman Fipart.

– Bah ! dit Venture, je lui tordrai le cou comme à un poulet.

À huit heures, Rocambole le mit dans une voiture en lui disant :

– Va-t’en d’abord chercher la clé. Tu me retrouveras demain matin.

– Où ?

– Rue de Surène et, si maman a tourné de l'œil, tu auras ton argent.

Venture s'en alla au faubourg Saint-Antoine tandis que Rocambole se hâtait de rejoindre Zampa, qui l'attendait dans le chemin de ronde de la barrière Blanche.

Le serrurier lui remit pour dix louis – ce qui était un prix fait – la clé, dont Rocambole n'avait nul besoin, et Venture remonta dans son cabriolet de remise, qu'il laissa une heure après dans la chaussée Clignancourt.

Comme maman Fipart, il se dirigea à pied vers la cité des chiffonniers, et, arrivé là, se glissa sans bruit devant la porte.

C'était lui qui venait de mettre la main sur la clé. Il ouvrit et fit un pas en avant.

– Es-tu là, la vieille ? dit-il tout bas.

– Oui, répondit à voix basse la veuve Fipart.

Venture retira la clé et ferma la porte. Puis il tira son couteau catalan de sa poche, l'ouvrit et s'avança dans les ténèbres, répétant :

– Où es-tu ?

– Ici, dit encore maman Fipart.

Venture fit trois pas, puis un quatrième, posa son pied dans le vide et tomba dans la cave en jetant un cri…

Alors Rocambole alla relever la trappe et la ferma.

Puis il se coucha dessus pour écouter.

XXVII

Rocambole, l'oreille collée aux fentes de la trappe, entendit d'abord d'horribles blasphèmes, puis le clapotement de l'eau que Venture, qui nageait au milieu de cette nuit noire, battait à la fois de ses pieds et de ses mains. Le brigand jurait et criait ; mais ses cris et ses blasphèmes, assourdis par le peu de sonorité des voûtes de la cave, montaient si faiblement jusqu'à Rocambole, que celui-ci jugea tout de suite qu'il était impossible qu'ils fussent entendus du dehors. Venture cria, jura et nagea pendant environ dix minutes, puis le bruit cessa un instant.

– Tiens ! dit Rocambole, il vient de trouver l'échelle et il s'y cramponne.

Mais, presque aussitôt, un cri plus terrible, plus strident que les autres, se fit entendre, et, en même temps, comme la chute d'un corps qui retombe lourdement à l'eau après en être un moment sorti.

Puis… plus rien !

– Zampa l'a tué raide, pensa l'élève de sir Williams. Il aura trouvé le bon endroit. Allons ! un de moins…

Et Rocambole écouta encore ; mais le plus profond silence régnait à présent dans la cave.

Maman Fipart avait quitté son grabat et s'était traînée jusqu'à la trappe.

– Eh bien ? demanda-t-elle.

– Je crois qu'il est mort.

– Tu crois ?

– Je n'entends plus rien.

En effet, quelques minutes s'écoulèrent encore, puis une voix monta des profondeurs de la cave. C'était la voix de Zampa.

– Il a son compte ! Laissez-moi remonter, disait le Portugais.

– Allume ta lanterne, maman, dit Rocambole.

La vieille tira ses allumettes de sa poche, les frotta sur le carreau et se procura à l'instant de la lumière.

Alors Rocambole souleva la trappe, qui était fort lourde, du reste.

– Viens donc voir, maman, dit-il.

Il mit un pied sur l'échelle, se pencha et tendit la lanterne à Zampa. Soudain, la cave se trouva éclairée, et, grâce à cette clarté, Rocambole et maman Fipart purent voir le corps inanimé de Venture qui flottait sur l'eau rougie de son sang.

– Ah ! le brigand ! murmura de nouveau maman Fipart, quand je pense qu'il voulait te faire raccourcir !

– Peuh !... répondit Rocambole, ce n'est pas pour cela que je l'ai envoyé *ad patres,* maman.

– Et pourquoi donc, mon chéri ?

– Mais, dame !… parce qu'il était au courant de mes affaires, ce qui me gênait.

Maman Fipart frissonna.

Elle se trouvait à genoux sur le bord de la trappe, et, comme si elle eût eu un pressentiment, elle voulut se relever. Mais Rocambole, plus leste et plus prompt, lui posa les deux mains sur les épaules et la maintint à genoux.

– Regarde donc ton ami, maman, dit-il. Il est bien mort, hein ?

– Je le crois.

Maman Fipart prononça ces mots avec un léger tremblement et voulut de nouveau se relever.

– Mais reste donc là que je te parle, fit Rocambole d'une voix câline.

Et il ramena ses deux mains des épaules au cou ridé de la vieille. Puis il continua :

– Faut avouer que tu as eu de la chance tout de même, l'autre jour, d'être repêchée comme ça, hein ?

Et Rocambole arrondit ses deux mains autour du cou de maman Fipart et en fit un étau.

– Aïe ! cria la vieille, qu'est-ce que tu fais ?

– Tais-toi donc, laisse-moi rire…

– Mais… tu… m'étrangles !…

– Parbleu ! répondit le bandit d'un ton cynique, et je te garantis bien qu'il n'y a pas dans ta cave le moindre ravageur pour te repêcher cette fois…

Et Rocambole serra le cou de la vieille, qui ne put même jeter un cri, et il cria à Zampa :

– Tiens ! sauce-la-moi proprement et qu'elle boive un bon coup d'eau douce, elle qui aimait tant l'eau-de-vie…

Puis il précipita maman Fipart dans la cave.

Cette fois la vieille était bien étranglée, et le froid de l'eau ne la fit point revenir.

– C'est une habitude à prendre, murmura Rocambole, qui regarda froidement le corps de sa mère adoptive qui flottait à côté du cadavre de Venture.

Zampa, accroupi sur son échelle, tenait toujours la lanterne.

– Eh bien ! voilà qui est fait, lui dit Rocambole. Vous pouvez remonter, à présent, monsieur l'intendant.

Zampa eut un frisson de joie et il commença son ascension, son couteau aux dents, s'aidant d'une main pour rencontrer les degrés de l'échelle, tenant la lanterne de l'autre. Bientôt son corps sortit à moitié de la trappe, et, pour remonter plus vite, il posa sa lanterne sur le bord et se prit à l'échelle des deux mains.

Rocambole était derrière lui, et, en ce moment, Zampa, tout occupé de ne point se laisser choir et de poser ses deux pieds solidement sur le seuil du taudis de feu maman Fipart ; en

ce moment, disons-nous, Zampa entendit l'élève de sir Williams qui lui disait d'une voix railleuse :

– Ah çà ! mais vous êtes donc tous bêtes ?

Et soudain, il reçut un coup de poignard dans le dos, entre les deux épaules, jeta un cri, cessa de se cramponner à l'échelle, et tomba dans le gouffre qui déjà avait englouti deux cadavres.

Alors Rocambole retira l'échelle et laissa retomber la trappe.

– Je ne sais si tu es mort, murmura-t-il, mais dans tous les cas, si tu ne péris pas de mon coup de poignard, tu auras le temps de te noyer. L'échelle n'est plus là pour t'aider à sortir.

Rocambole prononça cette oraison funèbre sans trop d'émotion, souffla sa lanterne et se dirigea vers la porte qu'il ouvrit avec précaution.

La nuit était noire ; il tombait un léger brouillard bien froid et bien pénétrant, et la cité des chiffonniers était déserte. Rocambole put en sortir sans rencontrer personne.

– Ce petit drame ne manque ni d'intérêt ni de terrible ! murmura-t-il en s'en allant, et je vais faire rire sir Williams jusqu'aux larmes en lui racontant l'histoire de ces trois imbéciles : Venture qui se croyait nécessaire ; maman Fipart qui croyait à ma pitié filiale ; Zampa, qui s'était figuré qu'il me serait agréable, lorsque je serais l'époux de Conception, d'avoir pour intendant un drôle comme lui. Fi donc !

Le faux marquis de Chamery regagna Paris à pied, et alla changer de costume rue de Surène. Ses gens l'attendaient à la

porte. Redevenu l'homme élégant qui faisait courir, l'imposteur remonta dans sa voiture et dit au cocher :

– Touche à l'hôtel !

Mais, en passant près de la Madeleine, il leva les yeux vers son cercle, et jugea, à la clarté qui brillait derrière les rideaux des croisées du grand salon, que la réunion devait être nombreuse.

Il ordonna au cocher d'arrêter et mit pied à terre :

– J'ai assez *travaillé* comme cela depuis deux ou trois jours, se dit-il, et je ne vois aucun inconvénient à me distraire un peu. Allons jouer au baccara.

Le misérable, qui venait de commettre un triple assassinat, gravit l'escalier du cercle en fredonnant un air d'opéra et entra dans le grand salon de jeu, le visage insouciant et calme et un sourire aux lèvres, comme un honnête sportsman qui n'a jamais éprouvé de plus violent chagrin que la perte d'un pari aux courses de La Marche. Mais une chose l'étonna tout d'abord et le fit arrêter sur le seuil.

Une vingtaine de membres du cercle entouraient la table du *chemin de fer,* et cependant on ne jouait pas… Les pontes avaient leur or devant eux, le banquier tenait les cartes et ne les battait point. On causait autour de la table, et les visages soucieux et attristés des convives frappèrent le faux marquis.

– Tiens ! voilà Chamery, dit-on en le voyant entrer.

Rocambole se fit un front impassible et s'approcha de la table de jeu en souriant.

– Est-ce que vous manquez d'argent, messieurs, dit-il, ou bien le banquier a-t-il une de ces veines qu'on n'ose braver ?

Mais un des joueurs répondit :

– Ce n'est point cela, marquis, nous avons tous de l'argent, et le banquier n'a pas de chance.

– Alors, pourquoi ne jouez-vous pas ?

– Parce que nous venons d'apprendre une nouvelle terrible…

– Plaît-il ?

– Et qui nous a foudroyés.

– De quoi s'agit-il donc ?

– Vous connaissez Château-Mailly ?

– Le duc ? Oui.

– Eh bien ! il est mort.

– Vous plaisantez !

– Nullement.

– Ah çà ! dit le faux marquis avec calme, à moins qu'il n'ait eu une apoplexie ou qu'il n'ait été tué en duel…

– Ni l'un ni l'autre, il est mort.

– Mais… de quoi ?

– Du charbon.

– Du charbon ? une maladie de cheval ?

– Précisément.

– Mais c'est impossible !... absurde !...

– C'est vrai.

Le faux marquis haussa les épaules.

– On ne meurt du charbon, dit-il, que lorsqu'on est palefrenier ou équarrisseur.

– Vous vous trompez...

– Et le duc n'était ni l'un ni l'autre.

– Oui, mais il avait un cheval qu'il aimait, un cheval arabe.

– Ibrahim ?

– Justement.

– Eh bien ?

– Ibrahim a été pris du charbon. Le duc, qui s'était fait, hier matin, une légère piqûre à la main, a eu l'imprudence de caresser son malheureux cheval...

– Et il est mort ?

– Comme vous le dites.

– Mais quand ?

– Ce soir, il y a deux ou trois heures.

Et l'on raconta à Rocambole ce qui était arrivé, et ce qu'il savait mieux que personne.

Le faux marquis de Chamery écouta attentivement en donnant les marques de la plus vive émotion ; il vanta le caractère chevaleresque de M. de Château-Mailly, déplora de voir un si beau nom s'éteindre, une fortune presque princière passer à des collatéraux éloignés. Enfin Rocambole s'éleva si bien à la hauteur de son rôle que le vrai marquis de Chamery n'eût pas fait mieux. Puis il s'esquiva, remonta en voiture et rentra chez lui. Là, une surprise agréable attendait le bandit : c'était une lettre arrivée dans la soirée.

Cette lettre était de Conception et ne contenait que quelques lignes.

La jeune Espagnole disait :

« Mon ami,

« J'ai le cœur ivre de joie ! Hâtez-vous d'accourir, venez au château du Haut-Pas… vous pourriez bien en ramener la marquise de Chamery. »

– Oh ! oh ! s'interrompit Rocambole, est-ce que décidément ma future aurait travaillé de son côté aussi bien que moi du mien ?

Et Rocambole continua à lire :

« Vous aviez fait vos confidences à votre sœur, mon ami.

« Ceci, après m'avoir embarrassée un peu, d'abord, je vous l'avoue, car je n'ai pu m'empêcher de rougir ; ceci, dis-je, a bien avancé nos chères petites affaires.

« La vicomtesse a, pardonnez-moi le mot un peu vulgaire, littéralement ensorcelé mon père. Ce matin, ils ont fait une longue promenade ensemble dans le parc, tandis que M. d'Asmolles conduisait en tilbury ma mère qui voulait voir une cascade située à deux lieues du château.

« J'étais de ce petit voyage.

« Quand nous sommes revenus, mon père était tout songeur, mais sans tristesse. Que lui a dit la vicomtesse ? Je l'ignore. Mais, pendant le déjeuner, mon père a parlé de vous ; il a paru écouter avec plaisir le récit de vos exploits dans l'Inde anglaise ; ensuite il a fait plusieurs questions sur la famille des Chamery, sur son ancienneté, sur ses alliances… Mais quand il a appris qu'un de vos ancêtres, le premier baron de Chamery, avait assisté à la seconde croisade, et avait été fait comte par Philippe-Auguste, il n'a pu s'empêcher de dire :

« – Mais voilà de la belle et vieille roche !

« Ces paroles me sont allées au cœur. Ah ! mon ami, je n'ai jamais été si heureuse…

« – Pourquoi le marquis ne vous a-t-il point accompagné ? a-t-il demandé à M. d'Asmolles.

« – Mon Dieu ! lui a répondu celui-ci, parce qu'il avait à régler quelques affaires relatives à notre succession.

« Mon père a dit encore :

« – Mais il a, je crois, une assez belle fortune.

« – Oh ! a répondu négligemment le vicomte, il a de quoi vivre honorablement : soixante-quinze mille livres de rentes.

« – En terres ?

« – Oui, monsieur le duc.

« – Mais, a dit mon père, cela fait au moins trois millions.

« – À peu près…

« Mon père est redevenu songeur et on a parlé d'autre chose.

« Moi, après le déjeuner, je suis venue m'enfermer dans ma chambre, d'où je vous écris tout cela.

« Venez, mon ami, venez vite…

« CONCEPTION. »

– Hé ! hé ! murmura Rocambole quand il eut achevé sa lecture, je crois que ma brune fiancée a raison. Elle pourrait bien revenir du Haut-Pas marquise de Chamery… Allons consulter mon oncle !

Et il monta chez sir Williams.

L'ex-baronnet s'était si bien incarné par la pensée dans son élève, qu'il ressentait toutes les joies, toutes les peines qu'éprouvait Rocambole.

L'aveugle s'était mis au lit de bonne heure, mais il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il suivait par la pensée et pas à pas son cher élève dans cette aventureuse expédition où le jeune

bandit allait se débarrasser à la fois de sa mère adoptive et de ses deux complices. Aussi le pas de Rocambole retentissant sur le parquet de sa chambre le fit-il tressaillir profondément.

Rocambole fredonnait. Cette bonne humeur dérida le front plissé de sir Williams, et le visage tout entier de l'aveugle traduisit énergiquement cette interrogation :

– *Eh bien ?*

– Eh bien ! dit Rocambole, l'affaire est faite. Ils sont flambés.

Sir Williams ferma la main, puis il releva trois doigts, ce qui voulait dire :

– *Quoi ! tous trois ?…*

– Tous trois, mon oncle.

Et Rocambole raconta la sanglante épopée qui venait de se dérouler à Clignancourt.

Sir Williams souriait avec bonhomie, comme s'il eût écouté le récit de Théramène ou un morceau de littérature choisi.

– Mais, poursuivit Rocambole, j'ai encore deux choses à t'apprendre.

– *Voyons ?* exprima l'aveugle par un clignement de ses yeux éteints.

– Château-Mailly est mort ce soir.

– *Très bien !* fit sir Williams d'un signe de tête.

– Puis voici une lettre de Conception.

Et Rocambole lut à mi-voix la lettre qu'il venait de recevoir.

– Maintenant, dit-il, que faut-il faire, mon oncle ?

L'aveugle demanda son ardoise et écrivit : – *Faire tes malles, demander des chevaux et partir au point du jour.*

– Déjà ?

– Il ne faut pas que tu aies appris avant ton départ la mort du duc.

– Tiens ! c'est assez prudent.

– *Ensuite,* écrivit sir Williams, *je suis du voyage.*

– Toi ?

– Parbleu ! il faut bien que je signe à ton contrat de mariage.

– C'est un honneur pour moi, dit Rocambole en ricanant.

– *Et puis,* écrivit encore *l'ex-baronnet, j'ai le pressentiment que si je n'étais pas là, tu ne te marierais pas.*

– Tu crois ?

– *Mon bon ami,* ajouta sir Williams en soulignant chaque mot, *rappelle-toi bien ceci, et tâche de le graver en lettres de feu dans ta mémoire, je suis le génie qui préside à* ta bonne étoile. *Le jour où je ne serai plus là,* cette étoile s'éteindra !

Tandis que les événements que nous venons de raconter se déroulaient à Paris, un autre événement avait lieu à Nice, qui devait exercer une influence directe et capitale sur le dénouement de cette histoire. C'était pour Nice, on s'en souvient, que la comtesse Artoff était partie, emmenant avec elle son malheureux époux frappé de folie. Elle avait loué là, hors de la ville, une jolie petite maison située au bord de la mer, cette mer bleue comme le ciel qu'elle reflète.

Un médecin de Paris, le docteur B…, avait accompagné le noble malade et lui prodiguait ses soins. D'après le système curatif du docteur B…, le comte devait voir le moins de monde possible et demeurer presque toujours en tête à tête avec sa femme.

Du reste, pendant le voyage, l'état du comte, sans subir aucune amélioration, s'était cependant modifié. Il était devenu plus calme, et son caractère facile et doux semblait avoir repris le dessus. Mais il persistait à se croire Roland de Clayet et non le comte Artoff. Puis il avait fini par se persuader que le comte avait répudié sa femme, et que la comtesse, éprise de lui, avait consenti à le suivre.

Le docteur B… habitait la maison du bord de la mer, il voyait son malade à toute heure, et, chaque jour, il se confirmait, hélas ! dans cette triste opinion que le comte était atteint d'une folie incurable. Cependant, il y avait en ce moment, à Nice, beaucoup d'étrangers, et, parmi eux, un officier de marine anglais qu'une grave blessure avait contraint de venir implorer l'influence salutaire du doux climat d'Italie.

Cet officier, qui avait longtemps servi dans l'Inde, avait rencontré plusieurs fois, depuis leur arrivée à Nice, le comte et la comtesse Artoff.

La comtesse donnait souvent le bras au pauvre fou et se promenait avec lui au bord de la mer.

Le bord de la mer était également la promenade favorite de l'officier blessé.

On avait fini par échanger des saluts, et un matin la comtesse fut très surprise de recevoir une lettre dans laquelle sir Edward, c'était le nom du marin, demandait à venir lui présenter ses respectueux hommages. Cette demande ne laissa pas que d'étonner beaucoup la comtesse, qui d'abord eut la pensée de refuser ; mais bientôt elle réfléchit qu'il s'agissait peut-être de quelque affaire importante, et elle se décida à répondre à l'étranger qu'elle consentait à lui accorder l'entretien qu'il sollicitait.

Le docteur était sorti pour une partie de pêche ; le comte était encore au lit. La comtesse se trouvait donc toute seule quand le marin se présenta chez elle. Elle l'introduisit dans un petit salon du rez-de-chaussée, s'assit et lui indiqua un siège.

– Madame la comtesse, dit sir Edward, peut-être excuserez-vous ma hardiesse quand vous saurez qu'elle a pris sa source dans un intérêt mystérieux, dans une sympathie soudaine que m'ont inspirés votre malheur et la folie de votre époux.

– Je vous remercie mille fois, monsieur, dit la comtesse, qui s'inclina et laissa errer sur ses lèvres un sourire triste.

– Madame, poursuivit le marin, une ville de bains de mer est toujours plus ou moins un foyer perpétuel d'anecdotes, de médisances, d'histoires altérées ou amplifiées. Chaque nouveau venu s'y trouve biographié dès le lendemain de son arrivée.

– Ah ! dit la comtesse, et j'ai eu sans doute ma biographie ?

– Oui, madame ; on s'est entretenu de vous dans les cercles ; vous y avez eu d'ardents défenseurs en même temps que des détracteurs.

– Oh ! fit Baccarat avec tristesse, l'opinion du monde m'est bien indifférente aujourd'hui, je vous jure.

– La folie du comte, reprit le marin, a été surtout l'objet d'une foule de commentaires. Un jeune secrétaire de l'ambassade, qui est arrivé hier de Paris, nous a rapporté des détails étranges… Il nous a dit… Pardon, madame, interrompit sir Edward, je voudrais que vous pussiez lire dans mon cœur et dans mon esprit. Vous y verriez que le plus profond respect et le plus ardent désir de vous êtes utile dictent seuls mes paroles.

– Parlez, monsieur, dit la comtesse, qui ne savait encore où son visiteur en voulait venir.

– M. Gaston de Lantil, l'attaché d'ambassade…

– Gaston de Lantil ? exclama la comtesse, mais il connaît beaucoup mon mari, ils étaient liés…

– Aussi, madame, poursuivit sir Edward, vous devez penser avec quelle respectueuse réserve il s'est exprimé sur vous et sur le malheur…

– Monsieur, dit la comtesse simplement en levant sur son interlocuteur un regard limpide et pur comme son âme, quoi qu'il en coûte à une femme comme moi d'être obligée de se défendre, permettez-moi un seul mot : j'ai été calomniée par un misérable ou par un fou.

– Je n'en ai jamais douté un seul instant, madame, répondit sir Edward ; mais laissez-moi vous parler de l'état de votre époux.

Baccarat tressaillit et regarda sir Edward.

– M. Gaston de Lantil, poursuivit le marin, nous a dit une chose qui nous a paru étrange.

– Qu'est-ce donc, monsieur ?

– Il nous a dit que la folie du comte Artoff, votre époux, s'était déclarée subitement.

– Oui, monsieur.

– Sur le terrain, et au moment où il allait croiser le fer.

– C'est parfaitement vrai.

– Que cette folie avait surtout consisté à lui faire croire qu'il était, lui, l'adversaire, tandis que ce dernier était lui-même le comte Artoff.

– Hélas ! monsieur, il le croit encore.

– Madame, murmura sir Edward, cette circonstance est d'autant plus étrange que votre mari se trouvait à Paris.

– Que voulez-vous dire ? fit Baccarat, surprise de cette remarque.

– La folie qui s'est manifestée chez le comte n'est point ordinaire.

– Le comte m'aimait, monsieur, et, convaincu de… mon…

– Arrêtez, madame, interrompit sir Edward, vous vous trompez.

– Croyez-vous, monsieur ?

– La folie instantanée et si bizarre du comte pourrait être attribuée à une tout autre cause.

– Que dites-vous ? s'écria la comtesse.

– À un empoisonnement.

– Oh ! fit Baccarat stupéfaite.

Sir Edward poursuivit :

– J'ai servi dans l'Inde ; j'ai passé environ un an à Java, et j'y ai pu voir les prodigieux effets d'une folie qu'on procure par un poison végétal qui croît dans cette île.

– Mais… monsieur…

– Les effets de ce poison se manifestent rapidement, et un signe très caractéristique de son inoculation, c'est la tendance qu'a tout de suite l'empoisonné à perdre sa propre individualité pour revêtir celle d'un autre !

– Mais ce que vous me dites là, s'écria la comtesse, est d'autant plus extraordinaire, monsieur, que mon mari n'est jamais allé dans l'Inde.

– Je le sais.

– Qu'à Paris il ne connaît personne qui puisse y avoir séjourné.

– Madame, dit gravement sir Edward, les gens qui ont pu vous calomnier sont, à mes yeux, capables de toutes les infamies, y compris celle d'empoisonner le comte.

– Mais alors, monsieur, s'écria Baccarat frissonnante, si cela était, si mon mari était… empoisonné… peut-être n'y aurait-il plus aucun remède ?…

– Ah ! dit sir Edward, j'étais à Paris le mois dernier, et j'y ai rencontré un homme qui s'est acquis, il y a quelques années, à Calcutta et à Chandernagor, une réputation merveilleuse.

– Et qui guérit la folie ?

– Surtout celle qui y a été contractée, soit sous l'influence des latitudes tropicales, soit à l'aide de toxiques recueillis sous ces latitudes.

– Oh ! parlez, monsieur, dit la comtesse avec animation, quel est cet homme ?

– C'est un mulâtre, un médecin né aux Antilles et qu'on nomme le docteur Samuel Albot. Si j'osais vous donner un conseil, dit sir Edward, ce serait de le consulter. Pourquoi ne l'appelleriez-vous pas auprès du comte ?

– Non, non, s'écria Baccarat, le faire venir serait trop long ; j'aime mieux aller à Paris.

– Cela vaut mieux encore, dit sir Edward.

– Monsieur, murmura la comtesse Artoff en prenant les mains de l'officier anglais, si le dévouement sans bornes d'une pauvre femme calomniée pouvait payer l'intérêt que vous voulez

bien me témoigner, oh ! je vous en supplie, ajouta-t-elle avec des larmes dans la voix, ne repoussez pas celui que je vous offre.

– Madame, dit sir Edward, partez pour Paris, consultez Samuel Albot, n'hésitez pas à lui confier le comte. S'il est un homme au monde qui puisse le guérir, assurément, c'est lui !

Et l'officier baisa respectueusement la main de Baccarat, ajoutant :

– Me permettez-vous un dernier conseil ?

– Je vous le demande en grâce.

– Les médecins sont jaloux de leur art, ils croient quelquefois trop en eux-mêmes et pas assez en la science des autres. Prenez un prétexte pour retourner à Paris.

– Je vous comprends, dit la comtesse. Le docteur B… ne saura point que j'ai consulté le docteur Samuel.

Sir Edward salua une dernière fois et se retira.

Le lendemain, le comte et la comtesse Artoff quittaient Nice en chaise de poste. Pour aller plus vite, la comtesse semait l'or sur sa route. Trois jours après, elle arriva à Paris par le chemin de fer de Lyon. Elle avait quitté sa chaise de poste dans cette dernière ville.

Tandis que la comtesse Artoff et son mari se dirigeaient rapidement vers Paris, l'auteur involontaire de tous leurs malheurs, M. Roland de Clayet, se disposait à partir pour la Franche-Comté, où son oncle, le chevalier de Clayet, venait de mourir subitement. Cet événement était arrivé, du reste, en temps assez opportun pour le jeune fat, à qui le séjour de Paris

était devenu assez désagréable depuis son duel avec le comte Artoff.

Roland avait beaucoup compté sur la popularité éphémère qu'allait lui acquérir l'affaire scandaleuse dont il avait été le héros. Mais Roland s'était trompé. Sa popularité avait pris un caractère odieux du jour où on avait appris la folie du comte Artoff. Dans le monde même où il vivait, une réaction rapide s'était opérée, et, à part deux ou trois niais de la force du jeune M. Octave, tous ses amis n'avaient point tardé à lui rompre froidement en visière. On comprenait bien jusqu'à un certain point que Roland eût poursuivi la comtesse Artoff de son amour, mais on ne comprenait pas qu'il eût manqué de loyauté et de chevalerie au point de se vanter publiquement de sa bonne fortune. Le comte Artoff était aimé et estimé. Roland devait être, dès lors, méprisé et haï. Quelques salons honorables lui furent fermés ; quelques sportsmen qu'il rencontrait journellement à Madrid ou aux Champs-Élysées ne s'étaient nullement gênés pour lui faire de ces impertinences publiques qui font monter le rouge au visage, sans toutefois motiver une provocation. Au bout de quinze jours, Roland se demanda s'il se battrait avec la moitié de Paris ou s'il ferait un voyage. Ce dernier parti était beaucoup plus sensé et surtout beaucoup plus pratiquable que le premier. Roland se demandait donc où il irait, quand son oncle mourut à point pour le tirer d'embarras.

Le jour même où cette nouvelle funèbre lui arriva, M. de Clayet fit faire ses malles à son nouveau valet de chambre. L'ancien, c'est-à-dire celui que lui avait donné le faux marquis de Chamery, avait disparu le lendemain du jour où le comte Artoff était devenu fou ; et, afin de motiver suffisamment son éclipse, il était parti en volant une centaine de louis et quelques bijoux à son maître, le tout, d'après les conseils de Rocambole.

Or, Roland de Clayet, décidé à quitter Paris le soir même, Roland, disons-nous, ne voulut point partir sans aller serrer la

main au jeune M. Octave, le seul ami qui lui fût resté fidèle. Il monta donc en voiture vers midi et ordonna à son cocher de le conduire rue de l'Oratoire.

Le coupé de notre héros, parti de la rue de Provence, longea les boulevards et prit la rue Royale. À l'entrée du faubourg Saint-Honoré, il fut arrêté par un embarras de voitures et Roland mit la tête à la portière pour se rendre compte du motif qui entravait ainsi sa marche. L'embarras de voitures avait pour cause première un conflit qui venait d'avoir lieu entre un omnibus et un fiacre. Le fiacre avait accroché l'omnibus, et les roues des deux voitures étaient si bien engrenées l'une dans l'autre, que les voyageurs étaient descendus. Une femme, qui était la propriétaire provisoire du fiacre, et qui manifestait une très vive émotion, se trouvait au milieu d'un groupe de curieux.

À la vue de cette femme, qui était vêtue fort élégamment, du reste, M. Roland de Clayet ne put réprimer un cri de surprise. C'était la comtesse Artoff ! Ou plutôt c'était cette femme qui ressemblait si parfaitement à Baccarat que Roland l'avait prise constamment pour elle.

La jeune femme, au cri poussé par Roland, tourna la tête et le reconnut. Roland salua.

Elle lui envoya un sourire et mit deux doigts sur sa bouche comme pour lui recommander le silence.

– Bon ! pensa Roland, c'est une comédienne habile. Son indignation n'était que jouée ; son départ, s'il a eu lieu, a été suivi d'un prompt retour, et elle m'aime encore !

Sans doute le jeune fat allait mettre pied à terre et offrir, en pleine rue, ses hommages et ses services à la prétendue comtesse, mais il n'en eut pas le temps.

La jeune femme arrêta un coupé vide qui passait dans la rue Royale, s'élança dedans, et dit au cocher assez haut pour que Roland l'entendît :

– Rue de la Pompe, 53, à Passy !

– Parbleu ! murmura Roland, je la retrouverai maintenant. Je sais le numéro de la maison où j'ai eu une entrevue avec elle…

Et comme les voitures recommençaient à circuler, son coupé se remit en marche et le déposa dix minutes après rue de l'Oratoire.

Quelques secondes plus tard, le jeune M. Octave était au courant de la rencontre.

– Que faut-il faire, selon toi ? demanda Roland.

– Partir.

– Pour la Franche-Comté ?

– Oui.

– Sans la revoir ?

– Parbleu ! elle n'a crié son adresse au cocher que pour que tu l'entendisses. Elle t'attendra ce soir, demain, et après-demain elle t'écrira.

– Tiens, fit le fat, c'est bien possible !

– Elle t'a souri, donc elle t'aime toujours.

– Je le crois, murmura Roland avec une modestie ridicule.

Et il suivit le conseil, car le soir, à huit heures, il montait dans un wagon de première classe du chemin de fer de Lyon.

Mais à la première station, c'est-à-dire à Villeneuve-Saint-Georges, l'*express* qui quittait Paris croisa celui qui s'y rendait.

Les deux trains s'arrêtèrent quelques secondes, et le regard distrait de Roland plongea dans un coupé de celui qui venait de Lyon. Et, comme le matin à l'entrée du faubourg Saint-Honoré, le jeune homme poussa un cri. Il venait d'apercevoir dans ce coupé le comte Artoff et Baccarat… Baccarat, qu'il croyait rue de la Pompe, à Passy, qu'il avait vue le matin en toilette de ville, et qu'il retrouvait le soir en costume de voyage, venant de Lyon.

– Ah çà, dit-il, est-ce que, comme le comte Artoff, je vais devenir fou ?

Et il ouvrit vivement la portière de son wagon et il s'élança sur la voie. Mais déjà le train qui se dirigeait sur Paris s'était remis en route.

XXVIII

– Allons, monsieur, en voiture ! vite, on part ! cria le chef de gare à Roland.

Mais Roland répondit, en proie à une vive émotion :

– Je ne pars pas.

– Plaît-il ? fit l'employé.

– Je retourne à Paris, dit le jeune homme avec fermeté.

Le conducteur du train avisa le chauffeur, un coup de sifflet se fit entendre ; le convoi partit, laissant Roland de Clayet en présence du chef de gare et des facteurs assez étonnés.

– Monsieur, dit Roland au chef de gare, je veux retourner à Paris.

– C'est facile, monsieur, voici un train omnibus qui vient de Montereau.

Et l'employé étendait la main vers l'horizon, où montait la fumée d'une locomotive.

Le train arriva ; Roland y prit place et revint sur Paris tandis que ses bagages allaient à Dijon. Le train entra en gare une demi-heure après l'*express*.

Roland courut à la salle où on délivre les bagages, dans l'espoir d'y trouver encore cette femme extraordinaire qui lui paraissait avoir le don d'ubiquité. Mais cette salle était déserte, tous les voyageurs de l'*express* étaient partis. Alors Roland eut une idée. Il s'adressa à un facteur et lui demanda où il pourrait trouver le chef du train direct qui venait d'arriver.

– Le voilà, tenez, répondit le facteur en désignant un jeune homme en uniforme qui fumait fort tranquillement en causant avec un chef de gare.

Roland alla vers lui et le salua.

– Monsieur, lui demanda-t-il, venez-vous de Lyon avec le train qui est arrivé ce soir ?

– Oui, monsieur, il y a quarante minutes, par l'*express* parti ce matin de Lyon.

– Avez-vous remarqué, dans un coupé, une jeune dame blonde, fort belle, entre deux messieurs ?

– Parfaitement, monsieur.

– Savez-vous son nom ?

– C'est la comtesse Artoff, qui revient de Nice avec son mari et son médecin.

– Monsieur, dit Roland avec émotion, je vois un ruban rouge à votre boutonnière et je vous crois un homme d'honneur.

– J'ai la prétention de l'être, monsieur, fit le chef de train, fort surpris de cet exorde.

– Eh bien ! monsieur, reprit le jeune homme, au nom des plus graves intérêts, j'ose dire les plus sacrés, dites-moi, sur l'honneur, si la comtesse Artoff est partie ce matin de Lyon.

– Je vous le jure, monsieur, je lui ai moi-même donné la main pour monter en wagon.

Roland oublia de remercier et même de saluer le chef de train, et il sortit de la gare comme un fou s'échapperait de Charenton. Il se jeta dans la première voiture de place qu'il trouva, et dit au cocher :

– Trois louis pour ta course et crève ton cheval s'il le faut, mais conduis-moi à Passy, ventre à terre.

– Quelle rue ? fit le cocher, suffoqué par la promesse des trois louis.

– Rue de la Pompe, 53.

Le cocher fit des merveilles, rossa son cheval à tour de bras et arriva à Passy en moins d'une heure.

Pendant le trajet, l'émotion de M. Roland de Clayet fut telle, qu'il se trouva dans l'impossibilité de lier deux pensées et fut dominé par une idée fixe : retrouver la femme qu'il avait vue le matin et la mettre en présence de celle qu'il venait d'apercevoir dans le train de Lyon.

La maison de la rue de la Pompe qui portait le numéro 53 était située entre cour et jardin, on s'en souvient. Roland descendit de voiture et sonna violemment à la porte. Une fenêtre s'ouvrit, une voix de femme demanda, inquiète :

– Qui est là ?

– Ouvrez ! dit Roland avec une impatience hautaine.

Et il sonna de nouveau.

Il était alors près de minuit. On hésita un moment ; mais comme Roland sonnait toujours, on se décida à ouvrir. Le cordon fut tiré de l'intérieur de la maison et la grille s'entrebâilla.

Roland pénétra dans la cour et reconnut sur-le-champ l'endroit où on lui ôtait son bandeau quand il arrivait. Une femme de chambre, la même que Rebecca avait à son service lorsque Roland était aimé d'elle, accourut à demi vêtue, reconnut le jeune homme et lui dit :

– Madame n'y est pas !

– Si elle n'y est pas, je l'attendrai.

– Elle ne rentrera pas.

– Ma petite, dit froidement Roland, choisis : ou m'introduire sur-le-champ auprès de ta maîtresse et gagner dix louis, ou bien me suivre chez le commissaire de police qui te fera subir un léger interrogatoire.

La soubrette eut peur.

– Ma foi ! dit-elle, Madame me chassera peut-être, mais je me recommande à la bonté de monsieur. Venez, je vais vous introduire.

Roland suivit la femme de chambre.

Celle-ci le conduisit au premier étage, lui fit traverser le salon et l'introduisit dans ce même boudoir bleu et blanc où la fausse comtesse Artoff l'avait reçu si souvent. Rebecca, en pei-

gnoir de velours, dormait sur un canapé et n'avait point été réveillée par le bruit de la sonnette agitée à tour de bras par Roland.

– Madame a le sommeil dur, dit tout bas la soubrette.

– Laisse-moi, répondit Roland.

Et, d'un geste impérieux, il la congédia.

La soubrette sortie, M. de Clayet appuya la main sur l'épaule de la jeune femme, qui s'éveilla en sursaut et laissa échapper un geste de surprise et presque d'effroi à la vue de son nocturne visiteur.

– Vous ! dit-elle.

– Moi, répondit froidement Roland.

Rebecca bondit et se trouva sur ses pieds.

– Comment ! dit-elle en fronçant le sourcil, vous osez venir ici ?

– Sans doute.

– Sans ma permission ?

– Ma chère belle, répliqua Roland d'un ton dégagé, vous avez eu la faiblesse, ce matin, de me donner votre adresse.

– Moi ?

– Mais sans doute. Vous avez crié assez fort pour que je l'entendisse, au cocher de votre voiture : « À Passy, 53, rue de la Pompe. »

– Eh bien ! fit Rebecca avec cynisme, c'est fort gentil à vous d'être venu ; et puisque vous êtes là, asseyez-vous, mon petit.

Ce ton trivial achevait de confondre Roland.

– Madame la comtesse Artoff, dit-il, pourriez-vous me donner des nouvelles de votre mari ?

– Il est toujours fou.

– Ah !...

– Et je l'ai envoyé à Nice.

– Doit-il y rester longtemps ?

– Dame ! fit Rebecca à tout hasard, ça dépend de son médecin.

– Eh bien ! dit Roland, il paraît que son médecin a décidé que le séjour de Nice ne lui valait rien.

– Bah !

– Et il est revenu ce soir.

– Qui ? mon mari ?

– Non... le comte Artoff ; et il était accompagné de sa femme, la vraie comtesse Artoff, acheva froidement M. de Clayet.

Si audacieuse que fût Rebecca, elle ne put se maîtriser complètement et changea de couleur, devenant rouge et pâle tour à tour.

Alors Roland la regarda fixement.

– Ma petite, lui dit-il, l'heure des mystifications et des plaisanteries est passée. Tu n'es pas la comtesse Artoff ; mais comme je ne sais pas qui tu es, il faut me le dire.

Sans doute que le regard de Roland fut terrible en ce moment, car Rebecca eut un léger frisson et essaya de se soustraire à l'étreinte du jeune homme.

– Allons, parle, dit-il d'un ton de menace.

Le naturel hardi, moqueur et cynique de l'ancienne étudiante reprit le dessus.

Elle partit d'un éclat de rire, regarda Roland à son tour et employa une qualification non moins triviale que répandue dans un certain monde et qui sert à désigner un imbécile, ou tout au moins une dupe.

– *Serin,* va ! dit-elle, riant toujours.

Ce mot fut pour Roland un vrai coup de tonnerre et lui fit comprendre à l'instant quel rôle odieux et ridicule il avait joué et combien il avait dû être bafoué par ses mystificateurs inconnus.

Il eut un accès de rage.

– Misérable !... s'écria-t-il hors de lui, tu vas me dire ton vrai nom ou je te tue !

Et ses deux mains enlacèrent le cou blanc et frêle de la jeune femme.

– Je me nomme Rebecca ! répondit-elle un peu émue, mais sans rien perdre de sa présence d'esprit.

– Qui es-tu ?

– Une fille de Paris.

– Qui t'a poussée à me mystifier, à jouer le rôle de comtesse, à m'écrire sous son nom, enfin ?

– Un homme que je ne connais pas.

– Tu mens !

– Non… je vous jure…

– Eh bien ! dit Roland, si cela est ainsi, tant pis pour toi, car je vais te tuer…

Et il lui serra le cou.

– Grâce ! balbutia-t-elle, je dirai tout… Mais, je vous le jure, je ne sais pas son nom. Il m'a rencontrée un soir, il m'a emmenée dans une rue et dans une maison qui m'étaient inconnues ; puis, le lendemain, il m'a logée ici et m'a dit : « Tu te nommes désormais la comtesse Artoff. »

– Eh bien ! s'écria Roland, tu lui diras tout cela.

– À qui ?

– À la comtesse Artoff.

La jeune femme eut le frisson.

– Non, non ! dit-elle, jamais.

Mais comme elle prononçait cette dénégation, l'œil de Roland se fixa sur la tablette de la cheminée. À côté de la pendule était un couteau, un joli couteau à fruit, dont la lame était pointue et le manche en vermeil. Le jeune homme s'en saisit et l'appuya sur la poitrine de Rebecca.

– Ma petite, lui dit-il, tu vas venir avec moi.

– Où ? fit-elle avec effroi.

– À Paris…

– Mais vous êtes fou… à cette heure !…

– Sur-le-champ, et prends garde ! Sur ma parole d'honneur, je suis homme à te tuer…

Le regard qui jaillit des yeux de Roland était de nature à épouvanter la jeune femme.

– Je ferai ce que vous voudrez, murmura-t-elle en tremblant.

– Viens, en ce cas.

Un châle traînait sur un siège ; Roland le jeta sur les épaules de Rebecca, et, gardant toujours son couteau à la main, il la prit par le bras et la força à sortir du boudoir.

Roland n'avait point renvoyé sa voiture. Le cocher, qui était loin de se douter qu'une scène assez dramatique se déroulait dans la maison où Roland venait d'entrer, s'était allongé sur son siège et s'était fort paisiblement endormi.

La soubrette était très émue, et quand elle vit passer sa maîtresse toute tremblante au bras de Roland pâle de colère, elle ne put que balbutier :

– Madame rentrera-t-elle cette nuit ?

– C'est probable, dit Roland, qui fit traverser la petite cour à Rebecca, éveilla le cocher et lui dit :

– Rue de la Pépinière, à l'hôtel Artoff. Un louis de plus si tu vas rondement.

Il fit monter la jeune femme et s'assit auprès d'elle.

La perspective de se trouver en présence de celle dont elle avait porté le nom et joué le rôle épouvantait plus Rebecca que les menaces de Roland, pour lequel elle avait un souverain mépris. Mais comme Roland était le plus fort en ce moment, elle devait le suivre bon gré mal gré.

– Ma foi, lui dit-elle, tandis que le coupé se mettait en route, tant pis pour mon protecteur ; voici quinze jours que je ne l'ai vu. Il m'a peut-être oubliée.

– De quel protecteur parles-tu ? demanda Roland.

– Eh bien ! du *monsieur*.

– Quel monsieur ?

– Celui qui m'a logée ici pour y jouer le rôle de comtesse.

– Ah ! tu ne l'as pas vu depuis quinze jours ?

– Non. Il m'a laissé trois billets de mille francs pour mon mois. Le terme est payé. Je ne me suis pas trop inquiétée

d'abord, parce qu'il m'a dit qu'il avait un petit voyage à faire ; mais il pourrait bien se faire que je fusse *lâchée d'un cran,* comme il dit.

– Et comment était-il, ce protecteur ?

– Assez grand, mince, avec de petites moustaches blondes.

– Quel âge pouvait-il avoir ?

– Dans les vingt-huit ans.

– Et tu ne sais pas comment il s'appelle ?

– Non.

– Où il demeure ?

– Pas davantage. Je n'ai pu reconnaître la rue où il m'avait conduite ce soir-là. Seulement ça devait être aux environs de la Madeleine.

Alors, pressée par Roland, Rebecca conta petit à petit l'histoire entière de cette comédie odieuse et terrible dont elle avait été le principal instrument, elle n'omit aucun détail, aucune lettre reçue ou écrite. Seulement elle ne pouvait parvenir à définir Rocambole d'une manière assez complète pour que Roland le reconnût. D'ailleurs, Roland aurait accusé tout Paris avant de soupçonner le marquis de Chamery, beau-frère de M. d'Asmolles, qui avait été son meilleur ami.

Le coupé de remise arriva rue de la Pépinière.

Pour éviter les exclamations de surprise des valets à la vue de Rebecca, Roland lui fit baisser son voile et sonna ensuite à la petite porte de l'hôtel.

Le suisse, au lieu de tirer le cordon du fond de sa loge, vint ouvrir lui-même, fort étonné d'une visite à pareille heure, et demeura interdit à la vue d'un homme et d'une femme inconnus.

– Mon ami, dit Roland, madame la comtesse est arrivée ce soir ?

– Oui, monsieur.

– Est-elle couchée ?

– Non, monsieur, elle est sortie.

– À deux heures du matin ?

– Oui, monsieur.

– C'est bien. Laissez-moi entrer, je l'attendrai.

Roland avait aperçu de la lumière aux diverses croisées du premier étage de l'hôtel. De plus, il voyait des valets aller et venir par la cour.

– Germain ! cria le suisse à l'un d'eux.

Germain s'approcha.

– J'ai besoin de voir la comtesse Artoff, dit Roland ; il s'agit pour elle et pour moi des plus graves intérêts, et puisqu'elle est sortie, dussé-je l'attendre dans la rue…

– Ma foi, monsieur, dit le valet, madame la comtesse n'a point défendu sa porte, et bien qu'il soit deux heures du matin, je vais vous introduire au salon.

Le ton impérieux et ému tout à la fois de M. de Clayet en avait imposé au valet. Il conduisit Roland au salon du rez-de-chaussée de l'hôtel et l'y installa. Rebecca avait toujours son voile baissé.

Quelques minutes après, on entendit le roulement d'une voiture et le bruit de la porte cochère dont on ouvrait les deux battants. C'était la comtesse qui rentrait.

D'où venait-elle donc à cette heure ?

XXIX

Que s'était-il donc passé pour que la comtesse, arrivée chez elle à neuf heures du soir, eût été obligée de ressortir sur-le-champ et de prolonger son absence si avant dans la nuit ?

C'est ce que nous allons raconter en peu de mots. Un piqueur, parti de Nice quelques heures avant elle, avait pu devancer la chaise de poste de la comtesse d'une demi-journée, gagner Lyon et y prendre un train qui arriverait à Paris vers midi. Aussi Baccarat avait-elle trouvé à la gare ses gens, sa voiture, et pu se rendre directement rue de la Pépinière, laissant un domestique à la gare pour y réclamer ses bagages.

Par ordre de la comtesse, le piqueur s'était rendu boulevard Beaumarchais chez Léon Rolland, porteur d'un petit billet écrit à la hâte, et dont voici la teneur :

« Ma chère Cerise,

« Je n'ai que quelques minutes pour te dire beaucoup de choses.

« Je pars dans six heures pour Paris. Pourquoi ? Parce qu'on m'affirme que Paris renferme un homme qui seul, peut-être, pourra guérir mon cher Stanislas.

« Or, comprends-tu, ma Cerise aimée, qu'il est un homme qu'on aime comme j'aime mon mari, pour lequel on donnerait sa vie tout entière avec le regret de n'en avoir qu'une à donner ; qu'à propos de cet homme on vienne vous dire qu'il faut partir

sur-le-champ, aller à Paris et y chercher sa guérison, et que lorsqu'on vous a dit tout cela, que vous vous êtes mise en route, que les chevaux ne vont pas assez vite, que vous accusez de lenteur la locomotive qui siffle et marche, et que, en arrivant, vous soyez obligée de prendre un biais pour aller à ce remède qu'on vous indique, d'avoir recours à un prétexte, à une ruse pour obtenir une consultation de celui qui guérit, parce qu'on ne veut pas froisser l'orgueil de celui qui ne guérit pas ?

« Eh bien ! cela est cependant, mon enfant. Le médecin que j'ai emmené, pleine de foi en sa science, confiante en ses lumières, revient à Paris avec nous ; et comme il n'a qu'un malade, il ne le quitte pas plus que l'ombre ne quitte le corps. J'ai inventé je ne sais quelle histoire pour qu'il ne prît pas ombrage de ce départ si brusque auquel on ne songeait pas hier.

« Oh ! les médecins !… il y en a qui préféreraient tuer leur malade que le voir guérir par un autre. C'est pour cela, ma chère petite sœur, que je t'écris, afin que tu m'aides à tromper la défiance d'Esculape. Tu vas m'envoyer un billet de deux lignes et tu me diras que tu ne peux te rendre au chemin de fer. Tu es dans ton lit, souffrante et hors d'état de te lever. Tu comprends, n'est-ce pas ?

« En attendant, tu te feras conduire rue du Faubourg-Saint-Honoré, chez un docteur mulâtre du nom de Samuel Albot, et tu le supplieras de nous attendre ce soir chez lui entre neuf et onze heures.

« Adieu, embrasse ton chérubin sur ses boucles blondes, mets ma main dans celle de Léon, et aime-moi toujours.

« LOUISE. »

La comtesse, en arrivant chez elle, avait trouvé cette courte réponse :

« Chère sœur,

« Mon médecin et mon mari me défendent de me lever et pourtant je suis si impatiente de te voir, que mon cœur m'affirme que malgré la fatigue du voyage tu n'attendras point demain pour venir m'embrasser.

« À toi,

« CERISE ROLLAND. »

Baccarat montra cette lettre au médecin du comte.

– Docteur, lui dit-elle, tâchez d'obtenir de votre malade qu'il se mette au lit.

– Ce sera difficile, murmura le docteur, car il persiste plus que jamais à se croire Roland de Clayet, et prétend que votre hardiesse est sans bornes de l'amener ainsi sous le toit conjugal.

La comtesse soupira.

– Heureusement, ajouta le docteur, il est exténué de fatigue, et le sommeil en aura bientôt raison.

Baccarat sortit sans prendre le temps de quitter ses habits de voyage, et se fit conduire boulevard Beaumarchais.

Madame Rolland l'attendait tout habillée.

Les deux sœurs s'embrassèrent avec effusion, et Léon Rolland dit aussitôt à la comtesse :

– J'ai vu le docteur mulâtre.

– Ah ! fit Baccarat avec anxiété. Eh bien ?

– Eh bien ! il vous attend.

– Allons ! dit vivement la comtesse, allons vite !

Les deux jeunes femmes montèrent en voiture, et le cocher de la comtesse rendit la main à ses chevaux, qui partirent rapides comme l'éclair et arrivèrent en moins d'un quart d'heure dans la cour de ce vieil hôtel dont le mulâtre occupait le rez-de-chaussée et le jardin.

Le docteur Samuel avait été mis en quelques mots, par Cerise, au courant du but que se proposait Baccarat en venant le voir.

D'ailleurs, la folie du comte Artoff avait fait tant de bruit à Paris depuis quinze jours, que le mulâtre en avait ouï parler.

En apprenant que la comtesse désirait le consulter, il avait contremandé sur-le-champ deux visites qu'il avait à faire dans la soirée, et il était demeuré chez lui pour attendre cette femme célèbre à tant de titres et qu'il n'avait jamais vue, lui, l'homme de science qui n'allait jamais dans le monde que pour y exercer sa profession. Les deux jeunes femmes furent introduites dans cette grande pièce encombrée de livres et de tables dont le docteur avait fait son cabinet de travail.

Le mulâtre se leva au moment où la porte s'ouvrit, et vint à leur rencontre.

– Monsieur, dit la comtesse en prenant le siège que lui avançait le docteur, je viens à vous comme ceux qui ont longtemps erré dans l'ombre viennent à la lumière.

– Madame, répondit le docteur d'une voix simple et grave, dépourvue de tout charlatanisme, vous venez me parler de votre mari, je le devine.

– Hélas ! oui, monsieur.

– Ceux qui affirment l'infaillibilité de la science, poursuivit le docteur, sont des fous ou des imposteurs. Je ne vous dirai donc point, madame : Amenez-moi le comte Artoff et il sera guéri ; mais je vous dirai : J'ai opéré des cures étranges, merveilleuses quelquefois, des cures jugées impossibles. Je me suis occupé, pendant vingt ans, des moyens de combattre la folie ; j'ai lutté, j'ai combattu avec acharnement sans doute, mais j'ai souvent, presque toujours, triomphé.

– Ah ! monsieur, s'écria Baccarat, guérissez mon mari, et ma reconnaissance sera sans bornes.

– Madame, reprit le mulâtre, je ne puis rien vous promettre avant d'avoir vu le comte et d'avoir eu des renseignements bien exacts sur la façon dont la folie s'est déclarée chez lui.

– Elle a été instantanée.

– Et en quoi consiste-t-elle ?

– Le comte s'imagine qu'il est lui-même l'homme avec qui il devait se battre.

Le mulâtre fronça le sourcil, mais il attendit que Baccarat complétât ses révélations. La comtesse entra alors dans les plus minutieux détails, détails que nous connaissons, et finit par prononcer le nom de sir Edward, le marin anglais, ajoutant que l'opinion de ce dernier était que le comte avait dû subir un empoisonnement.

Ce mot fit tressaillir le mulâtre.

– Madame la comtesse, dit-il, la folie s'obtient par deux empoisonnements distincts. L'un qui provient de l'absorption d'une certaine quantité de belladone, mais cette folie n'a rien de grave…

– Ah ! fit Baccarat avec vivacité, mon mari est fou depuis bientôt un mois.

– L'autre folie par l'empoisonnement, madame, poursuivit le docteur, est due à un poison végétal bien connu à Java…

– Et… qu'on nomme… ? fit la comtesse avec anxiété.

– Le *dutroa,* dit le docteur.

– Oh ! je crois que c'est le mot dont s'est servi sir Edward.

– Mais, poursuivit le mulâtre, votre mari n'est jamais allé dans l'Inde ?

– Jamais, monsieur.

– Il ne connaît personne qui en revienne ?

– Personne.

– D'ailleurs, un empoisonnement par le *dutroa* est l'affaire de quelques heures. Pour admettre une pareille chose et croire à l'opinion de sir Edward, il faudrait supposer que le comte a été empoisonné dans la nuit qui a précédé le duel.

– C'est vrai.

– Et sans doute le comte a passé la nuit chez vous, chez lui ?

– Hélas ! non, monsieur, murmura la comtesse, mon mari a passé la nuit je ne sais où, probablement chez M. de Château-Mailly.

– Le duc de Château-Mailly ?

– Je le crois. Il était son témoin. Le duc pourra nous dire…

– Mais madame, dit le docteur, le duc est mort depuis hier soir.

Ces mots firent bondir la comtesse Artoff sur son siège et furent pour elle un coup de foudre.

– Mort ! le duc ! s'écria-t-elle, le duc de Château-Mailly est mort ?

– Oui, madame.

– Mais, c'est impossible ! on ne meurt pas à trente ans, quand on est plein de vie et de jeunesse…

Le docteur Samuel ne répondit pas, mais il prit un journal et le tendit à Baccarat. Celle-ci l'ouvrit et lut en frissonnant l'article nécrologique suivant :

« Hier, à neuf heures et demie du soir, M. le duc de Château-Mailly à qui, dans la matinée, on avait déjà fait l'amputation du bras, a rendu le dernier soupir. Le mal avait fait de rapides progrès en quelques heures, et, vers midi, les trois médecins appelés auprès de lui ont perdu tout espoir. Le duc est mort en proie à de vives souffrances et son agonie a duré près de

huit heures. Il était âgé de trente ans. Avec lui s'éteint un des beaux noms de la noblesse française. »

La comtesse froissa le journal, et demanda d'une voix pleine de larmes :

– Mais de quoi donc est-il mort, mon Dieu ?

– Du charbon, qu'il s'était inoculé en soignant et caressant un cheval qu'il aimait beaucoup, et qui était atteint de ce terrible mal.

Pendant quelques minutes, la comtesse Artoff demeura comme anéantie. Mais le docteur la rappela à elle en lui parlant de son mari.

– Je crois, madame, lui dit-il, pour revenir à la folie du comte, qu'elle doit avoir, malgré certains indices et les symptômes qui ont frappé sir Edward, une toute autre cause que celle qu'il lui assigne.

– Ah ! vous croyez !... fit la comtesse encore tout émue.

– Le poison dont vous a parlé sir Edward n'existe qu'à Java ; s'il en est quelques échantillons en Europe, ils sont très rares, et ne se trouvent que chez les gens d'étude comme moi.

– Ah ! dit la comtesse, vous... en avez, vous ?

– J'en ai rapporté la valeur de trois onces, dit le mulâtre, et je suis convaincu que moi seul à Paris...

Le docteur prit Baccarat par la main et conduisit les deux jeunes femmes près du casier vitré qui renfermait ses poisons, végétaux et minéraux. Puis il mit le doigt sur un des casiers, et indiqua la poudre rouge.

– Qui sait, monsieur ? fit Baccarat agitée d'un pressentiment, qui sait si on ne vous aurait point volé quelques grains de cette poudre !

– Madame, se récria le docteur, ceci est tout à fait impossible, deux hommes pénètrent seuls ici : un domestique en qui j'ai toute confiance, et moi. Quand je sors, je ferme cette table à double tour, et je n'y manque jamais…

Tout en parlant, le mulâtre attachait un regard attentif sur le godet qui contenait la poudre rouge.

– Qui sait ? monsieur, fit encore la comtesse, qui rapprochait dans son esprit plusieurs circonstances, telles que l'obstination de Roland de Clayet à prétendre qu'elle l'avait aimé, et cette folie du comte Artoff, qui s'était déclarée juste à l'heure où une dernière explication aurait pu faire jaillir, peut-être, la lumière entre ces deux hommes.

– Mon Dieu ! madame, reprit le docteur, ce que vous me dites là, bien que matériellement impossible, est cependant très facile à vérifier.

Le docteur alla prendre un registre qui se trouvait dans un des rayons de sa bibliothèque.

– Voici un livre, dit-il, sur lequel j'ai inscrit le nom, le nombre et la quantité exacte de tous les poisons que vous voyez là. Cette quantité n'aurait pu être altérée qu'en subissant une altération de poids.

Il feuilleta le livre, l'ouvrit à une page qui portait le numéro 45, et lut :

« *Dutroa,* poudre extraite de la racine broyée d'une plante javanaise de couleur rouge. Elle est renfermée dans le godet qui porte le numéro 45.

« Le poids du godet est d'un hectogramme, le poids de la poudre, de soixante-seize grammes, onze décigrammes. »

Le docteur prit alors le godet et le plaça avec son contenu dans l'un des plateaux d'une petite balance ; puis il plaça dans l'autre plateau un poids équivalent à celui qui était indiqué par le registre. Mais il ne put retenir une exclamation de surprise et d'effroi. Le plateau qui supportait le godet ne s'abaissa point, et pour établir l'équilibre, le docteur, dont la main tremblait d'émotion, fut obligé de diminuer le poids du plateau opposé jusqu'à concurrence de seize grammes neuf décigrammes.

– J'ai été volé, s'écria-t-il.

Et il devint si pâle que son teint bistré acquit un moment la blancheur d'un visage européen ; et pendant quelques secondes, ces trois personnages se regardèrent muets, étonnés… et comme si la foudre fût tombée au milieu d'eux.

XXX

Le mulâtre demeura comme atterré pendant un moment. On l'avait volé ! Mais quand ? mais comment ? Son valet le servait depuis vingt ans. Pouvait-il l'accuser ?

Jamais il ne sortait de son cabinet de travail sans fermer à double tour le casier renfermant les poisons ; et la serrure de ce casier était un chef-d'œuvre du plus célèbre des fabricants. Il était impossible de la forcer.

Or, pour qu'on eût pu voler de la poudre de *dutroa* au docteur, il fallait que la clé eût été oubliée après la serrure du casier, que le docteur fût sorti, que la porte du cabinet de travail fût demeurée ouverte, et que quelqu'un eût pu s'y introduire.

La réunion de ces trois circonstances paraissait impossible à Samuel Albot ; il regarda donc la comtesse avec une sorte de stupeur et d'égarement. Puis, au lieu de lui adresser la parole, il sonna violemment.

Son valet de chambre parut. C'était un homme de près de soixante ans, de race anglo-indienne, qui avait deux fois sauvé la vie à son maître, une fois en tuant un tigre qui allait bondir sur le docteur égaré dans les jungles, à la recherche de ses plantes médicinales ; une autre fois, en l'emportant sur ses épaules, frappé d'un coup de soleil.

Le docteur croyait à la fidélité de son valet comme il croyait à la lumière du jour ou à une loi mathématique.

Cependant il étendit la main vers le casier et dit avec sévérité :

– Jung, vous savez ce que contient cette table, n'est-ce pas ?

– Oui, maître, des poudres qui donnent la mort.

– Eh bien ! dit le docteur, on m'a volé quelques grains de l'une de ces poudres, et on a causé un malheur.

– C'est impossible ! s'écria le serviteur avec un accent si vrai, si naïf qu'il devenait tout à fait évident que cet homme était innocent du larcin.

Le docteur se tourna vers Baccarat :

– Vous voyez, madame, fit-il.

– Oh ! dit spontanément la comtesse, qui retrouva enfin l'usage de la parole, je n'accuse point cet homme, monsieur.

Alors le mulâtre regarda Jung et lui dit avec bonté :

– Voyons, Jung, mon ami, rappelle bien tes souvenirs.

– Je suis prêt, maître.

– Personne n'est entré ici en mon absence, depuis un mois, environ ?

– Personne.

– Tu ne t'es jamais aperçu que j'eusse oublié mes clefs après cette table ?

– Jamais.

– En es-tu bien sûr ?

L'Indien fit un signe ; ce signe voulait dire clairement :

– Je donnerais volontiers ma tête à couper.

Le docteur reprit :

– N'ai-je reçu personne ici de suspect ? et n'aurais-je point laissé seul… ?

Samuel Albot prononçait ces mots sous l'influence d'un souvenir vague et lointain.

Mais cette interrogation fit jeter un cri à son valet de chambre.

– Maître, dit-il vivement, maître, je me souviens…

– De quoi ? fit le docteur anxieux.

– Un homme est venu ici… Cet homme y est resté.

– Avec moi ?

– Oui, et sans vous, tandis que vous couriez pour le domestique renversé par une voiture.

– Ah ! dit le docteur, en effet, il y a quinze ou dix-huit jours, j'avais ici un visiteur. Je causais. Tout à coup, la porte s'ouvre, et deux hommes entrent en demandant un médecin.

– Et… ces deux hommes ? interrogea la comtesse avec angoisse.

– Je les suivis, laissant ici l'espace de quelques minutes la personne qui était avec moi. Je trouvai dans la rue un homme évanoui… Cet homme avait été renversé… mais il n'était pas blessé, il n'avait pas même de contusions. Je rejoignis mon visiteur. Évidemment, j'avais laissé le casier ouvert.

– Et… ce visiteur ?

– Oh ! mais non, c'est impossible ! s'écria le docteur. C'est un parfait gentilhomme, un homme d'honneur, le marquis de Chamery.

– Chamery ! exclama la comtesse avec une sorte d'égarement ; mais c'est le beau-frère du vicomte d'Asmolles !

– Précisément.

– Ce jeune et brillant officier qui a servi dans la marine anglaise ?

– Lui-même, madame.

– Ah ! monsieur, dit Baccarat, portez vos soupçons sur le monde entier, mais détournez-les de lui.

– Vous avez raison, madame. Et cependant, murmura le mulâtre, à qui le souvenir de la conversation avec Rocambole revenait peu à peu, cependant…

– Eh bien ?

– Eh bien ! je me rappelle que le marquis et moi, au moment où on est venu réclamer le secours de ma science pour l'homme évanoui, nous causions précisément de ce poison végétal recueilli à Java, et qui occasionne la folie. Je me souviens

même que le marquis, après m’avoir fait mille questions sur les effets de ce poison et le temps qu’il faut pour agir, a fini par me témoigner le désir de le voir.

– Et vous le lui avez montré ?

– Du doigt, dans le casier.

– Mais tout cela est un rêve affreux, absurde, impossible ! monsieur… murmura la comtesse Artoff éperdue.

– Madame, répondit gravement le docteur, rien n’est impossible, et si j’en crois à présent mes soupçons…

– Eh bien ? achevez, monsieur.

– Si on m’a volé de cette poudre, c’est le marquis ; si on a empoisonné le comte… c’est le marquis !

Le docteur prononça ces mots avec un accent de conviction qui donna le frisson à Baccarat.

– Du reste, madame, ajouta le docteur, si réellement votre mari est fou de la folie que nous croyons…

– Oh ! interrompit vivement Baccarat, dites-moi que vous le guérirez !

– Je le guérirai, madame, je vous le jure, répondit solennellement le docteur.

Et comme elle jetait un cri de joie et joignait les mains pour remercier Dieu, le docteur ajouta :

– Madame la comtesse, rentrez chez vous et ayez foi en la Providence, d’abord, et ensuite en cette science qu’elle a daigné

me permettre d'acquérir pour soulager mes semblables. Demain, à midi, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous ; je verrai le comte, j'examinerai son état. Et puis, si réellement il y a un grand coupable à punir, Dieu nous aidera, madame.

– Adieu, monsieur, à demain ! murmura la comtesse, qui sortit toute bouleversée et monta en voiture avec sa sœur, en se disant : – Non, cela n'est pas possible !... Je connais le vicomte d'Asmolles ; c'est un grand cœur, une âme chevaleresque, et tous ceux qui tiennent à lui par les liens du sang doivent être de même. Un Chamery ne saurait être un empoisonneur !

– Oh ! murmura Cerise à son tour, tout cela est infernal ! On dirait le génie ténébreux de sir Williams.

Ce nom fit tressaillir la comtesse et lui donna le frisson.

Mais bientôt un sourire vint à ses lèvres :

– Tu es folle, dit-elle, sir Williams est mort et, dans tous les cas, il est réduit à une impuissance éternelle.

– Boulevard Beaumarchais ! dit la comtesse au valet qui replia le marchepied garni de moquette.

La comtesse reconduisit sa sœur chez elle et rentra enfin à l'hôtel de la rue de la Pépinière.

– Comment ! dit-elle en descendant de voiture, et apercevant le salon du rez-de-chaussée éclairé, le comte n'est pas couché ?

– M. le comte est au lit depuis dix heures, répondit un valet.

– Alors, c'est le docteur...

– Non, c'est un monsieur et une dame qui ont tellement insisté pour voir madame la comtesse cette nuit même…

– Leurs noms ? demanda Baccarat, au comble de l'étonnement.

– Je ne les sais pas. Cependant, il me semble avoir déjà vu le monsieur à l'hôtel.

– Et… la femme ?

– Elle a un voile épais sur le visage. Mais elle est grande comme la comtesse et elle a l'air jeune.

Baccarat n'écouta point la fin de ce signalement. Elle monta d'un pas rapide les marches du perron, traversa le vaste vestibule et entra dans le salon où Rebecca et Roland de Clayet attendaient.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Rebecca, qui avait rejeté son voile, se leva, et les deux jeunes femmes se trouvèrent face à face. La comtesse jeta un cri et recula comme pétrifiée, tant elle croyait se voir elle-même. Mais, en ce moment, Roland, qu'elle n'avait point aperçu, fit un pas et se mit humblement à genoux devant elle.

Et à la vue de cette femme qui lui ressemblait si parfaitement qu'elle aurait pu croire qu'elle avait une glace devant elle, et de cet homme qui s'agenouillait et demandait grâce, la comtesse comprit tout.

– Relevez-vous, monsieur, dit-elle à Roland sans dédain, relevez-vous, je devine tout à présent.

Mais Roland demeura à genoux. Alors la comtesse mesura Rebecca d'un regard superbe.

– Qui donc êtes-vous, fit-elle, vous qui avez osé me voler mon visage, ma taille, mon geste, ma voix et jusqu'à mon nom ? qui donc êtes-vous ?

La courtisane supporta le regard étincelant de Baccarat, et, se redressant à son tour, opposant au regard indigné de son ennemie un regard insolent et sans pudeur :

– Ah ! dit-elle, vous voulez savoir qui je suis, madame ?

– Oui, certes, dit la comtesse avec hauteur.

– Eh bien ! dit Rebecca, je suis la fille de votre père, on me nomme Rebecca.

– Ma sœur ! exclama Baccarat, dont le courroux tomba.

Elle prononça ce mot avec tant d'âme et un accent de pitié si profonde, que l'âme bronzée de la courtisane en fut émue.

– Ma sœur ! répéta-t-elle avec un élan de compassion, et dominée tout à coup par un souvenir de sa première enfance. Ah ! je me rappelle, à présent… vous devez être ma sœur… Oui, oui, je me souviens qu'un jour mon père me tenait par la main et traversait avec moi la place de la Bastille. J'avais trois ou quatre ans, peut-être ; une femme tenant comme lui un enfant par la main, une petite fille blonde comme moi l'approcha… Je ne sais pas ce qu'elle dit à mon père, je ne compris pas bien, mais elle pleurait, et mon père la repoussa.

– C'était ma mère ! dit Rebecca, dont la voix s'altéra, et cet enfant, c'était moi… Et depuis ce jour-là, voyez-vous, madame, poursuivit l'étudiante en baissant les yeux, moi, l'enfant de

l'amour, l'enfant de l'abandon, la malheureuse élevée dans l'ombre, reniée par tous, même par Dieu, je me souviens toujours de vous avoir vue passer, vous, l'enfant du soleil et de la lumière. Et depuis ce jour, madame, je vous vouai une haine profonde, féroce, une haine qui m'a portée à vous faire tant de mal… une haine que je croyais inextinguible… et que… je sens s'évanouir pour faire place au repentir, depuis que vous m'avez appelée « ma sœur ! »

En prononçant ces derniers mots, Rebecca avait des larmes dans la voix. Et comme Roland, elle s'agenouilla devant la comtesse Artoff et lui baisa les mains.

Le noble cœur de Baccarat se sentit touché. La pécheresse repentie et réhabilitée tendit la main à la pécheresse repentante et lui dit :

– Relève-toi, ma sœur, je te pardonne…

Et puis elle se tourna vers Roland :

– Monsieur, lui dit-elle, vous êtes trop jeune pour être méchant, et évidemment vous avez été trompé.

– Oh ! croyez-le, madame, s'écria Roland avec l'accent d'un cœur honnête et bourrelé de remords ; et croyez aussi que j'aurai le courage de réparer le mal que j'ai fait.

– Monsieur, dit Baccarat, le mal que vous m'avez fait à moi, et que je vous pardonne de grand cœur, n'est rien auprès de celui que vous avez, ou plutôt qu'on vous a fait faire à l'homme généreux et bon qui m'a donné son nom et que j'aime jusqu'au fanatisme. Ce mal, monsieur, il faut le réparer ; il faut m'aider à retrouver l'auteur de cette odieuse machination dont vous et moi avons été les victimes.

Roland dit alors à Rebecca :

– Vous que j'ai retrouvée et que j'ai amenée ici en employant la menace, vous allez dire la vérité, n'est-ce pas ?

– Je dirai tout, répondit Rebecca.

Et elle recommença pour la comtesse Artoff ce récit qu'elle avait déjà fait à Roland.

En l'écoutant, Baccarat était redevenue cette femme des anciens jours, à l'esprit investigateur et mûri, au cœur fort. Elle ne laissa passer aucun détail de cette étrange mystification, elle se fit raconter les moindres circonstances.

– Mais, dit-elle enfin à Roland, qui corroborait parfois le récit de Rebecca d'un fait que cette dernière ignorait, vous aviez un valet de chambre du nom de Baptiste ?

– Oui, madame.

– Ce valet de chambre prétendait être au mieux avec ma femme de chambre, à moi, comtesse Artoff ?

– Il le disait.

– Les billets qu'il vous apportait…

– Il les tenait d'elle, disait-il.

– Eh bien ! dit Baccarat, où est-il, ce valet, qui évidemment était le complice de vos mystificateurs ?

– Il s'est sauvé en me volant.

– Quand ?

– Le jour même où j'ai dû me battre avec le comte.

– Cela devait être. L'aviez-vous depuis longtemps à votre service ?

– Depuis quinze jours.

– Comment y était-il entré ?

– C'est un de mes amis qui me l'avait donné, le marquis de Chamery.

– Chamery ! s'écria Baccarat, qui éprouva comme une commotion électrique. (Et elle se dit tout bas :) Mais quel est donc cet homme, et que lui ai-je donc fait, moi ?…

Et puis elle prit vivement la main de Roland :

– Monsieur, lui dit-elle, vous êtes jeune, vous êtes léger, étourdi, mais vous devez être homme d'honneur, vous devez savoir tenir un serment.

– Quel qu'il soit, celui que vous exigerez de moi, madame, je le tiendrai !

– Eh bien ! reprit Baccarat, jurez-moi que vous m'obéirez aveuglément.

– Je le jure sur la tombe de mes pères.

– Que rien de ce que vous venez de me dire, rien de ce que nous avons dit ne sortira de votre bouche.

– Mais il faut bien que je vous réhabilite, madame, s'écria Roland, chez qui le vieux sang chevaleresque de ses pères parlait enfin, il faut que je dise au monde entier…

– Rien, dit gravement Baccarat. Le monde ne doit pas savoir que j'ai été déshonorée à tort, que j'ai été calomniée, qu'une femme me ressemblait si étrangement que vous l'avez prise pour moi… Ma sœur partira demain, elle quittera Paris voilée, cachée au fond d'une chaise de poste. Il ne faut pas qu'on la voie.

Et comme Roland et la juive demeuraient stupéfaits, la comtesse Artoff ajouta avec une gravité pleine de tristesse :

– L'heure de ma réhabilitation n'est point venue encore… PLUS TARD !…

XXXI

Le lendemain matin, le docteur Samuel Albot s'étant levé vers sept heures du matin, selon ses habitudes laborieuses, fit le tour de son grand jardin et, en rentrant, rompit la bande d'un journal judiciaire auquel il était abonné, et qui venait d'arriver.

Tout aussitôt son attention fut arrêtée par un assez long article, qui portait ce titre bizarre :

Un drame à Clignancourt

Cet article commençait ainsi :

« Depuis quelque temps, les crimes mystérieux, et qui déroutent les plus minutieuses investigations de la justice, semblent se multiplier.

« Il y a quelques semaines, nous racontions l'assassinat d'un courrier, assassinat commis en pleine forêt de Sénart, entre Melun et Paris, et enveloppé de circonstances étranges que l'autorité judiciaire n'a pu parvenir encore à expliquer. Aujourd'hui, c'est un événement plus extraordinaire encore, et sur lequel plane le plus profond mystère, que nous avons à enregistrer.

« Il y a à Clignancourt, derrière les buttes Montmartre, une agglomération de huttes, de cabanes, de constructions grossières élevées avec de vieux matériaux, qu'on nomme la cité des chiffonniers, et qui n'est peuplée, du reste, que par des gens exerçant cette modeste et parfois douteuse industrie.

« Une fontaine jaillit au milieu de la cité. Le tuyau de conduite de cette fontaine passe dans la voûte d'une cave à laquelle il communiquait d'ordinaire une très grande humidité.

« Hier matin, les habitants de la cité furent très surpris de voir d'abord que la fontaine ne coulait plus, ensuite qu'un large filet d'eau passait sous la porte d'un logement abandonné deux jours plus tôt par une chiffonnière qui était allée demeurer dans un autre quartier. Évidemment, le tuyau de conduite de la fontaine avait crevé et inondé la cave qui se trouvait au-dessous.

« On enfonça la porte du logement, et les premiers qui entrèrent reculèrent épouvantés.

« La trappe qui servait d'entrée à la cave était soulevée et livrait passage à l'eau qui débordait et coulait, mélangée d'une teinte rougeâtre qu'il était facile de reconnaître pour du sang.

« À l'orifice de la trappe on voyait un tonneau vide que l'eau avait soulevé et qui, maintenu à la surface, avait fini par arriver jusqu'au point central de la voûte, car la cave était ronde. Ce point central par où l'eau s'échappait, c'était la trappe elle-même.

« Il en était arrivé du tonneau ce qui advient d'un bouchon immergé dans une bouteille placée sous un robinet. À mesure que la cave s'emplissait, le tonneau était monté.

« Ceci n'avait donc rien de bien extraordinaire et ne fut point la cause de l'épouvante qui s'empara des personnes qui pénétrèrent dans le taudis.

« Accroupi au bord de la trappe, les pieds dans l'eau, la tête appuyée dans ses deux mains, ils virent un homme ensanglanté roulant des yeux hagards autour de lui. Ses vêtements étaient

imbibés d'eau, un filet de sang lui coulait lentement du haut de l'épaule gauche, et c'était la vue de ce sang qui avait arraché un cri de frayeur aux premiers qui l'aperçurent. Les cheveux de cet homme, complètement noirs sur le sommet de la tête, étaient blancs comme neige sur les tempes.

« On est allé à lui, on l'a forcé à se lever, et on a voulu lui adresser quelques questions. Mais il a répondu par un éclat de rire et un refrain portugais.

« En même temps qu'on s'empressait autour de lui et qu'on arrêtait, au moyen d'un bandage, le sang qui coulait de sa blessure, un chiffonnier s'est avisé de retirer le tonneau qui masquait l'orifice de la cave. Mais tout aussitôt il a jeté un cri et reculé vivement.

« Un cadavre venait de monter à la surface de l'eau. Ce cadavre était celui d'une femme. Cette femme, on l'a reconnue sur-le-champ, c'était l'ancienne locataire du taudis, connue, à Clignancourt, sous la dénomination familière de maman Fipart.

« À la place de ce cadavre qu'on a retiré comme on venait de retirer le tonneau, on en a vu paraître alors un second. C'était le corps d'un homme de cinquante ans environ, assez gros, au teint coloré et qu'on a pareillement reconnu pour être l'individu qui était venu deux jours auparavant chercher la femme Fipart en la faisant passer pour sa mère.

« Sur-le-champ, et tandis qu'on prenait les mesures nécessaires pour arrêter les progrès de l'inondation, l'autorité a été avertie.

« Un commissaire de police est arrivé sur les lieux accompagné d'un médecin.

« Le médecin a constaté que l'homme dont le regard annonçait la folie, et dont les cheveux étaient blancs sur les tempes, devait avoir les mêmes cheveux entièrement noirs quelques heures auparavant ; qu'il avait dû soutenir une lutte terrible contre la mort ; que par l'état de ses vêtements il était facile de voir qu'il avait dû être précipité dans la cave après avoir reçu un coup de poignard, sans gravité du reste, et que c'était en se cramponnant au tonneau pour se maintenir à la surface et ne se point noyer qu'il avait dû, la cave débordant enfin, en sortir et soulever, par un effort suprême, la trappe qui, sans doute, était baissée.

« L'homme de l'art a ensuite reconnu que la femme, qui n'avait aucune blessure, avait péri par strangulation et n'avait dû être jetée que morte dans la cave.

« Enfin le second cadavre avait sous le sein gauche une large blessure qui a dû occasionner instantanément la mort, et qui paraît avoir été faite avec la lame d'un couteau, tandis que celle que l'homme encore vivant porte à l'épaule est triangulaire.

« Évidemment, un quatrième personnage a figuré dans ce drame, dont on ne s'explique ni les péripéties terribles ni le dénouement.

« Comment ces deux personnes, qu'on avait vues quitter la cité des chiffonniers pour n'y plus rentrer, sont-elles revenues pour y trouver la mort ? C'est ce qu'on ne sait pas jusqu'à présent.

« Quel est cet homme qui a survécu ?... Mystère !

« Seulement on s'est souvenu que, dans le courant de la journée précédente, l'infortunée maman Fipart était venue à Clignancourt, en compagnie d'un jeune homme de vingt-sept à

vingt-huit ans, portant de petites moustaches blondes et se donnant comme son neveu. Ce dernier serait-il l'auteur de ce double assassinat ?

« Enfin, on a reconnu que le tuyau de conduite avait été crevé au moyen d'une tarière.

« La cave ayant été vidée à l'aide d'une pompe, on en a retiré un couteau catalan qui a été reconnu pour être l'arme qui avait donné la mort au gros homme.

« Mais quant à ce poignard triangulaire dont l'épaule du fou porte l'empreinte, on n'a pu le retrouver.

« Ce dernier a été pansé par le docteur, puis conduit provisoirement à l'hospice Lariboisière, où il sera de nouveau examiné par les hommes de l'art. On espère calmer son accès d'aliénation mentale et avoir par lui la clef de ce ténébreux et sanglant mystère.

« Quant aux deux cadavres, ils ont été envoyés à la morgue.

« On vient de constater l'identité du fou, grâce à un hasard étrange. Au moment où il est entré dans la salle de l'hospice où on lui préparait un lit, un malade s'est écrié :

« – Tiens ! c'est Zampa !

« – Qu'est-ce que Zampa ? lui a-t-on demandé aussitôt, tandis que le fou parlait et chantait en langue portugaise.

« – C'est le valet de chambre de M. le duc.

« – Quel duc ?

« – Le duc de Château-Mailly.

« Le malade est un palefrenier qui est sorti la semaine dernière de chez cet infortuné duc de Château-Mailly, dont nous avons annoncé la fin tragique, et il a positivement reconnu le fou pour être le valet de chambre du défunt.

« La justice poursuit ses investigations. »

La lecture de cet article devait impressionner le docteur Samuel Albot, et cela à deux points de vue. D'abord, il y était question d'un homme arrivant à la folie par la terreur, et le docteur était friand, qu'on nous passe le mot, de certains cas exceptionnels d'aliénation mentale tels que celui-là. Ensuite, le nom de M. de Château-Mailly, mêlé tout à coup à ce récit, devait achever d'éveiller sa curiosité. Comment, en effet, le valet de chambre du duc avait-il pu se trouver à Clignancourt, mêlé à un mystérieux assassinat, et cela au moment même, sans doute, où s'accomplissaient les funérailles de son maître ?

Le docteur consulta sa montre :

– Il est neuf heures, se dit-il, la comtesse Artoff m'attend à midi ; j'ai donc trois heures devant moi et j'ai le temps d'aller étudier ce nouveau cas de folie.

Le mulâtre appela son valet de chambre et demanda sa voiture. Un quart d'heure après, il prenait la route de la morgue. Il voulait y voir les cadavres de maman Fipart et de Venture.

Le docteur s'adressa au gardien de la morgue, déclina sa qualité de médecin, et fut admis en dedans du vitrage, de façon qu'il lui fût possible de bien examiner les deux cadavres.

Celui de maman Fipart, qui attira le premier son attention, portait au cou l'empreinte des doigts de Rocambole. Le docteur examina cette empreinte, et ne put s'empêcher de tressaillir.

– Cette femme, pensa-t-il, a été évidemment étranglée par un homme qui a vécu à New York ou à Philadelphie ; elle est étranglée à l'américaine… Un assassin vulgaire, acheva le docteur, n'aurait point appuyé savamment son pouce gauche sous la pomme d'Adam.

Puis il passa à Venture.

Le coup de couteau avait été donné d'une main ferme, de haut en bas, et il avait profondément pénétré dans la région du cœur.

– L'identité de celui-là vient d'être constatée, dit le gardien, qui accompagnait Samuel Albot.

– Ah ! et quand cela ?

– Ce matin même.

– Quel est cet homme ?

– Il a été reconnu par un détenu de Mazas, qui a fait trois ans de Poissy avec lui. C'est un ancien forçat dit Venture, dit Jonathas, dit Joseph Brisedoux. Il a été, il y a cinq ans, en qualité de valet de chambre, au service d'une dame qui était la maîtresse d'un grand seigneur, un vieux qui est mort… Ma foi ! le détenu qu'on a amené ici de Mazas, ce matin, a dit son nom et celui de la dame. J'oublie le nom, mais je sais qu'il avait son hôtel place Beauvau et que la dame demeurait rue de la Pépinière.

– Place Beauvau ? fit le docteur surpris.

– Oui, monsieur.

– Ne serait-ce pas le duc de Château-Mailly ?

– Oui, c’est bien ce nom-là, répondit le gardien.

– Voici, pensa Samuel Albot, un singulier rapprochement. Cet homme était le valet de chambre de la maîtresse du vieux duc, lequel a laissé sa fortune à son neveu, en dépit des espérances de la première, et l’autre, celui qui est fou et dont les cheveux ont blanchi, a été le valet de chambre du jeune duc, lequel vient de mourir pareillement.

Le docteur mulâtre quitta la morgue tout pensif et se fit conduire à l’hospice Lariboisière.

Le fou avait été transféré dans une petite salle où il était seul et sous la surveillance de deux infirmiers. Ce ne fut qu’après s’être nommé au directeur de l’hospice et avoir témoigné son désir d’étudier la folie du malade que Samuel Albot put arriver jusqu’à lui.

Le Portugais riait et chantait sans relâche, mais il ne parlait pas, ou, s’il prononçait quelques mots, c’était toujours en langue portugaise.

Le docteur l’enveloppa de son regard clair et sûr, et, soudain, il laissa échapper un cri de surprise. Il venait de reconnaître Zampa.

Or, Zampa, on s’en souvient, était ce même domestique en livrée qui s’était fait renverser un jour, dans le faubourg Saint-Honoré, par un timon de voiture, et cela à la porte du docteur, tandis que ce dernier causait avec le marquis de Chamery.

Le vol de la poudre de *dutroa* ne pouvait plus laisser subsister un doute dans l’esprit du docteur. Évidemment, si le marquis de Chamery était l’auteur du vol, Zampa avait été son complice.

Le docteur examina fort attentivement le fou et finit par dire à l'interne qui l'avait accompagné :

– La folie de cet homme n'a rien de grave, elle n'est que momentanée, et je me chargerais bien de le guérir, moi.

Puis il quitta l'hospice comme il avait quitté la morgue une heure plus tôt et se fit conduire rue de la Pépinière.

Midi sonnait comme la voiture du docteur entrait dans la cour de l'hôtel Artoff. Baccarat avait eu soin d'éloigner le médecin du comte, qui se trouvait absent de l'hôtel lorsque le mulâtre y arriva ; Baccarat accourut à la rencontre du docteur, lui prit la main et le conduisit dans le jardin.

– Venez, dit-elle, mon mari est là.

Le comte, assis sur un banc de verdure, fumait en traçant sur le sable, du bout de sa canne, un B majuscule qu'il effaçait et recommençait sans relâche.

Les fous feraient éternellement la même chose s'ils n'étaient détournés de temps à autre de l'occupation qu'ils ont choisie.

Le docteur mulâtre jeta sur lui un seul coup d'œil et demeura convaincu que la folie du comte n'avait d'autre cause qu'un empoisonnement par la poudre javanaise.

Baccarat le regardait et semblait se suspendre par avance aux lèvres du savant.

– Madame la comtesse, dit enfin Samuel Albot, je guérirai votre époux. Mais auparavant, laissez-moi vous faire une question.

– Parlez, monsieur.

– Le comte et vous, étiez-vous très liés avec le duc de Château-Mailly ?

– Oui, monsieur.

Samuel Albot tira un journal de sa poche et le tendit à Baccarat. C'était la feuille judiciaire qu'il avait lue le matin.

Baccarat lut à son tour, et manifesta une vive surprise à ce nom de maman Fipart, qui lui rappelait de si terribles souvenirs ; mais sa surprise fit place à de la stupeur lorsqu'elle arriva à ce post-scriptum annonçant que l'homme blessé avait été reconnu pour le valet de chambre de l'infortuné duc de Château-Mailly.

Et lorsque enfin le docteur lui eut dit :

– L'homme assassiné se nomme Venture, et le fou est ce même laquais qui feignit un évanouissement à ma porte le jour où on m'a volé la poudre rouge…

Alors la comtesse eut un frisson, et un nom glissa sur ses lèvres : « Sir Williams ! »

XXXII

Le comte Artoff continuait à tracer son B majuscule sur le sable et ne paraissait point s'être aperçu de la présence du mulâtre.

Ce dernier s'était éloigné de quelques pas, sur un signe de la comtesse qui l'avait suivi.

L'émotion éprouvée par Baccarat fut, du reste, de courte durée.

La femme forte retrouva bientôt tout son sang-froid, toute sa présence d'esprit, et se mit aussitôt à la hauteur de la situation tendue et bizarre à la fois que les événements lui faisaient.

– Docteur, dit-elle au mulâtre, tout ce que vous me dites, tout ce que j'apprends, tout ce que nous découvrons ensemble est de la dernière étrangeté.

– Je suis de votre avis, madame.

– Nous ressemblons à des voyageurs perdus en un désert, au milieu de profondes ténèbres ; et cependant, il faut à tout prix que la lumière jaillisse.

– Il le faut, répéta Samuel Albot.

– Hier, poursuivit la comtesse, qui entraîna le mulâtre sur un banc de verdure et l'invita à s'asseoir auprès d'elle, hier, nous avons constaté, vous et moi, que vous aviez été volé.

– En effet, et le vol est manifeste.

– Ensuite, consultant vos souvenirs, interrogeant votre domestique, vous m'avez affirmé que, s'il y avait un coupable, c'était à coup sûr le marquis de Chamery ?

– Ce ne peut être que lui, car je me souviens à présent de la ténacité avec laquelle il m'interrogeait sur les effets de ma poudre javanaise.

– Enfin, ajouta Baccarat, vous venez aujourd'hui et vous constatez à première vue que la folie de mon mari n'a pas d'autre cause que l'effet de cette poudre.

– Le contraire m'étonnerait, madame.

– Alors, et avant d'en arriver à des rapprochements, laissez-moi vous dire ce qui m'est arrivé hier.

– En me quittant ?

– Oui, monsieur.

Le docteur regarda la comtesse avec un certain étonnement. Baccarat était fort calme et sa voix ne trahissait pas la moindre émotion.

– Docteur, reprit-elle, j'ai eu, hélas ! une trop grande célébrité, et Paris tout entier me connaît !...

– Madame, interrompit le docteur, Paris ne se souvient que de vos vertus.

– À l'heure qu'il est, monsieur, dit la comtesse, Paris me calomnie et me croit coupable.

– Paris se trompe.

Baccarat, d'un geste, imposa silence au docteur.

– Écoutez, dit-elle, un homme plus léger que coupable s'est vanté d'avoir été aimé de moi…

– Un lâche !

– Non, une dupe.

– Que dites-vous ? fit le docteur surpris.

– Hier, en vous quittant, poursuivit la comtesse, j'ai trouvé chez moi deux personnes, un homme et une femme. L'homme était celui que vous traitiez de lâche, la femme me ressemblait comme la goutte d'eau ressemble à la goutte d'eau.

– Est-ce possible ?

– Cette femme, qui a mon visage, ma taille, mon son de voix, avait consenti à jouer mon rôle.

Et Baccarat raconta au docteur son entrevue avec M. Roland de Clayet et Rebecca, et lui répéta textuellement leur récit à tous deux.

– Vous voyez bien, docteur, fit-elle en terminant, que M. de Clayet est une dupe et non un lâche, et que s'il y a un misérable dans toute cette affaire, c'est cet inconnu qui est allé chercher Rebecca, et en a fait l'instrument de ses abominables projets.

– Madame, dit le docteur, qui avait écouté fort attentivement le récit de Baccarat, cette femme a été conduite d'abord

par l’inconnu dans un petit appartement qui paraissait être le sien ?

– Oui, monsieur.

– Et elle ne sait point dans quelle rue ?

– Non, mais elle prétend que ce devait être dans le quartier de la Madeleine.

– Rue de Surène, peut-être… Le marquis de Chamery y avait un pied-à-terre.

– Que dites-vous, monsieur ?

– Une sorte de petite maison où il recevait. Vous devinez qui ?

– Et où il était connu sous son nom ?

– Je ne crois pas. Il se nommait là M. Frédéric.

– Et vous y êtes allé ?

– Plusieurs fois.

– Mais c’est donc votre ami ?

– Non, pas précisément, mais je suis son médecin et j’ai soigné un homme qu’il affectionne beaucoup, un matelot anglais qui a été tatoué par les sauvages.

À ces derniers mots, Baccarat tressaillit de nouveau.

– Un matelot ! dit-elle, un homme tatoué…

– Oui, madame.

Et le docteur, avec cette vivacité d'imagination et de souvenir qui caractérise l'homme issu de la race blanche mélangée à la race noire, dépeignit alors si exactement le sauvage australien O'Penny, le prétendu matelot au visage hideusement brûlé et tatoué, à qui on avait coupé la langue et crevé les yeux, que Baccarat jeta un cri :

– C'est sir Williams ! dit-elle.

– Sir Williams ?... fit le docteur étonné, qu'est-ce que sir Williams ?

– Ah ! docteur, répondit Baccarat, vous dire ce que c'est que sir Williams, ce serait vous raconter une longue histoire, l'histoire de mes malheurs, l'histoire de mon repentir et de ma conversion, celle de ma vie tout entière, pour ainsi dire.

Et comme la surprise du docteur allait croissant, la comtesse ajouta :

– Qu'il vous suffise de savoir, docteur, que sir Williams est un de ces monstres dont le génie semble être la plus parfaite incarnation du mal, un de ces monstres qui ont commencé la vie par le parricide et la terminent sur l'échafaud. Ce ne sont point les sauvages qui ont mutilé et rendu muet sir Williams, acheva la comtesse d'une voix railleuse.

– Et qui donc, alors, madame ?

– C'est moi !

Baccarat prononça ces mots avec un calme qui donna le frisson au mulâtre.

– Vous, vous ? s'écria-t-il.

– Docteur, reprit-elle, plus tard vous saurez tout. Mais, aujourd'hui, cherchons la lumière, car nous sommes enveloppés de ténèbres.

– Je crois rêver, murmura le docteur.

Baccarat poursuivit :

– Sir Williams est né vicomte, il a été assassin, voleur, chef de bandits. L'un de ceux qui lui obéissaient jadis se nommait Venture. Un autre démon femelle avait nom : la veuve Fipart.

Le docteur ne put retenir une exclamation.

– Tenez, docteur, continua Baccarat, j'ai lutté pendant quatre années jour et nuit, corps à corps, astuce contre astuce, avec ce génie infernal, et j'ai fini par le vaincre. Cette lutte, ce combat terrible m'ont donné une clairvoyance extraordinaire, et l'habitude de reconstituer pièce à pièce la vérité mise en lambeaux, plongée dans l'obscurité la plus profonde. Avec sir Williams, il fallait profiter d'un indice insignifiant, surprendre un regard, analyser un sourire.

– Mais cet homme était donc un démon ?

– Oui, docteur. Il n'avait d'humain que l'apparence. Eh bien ! si le portrait que vous venez de me faire de ce matelot ne m'abuse point, si l'homme aveugle et mutilé que le marquis de Chamery confia à vos lumières est bien réellement sir Williams, je vais tout comprendre à l'instant. Le marquis de Chamery a été l'instrument de la vengeance de sir Williams. Il a perdu mon honneur, il a tué moralement mon époux. Seulement, ajouta Baccarat, comment admettre que le marquis de Chamery, un gentilhomme, un officier, un homme dont les états de service

sont une longue nomenclature de hauts faits et de grandes actions, ait pu devenir l'instrument d'un misérable comme sir Williams ?

– Qui sait s'il n'a point été sa dupe ? fit le mulâtre.

– Ah ! docteur, dit vivement la comtesse, un honnête homme a beau être dupé, il ne se fait pas empoisonneur.

– Vous avez raison, madame.

– Donc, continua Baccarat, en partant toujours de cette double hypothèse que le matelot anglais n'est autre que sir Williams, que le voleur de la poudre javanaise est bien le marquis de Chamery, il nous faut rechercher quel intérêt particulier pouvait avoir ce dernier à se faire mon ennemi mortel… Là commencent les ténèbres, docteur…

– Mystère ! murmura le mulâtre.

Mais soudain un éclair traversa le cerveau de Baccarat et elle se frappa le front.

– Docteur, dit-elle, vous avez vu l'homme qui a survécu à ce drame inexplicable, que relate votre journal, ce drame qui a coûté la vie à cet homme qu'on nommait Venture et à cette vieille femme appelée maman Fipart ?

– Je l'ai vu, madame.

– Et, vous en êtes bien sûr, c'est bien le même valet qui se fit renverser par une voiture le jour où le poison vous fut volé ?

– C'est bien lui, madame.

– Eh bien ! dit Baccarat, c’est ici, je crois, que sommeille l’étincelle d’où jaillira la lumière.

– Vous croyez ?

– Cet homme qui, à n’en plus douter, était le complice de votre voleur, a été reconnu pour le valet de chambre de l’infortuné duc de Château-Mailly ?

– Du moins, le palefrenier malade l’a constaté.

– Très bien ! Le duc est mort il y a deux jours, n’est-ce pas ?

– Du charbon, qu’il s’est inoculé en caressant son cheval favori.

– Docteur, dit Baccarat, le duc est mort assassiné, empoisonné plutôt par la même main qui a frappé le comte Artoff et m’a frappée moi-même.

Le docteur fit un soubresaut.

– Écoutez, poursuivit Baccarat, je ne sais pas encore quel lien mystérieux il peut exister entre sir Williams, le marquis de Chamery et le valet de chambre de M. de Château-Mailly ; mais voici ce que je sais. Écoutez bien.

– J’écoute, madame.

– Si cet homme dont vous parlez, et qui a survécu au massacre accompli à Clignancourt, est portugais, s’il se nomme Zampa, il a déjà été le valet de chambre de don José d’Alvar.

– Cet Espagnol qui a été assassiné par sa maîtresse, il y a deux mois, au bal du général C… ?

– Précisément. Or, don José était le fiancé de sa cousine, doña Conception, la fille du duc de Sallandrera.

– Je l'ai ouï dire, madame.

– Pourquoi ce Zampa, poursuivit Baccarat, est-il entré, son maître mort, au service de M. de Château-Mailly, je ne sais encore ; mais voici une coïncidence bizarre. Don José était fiancé à mademoiselle de Sallandrera ; le duc de Château-Mailly aimait cette même Conception, il l'avait demandée en mariage, et au moment où j'ai quitté Paris, il attendait de Russie des papiers importants qui devaient lui assurer le consentement du duc de Sallandrera.

– Ah ! madame, s'écria le docteur effrayé, savez-vous que nous allons remonter bien haut pour trouver des coupables ?

– Écoutez, docteur, reprit Baccarat, nous sommes toujours dans les ténèbres, et savez-vous où est la lumière ?

– J'écoute, madame.

– Elle est dans la raison perdue de cet homme qui se nomme Zampa. Pensez-vous qu'on puisse le guérir ?

– Je le crois.

– Promptement ?

– Peut-être.

– Car, songez-y, docteur, si le matelot mutilé et sir Williams ne font qu'un, si le marquis de Chamery est son instrument, si la mort du duc de Château-Mailly est non point le résultat d'une fatalité terrible, mais d'un crime, les minutes valent des heures.

– Pourquoi, madame ?

– Parce que le génie de sir Williams ne s'arrête ni au déshonneur d'une femme, ni à un assassinat.

– Madame, dit gravement le docteur, vous avez une haute position dans le monde, beaucoup d'amis influents. Vous devez pouvoir beaucoup.

– Peut-être… dit Baccarat.

– Eh bien ! obtenez de l'autorité judiciaire, dans les mains de qui se trouve Zampa, qu'il me soit confié.

– Et vous le guérirez ?

– Je tâcherai, du moins. Je ferai l'essai sur lui d'un remède violent et terrible dont j'ai déjà fait usage sous les tropiques, un remède qui tue ou qui guérit. Si le fou résiste au traitement que je lui ferai subir, il sera guéri dans trois jours, il aura recouvré toute sa raison.

– Venez avec moi, dit la comtesse, qui fit quitter le jardin au docteur et le conduisit dans son boudoir.

Là, elle se plaça devant une table, et écrivit la lettre suivante :

« Monsieur le comte,

« Vous ne croyez pas à mon infamie, vous, ma bonne Cerise me l'a dit, car vous êtes un grand et noble cœur ; et je n'hésite point à m'adresser à vous.

« J'ai été la victime d'une abominable intrigue qui se rattache à d'autres crimes encore inconnus et que j'espère dévoiler bientôt.

« Mais pour me réhabiliter dans l'opinion, pour arriver à faire jaillir la lumière, il faut que vous m'aidiez, il faut que vous mettiez votre crédit à ma disposition.

« Je vous adresse le docteur Samuel Albot. Ne le questionnez pas, il ne pourrait vous répondre ; mais obtenez ce qu'il vous demandera.

« Votre servante,

« Comtesse ARTOFF. »

La lettre que Baccarat mit sous enveloppe et cacheta portait cette suscription :

À monsieur le comte Armand de Kergaz.

– Docteur, dit alors Baccarat, permettez-moi d'exiger de vous votre parole d'honneur que rien de ce que nous savons, ou plutôt de ce que nous supposons, ne sortira de votre bouche.

– Je vous la donne, madame, répondit Samuel Albot.

– Maintenant, prenez cette lettre, montez en voiture et rendez-vous rue Culture-Sainte-Catherine. J'enverrai chez vous, ce soir, pour connaître le résultat de votre démarche.

– Je vole, madame, dit le docteur, qui prit la lettre, baisa la main de la comtesse, monta en voiture et se fit conduire chez le comte de Kergaz.

Trois heures après, la comtesse Artoff reçut du docteur mulâtre le billet suivant :

« Madame la comtesse,

« M. de Kergaz m'a accompagné lui-même chez le juge d'instruction à qui l'affaire ténébreuse de Clignancourt est confiée.

« Ce magistrat, sur l'assurance que je lui ai donnée de tenir Zampa à la disposition de la justice, n'a point hésité à signer un ordre de mise en liberté provisoire. Le fou m'a été confié.

« Je suis allé le prendre moi-même à l'hospice Lariboisière ; il est chez moi maintenant, et, dès ce soir, je vais le soumettre à mon traitement.

« Sa constitution robuste me donne l'espoir qu'il résistera à cette terrible épreuve.

« Votre humble serviteur,

« DR SAMUEL ALBOT. »

– Ah ! murmura la comtesse après avoir lu cette lettre, si mes soupçons sont fondés, sir Williams, si réellement tu es revenu des terres australes guidé par le démon de la vengeance, tu me retrouveras préparée à une nouvelle lutte, et cette fois je ne te ferai pas grâce de la vie.

Baccarat se trompait, ce n'était pas de sa main que devait mourir sir Williams.

XXXIII

Trois jours après l'installation de Zampa le fou chez le docteur Samuel Albot, la comtesse Artoff descendit de sa voiture, à huit heures du soir, dans la cour de l'hôtel habité par le médecin mulâtre.

Jung, le fidèle valet du docteur, vint lui-même ouvrir la portière du coupé et aider la jeune femme à descendre.

– M. Samuel attend madame la comtesse, lui dit-il.

Et il précéda Baccarat et l'introduisit dans la chambre des poisons, cette vaste pièce où la comtesse avait déjà pénétré une première fois. La salle était à demi plongée dans l'obscurité, car une seule bougie placée sur une table, à peu près au milieu, ne parvenait point à l'éclairer, tant elle était vaste.

La comtesse, en entrant, aperçut d'abord le docteur qui causait avec Roland de Clayet.

Roland s'était rendu chez lui sur l'invitation de la comtesse.

Puis elle vit un homme couché et immobile sur un divan. C'était Zampa.

Comme le docteur et Roland causaient à voix basse, Baccarat en conclut que Zampa dormait.

Le docteur vint à sa rencontre, la salua, lui avança un siège et posa un doigt sur ses lèvres.

– Parlons bas, dit-il.

– Est-ce qu'il dort ?

– Oui, et à son réveil il aura recouvré la raison.

– En êtes-vous sûr ?

– Je le crois.

La comtesse s'approcha de Zampa sur la pointe du pied et s'aperçut alors qu'il avait un bandeau sur les yeux.

– Le traitement auquel je l'ai soumis, dit le docteur, exige que le malade à qui il est appliqué soit plongé dans une obscurité complète pendant quelque temps. Le bandeau qui lui couvre les yeux et le front renferme une compresse imbibée des sucs d'une plante que j'ai rapportée de l'Inde. C'est là mon remède.

– Est-ce qu'il dort depuis trois jours ? demanda la comtesse.

– À peu près. C'est-à-dire qu'il est sous le joug d'une sorte de torpeur morale et physique, torpeur qui disparaîtra aussitôt que je lui aurai enlevé ce bandeau.

– Mais il a parlé, je suppose ?

– Pas depuis qu'il a le bandeau.

– Et vous êtes sûr qu'en le lui ôtant…

– Il aura recouvré la raison ? oui, madame.

– Docteur, dit Roland de Clayet, permettez-moi de vous dire que ceci tient du prodige.

– Monsieur, répondit le docteur, je ne suis pas né médecin, et la science est souvent le résultat de l'expérience, bien mieux que celui de l'étude.

« Il y a dix ans, aux Indes, en parcourant une de ces vastes forêts qui renferment à la fois des arbres dont l'ombre est mortelle, des plantes qui tuent ou qui guérissent, que peuplent les bêtes fauves et les taugs[13] étrangleurs, je tombai au milieu d'une tribu de ces Indiens fanatiques, et un moment je me crus perdu, car ils ne parlaient de rien moins que de m'immoler sur la tombe du dieu Sivah. Mais l'un d'eux me sauva la vie. Ce taug avait habité Calcutta l'année précédente et avait été frappé d'un coup de sang en plein midi dans une rue où je passais en ce moment-là. J'étais descendu de mon palanquin, j'avais saigné le taug et l'avais ainsi arraché à la mort.

« – C'est un savant ! s'écria-t-il en me reconnaissant et me voyant au pouvoir de ses coreligionnaires.

« Comme il était un haut dignitaire dans le culte mystérieux des étrangleurs, ma vie lui fut accordée ; mais son pouvoir n'alla point cependant jusqu'à obtenir la grâce d'un malheureux cipaye qui m'accompagnait. Bien que de race indigène, le cipaye fut condamné à mourir par ce fait seul qu'il était soldat au service des Anglais.

« Je fus invité, moi, à assister à son exécution. Refuser était impossible, et force me fut de suivre ces fanatiques.

---

[13] *Sic.* Les Thugs (ou Thags) sont à la mode depuis *Le Juif errant,* d'Eugène Sue.

« Le lieu de l'exécution se trouvait à six lieues de là, dans les montagnes. On me fit monter à cheval, et le malheureux cipaye, les mains liées derrière le dos, la corde au cou, les pieds nus, dut ouvrir la marche.

« Dès le départ, le condamné se prit à chanceler, et on fut obligé de le soutenir. Pendant le trajet, il fallut plusieurs fois le frapper pour le faire marcher. Enfin, en approchant du lieu de son supplice, sa terreur de la mort devint telle qu'elle détermina chez lui un accès subit de folie qui se traduisit instantanément par un éclat de rire et des chants, absolument comme chez Zampa.

« Parmi leurs nombreuses superstitions, les taugs étrangleurs en ont une assez bizarre. Ils ne tueront jamais un homme en état de folie. Quand ceux avec qui je me trouvais s'aperçurent que le cipaye avait perdu la raison, ils suspendirent les apprêts de son supplice.

« Alors l'un d'eux, un vieillard, s'approcha de moi et me dit :

« – Tu es un savant, toi, et Sivah a versé dans ton âme une étincelle de sa propre lumière, mais je gage qu'il ne t'a point enseigné les moyens de rendre l'esprit à ceux qui l'ont perdu ?

« – Et ce moyen dont tu parles, répondis-je, le connais-tu ?

« – Je le connais.

« Alors le vieux taug fit quelques pas dans la forêt et y cueillit une petite plante d'un vert pâle dont la tige était hérissée d'épines.

« Je le regardais faire avec une certaine curiosité.

« Il plaça les feuilles de la plante sur une pierre, puis avec le manche de son poignard, qui avait à peu près la forme d'un pilon de pharmacien, il se mit à l'écraser. Lorsque les feuilles eurent été suffisamment broyées, et ne présentèrent plus aux regards qu'une sorte de pâte juteuse, le vieux taug dénoua le foulard blanc qu'il avait autour de la tête, le plia en deux et y plaça la feuille broyée entre deux doubles. Après quoi, il fit un signe qui fut compris par les taugs.

« Trois d'entre eux s'emparèrent du cipaye, le terrassèrent, lui lièrent les pieds et les mains, et alors le vieux taug s'approcha et lui appliqua sur le front le foulard, qu'il noua solidement derrière la tête.

« Le cipaye jeta un cri de douleur, se débattit un moment comme s'il eût été en proie à des convulsions ; puis, peu à peu, ses mouvements devinrent moins brusques, il se renversa sur le dos et garda bientôt une complète immobilité.

« Je crus qu'il était mort ; mais je ne tardai point à reconnaître qu'il avait été pris d'une léthargie subite.

« – Eh bien ! me dit le taug, tu vas voir ; dans trois jours il aura toute sa raison.

« À partir de ce moment, les taugs plantèrent leur tente, c'est-à-dire qu'ils s'installèrent en cet endroit sous les grands arbres de la forêt, et ils se livrèrent à des chants, des prières et des danses dont il me fallut prendre ma part.

« Pendant trois jours, le cipaye donna à peine signe de vie. Le troisième jour arrivé, le vieux taug lui enleva son bandeau.

« Alors le cipaye ouvrit les yeux et promena autour de lui un regard fort calme, dans lequel je ne distinguai plus le moindre signe d'aliénation mentale.

« – Parle-lui, me dit le taug, il te répondra.

« J'adressai la parole au cipaye, je lui demandai ce qu'il avait éprouvé, et ses réponses furent nettes, calmes, sensées. Le malheureux n'était plus fou et, dès lors, il était bon à immoler.

« – Eh bien ! me dit le taug, sur ta parole d'homme, je t'adjure de dire la vérité : est-il fou ?

« – Non, répondis-je avec conviction, et sans me douter cependant que je prononçais son arrêt de mort.

« À peine avais-je parlé que le taug fit un signe, et, à ce signe, un jeune homme de dix-huit ans lança avec la dextérité d'un gaucho des pampas la corde à nœud coulant que chaque étrangleur porte à sa ceinture. La corde s'enroula autour du cou du pauvre cipaye, et le malheureux fut étranglé en dix secondes.

« Quant à moi, acheva le docteur Samuel, les taugs me rendirent la liberté, me donnèrent un cheval frais et me renvoyèrent avec une corde à ma ceinture. Cette corde devait être une sauvegarde pour le cas où je rencontrerais d'autres étrangleurs.

« Mais, avant de partir, j'avais cueilli quelques plantes semblables à celle dont le taug avait broyé les feuilles et je les emportai, me promettant bien de renouveler leur expérience. Dans l'Inde, la folie est assez fréquente ; un coup de soleil suffit pour l'occasionner. De retour à Calcutta, je n'eus plus de trêve que je n'eusse trouvé un fou, et huit jours après mon retour j'expérimentai mon remède sur une femme du peuple. Mais la femme était de complexion délicate et elle mourut au bout de quelques heures.

« Quelque temps après, un taug fut fait prisonnier par les troupes anglaises et condamné à mourir.

« Si on eût étranglé le taug, il fût allé au supplice en souriant ; mais il devait être attaché à la bouche d'un canon, et les Indiens qui meurent de ce supplice terrible sont persuadés qu'ils n'entreront jamais dans le paradis, parce qu'il leur sera impossible de retrouver et de réunir leurs membres dispersés, le dieu Bramah n'admettant dans son paradis que des hommes complets.

« Le matin de l'exécution, j'allai trouver le commandant militaire et lui fis part de mon aventure chez les taugs, dont je connaissais la répugnance pour ce genre de mort.

« Le commandant me promit que le condamné demeurerait attaché environ une heure avant qu'on mît le feu à la pièce. Je comptais sur les angoisses terribles qu'éprouverait le malheureux pour déterminer la folie, et c'était avec quelque raison.

« L'heure de l'exécution arrivée, on attacha l'Indien à la bouche du canon, les mains liées, les pieds enchaînés. Je me tenais à quelques pas de distance. Bientôt je vis le condamné, qui avait été jusque-là d'une pâleur livide et poussait des cris affreux, devenir rouge et cesser de crier. Son œil morne et vitreux s'alluma, le rire vint à ses lèvres, et il se prit à chanter.

« Alors l'officier qui commandait l'exécution, et qui avait reçu des instructions secrètes, ordonna que le condamné fût détaché, et on me le remit aussitôt. Je le fis conduire chez moi et le soumis à mon traitement. Trois jours après, il était guéri, et j'obtenais sa grâce du gouverneur général des Indes.

– Et, demanda la comtesse Artoff quand le docteur eut terminé son récit, avez-vous recommencé plusieurs fois votre expérience ?

– Huit ou dix fois, madame.

– Avez-vous toujours réussi ?

– Quand le malade ne succombait point en quelques heures à la violence du topique et que la folie provenait d'une vive terreur, il recouvrait la raison.

– Ainsi, vous ne pourriez appliquer votre remède à mon mari ?

– Je ne l'oserais pas.

– Mais vous le guérirez, cependant ?

– Oh ! soyez tranquille, madame, je vous le promets.

Alors le docteur Samuel s'approcha du divan sur lequel Zampa était étendu et conservait une immobilité léthargique. Il le souleva, le secoua et dénoua le bandeau.

Zampa poussa un soupir, passa la main sur son front encore imbibé des sucs de la compresse, ouvrit les yeux et promena un regard étonné autour de lui.

Sur un signe du docteur, Baccarat et Roland s'étaient retirés à l'autre extrémité de la salle, de telle façon que, s'il les apercevait, Zampa ne pouvait du moins les reconnaître. Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles le Portugais chercha à rassembler ses souvenirs, essaya de reconnaître le lieu où il était, et garda un silence plein d'étonnement.

– Où diable suis-je donc ? murmura-t-il enfin dans sa langue maternelle.

Le docteur parlait le portugais.

– Zampa, répondit-il, vous êtes chez un médecin qui vous a guéri de la folie.

– J'ai donc été fou ?

– Pendant cinq jours.

– Tiens ! dit le valet, qui promena un nouveau regard autour de lui, je ne suis donc plus dans l'eau ?

Le docteur se tourna vers la comtesse et lui dit tout bas : – Vous voyez, il se rattache déjà à ses dernières impressions. (Et Samuel reprit tout haut, s'adressant à Zampa :) On vous a trouvé, il y a quatre jours, à Clignancourt, dans une maison dont la cave était pleine d'eau… On a retiré de cette cave deux cadavres…

– Ah !… s'écria Zampa en se frappant le front, je me souviens maintenant, c'est l'homme à la polonaise qui m'a assassiné et rejeté dans la cave au moment où j'en sortais avec ma lanterne et mon couteau que je tenais aux dents.

Le docteur eut une inspiration.

– C'était avec ce couteau, dit-il, que vous aviez assassiné Venture ?

Zampa pâlit et frissonna.

– Vous savez cela ? fit-il avec effroi.

– Je sais tout.

– Et moi aussi, dit une voix derrière le docteur.

Le docteur Samuel Albot s'effaça, et Baccarat entra dans le cercle de lumière projeté par la bougie placée sur la table voisine.

– La comtesse ! murmura Zampa, qui était allé deux fois à l'hôtel Artoff porter les lettres de M. de Château-Mailly.

Baccarat attacha sur lui un regard sévère.

– Zampa, dit-elle, vous avez assassiné Venture, vous avez empoisonné le duc de Château-Mailly.

– Vous savez cela ? vous savez cela ? répéta le Portugais, qui manifesta soudain une terreur très vive.

– Oui, dit Baccarat.

– Oh ! le duc, ce n'est pas moi, dit Zampa, c'est *lui*.

– Qui, lui ?

– C'est lui qui a placé l'épingle empoisonnée dans le fauteuil.

Baccarat tressaillit et jeta un regard à Samuel Albot.

Ce regard signifiait : « Eh bien ! que vous disais-je donc ? »

– Ah ! ce n'est pas vous, reprit-elle, c'est *lui* ?...

– Oui, madame.

– Mais, quel est-il, lui ?

– C'est l'homme à la polonaise.

– Qu'est-ce que l'homme à la polonaise ?

– Je ne sais pas.

– Zampa, dit sévèrement le docteur, vous venez d'avouer devant moi, devant madame et monsieur, et le docteur indiquait Roland du doigt, que vous aviez assassiné Venture. Cet aveu nous suffit pour vous envoyer à l'échafaud.

Ce mot acheva d'anéantir le Portugais. Il tomba à genoux, joignit les mains et balbutia le mot : « Grâce ! »

– Si vous voulez qu'on vous fasse grâce et qu'on ne vous livre point à la justice, dit alors Baccarat, il faut nous dire la vérité. Quel est cet homme qui a empoisonné le duc et qui vous a précipité dans la cave pleine d'eau ?

– C'est l'homme à la polonaise.

– Mais il a un autre nom ?

– Ah !... dit Zampa, je me souviens, la vieille femme qu'il a étranglée l'appelait son fils, son *petit Rocambole*.

Baccarat jeta un cri, et le nom de sir Williams revint de nouveau sur ses lèvres.

XXXIV

Le nom de Rocambole, que venait de prononcer Zampa, jetait sur-le-champ, pour la comtesse, une vive lumière sur les événements dont la cité des chiffonniers, à Clignancourt, venait d'être le théâtre. Rocambole, il était facile pour elle de le deviner, avait cru prudent de se débarrasser à la fois de maman Fipart, de Venture et de Zampa, tous trois ses complices.

Baccarat se tourna vers le docteur et Roland de Clayet et leur dit :

– Laissez-moi interroger cet homme, car le nom qu'il vient de prononcer me met sur la voie de scélérats que je croyais à jamais disparus.

Le docteur et Roland se regardaient étonnés, et semblaient se demander ce que pouvait être cet assassin mystérieux qu'on appelait Rocambole.

– Zampa, dit la comtesse au Portugais, vous êtes dans les mains de la justice. Elle vous a confié au docteur, mais elle n'a point renoncé à son recours contre vous.

Zampa frissonna.

– Le docteur doit vous remettre en ses mains, poursuivit la comtesse, aussitôt que vous serez guéri, et… vous l'êtes.

Zampa voulut parler, sans doute pour implorer sa grâce, mais Baccarat lui imposa silence d'un geste.

– Écoutez bien ce que je vais vous dire, poursuivit-elle. Vous venez d'avouer que vous aviez assassiné Venture. Le témoignage du docteur et celui de monsieur suffiront pour vous envoyer à l'échafaud.

– Grâce !… madame, balbutia le Portugais, dont les dents claquaient d'effroi.

– Votre grâce, continua la comtesse, nous pouvons l'obtenir, le docteur et moi… Cela dépend de vous.

– Que faut-il faire ? demanda Zampa, qui continuait à manifester une vive terreur.

– Il faut tout dire.

– Oh ! je dirai tout, madame… mais si l'échafaud ne me prend pas, ce seront eux qui me tueront.

– Qui, eux ?

– L'homme à la polonaise et son maître.

– Quel est ce maître ?

– Je ne sais pas.

– Zampa, dit sévèrement la comtesse, prenez garde, la moindre réticence peut vous perdre.

– Madame, murmura le Portugais, je vais vous dire tout ce que je sais, tout ce qu'on m'a fait faire en me menaçant de la garrotte que j'avais méritée en Espagne.

– Voyons ?… fit Baccarat, qui ne put se tromper à la sincérité d'accent du bandit.

Alors Zampa, un peu plus calme depuis qu'on lui avait promis sa grâce, désireux de se venger de Rocambole d'une part, et redoutant du reste autant la guillotine que la garrotte, Zampa n'hésita plus à raconter dans leurs moindres détails à la comtesse et à ses deux compagnons, stupéfaits, ses relations avec l'homme à la polonaise, parfois transformé en John le palefrenier, commençant par les événements qui avaient amené l'assassinat de don José et finissant par ceux qui avaient déterminé l'empoisonnement du jeune duc de Château-Mailly.

La comtesse ne l'interrompit point et l'écouta jusqu'au bout.

Seulement le mulâtre poussa un cri de surprise lorsque Zampa eut prononcé le nom de la rue de Surène.

– Chut ! fit Baccarat, qui posa un doigt sur ses lèvres.

Quand Zampa eut terminé son récit, la comtesse se tourna vers Roland.

– Monsieur de Clayet, lui dit-elle, je connais beaucoup M. d'Asmolles.

– C'est un esprit droit et un grand cœur, dit Roland.

– Que pense-t-il de son beau-frère ?

– Du marquis de Chamery ?

– Oui.

– Il l'aime et l'estime au plus haut degré.

– Ceci est bizarre ! murmura la comtesse.

Et elle dit à Zampa :

– Connaissez-vous le marquis de Chamery ?

– Oui, je l'ai vu chez M. le duc de Sallandrera une fois, et ensuite au convoi de don José.

– Vous ne l'aviez jamais vu ?

– Non, dit Zampa avec conviction.

Ces derniers mots éteignirent pour la comtesse l'étincelle de clarté que le récit du valet de chambre avait jetée au milieu des ténèbres de ce vaste drame.

– Docteur, dit-elle à Samuel Albot, appelez votre domestique et faites reconduire cet homme dans la chambre qu'il occupera chez vous.

Le docteur sonna, Jung parut.

– Emmène cet homme au premier étage, dit-il, dans la chambre qui lui est destinée.

– Allez, Zampa, dit la comtesse avec bonté ; il vous sera tenu compte de vos révélations.

Lorsque Zampa fut sorti, Baccarat demeura pensive un moment.

– Monsieur de Clayet, dit-elle enfin, vous êtes jeune, et vous vous êtes acquis, hélas ! une bien terrible réputation d'étourderie.

– Ah ! madame, murmura Roland, je paie mes fautes trop cher pour n'être point corrigé à tout jamais.

– Je le crois, j'en ai la conviction, monsieur, et c'est pour cela que je n'hésite pas à vous initier à tous les ténébreux mystères que je vais tâcher de débrouiller, et sur lesquels, je l'espère, vous garderez le plus profond secret.

– Je vous le jure, madame.

– Docteur, poursuivit la comtesse, tous les événements dont nous avons eu connaissance, à savoir le rôle joué par cette femme, que M. de Clayet a prise pour moi, l'empoisonnement de mon mari, l'assassinat de don José et celui de M. de Château-Mailly, tous ces événements, dis-je, tendaient à un but unique : débarrasser Mlle de Sallandrera de deux prétendants à sa main au profit d'un troisième.

– Ceci est incontestable, madame.

– Or, poursuivit la comtesse, quel est ce troisième prétendant ? Je cherche et n'ose trouver. Je vois d'une part un misérable du nom de Rocambole se servant de Zampa, un autre bandit, assassinant, empoisonnant, ne reculant devant aucune extrémité. Comment supposer que cet homme agit pour son propre compte ? Comment admettre qu'il a pu rêver un jour de devenir l'époux de la fille d'un Grand d'Espagne ?

– C'est assez difficile, en effet.

– Je sais bien que c'est un bandit plein d'audace, mais il est bien plus probable qu'il agit pour le compte d'un autre.

– Qui sait ? fit le docteur.

– D’un autre côté, poursuivit Baccarat, trois faits rattachent forcément, fatalement à cette mystérieuse affaire un des noms les plus honorables de la noblesse française. D’abord, le marquis de Chamery a donné un valet de chambre à M. de Clayet ; ce valet a joué un rôle important dans la trahison dont j’ai été victime. Ensuite, le marquis de Chamery est le seul, dites-vous, qui ait pu voler le poison qu’on vous a soustrait, et Zampa affirme que, en effet, il a reçu de l’homme à la polonaise l’ordre de se faire renverser à votre porte par un timon de voiture. Enfin, l’endroit où Zampa allait recevoir les instructions est ce même appartement de la rue de Surène, 26, à l’entresol, où M. de Chamery se faisait appeler M. Frédéric.

– Je n’ai pu me tromper, à la description faite par Zampa, dit le docteur.

– C’est donc au profit du marquis inspiré par sir Williams que tous ces crimes se sont commis, reprit la comtesse.

– Mais, s’écria Roland, tout ce que vous me dites là, madame, tout ce que j’entends me confond. Le marquis de Chamery passe pour un cœur loyal et chevaleresque, il a les plus beaux états de service qu’on puisse imaginer, il est brave comme un lion, il s’est battu avec le baron de Chameroy. Tout Paris l’aime et l’estime, sa sœur l’adore…

– C’est là, en effet, murmura la comtesse, c’est contre ce rempart d’honorabilité que viennent se briser toutes mes hypothèses.

– Tout cela est incompréhensible, dit le docteur.

– Enfin, acheva Baccarat, faut-il donc supposer aussi que Mlle de Sallandrera, une jeune fille chaste et pure, a trempé dans l’assassinat de don José, dans l’empoisonnement de M. de Château-Mailly ? Mystère que tout cela, horrible mys-

tère !… Oh ! tenez, s'écria la comtesse Artoff, il me passe par l'esprit une lueur étrange, infernale, une de ces idées qui hérissent les cheveux et donnent le frisson.

– Quelle est donc cette idée, madame ?

– Oh ! avant que je ne parle, voyez-vous, il me faut votre parole à tous deux, un serment solennel, sacré, inviolable, que vous serez muets comme la tombe…

Roland et le docteur levèrent la main, impressionnés qu'ils étaient par la voix altérée et le front pâle de la comtesse.

– Nous serons muets, dirent-ils tous deux, nous le jurons !…

– Eh bien !… dit la comtesse, écoutez-moi donc alors. Au commencement de la Restauration, quand cette fraction de la noblesse française que les victoires de l'Empire n'avaient point ralliée au drapeau national remettait enfin le pied sur le sol français après vingt-cinq années d'exil, un homme parut qui se fit appeler d'un nom bien connu dans le nobiliaire de France, qui se fit reconnaître par toute une famille, par de vieux amis, par un gouvernement même. Cet homme, porteur d'actes authentiques, qui établissaient son identité, la tête meublée de souvenirs qui ne pouvaient laisser aucun doute sur ses relations passées et ses amitiés, revenait de l'émigration, et le roi le fit colonel. Un jour, à l'issue d'une revue, tandis que le brillant officier se rendait à l'état-major, un homme en haillons l'aborda et lui dit à l'oreille :

« – Tu n'es pas le comte de Sainte-H…, tu es C…, le forçat, mon ancien compagnon de chaîne.

« Le colonel s'indigna, cravacha le mendiant et le fit arrêter.

« Mais le forçat soutint son accusation, la justice s'en saisit et, quelques mois après, la cour d'assises renvoyait au bagne le faux gentilhomme qui avait assassiné le véritable et s'était emparé de ses papiers[14].

– Ah ! madame, s'écria Roland, que dites-vous donc là, et comment pouvez-vous croire… ?

– Mon Dieu ! fit la comtesse, je n'affirme rien et je donnerais tout au monde pour me tromper. Mais enfin, il faut que je voie cet homme… il le faut !… Oh ! si Rocambole et lui ne faisaient qu'un, je le reconnaîtrais sur-le-champ !

– Je vous ferai observer cependant, dit Roland, que vous avez déjà vu le marquis de Chamery.

– C'est vrai ; un soir, chez moi… Vous y étiez.

– J'y étais.

– Mais je ne l'ai point remarqué.

– Et ne croyez-vous point, cependant, que sa voix, à défaut du visage, puisse se modifier à ce point ?

– Oh ! je ne sais plus… je ne sais rien…, murmura la comtesse, mais je veux le voir.

– Eh bien ! dit Roland, vous le verrez demain.

– Où ?

---

[14] Authentique. Pierre Coignard s'était fait passer pour le comte de Sainte-Hélène.

– Chez moi. Je l'engagerai à déjeuner. Vous serez cachée… Vous pourrez le voir et l'entendre.

– Ceci est impossible, dit le docteur.

– Pourquoi ?

– Parce que le marquis n'est pas à Paris.

– Et où est-il ?

– Je ne sais ; mais Jung, mon domestique, est allé aujourd'hui à l'hôtel de la rue de Verneuil, et on lui a dit que le marquis était parti.

– Quand ?

– Il y a trois jours.

– Seul ?

– Non, avec le matelot aveugle, dans une chaise de poste.

– Sir Williams ! répéta tout bas la comtesse avec une conviction tenace et indiscutable.

Comme il était fort tard, la comtesse Artoff ne pouvait songer à prendre le soir même des renseignements sur le but du voyage entrepris par M. le marquis de Chamery.

– Docteur, dit-elle, M. de Clayet et moi nous allons vous quitter. Je vous attends demain matin pour mon malheureux malade.

– Madame, répondit le docteur, dès demain je vais soumettre le comte à un traitement infaillible pour la folie dont il est frappé.

Baccarat, en quittant M. de Clayet, lui dit : – Demain, j'aurai les renseignements que je veux avoir, et peut-être aurai-je besoin de vous.

– Je suis à vos ordres, madame, répondit-il en saluant avec respect.

Le lendemain, en effet, Roland reçut, avant midi, un billet de la comtesse. Ce billet n'avait qu'une ligne : « Venez sur-le-champ, je vous prie. »

Roland courut à l'hôtel Artoff.

Une chaise de poste tout attelée était dans la cour, prête à partir.

Cette circonstance étonna Roland ; mais sa surprise fut au comble quand il eut été introduit dans le boudoir où la comtesse l'attendait avec Samuel Albot.

Baccarat avait dépouillé les vêtements de son sexe pour revêtir un costume masculin.

Ainsi métamorphosée, elle ressemblait à un jeune homme de dix-huit à vingt ans.

– Monsieur de Clayet, dit-elle, vous alliez en Franche-Comté quand vous m'avez rencontrée ?

– Oui, madame.

– Eh bien ! venez, ma chaise de poste est en bas, nous partirons.

– Pour la Franche-Comté ?

– Oui.

– Mais… où allons-nous ?

– Dans le château de feu votre oncle, qui est situé, m'avez-vous dit, à trois lieues de celui de M. d'Asmolles.

– En effet, madame. Mais…

– Mais, dit Baccarat, M. d'Asmolles, le duc de Sallandrera et sa fille s'y trouvent… et le marquis est parti, il y a quatre jours à présent, pour le rejoindre. Comprenez-vous, maintenant ?

– Je comprends et je suis prêt à vous suivre, madame.

Une heure après, la comtesse Artoff, laissant son cher malade aux mains du docteur Albot, courait en compagnie de Roland de Clayet sur la route de Besançon. Mais la comtesse arriverait bien tard, sans doute, car Rocambole et sir Williams avaient sur elle une avance de quatre jours et bien des événements s'étaient accomplis déjà au château du Haut-Pas, où nous allons nous transporter et précéder Baccarat.

XXXV

Le château du Haut-Pas était situé au fond d'une gorge du Jura.

Le voyageur qui s'y rendait, parvenu au sommet d'une montagne jusqu'au point culminant de laquelle le vallon et le manoir demeuraient invisibles, apercevait tout à coup un paysage saisissant et pittoresque. Il avait sous les pieds une vallée environnée de collines et au centre de laquelle se trouvait un village éparpillé sur les deux bords d'un torrent. Les collines étaient boisées de sapins au feuillage sombre.

Au-dessus du village, et comme suspendu au flanc de l'une des collines, se dressait le château du Haut-Pas. C'était un vieil édifice commencé au temps des dernières croisades, continué sous les premiers Valois, terminé sous François I[er] et enfin restauré vers le milieu du règne de Louis XIV. On n'y avait plus touché, extérieurement du moins, depuis cette époque ; aussi les murs étaient grisâtres, et le lichen s'était établi au flanc des vieilles tours, dont la flèche ardoisée imprimait au manoir un aspect des plus chevaleresques. La façade sud donnait sur des jardins en amphithéâtre qui descendaient par gradins jusqu'au bord de la petite rivière. Du côté du nord, au contraire, le rocher qui formait sa première assise était à pic, et, des croisées ogivales, le regard plongeait sur un ravin profond, aride, d'aspect désolé et complètement dépourvu de végétation.

Ce ravin avait un nom bizarre ; on le nommait le *Ravin des Morts*. Ce nom prenait sa source dans une légende nébuleuse. Au Moyen Âge, le château avait soutenu un siège contre les

Suisses, sous le commandement d'un baron d'Asmolles. La garnison, prise par la famine, avait préféré la mort à une reddition honteuse, et les deux cents hommes qui la composaient s'étaient précipités du haut des tours et de la plate-forme dans le ravin.

La route qui, de Lons-le-Saunier, la ville la plus proche, conduisait au manoir, traversait le village après avoir serpenté en rampes brusques au flanc de la colline qui formait l'horizon vers le sud, passait le torrent sur un pont, tournait sur la gauche des jardins et s'élevait en zigzag vers l'ancien pont-levis jeté sur des fossés sans eau.

On pénétrait dans le manoir, au-delà du pont-levis, par une vaste cour d'honneur aux quatre angles de laquelle se trouvaient quatre statues équestres en pierre. C'étaient les quatre premiers barons du nom d'Asmolles.

À l'intérieur, le château était confortablement meublé et décoré. Le père de Fabien l'avait habité durant la période tout entière de l'Empire, et si un pénible souvenir ne s'y fût rattaché pour lui, bien certainement le vicomte n'eût point songé à vendre cette propriété de famille. Mais sa mère y était morte folle, et depuis cette époque Fabien avait pris en haine le Haut-Pas.

Il y venait pour la première fois depuis dix ans, lorsqu'il y arriva avec sa jeune femme, le duc, la duchesse de Sallandrera et Conception ; et, au moment où nous les retrouvons, ces personnages étaient installés au manoir depuis six ou huit jours environ.

Pendant cette courte période, la vie qu'on avait menée au château avait été assez agitée.

Chaque jour le duc de Sallandrera, tantôt conduit par un domestique, tantôt accompagné par Fabien lui-même, s'était

rendu aux usines de Saint-P…, qu'il avait définitivement acquises, et qui se trouvaient de l'autre côté de la montagne.

La jeune vicomtesse d'Asmolles et ses deux hôtesses faisaient de longues promenades à pied ou en voiture dans les environs. Blanche et Conception s'étaient bien vite liées, on le devine. Blanche était, ou du moins croyait être, la sœur de cet imposteur qui se faisait appeler le marquis de Chamery, et cet imposteur, Conception l'aimait… C'en était assez pour que la jeune fille et la jeune femme fussent tout aussitôt liées.

Or, un soir, vers quatre ou cinq heures, quatre jours après celui où Conception avait clandestinement écrit à Rocambole, cette dernière et Blanche de Chamery, se tenant par le bras, descendaient un joli sentier en pente qui s'en allait, en déroulant ses contours, jusqu'à la petite rivière ombragée de saules.

– Ma chère vicomtesse, disait Conception, vous êtes bien mystérieuse avec moi.

– Bah ! fit Blanche en riant.

– Vous me dites depuis quatre jours, en appuyant un doigt sur vos lèvres : « Chut ! qui sait ? espérez toujours… »

– Et je le répète, dit Mme d'Asmolles.

– Mais vous ne me dites pas sur quoi vous fondez cette espérance.

Blanche se prit à sourire.

– Mon père, poursuivit Conception, ne me dit absolument rien, lui, et je lui trouve un air tout à fait mystérieux.

– Comme à moi ?

– Comme à vous.

– Écoutez, ma chère Conception, reprit la vicomtesse, je ne veux pas garder le silence avec vous plus longtemps, et je vais vous dire pourquoi je vous engage à espérer. Le duc, votre père, est bon, il vous aime jusqu'à l'idolâtrie, et depuis qu'il a vu se briser et s'évanouir ses plus chères espérances, il a pris, m'a-t-il dit, la résolution de vous laisser entièrement maîtresse du choix d'un époux.

– Vrai ? vous le croyez ?

– Je le crois.

– Mais enfin, que vous a dit mon père ?

– Ah ! dit la vicomtesse, puisque vous voulez absolument le savoir, je vais prendre les choses d'un peu haut.

– Soit.

– Vous vous souvenez du jour où vous êtes sortie en voiture avec Fabien et madame votre mère ?…

– Vous laissant seule avec mon père ?…

– Précisément.

– Mon Dieu ! lui avez-vous donc tout dit ?

– À peu près.

– Mais… comment ?

– Oh ! de la façon la plus naturelle, poursuivit la vicomtesse. Le duc s'étonnait que le marquis, mon frère, après avoir entamé la négociation relative à la vente du Haut-Pas, n'eût point été du voyage. Je n'ai pu m'empêcher de rougir un peu à cette question. Mon trouble a étonné votre père. Il m'en a demandé la cause. Alors je lui ai avoué que notre cher Albert avait au cœur un amour non moins grand que désespéré, et que cet amour lui défendait de venir ici.

« – Comment !… m'a-t-il dit, se méprenant d'abord, la femme qu'il aime et dont, dites-vous, il est à jamais séparé, habite les environs ?

« – Non, ai-je répondu bravement, mais elle y est depuis trois jours.

« Ma chère Conception, ajouta la vicomtesse, je puis vous l'avouer maintenant, lorsque j'eus fait cet énorme aveu, la peur me prit, et, pendant la seconde qui précéda la réponse de votre père, seconde qui dura un siècle pour moi, je me sentis un horrible battement de cœur. Il me sembla que votre père allait s'indigner et me dire fort nettement qu'il trouvait le marquis de Chamery bien audacieux d'avoir osé lever les yeux sur une Sallandrera.

– Eh bien ? fit Conception avec anxiété.

– Eh bien ! le duc ne put retenir une exclamation de surprise, mais elle fut dépourvue de toute irritation.

« – Comment ! dit-il ; êtes-vous bien sûre de cela, vicomtesse ?

« – Hélas ! monsieur le duc, je suis sa sœur, et le rôle de sœur est celui d'une confidente.

« – C'est juste.

« – Et c'est parce que je sais tout ce que mon pauvre frère aurait souffert ici…

« – Souffert ! pourquoi ?

« – Monsieur le duc, repris-je, mon frère a vécu toute sa jeunesse sous les tropiques ; il a dû à l'influence d'un soleil brûlant le développement, un peu excessif peut-être, d'une imagination ardente déjà. Depuis le jour où, pour la première fois, il a vu votre fille…

« – Il lui a sauvé la vie, ce jour-là, me répondit le duc.

« – Depuis ce jour, continuai-je, il s'est pris à l'aimer si passionnément, que cet amour, je le crains, hélas ! empoisonnera toute sa vie. Car, me hâtai-je d'ajouter, mon frère ne s'est jamais fait d'illusions ; il sait que les Sallandrera sont de noblesse plus ancienne et plus illustre.

« – Plus illustre, peut-être, me dit votre père, mais plus ancienne, je ne sais, à en croire votre mari, vicomtesse.

« – Ensuite, poursuivis-je, mon frère a une fortune modeste, et la dot de mademoiselle de Sallandrera est une dot tout à fait princière.

« – Croyez bien, chère vicomtesse, reprit poliment votre père, que ma fille n'est aussi riche que pour avoir le droit de choisir un époux qui le soit moins.

« Et comme je paraissais étonnée :

« – Madame, continua le duc avec tristesse, j'ai songé trois fois à marier ma fille, à lui donner un époux de mon choix ; trois

fois la Providence est venue se jeter au travers de mes projets et anéantir mes plus chères espérances… J'ai pris il y a quelques jours une résolution sérieuse, inébranlable.

« – Et, dis-je, cette résolution… ?

« – C'est de laisser Conception entièrement maîtresse de sa main.

« – Ainsi, murmurai-je toute tremblante, si mademoiselle de Sallandrera aimait mon frère…

« – Elle serait marquise de Chamery dans un mois, avant même.

« Je ne pus retenir un cri de joie.

« – Mais, ma chère vicomtesse, me dit-il, Conception est triste, soucieuse depuis longtemps, et je crains bien que ce ne soit pas votre frère qui…

« – Monsieur le duc, dis-je alors avec une certaine vivacité, si je vous affirmais le contraire ?

« – Comment ? que dites-vous ?

« – Eh ! mon Dieu ! les femmes sont clairvoyantes, monsieur le duc, et si peu souvent que mademoiselle de Sallandrera et mon frère se soient rencontrés, elle a lu dans ses yeux qu'elle était aimée.

« – Mais, cependant…

« – Tenez, monsieur le duc, ajoutai-je, voulez-vous tenter une expérience ?

« – Laquelle ?

« – Ce soir, à dîner, mettez la conversation sur le compte de mon frère, prononcez son nom le premier, et regardez votre fille.

« – Soit, me dit-il.

« Et puis, comme s'il eût craint de s'être trop avancé, il détourna brusquement la conversation et me parla d'autre chose.

« Le soir, en effet, votre père parla tout à coup du marquis, et mes yeux, comme les siens, se tournèrent vers vous à la dérobée. Vous étiez devenue toute rouge d'abord ; puis, à mesure que Fabien, à qui j'avais eu le temps de dire quelques mots, établissait notre généalogie et citait les hauts faits de quelques-uns de nos aïeux, et tandis que le duc paraissait écouter avec attention et complaisance, votre regard brillait de joie.

– C'est vrai, murmura Conception, rougissant de nouveau.

La comtesse reprit :

– Après le dîner, votre père m'offrit le bras pour aller au salon, et il me dit tout bas :

« – Je crois, madame, que vous aviez raison…

« – Ah !

« – Et que vous pourriez bien consoler un peu le marquis et lui écrire qu'il a tort de s'interdire l'entrée de la Franche-Comté.

– Et, interrompit Conception, vous avez écrit ?…

Mme d'Asmolles laissa glisser sur ses lèvres un sourire charmant et plein d'une moquerie ingénue :

– À quoi bon, lui dit-elle, puisque vous m'aviez devancée ?…

Conception se jeta dans les bras de Mme d'Asmolles, et les deux jeunes femmes murmurèrent tout bas le mot de sœur.

Or, ce jour-là, le vicomte d'Asmolles et le duc de Sallandrera – on touchait alors aux premiers jours de l'automne – avaient quitté le château de bonne heure pour une partie de chasse. Les bois qui environnaient le Haut-Pas étaient fort giboyeux. Le retentissement lointain d'une fanfare sonnée à pleins poumons vint interrompre la causerie de la vicomtesse et de Conception.

– Voici votre père et Fabien qui reviennent, dit Blanche de Chamery à la jeune Espagnole.

En effet, le regard des deux femmes, s'étant levé vers l'horizon du nord, fut bientôt fixé par un groupe de chiens conduits en laisse et accompagnés par deux cavaliers. Chevaux et chiens descendaient de la montagne par un joli sentier en zigzag qui se déroulait et s'allongeait sous les sapins.

La vicomtesse et Conception franchirent la clôture du parc par une brèche pratiquée dans la haie, prirent le chemin qui longeait la rivière, traversèrent le petit cours d'eau sur un pont en bois, et allèrent à la rencontre des chasseurs.

Quelques minutes après, ils s'abordèrent.

M. le duc de Sallandrera, qui avait une fort belle mine à cheval, paraissait ravi.

– Mesdames, dit le vicomte en mettant pied à terre et indiquant du doigt un chevreuil attaché à l'arçon de la selle du duc, vous pouvez offrir vos félicitations à M. de Sallandrera, il a été le héros de la journée.

– Et, dit joyeusement le duc, j'espère bien être encore le héros de demain.

– Demain ? fit Conception, qui alla présenter son front au vieillard, vous chasserez encore demain ?

– Je l'espère bien, répondit le duc, qui embrassa la jeune fille et baisa la main de la vicomtesse.

– Mais, dit Fabien, notre chasse de demain ne ressemblera nullement à celle-ci.

– Comment cela ?

– Aujourd'hui nous avons couru un chevreuil.

– Et demain ?

– Demain, nous attaquons un ours.

– Un ours ! s'écrièrent les deux femmes un peu effrayées.

– Oui, continua le duc avec un enthousiasme tout méridional, un ours, mesdames. Un braconnier que nous avons rencontré a connaissance de ce roi des forêts alpestres, et il nous conduira, dès le point du jour, à l'endroit où il s'est réfugié.

– Mais, observa Blanche de Chamery d'une voix tremblante, c'est une chasse fort dangereuse.

– Oui et non, répliqua le vicomte en souriant. Il passa le bras de sa femme sous le sien et lui murmura à l'oreille :

– Est-ce qu'il y a le moindre danger possible pour celui qui vous aime, chère Blanche ?

Tous quatre reprenaient le chemin du château quand un bruit de grelots et de claquements de fouet se fit entendre et éveilla leur attention. Une chaise de poste descendait au grand trot de ses trois chevaux la pente rapide de la route qui vient de Lons-le-Saunier.

– Ah ! dit Blanche de Chamery, si c'était mon frère !

– Qui serait-ce autre que lui ? répondit Fabien. Nous n'attendons personne, il me semble.

– C'est vrai.

Le duc de Sallandrera avait regardé Conception du coin de l'œil. La jeune fille était pâle et paraissait en proie à une vive émotion.

– Ô mon cher petit frère ! dit la vicomtesse avec une joie d'enfant.

Et les hôtes du Haut-Pas rebroussèrent chemin et allèrent à la rencontre de la chaise de poste, qui les atteignit au bout de quelques minutes.

Rocambole, plus marquis de Chamery que jamais, enveloppé d'une pelisse de voyage, coiffé d'une casquette ronde, mais très élégant en dépit de ce négligé, s'élança hors de la berline et sauta au cou du vicomte et ensuite de sa sœur, avec autant d'élan et d'affection qu'aurait pu en manifester le vrai marquis de Chamery. Puis il salua le duc, regarda Conception, et sut

pâlir comme elle. Enfin, il montra sir Williams impassible et muet au fond de la berline, et dit à M. d'Asmolles :

– J'ai amené mon pauvre vieux matelot ; je n'ai pas eu le courage de le laisser tout seul dans notre vieil hôtel.

– Tu as fort bien fait, dit Fabien.

– Marquis, dit alors le duc de Sallandrera, vous êtes des nôtres demain ?

– Sans doute, monsieur le duc. Que fait-on demain ?

– On chasse l'ours.

– Bravo ! s'écria gaiement Rocambole.

XXXVI

Le lendemain de son arrivée au manoir du Haut-Pas, le faux marquis de Chamery entra, à six heures du matin, dans la chambre de sir Williams.

Rocambole avait endossé un habit de chasse gros bleu, il portait une culotte blanche, des bottes à l'écuyère, et avait un couteau de chasse à la ceinture.

– Mon oncle, dit-il à sir Williams, il faut que je te fasse, avant de partir, une petite description des lieux où tu te trouves. Tu habites une belle chambre octogone ménagée dans une tour, au deuxième étage du château – la tour du nord, s'il vous plaît ! – absolument comme dans les romans… L'ameublement est simple, mais confortable, et tu as dû trouver un bon lit.

– *Oui,* fit l'aveugle d'un signe.

– Bien que tu ne sois pas très séduisant, poursuivit Rocambole d'un ton moitié affectueux, moitié railleur, j'ai obtenu que tu mangerais à table. Les belles mains de la vicomtesse ma sœur te verseront à boire, et tu entendras à ton aise la voix de Conception, cette voix qui t'a charmé hier. Hein ! qu'en dis-tu ?

L'aveugle eut un sourire reconnaissant, étendit la main et prit celle de Rocambole, qu'il serra. Sir Williams le bandit, le monstre, avait fini par aimer Rocambole comme un fils dont il était fier.

– Allons ! pas de bêtises ! dit celui-ci, nous n'avons pas le temps de faire du sentiment, mon vieux, il faut parler sérieusement et songer à nos affaires.

L'aveugle hocha la tête de haut en bas.

Rocambole reprit :

– Ma sœur est toujours persuadée que tu ne comprends pas le français et n'entends que la langue maternelle. Eh bien ! en mon absence, tu auras l'oreille fine, hein ?

– *Oui,* fit sir Williams d'un signe.

– Et tu écouteras ce que les femmes disent de moi.

– *Oui, oui.*

– Blanche m'a déjà dit, hier soir, que tout marchait à ravir, que le duc ne me refuserait pas la main de sa fille. Mais je ne serais pas fâché de savoir ce que pense la duchesse, et puis je brusquerais volontiers les choses.

– *C'est prudent,* fit de la tête sir Williams, dont les pantomimes étaient toujours comprises par Rocambole.

– Ton valet de chambre ne te quittera pas, du reste, continua le faux marquis, et tu peux aller te promener, à son bras, dans le parc. C'est dommage ! ajouta-t-il méchamment, que tu n'aies plus tes yeux, car tu perds de bien beaux panoramas. Les environs du château sont une petite Suisse.

L'aveugle sourit sans trop d'amertume, et Rocambole lui dit en s'en allant :

– Ta chambre ouvre sur la plate-forme par une porte-fenêtre. Cependant je ne te conseille pas de te risquer sur cette terrasse féodale. Le parapet est très bas, et si tu en heurtais la base avec le pied en marchant un peu vite, tu pourrais bien porter le reste du corps en avant et perdre l'équilibre. Ne sors par là qu'appuyé sur ton domestique.

L'aveugle hocha la tête.

– Adieu, à ce soir, dit Rocambole.

Et le faux marquis descendit à la salle à manger, où la halte matinale venait d'être servie.

Mme d'Asmolles et Conception avaient voulu se lever pour assister au départ des chasseurs.

Lorsque Rocambole entra dans la salle à manger, Conception s'y trouvait déjà, et ils purent échanger un regard ; puis, au moment où M. de Sallandrera et Fabien sortaient, ils se pressèrent vivement la main et se dirent quelques mots à voix basse.

– Tenez, Conception, murmura Rocambole, qui était l'homme aux inspirations soudaines, vous souvenez-vous que je vous ai dit un soir que j'étais né sous une étoile heureuse ?

– Oui, dit la jeune fille en souriant.

– Et que j'avais le pressentiment qu'après vous avoir arrachée à la mort j'aurais peut-être quelque jour le bonheur de sauver votre père de quelque danger ?

– Oui, en effet, dit-elle, je me souviens.

– Eh bien ! depuis hier, ce pressentiment me poursuit.

– Mon Dieu ! fit-elle avec effroi.

– Ne craignez rien, dit-il, ne vous ai-je pas dit que mon étoile était heureuse…

– Allons ! marquis, cria au-dehors la voix du comte.

– Adieu, à ce soir, murmura tout bas Rocambole qui osa effleurer de ses lèvres le front de Conception.

– À ce soir, répéta-t-elle.

Ils échangèrent un dernier regard rempli d'amour. Puis le marquis prit son fusil de chasse, le mit en bandoulière et s'élança dans la cour.

Le duc de Sallandrera et Fabien étaient déjà à cheval.

Le duc avait la fière mine d'un hidalgo du temps de Philippe II. Il était superbe, monté sur un petit cheval limousin plein de feu, le cor à l'épaule, le couteau de chasse à la ceinture, le fusil à l'arçon de sa selle.

Rocambole salua une dernière fois la vicomtesse et Conception, qui étaient venues s'accouder au balustre du perron, et mit lestement le pied à l'étrier.

Trois hommes à pied devaient accompagner les chasseurs.

Les deux premiers étaient des piqueurs qui tenaient couplés huit énormes chiens mâtins, à l'œil sanglant, au poil hérissé, des chiens allemands qui ne chassent absolument que l'ours. Le troisième était ce braconnier qui avait indiqué le repaire de l'ours.

En hiver, les animaux de cette espèce descendent des hautes montagnes et se montrent assez fréquemment dans les vallées du Jura. Mais en été, au mois de septembre, quand les premières neiges ne sont point tombées encore, la présence d'un ours est fort rare dans ces contrées. C'était donc pour M. d'Asmolles et le duc de Sallandrera une véritable bonne fortune que leur apportait le braconnier.

Ce dernier était vêtu comme les paysans du Jura, portait un vieux fusil à deux coups sur l'épaule, une poire à poudre et une gourde pleine de genièvre au cou.

– Où est ton ours ? demanda le vicomte.

– À deux lieues d'ici, dans les roches du Ravin-Noir.

– Belle situation ! dit Fabien.

– Les chiens auront du mal à le déloger, poursuivit le braconnier.

– Allons toujours, nous verrons.

Fabien donna le signal du départ, et les chasseurs sortirent de la cour du château.

Rocambole ferma la marche.

– Ma parole d'honneur ! se dit-il, je commence à ressembler à ces menteurs qui finissent par croire leurs propres mensonges. J'ai si bien répété à Conception que j'avais des pressentiments que maintenant j'en ai… Foi de Rocambole ! ce serait bien amusant si j'allais tirer ce futur beau-père des griffes de l'ours.

Et Rocambole passa la main sous son habit et y caressa le manche nacré de ce joli poignard dont Zampa portait la cicatrice sur l'épaule.

– Ce serait curieux, pensa-t-il, que cet outil mignon servît à tuer des ours, après avoir *refroidi* des hommes.

Et le bandit se prit à rire dans sa moustache, tandis que son cheval prenait un grand trot allongé.

Le Ravin-Noir, ainsi que l'avait appelé le braconnier, se trouvait à une heure de trot du Haut-Pas pour les cavaliers qui suivaient un chemin frayé, et à la même distance, comme temps, pour les piétons qui s'engageaient à travers les bois et les broussailles dans un sentier à peine indiqué.

À cent mètres du château, en remontant le cours de la petite rivière, les chasseurs se séparèrent en deux groupes. L'un, celui des cavaliers, suivit le chemin battu. L'autre, composé du braconnier, des deux piqueurs et des chiens, prit le sentier.

Le rendez-vous était à la *Pierre-Plate*.

Pour bien comprendre l'événement dramatique qui devait terminer cette journée de chasse et dont Rocambole avait eu un vague pressentiment en sautant en selle, une courte description topographique est absolument nécessaire.

Le Ravin-Noir était ce que l'on appelle dans les pays de montagne une vallée supérieure, c'est-à-dire un vallon creusé entre deux collines assez élevées et se trouvant par son niveau bien au-dessus des plaines avoisinantes. Le Ravin-Noir prenait son nom d'une forêt de sapins qui s'élevait au flanc des collines qui l'enserraient. Il avait une lieue de longueur. Large d'abord d'un quart de lieue, il allait en se rétrécissant peu à peu et finis-

sait à son extrémité par un étroit cul-de-sac, formé par un groupe de roches nues et caverneuses.

Une source s'échappait du bas de ces rochers et formait un ruisseau qui devenait un véritable torrent à la fonte des neiges. Ce ruisseau, à sa naissance, était encaissé par des rochers d'une certaine élévation, tout à fait à pic, et si rapprochés que les montagnards avaient jeté en travers le tronc d'un sapin, en guise de pont. Ce pont, si étroit et si peu solide, servait quelquefois aux bûcherons qui descendaient de la montagne, s'y aventuraient et passaient de l'autre côté, où se trouvait un chemin qui reliait une ferme, située au-delà des roches, à un petit village qui s'élevait dans la plaine, au confluent du ruisseau et de la petite rivière qui baignait les murs du Haut-Pas.

Au-dessus de la source, les rochers s'ouvraient tout à coup comme une bouche monstrueuse.

Il y avait là une grotte fraîche, humide, emplie de stalactites et qui s'allongeait et se rétrécissait en boyau, jusqu'au-delà des rochers, qu'elle traversait de part en part pour aboutir à un deuxième vallon, un peu plus élevé de niveau que le premier, et qui était aussi nu, aussi dépouillé que l'autre était boisé. Or, c'était cette grotte que l'ours voyageur avait choisie pour son gîte provisoire.

Couché une partie de la journée sous les humides parois, il en sortait quand la chaleur tombait pour aller manger des nèfles dans les bois voisins ou détruire des essaims formés dans les troncs d'arbres. Le braconnier l'avait surpris se livrant à cette dernière occupation, et comme l'ours, surtout quand il n'est point affamé, n'attaque pas l'homme, il avait vu celui-ci prendre la fuite, gagner le Ravin-Noir et disparaître dans la grotte.

Dès lors, le montagnard, qui connaissait à merveille les mœurs des animaux de cette espèce, avait été parfaitement fixé sur le *repaire* de celui-là.

La Pierre-Plate, lieu de rendez-vous que la cavalerie et l'infanterie de la petite expédition s'étaient assigné, était le couronnement de cet amas de rochers qui surgissaient comme une muraille gigantesque au milieu du Ravin-Noir et le fermaient complètement.

Le sentier pris par les piqueurs suivait le ravin, conduisait jusqu'aux roches, s'élevait ensuite par de petites rampes au flanc droit de la colline, passait à dix mètres de l'ouverture de la grotte et montait jusqu'au couronnement, qui pouvait avoir là une surface plane de cent mètres carrés.

Les cavaliers, au contraire, devaient arriver à la Pierre-Plate par un chemin qui tournait la montagne en sens inverse, était accessible aux chevaux et même carrossable pour une voiture de chasse, malgré sa raideur.

Au moment où les chasseurs s'étaient séparés sous les murs du Haut-Pas, un petit conciliabule avait été tenu entre le vicomte Fabien d'Asmolles, qui connaissait parfaitement les lieux, et le braconnier.

Le duc de Sallandrera n'avait entendu et compris que fort vaguement, et quand il demanda à Fabien comment on allait procéder, celui-ci répondit :

– Monsieur le duc, je ne pourrai vous le faire comprendre que lorsque nous serons au rendez-vous.

Une heure après, en effet, les trois cavaliers, qui avaient causé comme causeront éternellement les chasseurs, débouchaient par un taillis de sapins, et le duc et Rocambole se trou-

vaient vivement impressionnés par la majesté sauvage du panorama déroulé devant eux.

À gauche, les roches sur lesquelles ils se trouvaient et au bord desquelles ils avaient l'audace de pousser leurs chevaux, fermaient entièrement le Ravin-Noir, ainsi qu'une haute muraille à pic.

À droite, elles s'abaissaient graduellement par un plan incliné jusques au vallon supérieur, dépourvu de toute espèce de végétation pendant environ une demi-heure.

– Tout cela est d'un aspect grandiose et sauvage, dit le duc ; mais je ne comprends pas encore où est l'ours et comment nous le chasserons.

Le vicomte étendit sa cravache vers le Ravin-Noir.

– Regardez bien, dit-il. Vous voyez ce sentier qui borde le torrent, à peu près à sec en ce moment, et en remonte le cours ?

– Oui, certes.

– Vous voyez ce tronc de sapin…

– Qui forme le pont ?

– Précisément.

– C'est sur ce pont que vont s'aventurer nos piqueurs et nos chiens, et vous verrez que, malgré la profondeur du précipice, ils y passeront sans hésitation.

– Diable ! fit le duc, ils auront le pied sûr, en ce cas.

– Or, poursuivit le vicomte, tenez, les voilà à l'extrémité du sentier, là-bas, remontant le ravin. Quand ils seront arrivés au tronc de sapin, le braconnier passera le premier, puis un piqueur le suivra. Tous deux retrouveront de l'autre côté du ravin ce petit sentier, cet escalier plutôt, pratiqué dans les anfractuosités du roc, et monteront ainsi jusqu'à nous.

– Mais les chiens ? dit le duc, qui ne comprenait pas encore.

– Ah ! dit Fabien, c'est juste… J'ai oublié de vous expliquer que les rochers sur lesquels nous sommes sont creux et traversés d'un bout à l'autre par un souterrain fort large de ce côté-ci et dont l'entrée est à quelques pieds de distance du tronc de sapin et du sentier.

– Et l'ours est dans cette grotte ?

– Il doit y être. Le soleil est déjà haut, il fait chaud, le drôle a déjeuné ce matin dans les bois, et il fait sa sieste sans doute.

Le duc et Rocambole écoutaient Fabien et regardaient attentivement.

– Quand le braconnier et le premier piqueur seront ici, poursuivit M. d'Asmolles, le second découplera ses chiens. Les chiens entreront dans la grotte, et au premier coup de voix…

– L'ours sortira ?

– Oui, mais par l'issue opposée.

Le vicomte se tourna alors vers la droite.

– Voyez-vous ce second ravin ? dit-il, eh bien ! là-bas, dans cette touffe de broussailles, au ras du sol, se trouve la seconde

issue. C'est par là que les chiens s'élanceront un à un, se rallieront en un clin d'œil et le chasseront à pleine gorge pendant une heure ou deux jusqu'à ce que, fidèle aux habitudes de tout animal de chasse, maître Martin, après avoir tourné la montagne, gagné les bois et la plaine qui s'étendent derrière, revienne là-bas, sur notre gauche, à l'entrée du Ravin-Noir, et par ce sentier que termine un tronc de sapin, métamorphosé en pont, *revienne,* comme on dit, *au lancer*.

– Mais… nous ?

– Nous, dit Fabien, nous allons suivre la chasse à cheval, tandis que l'un des piqueurs et le braconnier demeureront ici sur ces rochers. Si l'un de nous n'a point serré l'animal d'assez près pour lui camper une balle au défaut de l'épaule, le braconnier ou mon piqueur s'en chargeront avant qu'il ne soit rentré dans sa grotte.

– Bravo ! dit le duc ; mais dussé-je crever mon cheval, je suivrai la chasse et j'étendrai maître Martin raide mort avant qu'il n'ait posé sa large patte sur le tronc de sapin.

– Pardon, dit Rocambole, je trouve ce plan fort joli, mais j'y veux une modification.

– Laquelle ?

– Je donnerai mon cheval au braconnier ou au piqueur.

– Et toi ?

– Moi, dit froidement Rocambole, qui voulait absolument s'acquérir une réputation d'intrépidité aux yeux de M. de Sallandrera, je vais, quand la bête sera sur pied, descendre par ce sentier peu commode et m'asseoir au seuil de la

grotte. Si M. le duc ou toi laissez l'ours s'échapper, il aura affaire à moi…

– Comme on voit bien, dit le vicomte en souriant, que tu as fait la chasse au tigre dans l'Inde !…

– J'ai mon idée, murmura Rocambole.

En ce moment, le braconnier et le piqueur s'aventuraient dans le sentier taillé dans le roc.

En même temps, le second piqueur découplait deux de ses chiens, et le premier qui, après avoir passé sur le pont de sapin, atteignait l'orifice de la grotte, donnait aussitôt un vigoureux coup de voix.

– Martin est chez lui, dit le vicomte en riant.

XXXVII

Avant même que le premier aboiement des chiens n'eût retenti, le faux marquis de Chamery avait sauté à bas de son cheval, tandis que M. de Sallandrera et le vicomte poussaient les leurs et s'élançaient au grand trot sur la pente rapide qui descendait dans le Ravin-Noir.

Sur un signe de lui, le piqueur, qui venait d'atteindre le couronnement du chemin, enfourcha le cheval du marquis et suivit son maître et le duc.

Le braconnier et Rocambole demeurèrent seuls un moment ; car le second piqueur ne s'était, à son tour, aventuré dans le sentier et n'avait commencé son ascension que lorsque le dernier chien eut disparu dans les profondeurs de la grotte.

Alors le faux marquis arma les deux coups du fusil suisse, à canons superposés, qu'il avait sur l'épaule, et il tourna ses regards vers le fond du ravin, dans lequel les trois cavaliers arrivaient en ce moment.

Le spectacle qui s'offrit alors à ses regards fut assez bizarre.

D'abord, il entendit un bruit étrange et caverneux sous ses pieds ; c'était la voix enrouée des mâtins se brisant et se répercutant à la fois sur les parois de la grotte et allant s'affaiblissant à mesure que la vaillante meute s'enfonçait dans les profondeurs du souterrain.

Puis tout à coup, à l'opposé, vers le nord, et du milieu de cette touffe de broussailles rabougries qu'avait indiquées Fabien du bout de sa cravache, le marquis vit surgir tout à coup, ainsi qu'une taupe gigantesque surgirait du milieu d'une prairie, une masse noirâtre qui bondit d'abord, s'arrêta, se dressa tout debout, puis s'arrondit en boule l'espace d'une minute, et enfin s'élança devant elle avec une agilité que ses formes épaisses étaient loin de laisser supposer.

C'était l'ours.

À la place même où il venait de se montrer tout à coup, le marquis vit apparaître successivement les huit chiens, qui, comme lui, s'arrêtèrent un moment, semblèrent hésiter, puis se réunirent et s'élancèrent côte à côte sur la voie, et cela si près les uns des autres qu'on les eût couverts au passage avec un manteau.

Le duc de Sallandrera, Fabien et le piqueur, qui se trouvaient alors à une centaine de mètres en arrière, piquèrent des deux et suivirent la chasse.

L'ours galopait comme un pur-sang anglais, et il avait pris sur les chiens une avance considérable.

Le faux marquis demeura debout, l'arme au bras, à la cime des rochers, pendant dix minutes environ ; puis, quand il eut vu la chasse, selon la prédiction de Fabien, tourner la montagne à l'extrémité du vallon et disparaître, il demanda au braconnier :

– Ne peut-il pas se faire que la bête fasse un crochet et revienne sur elle-même ? qu'au lieu de retourner gagner l'extrémité opposée du vallon, là-bas, afin de rentrer dans la grotte par le tronc de sapin, elle n'essaie d'y revenir par le chemin qu'elle vient de suivre ?

– Cela m'étonnerait, dit le braconnier… mais enfin c'est possible.

– Eh bien ! dit Rocambole, allez donc vous poster là-bas, vous qui êtes un bon tireur.

– Où cela, monsieur ?

– À dix mètres des broussailles. Si l'ours revient par là, vous lui camperez une balle.

– Et moi ? demanda le piqueur.

– Toi, mon garçon, dit le marquis, tu vas demeurer ici en vedette.

– Mais où monsieur le marquis va-t-il donc se mettre ?

– Oh ! moi, répondit Rocambole en riant, j'ai mon idée.

Et le faux marquis, plaçant son fusil sur l'épaule gauche, s'aventura dans l'étroit sentier taillé dans le roc, et le descendit avec la hardiesse d'un montagnard jusqu'à l'entrée de la grotte. Là, il s'assit fort tranquillement sur le tronc de sapin qui servait de pont et reliait les rochers au chemin pratiqué de l'autre côté du torrent. Puis il plaça son fusil à côté de lui, ainsi que ce joli poignard qui avait déjà pratiqué quelques boutonnières ; et là, les jambes croisées, comme s'il eût été nonchalamment assis devant Tortoni, un soir de printemps, à l'heure où passent, en jouant de la prunelle, des sylphides un peu douteuses, il s'adressa le petit discours suivant :

– Rocambole, mon ami, il ne faut point vous dissimuler un seul instant que, de quelque part que lui vienne l'assistance surnaturelle, du ciel ou de l'enfer, l'homme doit cependant s'aider un peu lui-même. Or, s'il est vrai que le diable, votre protecteur,

vous traite comme son cousin et se soit un peu mêlé de votre jeu en biseautant vos cartes à son idée, il n'en est pas moins vrai non plus que vous devez, quand même, jouer sérieusement votre petite partie. Il est à peu près certain que vous épouserez Mlle de Sallandrera, et que vous mourrez sur le tard dans une peau confortable de Grand d'Espagne pas mal de fois millionnaire ; mais enfin, comme la vie ressemble à une partie d'écarté, que même quand on a tous les atouts dans la main on peut cependant avoir un moment d'absence et écarter le roi ; qu'enfin il suffit d'un point pour perdre, et que ce point pourrait, dans votre partie, s'appeler la comtesse Artoff, il est toujours bon de brusquer les choses, comme dit sir Williams. Baccarat serait femme à tenir le jeu du marquis de Chamery, mais elle n'osera pas faire banco au gendre de M. de Sallandrera.

On le voit, Rocambole raisonnait serré. Il poursuivit, après avoir roulé une cigarette entre ses doigts, habitude qu'il prenait en vue de sa grandesse future :

– Or, je connais Fabien. Fabien est avant tout un homme poli ; si bon que soit son cheval, il aura soin de laisser le duc le distancer et serrer la chasse de près. Le piqueur aura reçu le même ordre. Le duc, malgré ses soixante-huit ans, est très bon cavalier, et il est enthousiaste comme tout Méridional ; mais, comme tout Méridional aussi, il manque de sang-froid. Il tirera mal la bête, la blessera assez grièvement pour la mettre en fureur, pas assez pour qu'elle demeure hors de combat, et j'aurai du malheur si je ne retire pas mon beau-père sain et sauf, ou tout au plus un peu meurtri des griffes de l'ours.

Ce monologue que Rocambole s'était débité à lui-même fort sérieusement prouvait, une fois de plus, la confiance aveugle que ce bandit avait en son étoile.

Habitué depuis son retour en France à triompher, le drôle avait fini par se persuader que la Providence se mêlait de ses

affaires à ce point de lui envoyer tout ce qu'il désirait et de faire naître tout exprès pour lui la circonstance sur laquelle il comptait. Or, cette fois encore, l'événement semblait vouloir lui donner raison.

Le faux marquis roulait sa sixième cigarette, quand la voix des chiens, qu'il n'entendait plus depuis longtemps, vint frapper son oreille et le fit se dresser tout debout en même temps qu'il saisissait son fusil.

À l'extrémité du ravin, vers le sud, un point noir venait d'apparaître qui bondissait avec une effrayante agilité.

C'était l'ours.

L'ours avait exécuté de point en point les manœuvres indiquées par Fabien. Il avait tourné la montagne, tenu la plaine un moment, puis il s'était élancé résolument dans le ravin, dédaignant de s'enfoncer dans le bois de sapins et suivant fort tranquillement le sentier qui aboutissait au tronc d'arbre.

Les chiens suivaient à petite distance ; derrière les chiens, un cavalier galopait ventre à terre.

Rocambole reconnut sur-le-champ le duc de Sallandrera.

L'hidalgo devait ensanglanter sans pitié les flancs de sa monture, car Rocambole, immobile à son poste d'observation, put remarquer bientôt qu'il gagnait du terrain sur l'animal et sur les chiens.

À trois cents mètres du pont de sapin, le duc avait distancé les chiens ; à cinquante mètres, il ne se trouva plus qu'à vingt pas de l'ours.

Alors le bouillant vieillard passa la bride à son bras, épaula sa carabine et fit feu.

Soudain, l'ours fit un bond énorme, s'arrêta court ensuite, et, se dressant sur ses pattes, montra au chasseur le pelage gris de son ventre.

Le duc avait manqué l'animal de son premier coup de feu, et il avait toutes les peines du monde à calmer et à réduire son cheval, qui frissonnait entre ses jambes.

Cependant il épaula une seconde fois, une seconde fois le coup partit, la balle siffla, et l'ours roula dans la poussière en poussant de rauques hurlements.

Mais ces hurlements achevèrent d'épouvanter le cheval, que les deux coups de feu avaient si violemment ému.

La noble bête se cabra, volta sur elle-même, devint sourde à la voix, indocile à l'éperon.

En même temps l'ours, qui n'était que blessé, se relevait et fondait sur le cheval, qu'il frappait au poitrail d'un coup de sa terrible griffe, et le cheval tombait à la renverse, engageant sous lui son cavalier.

Deux minutes s'écoulèrent, qui furent une éternité pour M. le duc de Sallandrera.

Si brave que fût l'Espagnol, il n'en éprouva pas moins une terrible émotion en sentant la chaude haleine de la bête fauve, qui s'acharnait d'abord sur le cheval et allait ensuite l'étouffer dans ses larges pattes ou le broyer à coups de griffes.

Mais soudain un troisième coup de feu retentit, et l'ours, frappé une fois encore, abandonna sa première victime pour faire face à son nouvel adversaire.

Dans les mouvements convulsifs qu'il avait eus sous les coups de griffes de l'ours, le cheval, qui s'était cassé la jambe montoir de derrière en tombant à la renverse, avait fini par dégager son cavalier, que, pendant un moment, il avait à moitié étouffé de son poids. Le duc s'était redressé alors et, lâchant son fusil, il avait cherché son couteau de chasse à sa ceinture.

Mais le couteau de chasse était inutile, et l'ours avait fait volte-face.

Voici ce qui venait d'arriver.

Au moment où Rocambole avait vu le duc faire feu, l'ours tomber en hurlant et le cheval se cabrer, comme il était trop loin pour compter sur la rectitude de son coup de fusil, il avait abandonné son poste et s'était élancé vers le pont de sapin.

Puis, comme au moment où il allait y poser le pied l'ours renversait le cheval, le bandit comprit que c'en était fait du duc s'il hésitait une seconde, et il fit feu à son tour.

Mais il y avait près de cinquante mètres de distance entre l'arme et le but, et le faux marquis ne fut pas plus heureux que le duc.

L'ours, blessé pour la seconde fois, se releva plus furieux et se retourna vers lui.

Seulement Rocambole crut avoir le temps de traverser le torrent sur le tronc d'arbre, d'arriver ainsi sur l'autre rive, et de tirer l'ours à six pas.

Rocambole se trompait.

Le tronc d'arbre tremblait sous ses pieds, et cette légère oscillation le força à marcher prudemment et lentement, si bien que l'ours avait atteint l'extrémité opposée de ce pont d'un pied de large, que le marquis se trouvait encore au milieu.

Alors le duc de Sallandrera, qui avait ramassé son fusil et se hâtait de le recharger, fut témoin d'un grandiose et terrible spectacle.

Un spectacle qui dura deux secondes et qui fut un poème tout entier.

Au moment où l'ours s'engageait, marchant tout debout, sur le tronc d'arbre, Rocambole s'arrêtait et faisait feu de son deuxième coup.

En même temps l'horrible bête oscillait, chancelait, s'arrêtait l'espace d'un éclair et poussait un nouveau hurlement ; mais elle ne tombait pas et se remettait en marche, allant à la rencontre de l'imprudent qui n'avait plus le temps de reculer et de fuir.

Il est probable que Rocambole n'avait point compté sur cette dernière péripétie du drame qu'il avait osé rêver.

Mais un bandit de cette trempe avait vu la mort de près si souvent, qu'il n'était pas homme à perdre la tête.

Le marquis jeta son fusil, prit son poignard qu'il avait aux dents, et attendit l'ours de pied ferme.

Pendant une seconde encore, le duc frissonnant vit l'homme et l'animal, enlacés en une horrible étreinte, se balancer sur le tronc d'arbre au-dessus d'un précipice de vingt pieds

de profondeur, puis il entendit un dernier hurlement suivi d'un cri de triomphe, et il vit cette masse compacte de l'homme et de l'animal se détacher en deux tout à coup.

L'ours, frappé au cœur par le poignard de son adversaire, avait distendu ses membres énormes, et il venait de tomber avec fracas dans le torrent, tandis que Rocambole demeurait debout sur le fragile théâtre de son triomphe.

Rocambole avait lutté corps à corps avec un ours, l'avait poignardé, en était quitte pour deux ou trois coups de griffe, sans aucune gravité, et il se trouvait avoir sauvé la vie du duc de Sallandrera.

Le faux marquis, après une minute d'immobilité qui lui permit de se remettre de son émotion, acheva de traverser le torrent et tomba dans les bras de M. de Sallandrera, qui l'appela : « Mon fils ! »

L'hidalgo, tout bouleversé, et d'une voix à peine intelligible, murmura en entraînant Rocambole loin du précipice :

– Ah ! tenez, mon enfant, mettez-vous à genoux et remerciez Dieu, qui vient d'exaucer mon vœu...

– Et quel vœu avez-vous donc fait, monsieur le duc ?

– Quel vœu ? dit le duc, dont l'émotion était au comble ; tenez, là, il y a deux minutes, quand le monstre vous tenait enlacé, j'ai demandé votre vie à Dieu, lui jurant que vous seriez mon fils.

– Votre... fils ?...

– Oui, dit le duc avec âme... je sais tout ; vous aimez ma fille, et elle vous aime.

Rocambole jeta un cri de joie, et le bandit, demeuré calme après avoir échappé à la mort, pensa qu'il serait de fort bon goût de s'évanouir.

Le duc le soutint dans ses bras et crut que le malheureux jeune homme était blessé.

Quand le faux marquis de Chamery jugea convenable de rouvrir les yeux, le vicomte d'Asmolles et le duc, entourés de leurs serviteurs, tenaient chacun une de ses mains et lui faisaient respirer des sels.

On l'avait déshabillé, on avait constaté que les terribles étreintes de la bête fauve n'avaient produit chez lui aucune lésion grave.

Au moment où il feignait de revenir à lui, le duc de Sallandrera disait à Fabien :

– Mon cher vicomte, jusqu'à présent les prétendus que j'ai présentés à Conception ont si mal fini, que la peur me prend pour notre cher marquis.

– Quelle folie ! monsieur le duc.

– Tenez, poursuivit M. de Sallandrera, laissez-moi obéir à ma première inspiration. Puisque le marquis, à qui je dois certainement la vie, doit devenir mon fils, abrégeons les préliminaires. Vous êtes maire de votre commune ?

– Oui, dit Fabien.

– Eh bien ! c'est demain dimanche. Vous ferez afficher le mariage du marquis de Chamery ; le curé publiera les bans

après le prône ; le soir, le notaire du village dressera le contrat, et le mariage se fera lundi.

– J'ai bien bonne envie de m'évanouir une seconde fois, pensa Rocambole.

XXXVIII

Le lendemain, en effet, qui était un dimanche, le curé du petit village groupé sur les deux bords de la rivière, sous les murs du Haut-Pas, publiait le prochain mariage de M. le marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery, ancien officier de la marine anglo-indienne, avec Mlle Conception de Sallandrera.

Dès le matin, la même publication avait été affichée à la porte de la mairie du même village.

Le notaire du bourg voisin, Me Gaucher, invité à déjeuner par le vicomte, s'enferma vers midi avec M. de Sallandrera et passa deux heures en conférence avec lui.

À quatre heures précises, le grand salon du vieux manoir présentait un aspect des plus solennels.

Au milieu de cette vaste pièce on avait dressé une table.

Devant cette table, sur laquelle il y avait du papier, une plume et de l'encre, le tabellion du village était majestueusement assis, étalant dans un fauteuil à clous dorés un abdomen important que recouvrait le gilet blanc des jours de cérémonie.

Autour de lui se trouvaient assis le vicomte Fabien d'Asmolles et Blanche de Chamery sa femme, le duc et la duchesse de Sallandrera, et enfin sir Williams l'aveugle, qui, sous le pseudonyme du matelot Walter Bright, à qui l'ex-officier de marine devait la vie, avait voulu embellir de sa présence cette petite fête de famille.

Sir Williams était superbe de tenue, d'immobilité et de dignité.

Vêtu d'une longue redingote marron, la tête coiffée d'un bonnet de soie noire, il s'était carré dans un fauteuil à trois pas du tabellion, et son visage, horrible à voir, exprimait une béatitude si parfaite, que cette expression de félicité atténuait sa monstrueuse laideur.

À quelque distance, Rocambole et Conception, assis l'un près de l'autre, se tenaient les mains et causaient à voix basse.

Le notaire écrivait.

– Monsieur, dit enfin le duc, quand ce dernier eut terminé sa besogne, voulez-vous nous lire le contrat ?

Le notaire se leva, et fit la lecture du contrat de mariage de M. de Chamery épousant Mlle de Sallandrera.

Ce contrat, dont on nous permettra de résumer les clauses, attribuait à Mlle de Sallandrera deux millions de dot, constatait la fortune du marquis, laquelle s'élevait à soixante-quinze mille livres de rente en fonds de terre, disait que le marquis de Chamery demanderait au garde des Sceaux de France et à la chancellerie espagnole le droit de joindre à son nom celui de Sallandrera, ajoutait que le duc solliciterait de Sa Majesté la reine l'autorisation de transmettre à son gendre son titre de duc et sa grandesse, et se terminait enfin par une donation au dernier vivant, entre les époux, de tous leurs biens.

Fabien, qui représentait Rocambole, et M. de Sallandrera discutèrent quelques points sur lesquels, du reste, ils furent bientôt d'accord, et pendant ce temps Rocambole, qui avait fini

par prendre son rôle au sérieux, jura à Conception de la rendre la plus heureuse des femmes.

Quand cette lecture fut terminée, tout le monde signa.

Le matelot Walter Bright, c'est-à-dire sir Williams, à qui Rocambole appuya la main sur le papier, fut le dernier à apposer sa signature. L'émotion de ce bandit en ruine, qui avait fini par aimer son élève comme une seconde incarnation de lui-même, fut telle, en ce moment, que cette main qui avait si fermement tenu le poignard trembla en prenant la plume, et, dans ses yeux éteints, on vit briller deux grosses larmes.

– Pauvre vieux !… pensa Rocambole, tu es assez naïf pour te figurer que c'est toi qui épouses Conception.

Et il prit l'aveugle par le bras et le reconduisit à son fauteuil, lui pressant les mains avec une sorte d'effusion.

Or, le soir de cette journée, qui avait si dignement couronné l'œuvre patiente et tortueuse de Rocambole, le ciel, qui avait été couvert depuis le matin, prit une teinte plombée, s'arrondit en une coupole sombre et, dès la tombée de la nuit, cette coupole se trouva déchirée sans cesse, pour se reformer aussitôt, par de nombreux éclairs.

À dix heures du soir, l'air s'alourdit étrangement, un vent brûlant s'éleva et, vers minuit, quelques coups de tonnerre suivirent ces éclairs.

C'était l'orage qui commençait, un de ces orages comme on en voit dans les pays de montagnes et qui deviennent de véritables tourmentes.

Or, au château du Haut-Pas, Fabien et sa femme, le duc, la duchesse et Conception s'étaient partagé le premier étage.

Quand le faux marquis et sir Williams étaient arrivés, force leur avait été de se loger au second. Chaque croisée de l'étage supérieur donnait sur la plate-forme.

Celles de l'appartement occupé par l'aveugle étaient des portes-fenêtres, et, par elles, on y avait accès de plain-pied.

Or, le marquis avait voulu coucher dans une pièce voisine de celle que son cher matelot occupait.

Depuis deux jours qu'ils étaient au château, les deux bandits se promenaient le soir, après que tout le monde s'était retiré, bras dessus, bras dessous sur la terrasse féodale, Rocambole parlant de ses affaires, sir Williams l'écoutant avec la complaisance d'un maître indulgent.

Ce soir-là, cependant, sir Williams était rentré chez lui de bonne heure et Rocambole l'avait imité.

À minuit, si tout le monde ne dormait pas dans le château, du moins tout le monde était au lit.

Seul, le faux marquis de Chamery se promenait à grands pas dans sa chambre, les bras croisés, le front incliné, sombre et préoccupé comme un homme qui soutient une lutte avec lui-même.

Parfois il s'arrêtait, fronçant le sourcil, baissant les yeux, prenant son front à deux mains.

Parfois il reprenait sa marche inégale et saccadée, sous l'influence de ses pensées tumultueuses.

Parfois encore, il s'approchait de la croisée, collait sa face pâle aux carreaux et contemplait la voûte noire du ciel que sillonnait de minute en minute un éclair.

Qu'avait donc Rocambole pour être agité ainsi ?

Son contrat de mariage n'était-il point signé ? Le lendemain, à pareille heure, ne serait-il point l'époux de Conception ? Était-il donc survenu quelque événement depuis la signature du contrat qui pût retarder la réalisation des vœux du faux marquis ?

Rien de tout cela.

Rocambole était en proie à une vive agitation, parce qu'en cet instant il avait à prendre une résolution terrible, résolution que commandait son intérêt et que combattait son cœur, si toutefois on peut dire que le scélérat eût du cœur, sans profaner ce mot. Mais enfin depuis une heure deux voix parlaient tour à tour en lui.

L'une, qu'inspirait l'égoïsme terrible, l'égoïsme féroce du bandit qui veut anéantir les preuves de son crime.

L'autre, qui jetait dans son âme et dans son esprit comme un remords, comme un instinct de pitié et peut-être de reconnaissance.

Mais toute lutte a une fin.

L'une de ces voix intérieures s'éteignit par degrés, tandis que l'autre s'élevait plus impérieuse.

– Allons ! murmura le faux marquis, qui releva son front pâle, il faut absolument en finir. Je serai Grand d'Espagne au premier jour, et, pour la terre entière, il faut que le marquis de

Chamery, l'époux de Conception, soit le plus galant homme qui se puisse voir.

Alors Rocambole, qui depuis si longtemps hésitait, n'hésita plus. Il boutonna sa redingote jusqu'au menton, enfonça sur ses yeux le bonnet grec qu'il portait, ouvrit une porte et pénétra chez sir Williams.

L'aveugle était dans son lit, mais il ne dormait pas, et, dressé sur son séant, il paraissait rêver profondément à quelqu'une de ces combinaisons mystérieuses, comme il en osait concevoir si souvent.

L'orage grondait au-dehors.

La pluie ne tombait point encore ; mais les coups de tonnerre se succédaient rapidement, et un vent des plus violents faisait tourner les girouettes du vieux manoir.

– Tiens ! dit Rocambole en posant son flambeau sur la table de nuit de l'aveugle, tu ne dors pas, toi non plus ? L'orage te fatigue, hein ?

– *Oui,* fit sir Williams d'un signe de tête.

– Moi, je me suis mis au lit d'abord, puis je me suis relevé. J'étouffais.

– *Moi aussi,* fit l'aveugle d'un signe.

– Et puis, mon oncle, continua Rocambole, comment diable veux-tu que je dorme ? Est-ce qu'on dort la veille de son mariage ?

Un sourire bonhomme, indulgent, presque naïf, glissa sur les lèvres de sir Williams.

– Tiens, dit Rocambole, puisque tu n'as pas plus que moi envie de dormir, je vais te passer ta robe de chambre, te donner tes pantoufles, et nous irons fumer des cigares sur la terrasse. Il fera toujours moins chaud au-dehors qu'au-dedans.

– *Soit,* fit l'aveugle d'un signe.

– D'abord, je veux te parler de choses sérieuses… de mes projets pour l'avenir.

L'aveugle eut un hideux sourire, qui semblait dire :

– *Est-ce que tu voudrais devenir tout à fait vertueux, par hasard ?*

– Justement, répondit le bandit, qui devina la pensée de sir Williams. Et il lui fit passer sa robe de chambre, son pantalon à pieds et ses pantoufles, puis il lui donna un cigare et le prit par le bras.

– Viens, mon bonhomme, lui dit-il d'un ton à demi railleur, nous allons nous promener sur la plate-forme d'un manoir gothique, lequel nous appartient désormais, puisque le duc l'a acheté et que je suis le gendre du duc, et, pour faire de la couleur locale, nous allons, si tu le veux, deviser de faits de guerre et d'amour.

En parlant ainsi, Rocambole ouvrit la porte-fenêtre.

– Marche sans crainte, dit-il, le sol est de plain-pied.

Et, comme l'aveugle passait sur la terrasse, Rocambole, qui était toujours fort pâle et qui éprouvait peut-être un battement de cœur terrible, souffla alors la bougie laissée sur la table de nuit.

Puis il vint reprendre le bras de l'aveugle et le fit asseoir sur le parapet de la terrasse, qui n'avait guère que deux pieds de hauteur.

– Mon oncle, dit-il alors, essayant de donner à sa voix une inflexion moqueuse et insouciante, sais-tu que j'ai fait un assez beau rêve ?

– *Mais oui,* fit l'aveugle, que son élève vit sourire à la lueur d'un éclair.

– Je suis né je ne sais où, poursuivit Rocambole, sur un grabat probablement ; mon père a été guillotiné, j'ai été garçon de cabaret, voleur, assassin, que sais-je ?

Sir Williams hochait la tête d'un petit air approbateur qui semblait dire :

– Mais oui, mon cher enfant, oui, vous avez été tout cela… mauvais sujet, vaurien charmant.

– Avec deux pages de ma vie on m'enverrait filer du cordage à Toulon pour le reste de ma vie ; avec deux pages de plus on pourrait me mettre en relation avec M. de Samson, le régisseur de Mme la Guillotine. Mais tu comprends bien que ces quatre pages de l'histoire de Rocambole, poursuivit l'élève, tandis que le maître riait de la façon dont il avait anobli et qualifié le bourreau, le marquis de Chamery-Sallandrera se gardera bien de les fournir…

– *Parbleu !* sembla dire le muet sir Williams.

– Ah ! tu m'as donné une assez belle idée, mon oncle, poursuivit Rocambole, faisant allusion au drame de la cave de Clignancourt. Je me suis débarrassé de trois personnes qui me gê-

naient fort aux entournures, Zampa, Venture et maman Fipart. Je ne vois plus que toi, mon vieux, qui saches en ce monde que le marquis de Chamery s'est appelé Rocambole.

Un second éclair montra au bandit le visage de son maître.

Sir Williams souriait d'un air naïf qui voulait dire à coup sûr :

– *Tu sais que moi je ne te trahirai jamais… que je me suis incarné en toi… que je t'aime comme mon enfant…*

Et ce sourire arracha un mouvement nerveux du faciès à Rocambole, comme s'il eût éprouvé un mouvement d'hésitation.

– Oh ! quelle nuit ! quelle tempête ! dit-il tout à coup, tandis que le tonnerre ébranlait les collines voisines. Le vent fait un bruit infernal, mon oncle. C'est le *boulanger* qui nous envoie son cadeau de noces.

– *Bravo !* sembla dire sir Williams en lui frappant sur l'épaule.

– Nous sommes ici dans l'aile nord du château, une aile inhabitée, et on y assassinerait un homme à coups de couteau que personne ne s'en douterait ; mais eussions-nous sous les pieds les appartements habités, le vent et l'orage sont assez violents pour étouffer les cris.

Et comme l'aveugle n'avait pas son ardoise pour répondre et ne pouvait qu'écouter, Rocambole, qui était obligé de faire tous les frais de la conversation, poursuivit d'un ton léger :

– C'est singulier, mon oncle, comme il vient un moment dans la vie où ceux qui comme nous ont été légers se prennent à aimer la vertu !

« Oh la vertu ! mon bonhomme, c'est beau, c'est grand, c'est nécessaire pour un homme qui, comme moi, avait mal commencé.

« Je veux être vertueux, vois-tu, je veux que Conception soit la plus heureuse des femmes, que le monde entier me respecte, que les pauvres me bénissent… Je ferai du bien, je serai généreux, magnifique… Grandesse oblige !

Sir Williams ne put s'empêcher de frapper ses deux mains l'une contre l'autre en signe d'approbation, tandis qu'un sourire moqueur arquait ses lèvres minces.

– Ma parole d'honneur ! poursuivit Rocambole, il y a des moments où je suis très convaincu d'une chose, c'est que je suis né marquis de Chamery, que je n'ai jamais été Rocambole, que je n'ai jamais connu cette abominable canaille qui se nommait sir Williams.

Rocambole riait en parlant ainsi, et l'aveugle ne se fâcha point de l'épithète, bien qu'elle fût un peu vive.

Le bandit continua :

– J'ai fait, je crois, une bonne affaire le jour où je t'ai retrouvé, coiffé de tes plumes de perroquet et vêtu d'un pagne de sauvage. Tu m'as donné d'assez bons conseils et nous avons assez bien mené la triple affaire don José, Artoff et Chamery.

Sir Williams inclinait la tête et souriait avec complaisance.

– Car on ne peut le nier, reprit Rocambole, tu as une fière imagination et de la suite dans les idées. Mais tu as aussi deux grands défauts. Le premier consiste à haïr ce malheureux comte de Kergaz, ton frère, et, si je n'y mettais ordre, tu serais capable,

au premier jour, de vouloir embarquer dans une nouvelle affaire ténébreuse un galant homme, le marquis de Chamery, un homme qui veut vivre tranquille, la tête haute, au grand soleil, comme il convient à ceux qui ont toujours pratiqué la vertu.

Et Rocambole s'interrompit un moment pour rire à son aise.

– Ensuite, continua-t-il, tu manques de moralité, tu as toujours eu des principes déplorables et tu m'en as inculqué un qui est bien dangereux pour toi, en me disant que lorsque deux hommes ont été complices l'un de l'autre, le plus fort des deux est celui qui se débarrasse de l'autre.

À ces derniers mots, l'aveugle fit un mouvement, voulut se lever et éprouva une vague inquiétude.

– Imbécile ! dit Rocambole, laisse-moi donc rire.

Et il continua.

– Tiens, je vais te conter une légende, pour varier un peu ma conversation, puisque je suis obligé de faire les demandes et les réponses. Nous sommes sur la plate-forme de la tour du nord, comme dans les romans, et nous sommes assis sur un parapet d'où se précipitèrent deux cents hommes. Le ravin qui s'étend en bas, à cent mètres de profondeur, est hérissé de rochers, et je te prie de croire que celui qui ferait le saut périlleux pourrait se démettre pas mal de choses en tombant.

Sir Williams fronça de nouveau le sourcil et voulut se lever.

Mais Rocambole lui dit :

– Laissez-moi donc finir, mon oncle.

Et le bandit jeta ses bras autour du cou de sir Williams, y arrondit ses mains ensuite comme il avait fait pour étouffer maman Fipart, mais il ne serra pas.

– Tu ne te figures pas, dit-il alors, changeant tout à fait de ton, tu ne te figures pas, mon bonhomme, la peine que j'éprouve à me séparer de toi, et s'il n'y avait pas une nécessité absolue pour le marquis de Chamery de n'avoir jamais connu ce bandit de sir Williams…

Cette fois, sir Williams comprit enfin le projet de Rocambole, et il se dégagea brusquement de son étreinte, se leva et voulut fuir.

Mais Rocambole, qui avait un moment lâché prise, s'empara de lui de nouveau, le saisit, l'enlaça des pieds et des mains en murmurant :

– Oh ! cette fois, c'est fini, bien fini, mon bonhomme, et comme tu n'as pas de langue, les hurlements que tu pousseras n'éveilleront personne ; le vent et le tonnerre les domineront…

Et Rocambole, qui avait pour lui la vigueur, la jeunesse et l'avantage d'y voir, terrassa sir Williams, qui s'était cependant débattu avec une rare énergie ; puis il le saisit à la gorge pour étouffer les sons inarticulés qu'il laissait échapper, et le coucha tout de son long sur le parapet, où il le tint un moment immobile.

– Vois-tu, mon bonhomme, dit-il alors avec une raillerie infernale, voici comment on expliquera ta mort ; tu as eu trop chaud, tu t'es levé à tâtons, tu as ouvert ta fenêtre, marché au hasard, et, heurtant le parapet du pied, tu as porté le corps en avant et perdu l'équilibre.

« Hein ! comprends-tu ?

Et le scélérat ajouta :

– Oh ! sois tranquille, je te donnerai quelques larmes, et après ton enterrement j'épouserai Conception.

En prononçant ces derniers mots, Rocambole poussa sir Williams dans le vide.

Un cri, un hurlement plutôt, monta du fond de l'abîme puis Rocambole entendit un bruit sourd, celui de la chute du corps de son maître se brisant sur les rochers.

Mais en ce moment aussi un coup de tonnerre se fit entendre qui ébranla le château jusque dans ses vieilles assises, un éclair brilla qui illumina la terre et le ciel, éclairant le Ravin des Morts, où l'œil épouvanté du bandit aperçut le cadavre pantelant de sir Williams, et soudain ces paroles prophétiques de l'aveugle : *Je suis le génie qui préside à ta bonne étoile, et le jour où je ne serai plus là, ta bonne étoile s'éteindra…* ces paroles flamboyèrent tout à coup dans le souvenir du misérable, et il tomba à genoux, murmurant :

– J'AI PEUR !… OH ! J'AI PEUR[15] !…

---

[15] L'édition Charlieu et Huillery de 1863, établie d'après la publication en feuilleton, se clôt sur ce paragraphe supplémentaire : « En ce moment, sans doute, l'audacieux bandit avait le pressentiment du châtiment terrible qui l'attendait – châtiment qui doit être le dénouement de cette trop longue histoire, et que nous allons raconter en quelques pages. »